

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.

PIERRE SIMPLE.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque anglaise*, ou collection des meilleurs auteurs modernes, comprenant les œuvres complètes ou choisies de MARRYAT, MORIER, BULWER, WASHINGTON YRIVING, JAMES, CAMPBELL ET ROGERS, LADY BURY, THÉODORE HOOK, ETC., ETC.

100 vol. in-8°, à 2 fr. 25 c. le volume.

TITRES DES OUVRAGES DU CAPITAINE MARRYAT.

PIERRE SIMPLE, 2 vol. in-8°.

L'OFFICIER DE MARINE, 2 vol. in-8°.

JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, 2 vol. in-8°.

JACOB FIDÈLE, 2 vol. in-8°.

SNARLEY YOW OU LE CHIEN DU DIABLE, 2 vol. in-8°.

LE PACHA A MILLE CONTES, 2 vol. in-8°.

KING'S OWN, OU IL EST AU ROI. 2 vol. in-8°.

NEWTON FORSTER OU LA MARINE MARCHANDE, 2 vol. in-8°.

RATTLIN LE MARIN ET LES TROIS CUTTERS, 2 vol. in-8°.

M. LE MIDSHIPMAN AISÉ ET LE PIRATE, 2 vol. in-8°.

LE VIEUX COMMODORE, 2 vol. in-8°; etc.

Tous les ouvrages de la bibliothèque anglaise se vendront séparément, à 2 fr. 50 c. le vol.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP^c.

Rue de la Harpe, 90.

PIERRE SIMPLE,

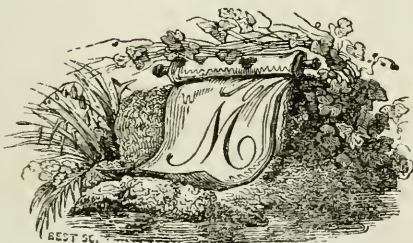
PAR

LE CAPITAINE MARRYAT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT, TRADUCTEUR DE WALTER SCOTT.

TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE DE MÉNARD, PLACE SORBONNE, 3.

MDCCCXXXVIII

PIERRE SIMPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Grand avantage d'être le niais de la famille. — On décide que je serai marin , et l'on m'expédie à un courtier pour qu'il me place sur quelque navire de l'Etat. — Par malheur pour moi, M. Handycock est *ours*, et je fais un fort maigre dîner.

Si je ne puis conter une vie semée d'aventureux et intrépides exploits , heureusement je n'ai à confesser aucun crime qui me pèse ; et si je n'excite pas l'enthousiasme du lecteur par des actes de bravoure et de dévouement à la cause de mon pays, du moins suis-je en droit de me vanter que toujours j'ai rempli avec zèle et persévérance les devoirs de ma profession. Chacun de nous est ici bas doté différemment par le Très-Haut , et ceux qui, dans leur voyage à travers la vie , se contentent de marcher au lieu de courir, sans doute peuvent ne pas atteindre aussi tôt le but, mais ont l'avantage de n'être pas hors d'haleine à leur arrivée. Non que je veuille donner à entendre qu'il y ait dans mon histoire disette d'aventures : je veux seulement dire que j'ai , en toute circonstance, joué un rôle plutôt passif qu'actif , et que si de dramatiques événements doivent se rencontrer dans mon récit ce n'est certes pas que je les aie cherchés.

Aussi bien que je puis me souvenir de mes pre-

miers penchants et les analyser, je crois que si l'on m'avait permis de choisir moi-même ma profession, je me serais, selon toute vraisemblance, mis en apprentissage chez un tailleur, car j'enviais toujours aux gens de cet état d'être assis tranquillement comme ils paraissaient l'être sur l'établi, et d'occuper comme eux une haute position d'où ils planaient à leur aise sur la procession continuelle des passants, flaneurs ou affairés, qui défilaient devant eux dans la principale rue de la ville de province près de laquelle s'écoulèrent les quatorze premières années de mon existence.

Mais mon père, qui était membre du clergé de l'église anglicane, et le plus jeune rejeton mâle d'une famille noble, avait une cure lucrative et « l'âme au-dessus des boutons » si son fils ne l'avait pas. On a eu de temps immémorial la païenne coutume d'offrir en holocauste à la prospérité et à la suprématie navale du pays, le plus inepte de la famille; or, je fus, à l'âge de quatorze ans, désigné comme victime. Si c'est une judicieuse coutume, je n'avais aucune raison de m'en plaindre. Pas une voix ne réclama lorsque la proposition de s'y conformer en ma faveur fut faite devant l'assemblée tout entière de mes oncles et tantes, de mes cousins et cousines, invités à fêter avec nous le premier jour de la nouvelle année. Je fus choisi par acclamation générale. Flatté d'une si unanime reconnaissance de mon mérite et d'une légère tape sur la nuque dont mon père l'accompagna, j'ou-

vrir mon cœur à la fierté, mais aussi, hélas ! à l'irréflexion du jeune taureau aux cornes dorées, lequel se joue et s'exerce les dents avec les fleurs de la guirlande qui indique son futur trépas à tout le monde, hors à lui. Je sentis même, ou crus sentir, quelque peu d'ardeur belliqueuse, et devant moi passa comme une vision de grandeur future, dont les lueurs lointaines me laissèrent entrevoir un carrosse à quatre chevaux et un service de vaisselle plate. Avant qu'il n'eût été néanmoins possible d'en distinguer tous les détails, le charme se rompit par la réalité d'une douleur physique dont je fus redevable à mon frère aîné Tom, qui, recevant de mon père l'ordre de moucher les chandelles, profita de mon extase pour m'insérer dans l'oreille gauche un morceau du coton de la mèche encore enflammé. Mais comme mon histoire n'est pas des plus courtes, il faut que je n'en raconte pas le commencement trop au long. J'apprendrai donc au lecteur que mon père, qui demeurait dans le nord de l'Angleterre, ne jugea point convenable de commander mon trousseau à la petite ville près de laquelle nous résidions, mais qu'une quinzaine après la décision que j'ai rapportée, il m'envoya à Londres sur l'impériale de la diligence avec mon meilleur habillement de drap vert-bouteille et six chemises. Dans la crainte d'une erreur, on m'enregistra sur la feuille pour être remis à M. Thomas Handycock, St.-Clément's Lane, n. 44, voiture payée. Ma séparation d'avec ma famille fut

très touchante; ma mère pleura amèrement; car, comme toutes les mères, c'était le plus fiéffé niais de tous les enfants dont elle avait gratifié son mari qu'elle aimait le mieux; mes sœurs pleurèrent parce que ma mère pleurait; Tom beugla quelques secondes plus fort que tous les autres, parce que mon père venait de le souffleter pour le quatrième carreau qu'il cassait de la semaine; et pendant tout ce temps-là, mon père ne fit que se promener de long en large avec impatience, parce qu'on l'empêchait de dîner; car, comme tous les théologiens orthodoxes, il était extrêmement jaloux de l'unique volupté sensuelle permise à son habit.

Je m'arrachai enfin à ce spectacle de larmes et de cris. J'avais moi-même pleuré si abondamment que mes yeux étaient rouges et gonflés au point qu'on ne m'en voyait presque plus les prunelles, et mes copieuses larmes, humectant la crasse de mon visage, avaient dessiné sur mes joues un aussi grand nombre de veines que sur un marbre de cheminée. Mon mouchoir était tout trempé tant j'avais eu à m'essuyer et les yeux et les narines! Mon frère Tom, avec une bonté qui honorait son cœur, en voulut changer avec moi. « Tiens, Pierre, me dit-il avec l'accent d'une fraternelle tendresse, prends le mien, il est aussi sec qu'un os. » Mais mon père ne voulut pas attendre que je mouillasse un second mouchoir; il m'entraîna dans le vestibule, et quand j'y eus serré la main de tous les domestiques, em-

brassé toutes les servantes , qui les uns et les autres se tenaient en rang, les dernières avec leurs tabliers sur leurs yeux , je quittai le toit paternel.

Le conducteur de la diligence , qui m'était venu chercher , me mena au bureau d'où elle partait. Après m'avoir vu solidement établi , comme un coin dans du bois , entre deux vieilles femmes d'une prodigieuse grosseur , et avoir placé mon petit paquet dans le coffre de la voiture , il ne s'inquiéta plus de moi , et au bout de quelques minutes nous roulions vers la capitale.

Je restai beaucoup trop abattu pour faire attention à rien pendant mon voyage. Quand nous arrivâmes à Londres , on nous arrêta dans une rue dont j'ai oublié le nom , à l'hôtel du Porc-Bleu. Je n'avais jamais vu de pareil animal , jamais entendu dire qu'il en existât , et certes celui de l'enseigne , avec sa gueule ouverte et ses énormes défenses , avait l'air tout-à-fait formidable. Ce qui m'étonna encore davantage , fut de remarquer que ses dents et ses sabots étaient d'or pur. Qui sait , pensai-je , si dans quelque une des contrées étrangères où m'enverra mon destin , je ne puis pas rencontrer de ces terribles monstres et en tuer un ? Avec quel empressement je ferais main basse sur ces précieuses parties de son corps ! puis , avec quelle joie , lors de mon retour , je les déposerais comme offrande d'affection filiale dans le sein de ma mère ! Et alors , au souvenir de ma mère , des larmes inondèrent de nouveau mes yeux.

Le conducteur jeta son fouet au valet d'écurie et les guides sur le dos des chevaux ; il mit ensuite pied à terre , et en me disant : — Allons, mon petit monsieur , c'est vous que j'attends, il me donna une échelle pour que je descendisse. Se tournant alors vers un commissionnaire : — Bill, lui dit-il, conduisez ce jeune homme, et portez ce paquet à l'adresse que voilà. S'il vous plaît , n'oubliez pas le conducteur, monsieur. Je répondis que je ne l'oublierais pas , pour peu qu'il y tînt ; et tandis que je m'éloignais avec le commissionnaire : — Ah bien, marmotta le conducteur, parlez-moi d'un tel niais ! J'arrivai sans malencontre aucune dans St.-Clément's Lane , où le commissionnaire reçut un schelling pour sa peine de la servante qui vint m'ouvrir, et je fus introduit dans un salon où je me trouvai en compagnie de madame Handycock.

Madame Handycock était une petite femme maigre, qui ne parlait pas très purement sa langue, et qui me sembla employer la majeure partie de son temps à crier du haut de l'escalier après les servantes qui étaient en bas. Je ne la vis jamais, pendant tout le temps que je restai dans la maison, ni prendre un livre, ni s'occuper d'aucun ouvrage d'aiguille. Elle avait un grand perroquet gris, et réellement je ne saurais dire qui d'elle ou de lui écorchait le plus les oreilles. D'ailleurs, elle me témoigna beaucoup de politesse, beaucoup de bonté, et me demanda dix fois le jour quand j'avais eu des nouvelles de mon

grand-père, lord Privilège. Je remarquai qu'elle m'adressa toujours cette question chaque fois qu'il nous vint des visites pendant mon séjour chez elle. Avant que j'y eusse été dix minutes, elle me dit qu'elle adorait les marins, qu'ils étaient les défenseurs de leur roi et les sauveurs de leur pays, que M. Handycock rentrerait à quatre heures, et qu'alors nous descendrions dîner. Sur ce, elle s'élança de sa chaise, et du haut de la rampe : — Jémima ! Jémima ! cria-t-elle à la cuisinière, « nous mangerons les merlans bouillis, au lieu de les manger frits. — Impossible, madame, répondit Jémima, ils sont déjà tout prêts à frire, avec leurs queues dans leurs bouches. — Allons, n'en parlons plus, Jémima, reprit la maîtresse. Ne mettez donc pas le doigt dans la cage du perroquet, mon ami ; il a des dispositions à mordre les étrangers. M. Handycock rentrera à quatre heures, et alors nous dînerons. Aimez-vous le merlan ?

Comme je désirais vivement de voir M. Handycock, et que je n'avais pas un moins vif désir de dîner, je ne fus pas mécontent d'entendre le timbre de l'horloge qui était dans l'escalier retentir quatre fois. Pour madame Handycock, elle bondit de nouveau hors de son siège, et, s'avancant jusque sur le palier : — Jémima, Jémima, hurla-t-elle, voici quatre heures qui sonnent. — Je les ai entendues sonner, répondit la cuisinière. En même temps elle remua la poêle, ce qui nous envoya jusque dans

le salon l'odeur du merlan et de la friture et me rendit plus affamé que jamais.

Pan! pan!! pan!!!

— Jémima, voici votre maître, s'écria la dame.

— Je l'entends fort bien, répliqua la cuisinière. — Descendez, mon cher, et ouvrez à M. Handycock, me dit la femme. Il sera si étonné de vous voir lui ouvrir la porte.

Je descendis comme elle m'en priait, et j'ouvris la porte de la rue. — Qui diable êtes-vous? me cria d'un ton bourru un homme d'environ six pieds, qui avait un pantalon de tricot bleu et des bottes à la hessoise, avec un habit et un gilet noirs. C'était M. Handycock. Je fus, je dois l'avouer, un peu stupéfait; néanmoins je me nommai. — Et s'il vous plaît, M. Simple, que dirait votre grand-père, s'il vous voyait maintenant? J'ai bien assez de domestiques pour qu'ils m'ouvrent la porte, et le salon est la place qui convient à des jeunes gens comme il faut.

— Allons, M. Handycock, interrompit sa femme, du haut de l'escalier, pourquoi tant de mauvaise humeur? Je l'ai envoyé vous ouvrir la porte, afin de vous surprendre.

— Et vous m'avez surpris, répliqua-t-il, de votre maudite folie.

Pendant que M. Handycock essuyait ses bottes sur le paillason, je remontai un peu mortifié, j'en conviens; car mon père m'avait dit que M. Handy-

cock était son correspondant et ferait tout son possible pour m'être agréable ; même, il lui avait écrit à cet effet une lettre que mon père m'avait montrée avant mon départ. Quand je rentrai au salon : — Ne vous tourmentez pas, mon cher, me dit madame Handycock à voix basse ; c'est seulement parce que les choses n'ont pas bien été à la Bourse. Mon mari est devenu *ours* depuis peu. J'en pensais autant (1), mais ne soufflai pas mot ; car M. Handycock survint, ne fit que deux enjambées de la porte à la cheminée, tourna le dos au feu, et levant les basques de son habit, se mit à siffler.

— Êtes-vous prêt à dîner, mon cher ? — lui demanda sa femme d'une voix presque tremblante.

— Je le suis si le dîner l'est. Je crois qu'ordinairement nous dinons à quatre heures, » répliqua-t-il avec aigreur.

— Jémima, Jémima, qu'on serve ! Entendez-vous, Jémima ? — Oui, madame, répondit la cuisinière, voici que je mets la friture sur le feu. Et venant se rasseoir : — Mais à propos, M. Simple, me dit encore madame Handycock, comment va votre grand-père, lord Privilège ! — Tout-à-fait bien, madame, répondis-je au moins pour la quinzième fois. Mais la sonnette du dîner mit fin au silence qui

(1) M. Simple, faute de savoir qu'à Londres on appelle *ours* (bears) les spéculateurs sur les fonds publics qui jouent à la baisse, et *taureaux* (bulls) ceux qui jouent à la hausse, ne comprend ici le premier de ces mots que dans sa signification vulgaire.

succéda à ma réponse. M. HandycocK rebaissa les pans de son habit, et descendant l'escalier, nous laissa, sa femme et moi, libres de le suivre quand bon nous semblerait.

— Je vous en prie, madame, demandai-je aussitôt qu'il fut assez loin pour ne pas entendre, qu'a donc M. HandycocK pour être avec vous si bourru ?

— Hélas ! mon cher, c'est une des infortunes du mariage, que quand le mari a du tourment, la femme est sûre d'en avoir sa part. M. HandycocK doit avoir perdu de l'argent à la Bourse, car alors il revient toujours de mauvaise humeur. Quand il gagne, au contraire, il est aussi gai qu'un grillon.

— Est-ce que vous ne descendez pas dîner, vous autres ? » beugla M. HandycocK d'en bas. « Si, mon cher, répondit la dame ; mais je croyais que vous vous laviez les mains. » Descendant alors dans la salle à manger, nous vîmes que M. HandycocK, qui avait déjà dévoré deux merlans, n'en n'avait laissé qu'un sur le plat pour sa femme et moi. « Voudriez-vous un peu de poisson, mon cher ? » me dit-elle. « Il ne vaut pas la peine d'être partagé, » déclara la mari d'un air sombre ; et le saisissant entre sa fourchette et son couteau, il le mit sur son assiette.

— Que je suis contente qu'ils soient à votre goût, mon ami ! répliqua madame HandycocK avec douceur. Puis, se tournant vers moi : — Mon cher, ajouta-t-elle, il nous va venir un excellent rôti de veau.

Le veau se montra, et heureusement pour nous, le maître de la maison ne put le dévorer en entier. Il prit la part du lion néanmoins, se coupa tout le rissole, et ne passa qu'alors le plat à sa femme pour qu'elle nous servît, elle et moi. Je n'avais pas mis deux morceaux dans ma bouche, que M. Handycock me pria de me lever et de lui donner la cruche de porter, qui était sur le buffet. Je pensai en moi-même que s'il ne convenait pas que j'ouvrisse la porte, aussi peu convenait-il que je servisse à table; mais j'obéis sans me permettre la moindre observation.

Après dîner, M. Handycock alla à la cave chercher une bouteille de vin. — Bonté divine! s'écria la femme, il faut qu'il ait perdu des monceaux d'argent. Nous ne saurions mieux faire que de remonter tous deux et de le laisser seul. Peut-être une bouteille de Porto calmera-t-elle sa mauvaise humeur. — Je fus ravi de quitter la table, et comme j'étais accablé de fatigue, je m'en allai au lit sans avoir bu de thé; car madame Handycock n'osa point se risquer à en prendre avant que son époux ne l'eût rejointe au salon.

CHAPITRE II.

Je suis équipé du jour au lendemain. — Heureusement pour moi, ce jour-ci, M. Handycock est *ours*, et je fais un fort bon dîner. — Je pars pour Portsmouth. — Je rencontre aux dernières places de la diligence un homme qui, à bord d'un vaisseau, n'en occupe pas une des premières. — Il est méconnaissable à force d'avoir bu, mais ce n'est pas le seul mécompte qui m'arrive dans le cours de mon voyage.

Le matin suivant, M. Handycock parut être d'un

peu moins mauvaise humeur. Il envoya querir un de ces marchands-lingers qui, lorsqu'un cadet de famille s'engage, l'équipent du jour au lendemain, commanda les différentes pièces de mon trousseau, et insista pour que le tout fût livré dans les vingt-quatre heures, sans quoi nous ne prendrions rien; car, ajouta-t-il, ma place était déjà retenue à la diligence de Portsmouth.

— En vérité, monsieur, observa le marchand; j'ai peur que dans un si bref délai...

— Vos annonces portent « du jour au lendemain, interrompit M. Handycock avec la confiance et l'autorité d'un homme qui peut en prendre un autre dans ses propres filets. Si vous ne voulez pas vous charger de cette fourniture, nous irons ailleurs.

Ainsi forcé de se taire, notre homme promit mon équipement pour le lendemain, me prit mesure et s'éloigna. Bientôt après, M. Handycock quitta aussi la maison.

Grace à mon grand-père et à mon perroquet, grace aux calculs de mon hôtesse relativement aux sommes que son mari avait pu perdre la veille, grace enfin à ses allées et venues continuelles du salon au palier et à ses conversations avec la cuisinière, le temps ne me parut pas trop long jusqu'à ce que quatre heures sonnassent. Alors, comme la veille, madame Handycock cria, la cuisinière cria, le perroquet cria, et le maître de la maison frappa à la porte. On lui alla ouvrir, mais ce ne fut pas moi. En

trois sauts il eut franchi l'escalier, et entrant au salon : — Hé bien , Nancy , mon amour , dit-il à sa femme, comment allez-vous ? Donnez-moi un baiser, ma petite vieille, et il lui présenta la joue. J'ai faim comme un chasseur. Et vous, M. Simple, vous portez-vous bien ? Je me flatte que vous avez passé agréablement la matinée. Il faut que je me lave les mains et que je change de bottes, mon amour. Je ne puis pas me mettre à table avec vous, sale comme je le suis. Mais encore un coup, Nancy, la santé est-elle bonne ?

— Je suis contente que vous soyez en appétit, mon cher ; j'ai à vous donner un si succulent dîner ! répliqua la femme, ivre de joie. Jémima, dépêchez-vous et servez ; M. Handycok a si faim !

— Oui, madame, répondit la cuisinière. Et madame Handycok suivit son époux dans sa chambre à coucher qui était au même étage, pour l'aider à sa toilette.

— Par Jupiter, Nancy, les *taureaux* ont été joliment étrillés ! dit M. Handycok, comme nous nous mettions à table.

Oh ! que j'en suis bien aise ! s'écria sa moitié le sourire sur les lèvres ; et je crois qu'elle l'était, mais je ne comprenais pas pourquoi.

— Monsieur Simple, reprit-il, voulez-vous me permettre de vous offrir un peu de poisson ?

— Si vous ne devez pas tout manger vous-même, monsieur, répondis-je poliment.

Madame Handycock fronça les sourcils et remua la tête de mon côté, pendant que son mari me servait. — Ma tourterelle, ce petit morceau ?

Nous eûmes, elle et moi, notre part ce jour-là, et je ne vis jamais homme plus poli que M. Handycock. Il plaisanta avec sa femme, m'engagea deux ou trois fois à boire du vin avec lui, parla de mon grand-père, et, bref, nous passâmes une charmante soirée.

Le matin suivant, toutes mes hardes arrivèrent ; mais M. Handycock, qui continuait à être de bonne humeur, se récria qu'il ne souffrirait point que je voyageasse de nuit, et voulut que, couchant encore ce soir-là sous son toit, je ne partisse que dans la matinée du lendemain. Ce fut ce que je fis à six heures, et il n'en était pas huit quand nous arrivâmes devant l'auberge de l'Eléphant et du château où l'on s'arrêta dix à douze minutes. J'étais à considérer l'enseigne qui représentait cet animal avec un château sur le dos, et prenant celui d'Alnwick, que j'avais vu, comme point de comparaison pour me faire une idée de la grandeur et du poids de celui qu'il portait, je tendais mon imagination pour concevoir la merveilleuse force de l'éléphant, lorsque je remarquai un nombreux rassemblement à l'encoignure de l'auberge, et demandant à un monsieur qui était assis à mon côté dans un manteau écossais s'il ne se passait pas quelque chose de bien extraordinaire pour amasser tant de monde : — Ma foi non, me répondit-il, car ce n'est qu'un matelot pris de vin.

Je me levais de ma place, qui était sur le derrière de la diligence, afin de le voir, car c'était un spectacle nouveau pour moi et qui piquait ma curiosité, lorsqu'à mon extrême surprise il sortit en trébuchant de la foule et jura qu'il irait à Portsmouth. Il grimpa au moyen d'une des roues de la voiture et se campa près de moi. Probablement il trouva que je le regardais avec trop d'attention, car il me dit : — Hé bien ! à quel propos restez-vous la bouche ouverte, jeune freluquet ? Voulez-vous y attraper des mouches ? ou n'avez-vous jamais vu de marin en ribotte ?

— Je n'ai jamais de ma vie été sur mer, répliquai-je, mais je me dispose à y aller.

— Oh ! alors, reprit-il, vous êtes comme un jeune ours ; tous vos chagrins sont à venir, je ne vous dis que cela, mon cœur. Lorsque vous serez à bord, votre ration sera celle du singe. Vous recevrez plus de coups de poing que de pièces de métal. Vite donc, porteur de pots d'étain, servez-nous une autre pinte d'ale.

Le garçon de l'auberge, qui attendait les ordres des voyageurs de la diligence, apporta l'ale demandée. Le marin en but une partie, et jeta le reste au visage du garçon en lui disant que c'était pour lui. — Maintenant, ajouta-t-il, combien dois-je ? Le garçon qui paraissait fort irrité, mais qui avait l'air de redouter trop le marin pour souffler mot, répondit quatre pence, et le marin, tirant une poignée de bank-notes mêlées de monnaie d'or, d'argent et de

cuivre, cherchait de quoi payer sa bière, lorsque le cocher qu'il impatientait fit partir ses chevaux.

— Voilà comme on coupe le câble et comme on file, s'écria le marin enforçant toutes ses espèces dans la poche de sa culotte. C'est un talent qui vous viendra, mon petit, avant que vous ayez fait seulement deux croisières en mer.

Pendant ce temps-là, le monsieur à manteau écossais, qui était assis à côté de moi, fumait son cigare sans prononcer une parole. Je liai conversation avec lui relativement à ma profession, et lui demandai si elle n'était pas fort difficile à apprendre. — Parbleu ! non, s'écria le matelot en nous interrompant. L'apprentissage peut en être malaisé pour des malheureux qui, comme moi, apprennent tout à bord ; mais vous êtes, je présume, ce qu'on appelle un aspirant (1), et, comme vos pareils, vous n'aurez pas beaucoup à apprendre ; car, vous autres, votre journal de la semaine une fois mis au courant, il ne vous reste plus qu'à aller et venir sur le pont avec les mains dans vos poches. Il vous faut savoir mâcher du tabac, boire du grog et appeler le chat un mendiant ; alors vous possédez toute la science qu'on peut aujourd'hui demander à un aspirant. N'est-il pas vrai, Monsieur ? ajouta-t-il en interpellant l'homme au manteau écossais. Je vous le demande, parce que je vois à la forme de votre bonnet que vous êtes marin. Mais, pardon, Monsieur, conti-

(1) Midshipman.

nua l'ivrogne en levant son chapeau, je ne vous ai pas offensé, j'espère?

— J'ai bien peur que vous n'ayez que trop dit la vérité, mon brave, répliqua notre voisin.

Se mettant alors à causer avec lui, le matelot raconta qu'il servait à bord de *l'Audacieux*, navire récemment rentré à Portsmouth, qu'il avait depuis reçu sa paie, et s'était rendu à Londres pour dépenser son argent avec ses camarades, mais que la veille il avait découvert qu'un juif de Portsmouth lui avait vendu pour de l'or, moyennant quinze schellings, un cachet qui se trouvait n'être que du cuivre; qu'il retournait donc à Portsmouth pour pocher au brigand de juif une couple d'yeux, et que, cette besogne faite, il irait rejoindre ses camarades qui avaient promis de boire au succès de son expédition, à la taverne du Coq et de la Bouteille, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

L'individu qui avait le manteau complimenta fort le marin de sa résolution; car, quoique le voyage à Portsmouth et ensuite le retour dussent coûter deux fois le prix d'un cachet d'or, néanmoins, disait-il, un œil de juif pouvait bien, tout calculé, valoir cela. Mais je ne compris pas ce qu'il voulait dire (1).

Chaque fois que s'arrêtait la diligence, le matelot demandait encore de l'ale, lançait toujours le reste qu'il ne pouvait pas boire au nez du malheureux qui l'avait servi, à l'instant où la voiture repartait et,

(1) Ceci fait allusion à un passage d'un drame de Shakespeare. A.M.

alors jetait le pot d'étain sur le sol pour qu'il eût la peine de le ramasser. Son ivresse allait de plus fort en plus fort à chaque relai, et au dernier avant Portsmouth, quand il tira son argent, il ne put trouver de monnaie ; il donna donc un billet, et pria le garçon de le changer. Le garçon le chiffonna et le mit dans sa poche, puis ne rapporta au marin que le change d'un billet d'une livre ; mais l'homme au manteau écossais, qui avait remarqué que c'en était un de cinq qu'avait donné le marin, insista pour que le garçon le reproduisît et en donnât sans fraude l'équivalent. Le marin empocha son argent dès que le garçon lui eut rapporté le compte en le priant d'excuser l'erreur. Néanmoins il avait beaucoup rougi de se voir découvert. — Je vous demande bien des pardons, répéta-t-il à deux fois ; je m'étais réellement trompé. — Réellement pardonnez-moi aussi, répliqua le marin en lui jetant le pot d'étain à la tête, et d'une telle force qu'il s'en aplatit sur le crâne du malheureux qui tomba sans connaissance sur la route. Le cocher fouetta ses chevaux, et je n'ai jamais su si le garçon avait repris ou perdu pour toujours l'usage de ses sens.

Après que la voiture fut repartie, le marin considéra l'homme au manteau écossais l'espace d'une ou deux minutes : — A la première vue, lui dit-il alors, je vous ai pris pour quelque officier de la marine royale ; mais maintenant que je sais qu'en fait de calcul on ne vous en remontrerait pas, j'ai dans

l'idée que vous êtes quelque pauvre diable d'Ecos-sais, peut-être le contre-maitre en second d'un navire marchand. Voilà une demi-couronne pour votre service de tout-à-l'heure. Je vous donnerais davantage si je pensais que vous dussiez le dépenser.

Le voyageur ne put s'empêcher de rire, et accepta la demi-couronne, que je le vis ensuite donner à un mendiant en cheveux gris, au bas de Postdown Hill. Je le questionnai pour savoir dans combien de temps nous serions à Portsmouth; il me répondit que nous passions les lignes; mais je ne voyais pas de ligne, et j'étais honteux de montrer mon ignorance. Il me demanda à bord de quel vaisseau je me rendais. Je ne pus m'en rappeler le nom; mais, lui dis-je, il est écrit en gros caractères sur le couvercle de ma malle qui vient par le roulage. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il s'agit d'un nom français.

— N'avez-vous pas de lettre d'introduction pour le capitaine? répliqua-t-il.

— Si fait, j'en ai une, répondis-je. Et, tirant mon porte-feuille où elle était, je lui en lus l'inscription : « Au capitaine Savage, commandant le navire de Sa Majesté *le Diomède*. »

Il me prit la lettre des mains, et, à mon extrême surprise, allait tout tranquillement en briser le cachet, lorsque, m'apercevant de son dessein, je me hâtai de la ressaisir, et ne me gênai pas pour lui déclarer qu'après une telle infraction aux règles de

l'honneur, je ne pouvais plus le considérer comme gentilhomme.

— Tout comme il vous plaira, mon jeune ami, reprit-il. Rappelez-vous seulement d'avoir dit que vous ne pouviez pas voir en moi un gentilhomme.

S'enveloppant alors dans son manteau à raies, il n'ouvrit plus la bouche, et je me sentis passablement fier de lui avoir imposé silence par la fermeté de ma conduite.

CHAPITRE III.

J'apprends aux Poteaux-Bleus des choses qui me font pâlir. — Je n'ai autour de moi que des cerveaux brûlés, et bientôt mon propre cerveau s'échauffe; il finit par s'échauffer au point que j'en perds la raison. — Je vais présenter mes respects à mon capitaine, et je m'aperçois que j'avais eu le plaisir de le rencontrer déjà. — On ne sort pas plus tôt d'une ornière qu'on en trouve une autre devant soi.

Quand nous arrivâmes, je demandai au conducteur quelle était la meilleure auberge. Il me répondit que c'était celle des Poteaux-Bleus, où les aspirants de marine laissaient leurs malles, prenaient leur thé, portaient leurs toasts, et oubliaient quelquefois de payer leurs dépenses. Comme il riait en me parlant ainsi, je crus qu'il plaisantait avec moi, mais il me montra deux grands poteaux bleus à la porte d'après le bureau de la diligence, et me répéta que tous les aspirants fréquentaient cet hôtel. Il me pria alors de ne pas oublier le conducteur, phrase dont j'avais fini par découvrir que le véritable sens était de ne pas oublier de lui donner un schelling. Je le lui don-

nai donc, et j'entrai ensuite dans l'auberge. Le salon qui servait de café était plein d'aspirants, et, comme j'étais inquiet de ma malle, je m'informai auprès de l'un d'eux s'il savait quand le roulage arriverait.

— Attendez-vous votre mère par là ? répliqua-t-il.

— Oh ! non, mais j'attends mes uniformes. Je ne porte cet habillement vert-bouteille que jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— Et , je vous prie , à bord de quel navire vous rendez-vous ?

— A bord du... du Dix-Mèdes , capitaine Thomas Kirkwall Savage.

— Du Diomède, voulez-vous dire. Ohé, Robinson, n'est-ce pas la frégate où les aspirants ont reçu quarante-huit coups de fouet chacun pour n'avoir pas mis au net le samedi leur journal de la semaine ?

— C'est parbleu bien celle-là , répondit l'autre ; et le capitaine en a fait donner soixante l'autre jour à un nouveau pour avoir osé porter un ruban de montre écarlate.

— On n'a jamais vu dans la marine un plus véritable Tartare , reprit le premier. La dernière fois qu'il est allé en croisière il a fait fouetter tout le quart de tribord , parce que le vaisseau ne voulait filer que dix nœuds à l'heure.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, je suis alors bien fâché de me rendre à son bord.

— J'ai pitié de vous, sur mon âme. Vous creverez

à la peine, car il n'y a plus aujourd'hui que trois aspirants sur le vaisseau ; tous les autres ont pris la fuite. N'est-ce pas vrai, Robinson ?

— Il n'en reste plus que deux maintenant, car le pauvre Matthews n'a pu tenir à la fatigue. Voilà six semaines qu'il travaillait tous les jours et qu'il faisait le quart toutes les nuits. Un de ces matins, on l'a trouvé mort sur sa malle.

— Que le ciel me protège ! dis-je, et pourtant, à terre, on dit qu'il est si brave homme pour ses aspirants.

— Oui, répliqua Robinson ; il en fait courir le bruit partout. Mais, remarquez bien : quand vous lui rendrez votre première visite, et lui annoncerez que vous venez à son bord, il vous dira qu'il est enchanté de vous voir, et qu'il espère que toute votre famille est en bonne santé ; puis, il vous recommandera d'aller vous établir sur son vaisseau et de vous mettre au fait de votre devoir. Après cela, tenez-vous ferme, rappelez-vous ce que je viens de vous dire, et vous verrez si j'ai menti. Allons, asseyez-vous là et buvez avec nous un verre de grog pour que votre courage ne vous abandonne pas.

Les aspirants m'en contèrent si long sur mon capitaine et sur les cruautés horribles qu'il avait exercées, que j'étais incertain s'il ne valait pas mieux que je m'en retournasse à la maison. Lorsque je leur en demandai leur avis, ils me dirent que si je m'en avisais, je serais arrêté comme déserteur et pendu,

que ma meilleure ressource était de lui offrir en cadeau quelques gallons de rum, car il aimait le grog avec passion, et qu'alors je resterais peut-être dans ses bonnes grâces aussi long-temps que le rum durerait.

Il m'en coûte d'avouer que les aspirants me grisèrent complètement ce soir-là. Je ne me rappelle pas qu'on m'ait couché; mais je me trouvai au lit le matin suivant avec un affreux mal de tête et un souvenir fort confus de ce qui s'était passé. Je fus très honteux d'avoir oublié si vite les injonctions de mes parents, et je me jurais de ne plus commettre dorénavant d'aussi grandes sottises, lorsqu'arriva l'aspirant qui avait été si bon pour moi la veille. — Allons, M. Vert-bouteille, me cria-t-il, par allusion, je suppose, à la couleur de mes vêtements, qu'on se lève et qu'on s'habille. Le contre-maitre du capitaine est en bas qui vous attend. Par le ciel et l'enfer! vous êtes dans une jolie position pour ce que vous avez fait hier soir.

— Hier soir! répliquai-je étonné. Bah! le capitaine saurait-il que je me suis grisé?

— Je crois que vous avez diablement pris soin de l'en instruire pendant que vous étiez au spectacle.

— Au spectacle? Ai-je donc été au spectacle?

— Bien certainement. Nous avons eu beau chercher à vous retenir, vous avez voulu y aller, quoique vous fussiez aussi soulé que la truie de David. Votre capitaine s'y trouvait avec les filles de l'amiral. Vous

l'avez appelé tyran et menacé de la main. Eh bien, ne vous en souvenez-vous pas? Vous lui avez dit encore qu'il ne vous faisait pas du tout peur.

— O Dieu ! ô Dieu ! que vais-je, que vais-je devenir? Et ma mère qui m'en avait débité si long contre l'ivrognerie et la mauvaise société!

— Mauvaise société, butor ! qu'entendez-vous par ces mots?

— Oh ! je ne me plains pas particulièrement de vous.

— J'espère bien que non. Mais, je vous engage comme ami à vous transporter à l'hôtel Georges le plus vite possible et à voir votre capitaine; car plus vous tarderez, plus il vous en cuira. A tout événement vous apprendrez de lui s'il vous reçoit ou non sur son vaisseau. Heureusement que vous n'êtes pas encore sur le rôle de l'équipage. Allons, dépêchez-vous; le contre-maître est reparti.

— Pas encore sur le rôle de l'équipage ! m'écriai-je avec douleur. Voici que je me rappelle une lettre du capitaine à mon père où il le prévenait qu'il m'avait inscrit.

— Sur mon honneur ! j'en suis fâché, vraiment fâché, répliqua l'aspirant, et il quitta ma chambre l'air aussi soucieux que si le malheur lui était arrivé à lui-même. Je me levai, la tête lourde, le cœur encore plus lourd, et aussitôt que je fus habillé, je demandai le chemin de l'hôtel Georges. Je pris avec moi ma lettre d'introduction, quoique je craignisse

qu'elle ne me servît presque de rien. En arrivant, je m'informai d'une voix tremblante si le capitaine Thomas Kirkwall Savage, du vaisseau de Sa Majesté, le *Diomède*, y était. Le garçon répondit qu'il déjeunait avec le capitaine Courtnay, mais qu'il pouvait lui porter mon nom. Je le lui donnai, et revenant au bout d'une minute, il me pria de monter. Oh ! comme mon cœur battait ! je n'eus jamais si peur ! je crus que j'allais tomber sur les marches de l'escalier. Deux fois je voulus entrer dans l'appartement, et chaque fois les jambes me manquèrent. Enfin j'essuyai la sueur qui me couvrait le front, et par un effort de désespoir j'entrai.

— M. Simple, je suis enchanté de vous voir, dit une voix. Je tenais la tête basse, car je n'osais regarder le capitaine, mais la voix était si douce que je repris courage ; et quand je levai les yeux, je vis devant moi, avec l'uniforme, les épaulettes, et l'épée au côté, le voyageur au manteau écossais qui avait failli ouvrir ma lettre, et à qui j'avais dit en face qu'il n'était pas gentilhomme.

Je crus que j'allais mourir comme cet autre aspirant qui était mort sur la malle. Déjà je tombais à genoux pour demander grâce lorsque le capitaine, s'apercevant de ma confusion, éclata de rire, et me dit : — Vous me reconnaissez donc, M. Simple ? Allons, ne vous alarmez pas, vous avez fait votre devoir en ne me laissant pas ouvrir la lettre, dans la persuasion où vous étiez qu'elle portait l'adresse

d'une autre personne que moi, et c'était parfaitement votre droit, cette hypothèse admise, de me dire que vous ne me regardiez plus comme un gentilhomme. Je ne puis que louer votre conduite. Maintenant, asseyez-vous là et partagez notre déjeuner.

— Capitaine Courtney, dit-il à son autre convive, c'est un de mes aspirants qui entre au service. Nous avons voyagé hier dans la même diligence. Il lui conta alors notre aventure, et tous deux en rirent de bon cœur.

Je commençai dès-lors à me remettre un peu; mais il y avait encore l'affaire du spectacle, et je pensais que peut-être il ne me reconnaissait pas. Néanmoins je fus bientôt tiré d'inquiétude par suite d'une question que l'autre capitaine lui adressa. — Etiez-vous au spectacle hier soir, Savage? demanda-t-il.

— Non; je dinais chez l'amiral, et l'on ne peut quitter ses filles : elles sont si aimables !

— Je croirais volontiers que vous êtes pris de ce côté-là.

— Point, sur ma parole. Je pourrais l'être si j'avais le temps de découvrir laquelle me plaît le plus; mais mon vaisseau est présentement ma femme, et la seule femme que je me propose d'avoir jusqu'à ce qu'on me mette à la retraite.

Bien, pensai-je; s'il n'était pas au spectacle, ce n'a pu être lui que j'ai insulté. Que je puisse donc seulement lui faire avaler le rum, et nous voilà bons amis.

— Mais, M. Simple , comment vont le papa et la maman ? me dit le capitaine.

— Fort bien , je vous remercie , monsieur ; et ils me chargent de vous présenter leurs compliments.

— Je leur en ai beaucoup de reconnaissance. Maintenant, jeune homme, je crois que plus tôt vous irez à bord et vous instruirez de vos devoirs , mieux il vaudra.

Juste ce que l'aspirant m'a dit ; les mêmes mots , pensai-je ; alors il faut que tout soit vrai. Et je me remis à trembler. — J'ai à vous donner un petit avis, continua le capitaine. D'abord , obéissez sans hésitation à vos officiers supérieurs ; c'est à moi, et non à vous , de juger si un ordre est juste ou injuste. Ensuite il ne faut jamais jurer, jamais boire de spiritueux. Jurer , est immoral et indigne d'un homme bien élevé ; boire, est une dangereuse habitude qui vous resterait. Ne prenant jamais de liqueurs fortes moi-même je tiens à ce que mes jeunes gens imitent mon abstinence. Vous pouvez maintenant vous retirer ; et dès que vos uniformes arriveront, rendez-vous à bord. D'ici là , comme je connais un peu votre caractère depuis que nous avons voyagé ensemble , laissez-moi vous recommander de ne pas trop vous familiariser à la première vue avec les personnes que vous rencontrez , sans quoi vous commettrez quelque sottise. Bonjour.

Je me retirai avec une belle révérence, ravi que j'étais d'avoir triomphé si facilement de ce qui m'a-

vait paru un chaos de difficultés. Toutefois je ne concevais pas que les dires de l'aspirant s'accordassent si peu avec le langage et la conduite du capitaine. Lorsque j'arrivai aux Poteaux-Bleus, je trouvai tous mes futurs camarades au café, et leur fis de point en point le récit de ma visite. Comme je finissais, ils éclatèrent de rire en me disant qu'ils n'avaient que voulu plaisanter avec moi. — Bien ! répliquai-je à celui d'entr'eux qui était venu le matin dans ma chambre, appelez cela plaisanter, si bon vous semble, mais je l'appelle mentir.

— S'il vous plaît, M. Vert-bouteille, est-ce à moi que vous parlez ?

— Oui certainement.

— Alors, monsieur, en ma qualité de gentilhomme, je vous demande satisfaction. Que le diable m'enlève ; mais la mort avant le déshonneur !

— Quoiqu'il me répugne de me battre en duel, je ne refuserai pas, monsieur. Mon père m'a fait ses recommandations sur ce sujet, et prié, autant que possible, d'éviter un tel genre de combat, parce que c'était intervertir l'ordre des décrets de la Providence ; mais sachant bien que j'avais à conserver ma réputation comme officier, il s'en est remis à ma propre discrétion, en cas que je fusse jamais assez malheureux pour me trouver dans un tel dilemme.

— Eh ! nous n'avons pas besoin d'un sermon réchauffé de votre père, répliqua l'aspirant ; car je leur avais dit que mon père était ministre ; la

question est bien simple : voulez-vous ou ne voulez-vous pas vous battre ?

— L'affaire ne peut-elle s'arranger autrement ? interrompit un autre. M. Vert-bouteille ne se rétractera-t-il pas ?

— Mon nom est Simple , monsieur, et non Vert-bouteille , répondis-je à l'interrupteur. Maintenant, comme il a été dit un mensonge , je ne veux pas me rétracter.

— Alors, que les choses aillent leur train ! dit mon adversaire. Robinson , vous me ferez le plaisir d'être mon témoin.

— C'est assez désagréable , répliqua celui-ci , vous êtes si bon tireur ; mais , puisque vous m'en priez , je ne vous refuserai pas. M. Simple n'a , je crois , aucun ami parmi nous.

— Si fait, il y en a un, dit un autre aspirant. C'est un garçon chatouilleux , et je lui servirai de second.

Il fut alors convenu que nous nous battrions au pistolet le matin suivant. Je pensai , officier et gentilhomme que j'étais , ne pouvoir refuser sans honte , mais je fus bien malheureux. Il n'y avait pas trois jours que j'étais devenu mon maître , et après m'être déjà grisé , j'allais maintenant me battre en duel. Je montai à ma chambre , j'écrivis à ma mère une longue lettre où j'enfermai une boucle de mes cheveux , je versai quelques larmes à l'idée du chagrin , de l'immense chagrin qu'elle éprouverait si j'étais

tué, et empruntant du garçon une Bible, je la lus pendant le reste du jour.

CHAPITRE IV.

J'apprends à jeun, par une froide matinée, comment on soutient le feu, et je prouve ainsi mon courage. — Après déjeuner, je prouve également ma galanterie. — On n'approuve point ma façon de la prouver. — Les femmes sont pour quelque chose dans tous les malheurs. — Celle-ci me fait perdre ma liberté, et celle-là me prend ma monnaie.

Lorsque je commençai à ouvrir les yeux le matin suivant, je ne pus m'imaginer d'où venait que je sentisse comme un poids sur ma poitrine; mais, à force de rappeler et de réunir mes idées éparses, je me souvins que dans une heure ou deux il serait décidé si j'existerais un jour de plus. Je priai avec ferveur, et formai à part moi, de crainte d'avoir le sang d'un autre homme sur la conscience, la résolution de décharger mon pistolet en l'air. Après l'avoir prise, je ne me sentis plus épouvanté, comme je l'étais auparavant. J'allais m'habiller, quand l'aspirant qui s'était offert pour me servir de second entra dans ma chambre, et m'informa que l'affaire se viderait dans le jardin, derrière l'auberge, que mon adversaire tirait admirablement, et que je devais m'attendre à perdre une aile, sinon le goût du pain.

— Et quelle différence y a-t-il de l'un à l'autre? demandai-je. Non seulement je ne me suis jamais battu en duel, mais je n'ai pas même tiré un pistolet de ma vie.

Il m'expliqua ce qu'il voulait dire. Perdre une aile, c'était recevoir la balle dans le bras ou dans la jambe, au lieu qu'on perdait le goût du pain quand elle vous traversait le cœur. — Mais, continua-t-il, pouvez-vous ne jamais vous être battu en duel?

— Dam ! répondis-je, je n'ai pas encore quinze ans.

— Pas encore ! Ma foi, je croyais que vous en aviez au moins dix-huit.

De fait, j'étais si grand et si fort pour mon âge, qu'en général on me supposait plus âgé que je ne l'étais réellement.

J'achevai ma toilette et suivis mon second dans le jardin où se trouvaient tous les aspirants et quelques-uns des garçons de l'auberge. Ils paraissaient tous fort gais, comme si la vie d'un de leurs semblables n'eût été d'aucune importance. Les témoins se parlèrent quelques instants à l'écart, puis mesurèrent le terrain qui était de douze pas, et nous prîmes nos places. Je crois que je devins pâle ; car mon second s'approcha de moi et me dit tout bas qu'il fallait ne pas trembler. — Ce n'est pas que je tremble, répondis-je, mais je réfléchis combien un pareil moment est terrible. Le témoin de mon adversaire intervint alors et me demanda si je voulais faire des excuses ; mais je m'y refusai comme précédemment. On nous remit donc un pistolet à chacun, et mon témoin me montra comment il fallait presser la détente. Il fut arrêté qu'à un certain signal nous ferions feu en

même temps. Je m'attendais infailliblement à une blessure, sinon à un coup mortel, et je fermai les yeux tandis que je déchargeais mon pistolet en l'air. Je sentis la tête qui me tournait et me crus blessé, mais heureusement je ne l'étais pas; les pistolets furent chargés de nouveau, et nous tirâmes une seconde fois. Les seconds s'interposèrent après cette seconde épreuve aussi sans résultat, et nous engagèrent à nous donner la main. Je fus enchanté de le faire; car je n'attribuais qu'à un miracle d'être encore vivant. Nous revînmes tous au café et y déjeunâmes de compagnie. Ils me dirent alors qu'ils appartenaient tous au même vaisseau que moi, et qu'ils étaient enchantés de me savoir capable de soutenir le feu; car notre capitaine était terrible pour courir des bordées sous les canons de l'ennemi.

Le lendemain ma malle arriva par le roulage, et jetant au diable mes habits vert-bouteille, j'endossai mon uniforme. Je n'avais ni chapeau galonné ni poignard, vu que le fournisseur à qui M. Handycok avait eu recours ne tenait pas ces articles, et il avait été entendu que je me les procurerais à Portsmouth. Lorsque j'en demandai le prix, il se trouva qu'ils coûtaient plus cher que je n'avais d'argent dans ma poche; je déchirai donc la lettre que j'avais écrite à ma mère avant le duel, et j'en recommençai une autre où je réclamaï de'elle de quoi m'acheter un chapeau galonné et un poignard. J'allai alors me promener en uniforme, et j'avoue que je n'étais pas peu fier;

je me voyais officier au service du roi , je n'étais pas il est vrai bien haut en grade , mais encore étais-je officier et gentilhomme, et je me promettais bien de soutenir ma réputation à ce double titre, quoiqu'on me regardât comme le niais le plus fieffé de la famille.

J'étais arrivé en face d'un endroit qu'on appelle Sally-Port, quand une jeune dame fort joliment mise vint me regarder sous le nez. — Eh bien ! aspirant, me dit-elle, comment êtes-vous en savon ? — Je vous remercie, répondis-je, je suis très bien monté ; j'en ai quatre pains de Windsor et deux briques de jaune pour le blanchissage. Ma réponse la fit rire, elle me demanda si je voulais venir chez elle pour y faire un petit dîner. Je fus étonné de cette politesse que j'attribuai à mon uniforme plutôt qu'à mon propre mérite ; et comme je ne me sentais aucune envie de refuser un pareil honneur, je répondis que ce serait avec beaucoup de joie. Je crus pouvoir m'aventurer à offrir mon bras, qui fut accepté, et nous remontâmes High-Street pour gagner sa demeure.

Au moment que nous passâmes devant l'hôtel de l'amirauté, j'aperçus mon capitaine qui rentrait avec deux des filles de l'amiral. Je ne fus pas peu vain de lui faire voir que j'avais moi aussi des connaissances dans le beau sexe, et lorsque je le dépassai avec ma jeune dame sous le bras, j'ôtai mon chapeau et tirai une profonde révérence. A mon extrême surprise, non seulement il ne me rendit pas mon salut, mais me regarda d'un air fort courroucé. J'en conclus que

c'était un homme très fier, et qui ne voulait pas que les filles de l'amiral supposassent qu'il connaissait des aspirants de vue; mais, avant que j'eusse fixé mon opinion sur ce sujet, le capitaine reconduisit ses dames à l'hôtel de leur père, et m'envoya prier par un commissionnaire de me rendre aussitôt chez lui, à l'auberge Georges qui se trouvait presque en face.

Je fis des excuses à ma jolie compagne et promis de revenir sur-le-champ si elle voulait m'attendre; mais elle répliqua que si c'était mon capitaine, elle avait dans l'idée que j'aurais une rude semonce et serais envoyé à bord. Me souhaitant donc le bonjour, elle me quitta et poursuivit son chemin vers sa demeure. Je ne pouvais pas plus comprendre tout cela que pourquoi le capitaine m'avait eu l'air si froid quand j'avais passé devant lui; mais j'en eus l'explication lors que je l'eus rejoint dans la salle de l'auberge. — Je suis peiné, M. Simple, dit-il en me voyant, qu'un garçon comme vous montre de si bonne heure des symptômes de dépravation, et principalement, n'ait pas la pudeur dont les plus endurcis ne sont pas tout-à-fait dépourvus; je veux dire, qu'il cesse de se livrer au vice en secret, déshonore son uniforme et insulte à son capitaine par son effronterie à faire l'aveu de son iniquité, à s'en glorifier, pourrais-je dire, et à l'étaler au grand jour dans la rue la plus fréquentée de la ville.

— Ciel! ô ciel! monsieur, m'écriai-je avec étonnement, qu'ai-je donc fait?

Le capitaine fixa sur moi des yeux si perçants qu'ils me semblèrent me percer de part en part et me clouer à la muraille. — Osez-vous soutenir, monsieur, que vous ne connaissez pas la personne avec qui vous vous promeniez tout à l'heure ?

— Je sais seulement, monsieur, qu'elle a été pour moi fort bonne et fort honnête, répondis-je ; alors je lui contai comment elle m'avait adressé la parole et tout ce qui s'en était suivi.

— Et est-il possible, monsieur Simple, que votre niaiserie aille jusque là ? Je répondis qu'on me regardait assurément comme le niais le plus fieffé de ma famille. — Je le croirais volontiers, répliqua-t-il d'un ton sec. Il m'expliqua ensuite ce qu'était la femme à qui je donnais le bras, et m'avertit que tout rapport avec elle occasionnerait inévitablement ma ruine et mon déshonneur.

Je versai d'abondantes larmes, car j'étais épouvanté du péril que j'avais couru, et honteux d'avoir baissé dans la bonne opinion du capitaine. Il me demanda de quelle manière j'avais employé le temps depuis mon arrivée à Portsmouth, et je ne lui cachai ni qu'on m'avait grisé, ni que les aspirants m'avaient dit telle ou telle chose sur son compte, ni que je m'étais battu en duel le matin même.

Il écouta toute mon histoire avec beaucoup d'attention, et je crus de temps à autre le voir sourire, quoiqu'il se mordit les lèvres pour ne pas éclater. Quand j'eus fini : — M. Simple, me dit-il, je ne

puis vous laisser plus long-temps à terre tant que vous n'aurez pas davantage l'expérience du monde. Je vais charger mon contre-maitre de ne pas vous perdre de vue jusqu'à ce que vous soyez en sûreté à bord de la frégate. Lorsque nous aurons navigué ensemble quelques mois, vous serez alors à même de juger si je mérite la réputation que vos jeunes camarades m'ont faite, dans l'unique intention, je le crois et peux le dire, de s'amuser à vos dépens.

En somme je ne fus pas trop mécontent lorsque l'entrevue se termina. Je vis que le capitaine croyait à ma véracité et avait de bienveillantes dispositions à mon égard, quoiqu'il me jugeât un vrai sot. Le contre-maitre, d'après ses ordres, m'accompagna au Portaux-Bleus. J'empaquetai mes hardes, je payai ma note, et un commissionnaire mena ma malle sur une brouette au bas de Sally-Port où la chaloupe attendait.

— Allons, les amis, en route, et vivement; le capitaine dit qu'il faut que nous menions sans retard ce jeune homme à bord. On lui ôte sa liberté parce qu'il se grise et qu'il court après les demoiselles.

— Je voudrais bien que vous fussiez plus respectueux dans vos remarques, monsieur le contre-maitre, dis-je avec dépit.

— Monsieur! merci, jeune homme, de mettre une anse à mon nom, répliqua-t-il. Mais voyons, jouez comme il faut des rames, les amis.

— Hé! Bill Freeman! cria une fillette sur la rive,

quel gentil jeune homme vous emmenez-là ; il a l'air d'un Nelson qui tette encore. Dites donc , mon beau petit officier, voulez-vous me prêter un schelling ?

Je fus si aise d'entendre cette femme m'appeler un futur Nelson, que je satisfis immédiatement à sa demande. — Je n'ai pas de schelling dans ma poche , lui dis-je ; mais voici une demi-couronne, vous pouvez la changer et me rapporter les dix-huit pence de reste. — Oh ! vous êtes un jeune homme charmant, répliqua-t-elle en prenant la demi-couronne, je vais revenir tout de suite, mon mignon.

Les hommes de la chaloupe se mirent à rire , et le contre-maitre leur ordonna de démarrer.

— Non pas ! m'écriai-je, il faut que vous attendiez qu'on me rende mes dix-huit pence.

— Alors, nous attendrons diablement long-temps, j'en ai peur. Je connais cette fille, et elle a fort mauvaise mémoire.

— Elle ne peut être ni malhonnête ni ingrate à ce point, repris-je. Contre-maitre, je vous somme d'attendre ; je suis officier.

— Je sais que vous l'êtes, monsieur, depuis environ six heures. Mais en ce cas il faut que je dise au capitaine que vous avez une autre drôlesse en remorque et que vous ne voulez pas venir à bord.

— Oh ! non , monsieur le contre-maitre , ne le faites pas, je vous en prie. Démarrez quand il vous plaira , et qu'il ne soit plus question des dix-huit pence.

La chaloupe quitta alors le riva^{ge} et se dirigea vers la frégate qui était mouillée à Spithead.

CHAPITRE V.

Je fais connaissance avec le gaillard d'arrière et le premier lieutenant, qui me déclare un rusé matois. — On m'emmène grand trot faire celle de madame Trotter. — Félicité de deux époux à fond de cale. — M. Trotter m'attrape comme et pour commensal. — Je suis extrêmement étonné de ce que tant de gens me connaissent pour être le fils de..... mon père.

Dès notre arrivée à bord, le contre-maître donna un mot du capitaine au premier lieutenant, qui se trouvait sur le pont. Il lut ce mot, me regarda fixement, et je l'entendis alors dire à un autre lieutenant : La profession de marin s'en va au diable. Du temps qu'elle n'était pas de mode, si on n'y entrait pas avec beaucoup d'éducation, du moins avait-on la chance que des talents naturels donnaient ; mais aujourd'hui que les grands envoient leurs fils se gagner du pain dans la marine, nous avons tout le rebut de leurs familles, comme s'il n'y avait rien d'assez bon pour faire les capitaines des vaisseaux de ligne, eux qui parfois ont plus de responsabilité sur les épaules et sont placés de manière à avoir besoin d'un meilleur jugement que personne au monde. Voici encore un de ces nigauds dont une famille fait présent au pays, encore un de ces oursons qu'il faut que je lèche pour les former. C'est égal, je n'en ai jamais vu jusqu'à présent dont je n'aie fait quelque chose. Où est M. Simple ?

— Il est devant vous , monsieur , répondis-je tout effrayé de ce que j'avais entendu.

— Or ça , monsieur Simple , reprit le premier lieutenant , ouvrez les oreilles et donnez toute votre attention à ce que je vais vous dire. Le capitaine m'écrit dans ce billet que vous avez feint d'être stupide. Or ça , monsieur , ce n'est pas moi qu'on attrappe ainsi. Vous êtes un peu comme les singes qui ne veulent pas parler , de crainte qu'on ne les contraingne au travail. J'ai attentivement examiné votre figure , et j'ai vu au premier coup d'œil que vous êtes rempli de moyens. Si donc vous ne les montrez pas bientôt , ma foi ! mieux vaudrait vous jeter à l'instant même par-dessus le bord , et voilà tout. Comprenez-moi parfaitement : je sais que vous êtes doué d'une rare intelligence , et , puisque je vous en préviens , n'espérez pas m'en imposer , car ce serait peine perdue.

Je fus fort terrifié de ce discours , mais en même temps ravi d'entendre dire qu'on me croyait de grands moyens , et je résolus de faire tout mon possible pour soutenir une réputation si inespérée.

— Quartier-maitre ! ajouta le premier lieutenant , dites à M. Trotter de monter sur le pont.

Le quartier-maitre alla chercher M. Trotter , qui s'excusa de sa malpropreté sur ce que pour le moment il arrangeait des tonneaux à fond de cale. C'était un gros petit homme , d'environ trente ans , avec

une superbe trogne rouge, des dents fort sales, et d'énormes favoris noirs.

— Monsieur Trotter, dit le premier lieutenant, voici un jeune gentilhomme qui arrive à bord. Conduisez-le au poste des aspirants, et faites suspendre son hamac. Il vous faudra le surveiller un peu.

— J'ai en vérité trop peu de temps pour surveiller aucun de ces garçons-là, monsieur, répliqua M. Trotter. Mais je ferai ce que je pourrai. Suivez-moi, jeune homme. Je descendis donc à l'échelle derrière lui; ensuite j'en descendis une autre; après quoi, à mon extrême surprise, je fus prié d'en descendre une troisième, et quand je l'eus fait, il m'apprit que j'étais à fond de cale.

— Maintenant, jeune homme, dit M. Trotter en s'asseyant sur une vaste caisse, vous pouvez faire comme bon vous semblera. Le poste des aspirants est à l'entrepont supérieur, et s'il vous plaît d'aller les rejoindre, libre à vous; mais je vous dirai en ami qu'on vous tourmentera là-haut tout le long du jour, et qu'on vous y rognera terriblement les vivres, car les plus faibles n'ont que les restes des autres, mais peut-être ne vous en inquiétez-vous pas. Maintenant que nous sommes en rade, je mange ici, parce que madame Trotter est à bord. C'est une charmante femme, je vous l'assure, et dans un instant elle va revenir; elle n'est que montée à la cuisine chercher un filet de pommes-de-terre qu'elle a

mis dans la marmite. Si vous l'aimez mieux, je demanderai sa permission pour que vous mangiez avec nous. De cette façon, vous ne serez pas sous la griffe des aspirants, qui ne sont qu'une mauvaise engeance, et ne vous donneraient que de pervers conseils, que de funestes exemples, et vous aurez l'avantage d'être en bonne société, car madame Trotter a vécu dans la meilleure d'Angleterre. Je vous fais cette offre parce que je désire obliger le premier lieutenant, qui paraît s'intéresser à vous; autrement je ne me soucie guère qu'on vienne troubler mon bonheur domestique.

Je répondis que j'étais bien reconnaissant d'une si grande bonté, et que si je ne devais pas gêner madame Trotter, j'accepterais avec plaisir la proposition qui m'était faite. J'avais à peine eu le temps de remercier, quand j'aperçus à l'échelle au-dessus de nous une paire de mollets enfermés dans des bas de coton noir, et il se trouva qu'ils appartenaient à madame Trotter, qui descendait avec un plein filet de pommes-de-terre fumantes.

— Sur ma parole, madame Trotter, il faut que vous sachiez avoir les jambes fort bien, sans quoi vous n'oseriez pas les montrer comme vous l'avez fait, à M. Simple, jeune gentilhomme que j'ai à vous présenter, et qui, avec votre permission, sera notre commensal.

— Mon cher Trotter, quelle cruauté à vous de ne pas m'avoir prévenue! Je croyais qu'il n'y avait

personne en bas. O Dieu ! je meurs de honte , continua la dame en minaudant et en se cachant la figure avec celle de ses mains qui n'était pas employée.

— C'est un malheur maintenant irréparable, mon amour, et du reste il n'y a point là de quoi tant se désoler. M. Simple et vous, je l'espère, deviendrez bons amis. Je crois vous avoir communiqué son désir de manger à notre table.

— Oh ! je suis sûre de me plaire dans sa compagnie. Je me trouve comme dépaycée en ces lieux , M. Simple , après la société au sein de laquelle j'avais l'habitude de vivre ; mais l'affection sait faire toute espèce de sacrifice ; et plutôt que de quitter mon cher Trotter à qui des pertes de fortune...

— Laissons là ce sujet, mon amour. Le bonheur domestique est tout, et il égaye même les tristes profondeurs d'un fond de cale.

— Pourtant, reprit madame Trotter, quand je pense qu'il fut une époque où nous demeurions à Londres, où nous roulions équipage ! Êtes-vous allé à Londres, M. Simple ?

— Oui, madame.

— Alors, probablement, vous connaissez les Smith ; vous devez du moins avoir entendu parler d'eux.

— Les seules personnes que j'y connaisse sont M. et madame Handycokk.

— Oh bien ! si j'avais su que vous allassiez à

Londres, je me serais estimée heureuse de vous donner une lettre d'introduction auprès des Smith. Ce sont tout-à-fait les sommités de la capitale.

— Mais, ma chère, interrompit M. Trotter, n'est-il pas temps de penser à dîner ?

— Oui, je vais y donner mes soins. Nous n'avons aujourd'hui que des restes ; m'excuserez-vous, M. Simple ? Et alors, après avoir beaucoup minaudé, beaucoup ri à propos de ses jambes, et m'avoir demandé comme une faveur de fermer les yeux, madame Trotter monta à l'échelle.

Comme le lecteur peut désirer savoir quelle espèce de femme c'était à l'extérieur, je profiterai de cette occasion pour la lui décrire. Elle avait fort jolie tournure, et son visage devait, je crois, avoir été beau à certaine époque de sa vie ; à celle où je lui fus présenté, il offrait d'une façon très distincte les ravages du temps ou de la misère. Bref, c'était une beauté qu'on pouvait dire fanée ; sa mise trahissait un assez mauvais goût, et toute sa personne ne semblait pas des plus propres.

— Charmante, madame Trotter, n'est-il pas vrai, M. Simple ? me dit son époux ; ce que naturellement j'accordai aussitôt. A présent, M. Simple, il y a quelques points sur lesquels il serait mieux de nous entendre pendant que madame Trotter n'est pas là ; car elle serait blessée que nous parlussions de semblables choses. Nécessairement, le train de vie que nous menons est assez coûteux. Madame Trotter ne

peut se passer ni de thé , ni de mille autres petites douceurs ; d'autre part , il ne faut pas que je vous entraîne à trop de dépense ; j'aimerais mieux mettre de ma poche. Je vous propose, pour le temps que vous mangerez avec nous , de payer seulement une guinée par semaine ; et quant aux frais de première entrée , certes je crois ne pas vous écorcher trop en ne vous demandant qu'une couple de guinées. Avez-vous des fonds ?

— Oui, répondis-je, j'ai encore trois guinées et demie.

— Eh bien ! alors , remettez-moi les trois guinées , et gardez le reste comme monnaie de poche. Il vous faut écrire sur-le-champ à vos amis pour qu'on regarnisse votre bourse.

Je lui présentai mon argent, qu'il empocha. — Vous pourrez , continua-t-il , descendre votre malle ici ; car madame Trotter, pour peu que je l'en prie, voudra bien , j'en suis sûr, non seulement vous la tenir en ordre , mais veiller à ce que vos effets soient convenablement raccommodés. C'est une charmante femme que mon épouse, et qui adore les jeunes gens. Quel âge avez-vous ?

— Quinze ans, répondis-je.

— Pas plus ! eh bien , j'en suis charmé ; car après un certain âge, madame Trotter est fort sur le qui-vive. Je vous recommanderai de ne former aucune liaison avec les autres aspirants. Ils m'en veulent beaucoup parce que je refuse de laisser ma femme

manger avec eux, et ils ne font qu'inventer de sottes histoires.

— Je sais à quoi m'en tenir sur ce chapitre, m'écriai-je ; mais là nous fûmes interrompus par madame Trotter, qui descendait, tenant à la main un morceau de bois dans lequel étaient enfilées environ douze petites tranches de bœuf et de porc. Après les avoir posées sur un plat, elle se mit à étendre la nappe et à préparer tout pour le dîner.

— M. Simple n'a pourtant que quinze ans, ma chère, dit M. Trotter.

— Bonté divine ! s'écria l'épouse, quelle taille il a pour son âge. Il est tout-à-fait aussi grand que le jeune lord Foutretown, que vous aviez coutume d'emmener avec vous dans l'équipage. Connaissez-vous lord Foutretown, monsieur Simple ?

— Non, madame, repris-je ; mais mon grand-père, continuai-je pour leur faire voir que j'étais bien apparenté, mon grand-père lord Privilège le nommait.

— Ah ! lord Privilège est votre grand-père ! Aussi il me semblait que votre physionomie ne m'était pas inconnue. Ne vous rappelez-vous pas lord Privilège, mon cher Trotter, que nous rencontrions chez lady Scamp ? allons donc, un vieillard. Il y aurait de l'ingratitude noire à ne pas vous le rappeler, car vous reçûtes un jour de lui une fort belle hanche de venaison.

— Privilège ! parbleu, oui. Eh ! oui, un homme

âgé, n'est-ce pas ? dit M. Trotter en se tournant vers moi.

— Oui, monsieur, répliquai-je, enchanté de me trouver au milieu de gens qui connaissent ma famille.

— Oh ! alors, M. Simple, dit madame Trotter, puisque nous avons le plaisir de connaître vos parents, je vais vous prendre sous ma protection spéciale, et je vous dorloterai tant que Trotter deviendra jaloux, ajouta-t-elle en riant. Nous n'avons qu'un pauvre diner aujourd'hui ; car la pourvoyeuse m'a fait faux bon ; je l'avais particulièrement priée de m'apporter un quart d'agneau, mais elle dit qu'il n'y en avait pas au marché. A dire vrai, ce n'en est pas encore la saison, mais Trotter aime les morceaux fins. Voyons, mettons-nous à table.

J'éprouvais un assez fort malaise et ne pus rien manger. Notre diner se composait des tranches de bœuf et de porc, des pommes-de-terre, et d'un pouding cuit au four dans un plat de fer-blanc. M. Trotter nous quitta pour aller servir l'eau-de-vie à l'équipage du vaisseau, et revint avec une bouteille de rum.

— Avez-vous pris la ration de M. Simple, mon amour ? demanda madame Trotter.

— Sans doute, il a dès aujourd'hui droit aux fournitures, puisqu'il est venu à bord avant midi. Buvez-vous des liqueurs fortes, M. Simple ?

— Non, merci, répondis-je ; car je me rappelai l'injonction du capitaine.

— Par suite du sincère intérêt que je vous porte, je dois vous recommander vivement de vous en abstenir, dit M. Trotter ; c'est une fort mauvaise habitude que d'en boire, et une fois prise, on ne la quitte pas facilement. Je suis obligé d'en faire usage pour ne pas gêner la transpiration après que j'ai travaillé dans le magasin ; toutefois je les ai naturellement en horreur ; mais mon temps de Bourgogne et de Champagne n'est plus, et il faut bien que je me soumette aux circonstances.

— Mon pauvre Trotter ! dit l'épouse.

— Bah ! reprit-il, pauvre est le cœur qui ne se réjouit jamais. Il se versa alors la moitié de la bouteille de rum, et acheva de remplir son verre avec de l'eau.

— Mon amour, voulez-vous y goûter ?

— Fi ! Trotter, vous savez que jamais je ne prends de rum à moins que l'eau ne soit tellement mauvaise qu'il ne faille à tout prix m'en ôter le goût. Comment est-elle aujourd'hui ?

— Comme d'habitude, ma chère ; on ne peut la boire. Après s'être beaucoup fait prier, madame Trotter consentit à mouiller ses lèvres dans le verre de son mari ; je trouvai qu'elle y revenait assez souvent pour quelqu'un qui ne l'aimait pas ; mais je me sentis enfin si mal, qu'il me fallut monter sur le til-lac pour prendre l'air. J'y fus rencontré par un aspirant que je n'avais pas encore vu ; il me regarda en face fort attentivement, puis me demanda mon nom.

— Simple? se récria-t-il; quoi! êtes-vous fils du vieux Simple?

— Oui, monsieur, répondis-je, étonné que tant de monde connût ma famille.

— Eh bien! je l'aurais deviné à la ressemblance. Et comment se porte votre père?

— Fort bien, je vous remercie, monsieur.

— Quand vous lui écrirez, assurez-le de mon respect, et dites-lui que je vous ai prié de me rappeler particulièrement à son souvenir. Sur ce, il continua sa promenade, et comme il oublia de m'apprendre son propre nom, je n'en pus rien faire.

J'étais accablé de fatigue en me mettant au lit; M. Trotter avait suspendu mon hamac à fond de cale, et je n'étais séparé que par un rideau en toile de celui où il couchait avec sa femme. Je trouvai bizarre un tel arrangement; mais ils me dirent que c'était la coutume générale à bord des vaisseaux, quoique la délicatesse de madame Trotter en fût beaucoup choquée. J'étais fort souffrant, mais madame Trotter fut excellente. Quand je fus au lit elle m'embrassa, me souhaita une bonne nuit, et bientôt après je ronflai de tout mon cœur.

CHAPITRE VI.

Je suis embarrassé du sens de mots très vulgaires. — Madame Trotter *prend soin* de mon trousseau. — Duo conjugal finissant *con-strepito*.

Je fus éveillé le lendemain dès la pointe du jour

par un bruit semblable à celui de la foudre qui rétentissait au-dessus de ma tête; c'était, à ce que j'appris, qu'on ponçait et lavait le tillac. Je me trouvais beaucoup mieux néanmoins, et ne ressentais plus ni maux de cœur ni vertiges. M. Trotter, qui était debout depuis quatre heures, redescendit et envoya un homme de l'équipage me chercher de l'eau. Je me lavai sur ma malle; puis montai sur le tillac qu'on essuyait alors. Près de la sentinelle qui gardait la porte de la cabine, je rencontrai un des aspirants avec qui j'avais ribotté aux Poteaux-bleus.

— Hé donc, maître Simple, le vieux Trotter et sa gaupe de femme ont mis le grappin sur vous, à ce qu'on assure, me dit-il. Je répliquai que je ne savais pas ce qu'il entendait par gaupe, mais que madame Trotter me semblait être une charmante femme. A quoi il partit d'un grand éclat de rire. — Voyons, reprit-il, je vais vous donner un avis : soyez bien sur vos gardes, ou ils vous mettront nu comme un ver. Madame Trotter a-t-elle déjà montré sa jambe?

— Oui, répondis-je, et c'est une fort jolie jambe.

— Ah! elle recommence ses anciens tours. Vous eussiez beaucoup mieux fait de venir tout de suite manger à notre table. Vous n'êtes pas le premier chardonneret qu'ils ont plumé. Je vous le dis, ajouta-t-il, comme il s'éloignait, gardez la clé de votre malle, c'est là l'important.

Mais M. Trotter m'avait prévenu que les aspirants me diraient du mal de lui et de son épouse ; je ne fis donc que peu d'attention aux discours qu'on venait de me tenir. Demeuré seul , j'allai au gaillard d'arrière. Tous les matelots travaillaient avec ardeur, et le premier lieutenant cria au chef des canonniers : Maintenant, M. Dispant, si vous êtes prêt, nous culotterons ces canons. D'abord, mes braves, continua-t-il, avançons leur davantage le ...

J'allais écrire le mot qu'il prononça ; je dirai seulement que ce mot désignait la partie que le fond de la culotte recouvre. Comme je n'avais jamais ouï dire qu'un canon portât culotte, j'étais fort curieux de voir ce qu'on allait faire, et je m'approchai le plus possible du premier lieutenant.— Jeune homme, me dit-il, passez-moi cette *queue de singe*. Je ne vis rien de pareil à une queue de singe, mais j'avais tellement peur que je ramassai la première chose qui me tomba sous les yeux. C'était une courte barre de fer, qui se trouva précisément l'ustensile en question. Lorsque je la lui donnai, le premier lieutenant me considéra et me dit : — Vous savez donc déjà ce que c'est qu'une queue de singe, hein ? avisez-vous maintenant de faire le nigaud.

Je suis fort heureux, pensai-je, mais si c'est là une queue de singe, c'est une queue bien raide.

Je résolus d'apprendre le nom de chaque chose le plus vite que je pourrais, afin de ne pas être pris en défaut ; j'écoutai donc attentivement ce qu'on disait

autour de moi , mais j'en faillis bientôt perdre la tête et je désespérai de rien retenir.

— Comment cela doit-il être fini , monsieur ? demanda au contre-maitre un matelot.

— Oh ! permettez-moi de vous dire, l'ami , de la plus délicate manière du monde , qu'il faut finir cela par un *double-mur*..... et allez-vous en au diable pour ne pas le savoir encore ! Capitaine du petit hunier ! ajouta le contre-maitre, montez vos *chevaux* et haussez vos *éperons* de trois pouces. Aie, aie donc, l'ami.

Je regardai et regardai ; mais ne pus voir l'oreille d'un cheval.

— M. Chucks, dit le premier lieutenant au contre-maitre, quelles poulies avons-nous en bas qui ne servent à rien ?

— Que je voie , monsieur. J'ai une *sœur*, nous en avons dernièrement détaché deux l'une de l'autre, et je crois avoir une couple de liages dans le magasin. Ohé ! Smith , passez ce lien dans l'*œil-de tau-reau*, et ôtez le *piéd-de-mouton* avant de descendre.

Puis il demanda au premier lieutenant s'il ne fallait pas arranger je ne sais quoi avec une *souris* ou seulement une *tête-de-turc*, et le prévint que le *cou-d'oie* aurait besoin d'être aplati par l'armurier aussitôt qu'il allumerait la forge. Il fut aussi question d'*yeux morts* et de *linceuls*, de *chats* et de *poulies-à-chat*, de *dauphin* et de *frappans-à-dauphins*,

de *fouets* et de *poudings* ; bref, j'étais si étourdi de tout ce que j'entendais, qu'un violent désespoir faillit me faire désertter le tillac.

— Ah ! M. Chucks, dit encore le premier lieutenant, n'oubliez pas cet après-midi de *saigner* toutes les *bouées*.

Saigner les..... les bois ! pensai-je, et à quel propos ? En tout cas c'est une opération qui semblerait devoir être dans le ressort du chirurgien.

Cette dernière phrase incompréhensible me chassa du tillac, et je me retirai à fond de cale où je trouvais madame Trotter. — O mon cher, me dit-elle, je suis contente que vous arriviez, car je désire mettre vos effets en ordre. Avez-vous un état de votre trousseau ? où est la clé de votre malle ? Je répondis n'avoir point d'état, et quoique je me souvinsse de la recommandation de l'aspirant, je lui donnai ma clé ; mais je crus qu'il n'y avait pas péril à ce qu'elle examinât mon linge moi présent. Elle ouvrit ma malle, en tira tout, et se mit à m'indiquer parmi les différents objets lesquels pourraient ou non me servir.

— Ces bas de laine tricotés seront excellents par les temps froids ; l'été au contraire ces chaussettes de coton seront délicieusement fraîches, et vous en avez des unes et des autres plus que vous n'en userez ; mais quant à ces beaux bas de fil blanc, ils ne servent à rien qu'à prendre la poussière lorsqu'on allaie les ponts, et toujours ils ont l'air sales. Je

m'étonne qu'on ait commis la sottise de les mettre dans votre trousseau, personne aujourd'hui n'en porte à bord d'un navire; ils ne sont en effet bons qu'à des femmes; que je voie s'ils m'iraient! Elle détourna un peu la chaise, et, non sans éclater de rire tout le temps, mit un de mes bas; alors, elle refit un demi tour de mon côté, et me montra comme il la chaussait bien. — C'est fort heureux pour vous, M. Simple, que Trotter se soit en allé dans l'entrepont, il est d'une telle jalousie!... Savez-vous le prix de ces bas? Ils ne vous servent de rien et me vont. Je parlerai à Trotter, et vous me les céderez.

— Je ne veux pas songer à les vendre, répondis-je; mais puisqu'ils ne peuvent me servir et qu'ils vous chaussent à merveille, acceptez-en, je vous prie, la douzaine de paires. D'abord elle refusa positivement; mais comme je l'en pressais, elle consentit enfin, et je m'estimai heureux de lui faire ce cadeau, car elle était fort bonne pour moi, et je trouvais avec son mari que c'était une charmante femme.

Nous eûmes ce jour-là du beefsteak et des oignons à diner, mais je ne pus souffrir l'odeur des oignons. M. Trotter descendit tout maussade, parce que le premier lieutenant s'était permis de le réprimander; il jura qu'il quitterait le service, qu'il n'était resté que pour complaire au capitaine, qui disait aimer mieux se séparer de son bras droit, et qu'il demanderait satisfaction au premier lieutenant aussitôt qu'il aurait obtenu son congé. Le premier lieutenant,

prétendait-il, lui avait dit qu'il ne valait pas le prix du sel qu'il consommait, et pareille injure ne pouvait se laver qu'avec du sang. Madame Trotter fit tout son possible pour le calmer, lui rappela qu'il avait la protection de lord ceci et sir Williams cela, lesquels lui feraient rendre justice ; mais en vain. Il avait coup sur coup des verres de grog, et après chaque verre devenait plus furieux ; mais madame Trotter, remarquai-je, en buvait aussi beaucoup plus qu'elle ne m'aurait semblé devoir le faire. A dire vrai, elle m'avertit tout bas qu'elle ne le buvait que pour ne pas le laisser boire à M. Trotter, car autrement il se grisera ; je trouvais ce dévouement là superbe, mais ils restèrent attablés si tard, que je m'en allai au lit et les laissai, l'époux buvant toujours et toujours jurant qu'il se vengerait. Je n'avais pas dormi plus de deux ou trois heures quand je fus éveillé par un grand tapage de gens qui se querellaient, et je découvris que M. Trotter, qui était ivre, battait sa femme. Fort scandalisé qu'on battît et maltraitât une si charmante personne, je sautai hors de mon hamac pour voir à lui porter secours, mais il faisait complètement noir, ce qui ne les empêchait pas de continuer leur vacarme. Je criai au soldat de marine qui était en faction à la porte de la Sainte-Barbe, au-dessus, d'apporter sa lanterne ; mais je fus très choqué de l'entendre me répondre que je ferais mieux de me recoucher et de les laisser se battre.

Peu après, madame Trotter, qui n'était pas désa-

billée, sortit de derrière le rideau. Je m'aperçus tout de suite que la pauvre créature pouvait à peine se tenir. Elle vint en trébuchant s'asseoir sur ma malle et se mit à pleurer ; je mis mon pantalon le plus vite possible , et j'allai à elle pour lui offrir des consolations , mais elle ne pouvait pas parler intelligiblement. Après que j'eus tâché en vain de la consoler, car elle ne répondait à aucune de mes demandes, elle se dirigea vers mon hamac d'un pas chancelant , et moyennant plusieurs efforts inutiles parvint à s'y installer. Je n'en fus pas fort ravi, mais que faire ? j'achevai donc ma toilette et montai sur le tillac.

L'aspirant de quart était le même qui m'avait prévenu au sujet des époux Trotter, et il me témoignait beaucoup de bienveillance. — Eh bien ! Simple, me dit-il, quel motif vous amène sur le pont ? Je lui racontai comment M. Trotter avait maltraité sa femme, et comment elle avait pris possession de mon hamac.

— La vieille gueuse, la maudite ivrognesse ! s'écria-t-il, je vais aller la prendre par la tête et la jeter en bas. Mais je le priai de n'en rien faire, car c'était une dame.

— Une dame ! répliqua-t-il ; oh ! les dames de son espèce ne sont pas rares. Alors il m'apprit qu'elle avait, bien des années avant, été la maîtresse d'un richard qui la trainait en équipage, mais qu'il s'était ennuyé d'elle, qu'il avait donné deux cents livres à Trotter pour l'épouser, et qu'à présent il ne

faisaient plus que se griser ensemble et se battre l'un avec l'autre.

J'étais abasourdi de toute cette histoire; mais comme je voyais que madame Trotter aimait passablement à boire, je finis par ajouter foi aux choses que l'aspirant me disait. — J'espère, continua-t-il, qu'elle n'a point eu le temps de vous filouter aucune de vos hardes.

J'avouai lui avoir donné douze paires de bas, et avoir payé à son mari trois guinées pour ma nourriture. — Il faut surveiller cette affaire, répliqua-t-il; je parlerai demain au premier lieutenant. D'ici là, je vais vous faire restituer votre hamac. Quartier-maître, attention ! Il descendit alors et je le suivis pour voir comment il allait s'y prendre. Il se rendit à mon hamac et le détacha par un bout, de façon que madame Trotter eut, position fort incommode, les pieds en haut et la tête en bas. A mon extrême surprise, elle se mit à jurer après lui d'une terrible manière, et refusa de déguerpir. Il ne lui ménageait pas les injures et la secouait à tour de bras, lorsque M. Trotter, qui s'était éveillé au bruit, s'élança de derrière le rideau. — Scélérat, que faites-vous à ma femme ? s'écria-t-il en le repoussant du mieux qu'il pouvait; car son ivresse était si grande qu'à peine se tenait-il debout.

Je supposais l'aspirant de force à se tirer d'affaire tout seul, et ne me souciais pas d'intervenir; je restai donc spectateur du haut de l'échelle, tandis que

le soldat de garde tenait sa lanterne à l'ouverture de l'écoutille afin d'éclairer l'aspirant et de voir lui-même le combat. M. Trotter fut bientôt terrassé; mais soudain son épouse sauta hors du hamac, empoigna l'aspirant par les cheveux, et lui asséna d'affreux coups de poing. La sentinelle jugea alors convenable d'intervenir; elle appela le maître d'armes, et descendit elle-même au secours de l'aspirant qui se défendait mal contre deux; mais madame Trotter lui arracha la lanterne des mains, la fit voler en éclats; cette manœuvre nous plongea tous dans les ténèbres, et je ne vis plus ce qui se passa, mais j'entendis le combat continuer. Telle était la situation des choses quand le maître d'armes survint avec sa lumière. L'aspirant remonta dès lors avec la sentinelle, mais M. et madame Trotter restèrent à se battre ensemble. Personne n'eut envie de les séparer, loin de-là : — Laissez-les faire, répéta chacun comme la sentinelle l'avait déjà dit.

Après s'être encore battus quelque temps, ils se retirèrent derrière le rideau. Je suivis alors le conseil de l'aspirant et remontai dans mon hamac que le contre-maître suspendit de nouveau. J'entendis bientôt M. et madame Trotter verser des pleurs et se couvrir de baisers. — Cruel, cruel, va! disait la femme à travers ses sanglots.

— Ma vie, mon amour, j'étais si jaloux! répliquait le mari.

— Hé! que le diable emporte ta jalousie! repre-

nait l'épouse; j'aurai demain les deux yeux noirs comme la marmite.

Toutefois après une bonne heure d'embrassades et de récriminations ils s'endormirent. Le matin, avant déjeuner, l'aspirant apprit au premier lieutenant la conduite des époux Trotter; on m'envoya quérir, et il fallut reconnaître que tout était l'exacte vérité. M. Trotter fut aussi mandé, mais il répondit qu'il était malade et ne pouvait monter sur le pont. Alors le premier lieutenant ordonna au sergent des soldats de marine de le lui amener sans délai. M. Trotter arriva donc bientôt, un œil fermé et le visage tout couvert d'égratignures.

— Ne vous avais-je pas ordonné, monsieur, dit l'officier, de conduire ce jeune homme au poste des aspirants? Au lieu de le faire, vous l'avez conduit chez votre gueuse de femme, et lui avez filouté différentes choses. J'exige que vous rendiez immédiatement les trois guinées que vous avez reçues de lui en à-compte sur sa nourriture, et aussi que votre femme rapporte les bas qu'elle lui a escroqués par ses cajoleries.

Mais là j'intervins pour dire au premier lieutenant que les bas avaient été un libre don de ma part, et que, quoique reconnaissant ma bêtise, néanmoins je croyais ne pouvoir en honneur les réclamer.

— Soit, jeune homme, répliqua-t-il, peut-être votre idée est-elle juste; et si vous le souhaitez, je n'exigerai pas de restitution sur ce point; mais,

écoutez-moi, M. Trotter , je veux que votre femme quitte sur-le-champ le vaisseau, et j'espère que quand j'aurai instruit le capitaine de votre conduite il vous traitera de la même manière. En attendant, vous tiendrez les arrêts pour ivrognerie.

CHAPITRE VII

Mendacia magna clairement prouvés. — Je prouve au capitaine que je le tiens pour gentilhomme , quoique je lui eusse dit le contraire, et je prouve aux aspirants que je suis gentilhomme moi-même. — Ils me prouvent leur reconnaissance en me jouant toutes sortes de niches, parce que ce jeu-là vous fait le caractère.

Le capitaine vint à bord vers midi, et aussitôt que le premier lieutenant lui eut appris ce qui s'était passé, ordonna de signifier à M. Trotter son renvoi. Il manda alors tous les aspirants sur le gaillard d'arrière.

— Messieurs, leur dit le capitaine avec un visage sévère, j'ai beaucoup de reconnaissance à quelques-uns d'entre vous pour la réputation qu'il vous a plu de me faire auprès de M. Simple; je dois vous prier maintenant de répondre à trois ou quatre questions que je vais vous adresser en sa présence : Ai-je jamais fait fustiger tout le quart de tribord parce que le vaisseau ne voulait filer que dix nœuds à l'heure ?

— Non, monsieur, non ! répondirent-ils tous fort effrayés.

— Ai-je jamais fait donner à un aspirant quarante-huit coups de fouet pour n'avoir pas mis au net

le samedi son journal de la semaine, ou bien soixante à un autre pour avoir porté un ruban de montre écarlate?

— Non , monsieur , répondirent-ils d'une seule voix.

— Un aspirant est-il jamais mort de fatigue sur sa malle?

Ils répondirent encore négativement.

— Alors, messieurs, vous m'obligerez en me faisant savoir quels sont ceux d'entre vous qui ont jugé convenable de proférer ces mensonges en plein café, et de plus quels sont ceux qui ont forcé ce jeune homme à exposer sa vie en duel?

Ils gardèrent tous le silence.

— Me répondrez-vous, messieurs?

— Quant au duel , monsieur , répliqua l'aspirant qui s'était battu contre moi , j'ai ouï dire que les armes n'étaient chargées qu'à poudre. C'était une plaisanterie.

— Bien, monsieur, nous vous accorderons que le duel n'était qu'une plaisanterie ; et je me flatte , je veux croire que vous dites la vérité. Mais la réputation de votre capitaine n'est-elle qu'une plaisanterie? permettez-moi de vous le demander ; je tiens à savoir qui de vous a osé tenir des propos si calomnieux.— Il y eut là un profond silence.—Eh bien! messieurs, puisque les coupables ne veulent pas se déclarer eux-mêmes , il faut que je recoure à mon autorité. M. Simple , ayez la complaisance de m'indiquer

celui ou ceux qui m'ont calomnié près de vous ?

Mais le rôle de délateur me répugna , et comme ils m'avaient tous traités fort amicalement depuis le duel , je résolus de ne dénoncer personne. Aussi répondis-je au capitaine qu'il me semblait ne lui avoir parlé de tout cela qu'en confidence.

— En confidence ! monsieur , s'écria-t-il , qui a jamais entendu parler de confidence entre un capitaine et un aspirant ?

— Non, monsieur, répliquai-je , pas entre un capitaine et un aspirant, mais entre deux gentilshommes.

Le premier lieutenant qui se tenait à côté du capitaine , mit sa main devant sa figure pour cacher un sourire. — Ce peut être un niais, monsieur, observa-t-il à voix basse au capitaine, mais je puis vous assurer qu'il va joliment droit son chemin.

Le capitaine, après s'être mordu les lèvres, se tourna de nouveau vers les aspirants : — Vous pouvez, messieurs, leur dit-il, remercier monsieur Simple de ce que je ne pousse pas l'affaire plus loin ; je crois que vous m'avez ainsi calomnié sans réflexion ; mais rappelez-vous qu'une chose dite par plaisanterie ne se répète que trop souvent au sérieux. J'espère que la conduite de M. Simple portera ses fruits, et que vous cesserez de le prendre pour plastron, car il vous a évité un châtiment sévère.

Lorsque les aspirants furent redescendus ils me serrèrent tous la main, et me dirent que c'était d'un bon camarade de ne pas avoir dénoncé ; mais quant

à la recommandation du capitaine , de ne plus me prendre pour plastron, comme il avait dit, ils ne s'en souvinrent pas, car ils se remirent aussitôt à l'œuvre et ne cessèrent de me jouer des tours que lorsqu'ils virent que je ne me laissais plus attraper.

Il n'y avait pas dix minutes que j'étais au poste avec eux, qu'ils commencèrent leurs remarques sur moi. L'un dit que j'avais l'air d'un vigoureux gail-lard, et me demanda si j'aurais la force de dormir un très long espace de temps.

J'eus la naïveté de répondre que je me croyais capable de le faire si l'utilité du service l'exigeait , à quoi ils éclatèrent de rire, et je crus avoir dit un bon mot.

— Ah ! c'est que voici Tomkins, reprit l'aspirant, qui vous en remontrerait sur ce chapitre-là ; sa science lui vient de son père qui était officier de marine ; il peut ronfler quatorze heures de suite sans se retourner dans un hamac , et continuer son somme sur sa malle pendant le reste du jour , excepté le temps des repas.

Mais Tomkins fit le modeste. — Il y a des gens, dit-il, pour se défendre, qui sont très vifs à faire les choses et d'autres très lents. Moi, je suis de ceux-là, et en réalité mes longs sommes ne me reposent pas plus que d'autres qui en font de courts, parce que je dors plus lentement qu'eux.

Cette subtile argumentation fut néanmoins battue en brèche d'un aveu unanime, car je prouvai que

Tomkins mangeait le pouding plus vite que pas un de nous. Le facteur vint à bord avec les lettres, et mit la tête dans le poste des aspirants. Je désirais beaucoup en recevoir une de la maison, mais mon désir ne fut pas rempli. Quelques-uns de mes camarades en reçurent, quelques autres n'en reçurent pas. Ceux qui étaient dans cette catégorie déclarèrent que leurs parens étaient fort impertinents et qu'ils leur retiendraient leurs menus plaisirs; ceux qui avaient des lettres les lurent, et après les avoir lues offrirent aux autres de les leur vendre, généralement pour moitié prix du port. Je ne pouvais m'imaginer, ni pourquoi ils les mettaient en vente, ni pourquoi les autres les achetaient; les marchés cependant allèrent leur train, et il y en eut une qui, pleine de bons conseils, se vendit trois fois, circonstance qui me porta à concevoir meilleure opinion de la moralité de mes camarades. Les lettres qui se vendaient à plus bas prix étaient celles que des sœurs avaient écrites. On en offrit une pour deux sous, mais je ne voulus pas l'acheter, par la raison, dis-je, que j'avais moi-même quantité de sœurs. Dès que j'eus fait cette observation, ils me demandèrent avec le nom et l'âge de chacune si elles étaient laides ou jolies. Du moment que j'eus satisfait à leurs demandes, ils se disputèrent à qui les aurait. L'un voulut avoir Maria et un autre prit Clara, mais il y eut de longs débats relativement à Hélène, car j'avais dit qu'elle était la mieux des trois. Enfin ils consentirent à la

mettre aux enchères, et elle fut adjugée à un nommé O'Brien, qui poussa jusqu'à dix-sept schellings et une bouteille de rum. Ils me prièrent d'écrire à la maison pour offrir leur amour à mes sœurs et leur apprendre comment on avait disposé d'elles. Je trouvai ces façons fort étranges, mais j'aurais dû être flatté du prix qu'on donna d'Hélène, car mainte fois depuis, j'ai vu vendre une fort jolie sœur pour un verre de grog.

J'avouai pour quelle raison je désirais tant une lettre, et c'était parce que je n'avais pas de quoi acheter un poignard et un chapeau galonné. Sur ce, ils me dirent que je serais par trop simple de dépenser ainsi mon argent, car d'après les règlements du service, le commis du munitionnaire en fournissait à tous les officiers qui en demandaient. Comme dans mes voyages à fond de cale avec les époux Trotter, j'avais remarqué où demeurerait le commis du munitionnaire, je descendis sur-le-champ à sa cabine. — Monsieur, lui dis-je, je voudrais à l'instant même un chapeau galonné et un poignard.

— Fort bien, monsieur, me répliqua-t-il, et il écrivit quelques mots sur un bout de papier qu'il me donna. — Voici l'ordre pour qu'on vous les délivre, monsieur; mais les chapeaux galonnés se gardent dans la caisse en haut du grand mât; et quant aux poignards, il faut vous adresser au boucher qui en a le soin.

Je remontai avec l'ordre, et voulus m'occuper d'abord du poignard. Je m'enquis donc du boucher,

qui , quand je parvins à le découvrir , était assis dans l'étable avec les moutons , et raccommo- dait sa culotte. En réponse à ma demande il me dit ne pas avoir la clé du magasin , car c'était un caporal des soldats de marine qui la portait toujours sur lui.

— Et quel est ce caporal ?

— M. Cheeks.

Je parcourus le vaisseau dans tous les sens , je demandai à tout le monde M. Cheeks le caporal , mais je ne pus le trouver. Les uns croyaient , à les entendre , qu'il était sur le petit hunier où il faisait sentinelle de crainte que le vent ne changeât ; les autres , qu'il devait être à la cuisine pour empêcher les aspirants de tremper leurs biscuits dans la casserole du capitaine. Enfin je questionnai plusieurs des femmes qui se trouvaient entre les canons et le tillac , et l'une me répondit qu'il était inutile de chercher parmi elles , attendu que toutes elles étaient mariées et que M. Cheeks était un *mari-de-veuve* (1).

Ne pouvant trouver le caporal , je crus que je ferais aussi bien de m'en aller à mon chapeau et de revenir ensuite à mon poignard. Je ne me souciais pas beaucoup de monter aux agrès , car j'avais peur de m'étourdir , et si je tombais par-dessus le bois je ne savais pas nager ; mais un des aspirants offrit de me conduire , et m'assura que je ne devais pas avoir

(1) Les maris de veuves sont des marins imaginaires qu'on porte sur les rôles , qui reçoivent la paie et ont part aux prises , mais dont la paie et la part sont envoyés à l'hôpital de Greenwich. — Quant à M. Cheeks , c'est à bord d'un vaisseau de ligne l'Équivalent de M. Personne. A. M.

peur, si je tombais à l'eau, d'aller au fond, car si j'avais le vertige, ma tête, à tout événement, ne pèserait pas beaucoup et surnagerait; je tentai donc l'aventure. Je parvins presque jusqu'au grand mât non sans lâcher souvent les petites cordes et me mettre à nu les os des jambes. J'arrivai alors aux gros cordages qui pendent du mât même, en sorte qu'on ne peut y grimper que la tête en arrière. L'aspirant m'apprit qu'on les nommait les *Harpons du chat*, parce qu'ils étaient tellement difficiles à gravir que cet animal reculerait certes si on le forçait de grimper par là. Je n'osai en essayer; alors il me proposa d'aller par le *trou du marin d'eau douce*, qui, disait-il, avait été fait pour des gens comme moi. Je consentis à tenter le passage, car il me paraissait plus facile, et j'arrivai enfin, tout-à-fait hors d'haleine et rendant à Dieu des actions de grâce, au faite du grand mât.

Le gabier s'y trouvait avec deux autres matelots, et mon guide nous présenta cérémonieusement l'un à l'autre : — M. Jenkins, c'est M. Simple, l'aspirant; M. Simple, c'est M. Jenkins, gabier du grand mât. M. Jenkins, M. Simple vient, muni d'un ordre, chercher un chapeau galonné. — Le gabier répondit qu'il était désolé de ne plus en avoir, car il avait livré l'autre jour le dernier au singe du capitaine. C'était dépitant. Le gabier me demanda alors si j'avais le *pied* bon.

— Pas trop, répondis-je, car il m'a manqué deux

ou trois fois en montant ici. Il éclata de rire et répliqua qu'il n'en aurait plus du tout avant d'être redescendu, car il me fallait le lui laisser. — Lui laisser mon pied? m'écriai-je stupéfait en me retournant du côté de l'aspirant; que veut-il dire? — Il veut dire qu'il faut que vous crachiez sept schellings. Je comprenais aussi peu qu'avant, et j'ouvrais de grands yeux, quand M. Jenkins chargea les autres matelots de lui procurer une demi-douzaine de *renards* pour faire de moi, si je ne m'exécutais pas de bon gré, *un aigle qui étendrait les ailes*. Je n'eusse jamais deviné ce que tout cela signifiait si l'aspirant, qui riait aux larmes, ne m'eût enfin appris que l'usage était de donner aux hommes de l'équipage quelque chose pour boire, la première fois qu'on grimpait aux hunes, et que si je ne leur donnais rien ils allaient m'attacher aux vergues.

Me trouvant ne pas avoir d'argent dans ma poche, je promis de payer ma visite aussitôt que je serais descendu; mais M. Jenkins ne voulut pas se fier à moi. Je me mis en colère et lui demandai s'il doutait de ma parole. — Pas le moins du monde, répondit-il, mais il me faut les sept schellings avant que vous ne descendiez. — Ah! ça, monsieur, m'écriai-je, ignorez-vous à qui vous parlez! Je suis officier et gentilhomme. Savez-vous qui est mon grand père?

— Oui, sans doute, et fort bien.

— Nommez-le donc, monsieur! dis-je avec courroux.

— Que je le nomme ? eh ! parbleu , lord Dieu-sait-qui.

— Non, vous n'y êtes pas ; c'est lord Privilège. J'étais néanmoins fort surpris qu'il sût que mon grand-père était lord. — Et vous me supposez, continuai-je, capable de forfaire à l'honneur de ma famille pour sept misérables schellings ?

Ma véhémence apostrophe et la promesse de l'aspirant qui s'engagea à me servir de caution touchèrent M. Jenkins, et il me permit de quitter la hune. Dès que j'eus opéré ma descente, je courus à ma malle et remis les sept schellings à un des deux matelots qui m'avait suivi , après quoi je montai sur le tillac pour m'instruire autant que possible dans ma profession. Je questionnai beaucoup les aspirants au sujet des canons, et il firent cercle autour de moi pour me répondre. L'un d'eux me dit qu'on les appelait les dents de la frégate, parce qu'ils cassaient au besoin la mâchoire à l'ennemi. Un autre se vanta de s'être trouvé à tant d'actions qu'on ne le nommait plus que le mangeur de fer. Je lui demandai comment il avait pu échapper toujours à la mort ; il me répondit s'être fait une règle , au premier boulet de canon qui traversait les flancs du navire, de mettre la tête dans le trou qui en résultait ; car d'après un calcul fait par le professeur Innman, les probabilités étaient de 32,647 et quelques décimales avec, qu'un autre boulet ne passerait pas par le même trou. C'est ce à quoi je n'eusse jamais pensé.

CHAPITRE VIII.

Mes camarades me montrent la folie de contracter des dettes. — L'accomplissement du devoir n'exclut pas la politesse. Je fais connaissance avec certains messieurs du département de l'intérieur. — Episode de Sholto Mac Foy.

A présent que j'ai passé environ un mois à bord , je trouve que ma vie n'est pas désagréable. Je me suis fait à l'odeur de la poix et du goudron , et je parviens à monter dans mon hamac sans dégringoler de l'autre côté ; mes camarades sont d'excellents garçons, quoiqu'ils rient beaucoup de moi ; mais je dois dire qu'ils ne sont point très délicats dans leurs idées de l'honneur. Ils paraissent croire que vous duper est une plaisanterie capitale, et que rire suffit pendant qu'ils vous trompent, pour que ce ne soit plus tromper. Or, à mes yeux, tromper sera toujours tromper, et le trompeur ne sera nullement plus honnête pour avoir ri par-dessus le marché. — Peu de jours après mon arrivée à bord, j'achetai des tartes à la pourvoyeuse, comme s'appelle une espèce de vivandière, et je voulus les lui payer ; mais elle n'avait pas de monnaie et me proposa fort poliment de me faire crédit ; elle tira un petit livre, en me disant qu'elle ouvrirait un compte avec moi, et que je la paierais à ma convenance. Cet arrangement ne me déplut pas, et je lui envoyai prendre différentes choses jusqu'à ce que je crusse pouvoir lui être dé-

biteur de dix à douze schellings. Comme j'avais promis à mon père de ne jamais contracter de dettes, je pensais qu'il était alors temps de régler. Mais quand je demandai mon mémoire, quelle fut ma surprise de voir que l'addition s'élevait à deux livres quatorze schellings six deniers ! Je lui soutins que c'était impossible, et prenant la peine d'examiner le détail des articles je m'aperçus qu'elle m'avait marqué au moins trois ou quatre douzaines de tartes chaque jour, après les avoir remises à divers aspirants qui disaient de les mettre sur le compte de M. Simple. Je fus fort mécontent et de la somme qu'il me fallut payer, et de tant d'indélicatesse chez mes camarades ; mais lorsque je m'en plaignis au poste, ils rirent tous de moi.

— Pierre, me dit enfin l'un d'eux, avouez-nous la vérité : votre père ne vous a-t-il pas recommandé de ne jamais faire de dettes ?

— Bien certainement, répondis-je.

— Je n'en doutais pas, reprit-il, tous les pères font de même quand leurs fils les quittent, c'est une chose consacrée par l'usage. Maintenant, voyez, Pierre, c'est par intérêt pour vous que vos camarades ont mangé des tartes à vos dépens ; vous avez désobéi aux injonctions de votre père avant qu'un mois se fût écoulé depuis que vous êtes sorti de la maison paternelle, et c'est pour vous donner une leçon qui pourra vous profiter par la suite, qu'ils ont regardé comme de leur devoir de commander les

tartes. Allez à la femme, payez votre mémoire, et n'en recommencez jamais d'autres.

— Je m'en garderai certes bien ! m'écriai-je ; mais comme je ne pus savoir quels étaient ceux qui m'avaient joué le tour, et qu'il ne me semblait pas juste que la femme perdît son argent, je me rendis près d'elle, et, après l'avoir payée, je résolus de ne jamais avoir de compte avec personne.

Mais mon gousset s'en trouva tout-à-fait vide. Écrivant donc à mon père, je lui exposai toute l'affaire et par suite l'épuisement de mes finances. Mon père, dans sa réponse, prétendit que quels qu'eussent été leurs motifs, mes camarades m'avaient rendu un service d'ami, et que comme j'avais perdu mon argent par ma faute je ne devais pas me flatter qu'il m'envoyât désormais de menus plaisirs ; mais ma mère, qui ajouta un post-scriptum à cette lettre, y glissa un billet de cinq livres, et je ne crois pas que ce fût sans la sanction de mon père, quoiqu'il affectât d'être fort courroucé de ma désobéissance à ses recommandations. Ce secours opportun me remit à flot. Quel plaisir, quand on est loin, de recevoir une lettre de ses parents, surtout si elle renferme un mandat !

Quelques jours avant, M. Falcon, le premier lieutenant de la frégate, m'ordonna de ceindre mes armes parce que j'allais être de service. Je répondis n'avoir, quoique ce ne fût pas de ma faute, ni poignard ni chapeau galonné. Après avoir ri de mon histoire,

il m'envoya à terre avec le contre-maitre qui me les acheta , et fit passer le mémoire à mon père. Mon père paya , et même écrivit au premier lieutenant pour le remercier de sa peine. — Maintenant, monsieur Simple , me dit un matin M. Falcon, il nous faut enlever le lustre du neuf à votre chapeau et à votre poignard ; vous allez descendre dans la chaloupe avec M. O'Brien, et vous prendrez garde à ce qu'aucun des matelots ne s'échappe et n'aille se griser au cabaret.

C'était la première fois qu'on m'eût jamais chargé d'un service, et je me sentais tout fier d'avoir à remplir les fonctions d'officier. Je revêtis mon grand uniforme et fus si tôt prêt, que j'attendis dans le passavant plus d'un quart d'heure, car les matelots qui devaient nous accompagner n'avaient pas même encore reçu d'ordre. On nous envoyait à l'arsenal de marine chercher divers objets d'approvisionnement. Lorsque nous y arrivâmes, je demurai stupéfait des piles de bois de construction, des rangées de magasins et des ancres colossales éparses sur le rivage ; c'était un tel tintamarre, et chaque individu semblait si affairé, que j'aurais voulu regarder partout à la fois. Près de l'endroit où la chaloupe aborda , on faisait sortir une vaste frégate de ce qu'on appelle le bassin ; je m'intéressai tellement à ce spectacle que j'oubliai tout à fait, je suis fâché de le dire, et les hommes de notre chaloupe et la commission de les surveiller. Ce qui me surprenait le plus était que, bien que les tra-

vailleurs parussent être des marins, leur langage différait beaucoup de celui auquel il avait fallu m'habituer à bord. Au lieu de jurer et de maudire, tout le monde rivalisait de politesse. — Faites-moi le plaisir de tirer le grelin à tribord, M. Jones. — Dégagez le grelin à tribord, M. Jenkins, s'il vous plaît. — Un coup de main, messieurs, un coup de main ! — Mes compliments à M. Lompkins, et priez-le de nettoyer le gaillard d'arrière. — Un coup de main, s'il vous plaît, messieurs, un coup de main ! — Allez à M. Simons dans cette chaloupe-là, et dites-lui d'être assez bon pour l'amarrer plus court, car elle remue trop. Eh bien ! qu'y a-t-il, M. Johnson ? — Il y a qu'un de messieurs les aspirants vient de jeter un morceau de fer rouge par l'étambord et de blesser notre officier à l'œil. — Intruisez-en l'inspecteur, M. Wiggins ; et ayez la complaisance de tirer un peu ce câble. Dites à M. Sinkins, en l'assurant de mon respect, qu'il se rende sur la jetée. — Un coup de main ! un coup de main, messieurs, s'il vous plaît !

Je demandai à un spectateur quels étaient ces gens ! — Les ouvriers de l'arsenal, me répondit-il ; et je pensai en moi-même qu'on ne devait pas avoir plus de peine à dire « s'il vous plaît » que « de par le diable ! » L'un d'ailleurs résonnait aux oreilles bien plus agréablement que l'autre.

Pendant que je regardais halier la frégate, deux des hommes de notre chaloupe s'esquivèrent, et à

mon retour on ne les voyait déjà plus. La peur me prit, car je savais avoir négligé mon devoir, et cela, dès la première fois que j'avais été investi d'une responsabilité. J'ignorais comment faire. Je traversai et retraversai l'arsenal dans tous les sens; je me démenais à perdre haleine, et demandais à toutes les personnes qui se trouvaient sur mon passage si elles n'avaient pas vu mes deux matelots. Presque toutes me disaient avoir vu beaucoup de matelots, mais ne pas connaître exactement les miens; quelques-unes éclataient de rire et m'appelaient un beau merle. Enfin je rencontrai un aspirant qui m'assura avoir remarqué deux hommes correspondant à ma description sur l'impériale d'une diligence qui partait pour Londres; et m'engagea à ne pas perdre de temps si je désirais les rattraper. Puis il s'éloigna sans vouloir écouter davantage mes questions. Dans mes courses à travers l'arsenal, j'avisai une bande de vingt ou trente hommes portant des jaquettes et des culottes grises; et je leur demandai des renseignements; ils me dirent avoir remarqué deux marins qui se cachaient derrière les piles de bois, m'entourèrent, et parurent animés pour moi des plus obligeantes intentions; malheureusement on les appela pour tirer un câble. J'observai qu'ils avaient tous des numéros à leurs jaquettes et un ou deux brillants anneaux de fer aux jambes. Je ne pus m'empêcher, tout pressé que j'étais, de leur demander pourquoi ils portaient de tels anneaux. L'un d'eux

me répondit que c'était un ordre de mérite qu'on leur avait donné pour s'être bien conduits.

J'allais et venais toujours en proie à un violent désespoir , lorsque tournant un angle , j'aperçus , à mon extrême satisfaction, mes deux hommes qui portèrent la main à leur chapeau et me dirent qu'ils m'avaient cherché. Je pensai bien que c'était un mensonge, mais j'étais si charmé de les tenir, que sans leur adresser un mot de réprimande je les emmenai vers la chaloupe qui nous avait attendu quelque temps. O'Brien , le deuxième contre-maître, m'appela un jobard , terme dont je ne connaissais pas encore la signification. Quand nous arrivâmes à bord , le premier lieutenant demanda à O'Brien pourquoi il était resté si long-temps. Il répondit que deux de nos hommes avaient quitté la chaloupe, mais que je les avais repris. M. Falcon parut content de moi , et déclara , comme il l'avait déjà fait , que je n'étais pas un imbécile. Je descendis donc enchanté de ma bonne fortune et très reconnaissant à O'Brien de n'avoir pas dit toute la vérité. Après m'être débarrassé de mon poignard et de mon chapeau , je voulus prendre mon mouchoir dans ma poche, mais je ne l'y trouvai plus. Suivant toute probabilité, il m'avait été pris par les hommes en jaquettes grises, que dans la conversation avec mes camarades j'appris être des filous condamnés aux travaux publics pour leur dextérité à introduire la main dans la poche des gens.

Un jour ou deux après , il nous arriva un nouveau camarade nommé Mac Foy. J'étais sur le gaillard d'arrière quand il monta à bord et remit une lettre au capitaine en lui demandant au préalable s'il s'appelait le capitaine Savage. C'était un jeune homme à joues vermeilles , haut d'environ six pieds , avec des cheveux roux , cependant d'un physique agréable. Comme il ne resta dans la marine que fort peu de temps , je vais tout de suite raconter à son sujet des choses que j'ai seulement apprises plus tard. Notre capitaine avait consenti à le recevoir sur son navire pour obliger un de ses confrères qui s'était retiré du service et qui demeurait dans les Highlands de l'Ecosse. Le premier avis que M. Savage avait reçu de l'arrivée de M. Mac Foy était par une lettre à lui écrite par l'oncle du jeune homme. Il l'avait trouvée si amusante qu'il l'avait donnée à lire au premier lieutenant , et voici quel en était le contenu :

Glasgow , 25 avril 18...

MONSIEUR ,

Notre très digne et mutuel ami , le capitaine Mac Alpine , m'a communiqué , par lettre datée du 14 courant , vos bonnes intentions en ce qui concerne mon neveu Sholto Mac Foy ; et d'abord , je vous prie , monsieur , d'en agréer mes sincères remerciements. Je prends la plume afin de vous instruire qu'il est maintenant en route pour se rendre à bord de votre vaisseau , le Diomède , et que , Dieu aidant ,

il y arrivera vingt-six heures après la réception de la présente.

Comme des personnes qui ne sont pas sans connaître le service du roi m'ont donné à entendre que son équipement d'officier sera assez coûteux, j'ai cru qu'il était de toute justice de vous tranquilliser, monsieur, quant à votre responsabilité sur ce chapitre; en conséquence de quoi, je joins sous ce pli la moitié d'un billet de banque d'Angleterre, valeur dix livres sterling, n. 3,742, dont le reste vous sera envoyé par voie sûre au moyen d'un timbre d'affranchissement qu'on m'a promis pour après-demain. Je vous prie de faire les achats utiles, et d'appliquer le surplus, s'il y en a un, soit au paiement de sa nourriture, soit à toute autre dépense qui vous semblera sage ou convenable.

Il est en même temps bon de vous informer que Sholto avait dix schellings dans sa poche lorsqu'il a quitté Glasgow, et je ne doute pas que vous n'ayez soin de lui demander s'il en a fait un judicieux emploi, car la somme est un peu forte pour être mise à la discrétion d'un jeune homme âgé seulement de quatorze ans cinq mois. Je mentionne son âge, car Sholto est si grand que sa taille pourrait vous tromper et vous induire à compter sur sa prudence dans des affaires d'une nature aussi sérieuse. Si par hasard il avait besoin qu'on ajoutât quelque chose à sa paie, qu'on dit être parfaitement suffisante pour tous les officiers du roi, je vous prie de croire que toute

traite de vous , à dix jours de vue , et du montant de cinq livres sterling anglaises, sera honorablement acceptée par la maison Monteith , Mac Killop et C^{ie}, de Glasgow. Je suis, monsieur, avec mille remerciements pour votre bonté et beaucoup de considération , votre très obéissant , WALTER MONTEITH.

La lettre apportée à bord par Mac Foy en personne avait pour but de constater son identité. Pendant que le capitaine la lisait , Mac Foy regardait autour de lui et ouvrait de grands yeux étonnés comme un cerf sauvage. Le capitaine lui assura qu'il était le bien-venu sur la frégate, lui adressa une ou deux questions , le présenta au premier lieutenant , et retourna à terre. Le premier lieutenant m'invita à dîner dans la chambre aux armes ; je crus qu'il était content de moi parce que j'avais retrouvé les matelots , mais quand le capitaine redescendit dans sa chaloupe, il honora M. Mac Foy de la même invitation ; et voici l'entretien qui eut lieu pendant qu'on était à table.

— Eh bien ! M. Mac Foy, vous avez fait un long voyage ; je parie que vous en étiez à votre coup d'essai.

— Vraiment oui , monsieur, répliqua Mac Foy ; et les vexations ne m'ont pas manqué. Si j'eusse prêté foi à tout ce qu'on me chantait chemin faisant, ma bourse eût été bientôt vide. Six pence par-ci , six pence par-là , six pence partout ! Je ne me doutais pas de semblables extorsions.

— Comment êtes-vous venu de Glasgow ?

— Par le bâtiment à roues, autrement dit à vapeur, qui m'a mené à Londres, où l'on m'a demandé six pence pour mettre mon bagage à terre ; — une misérable valise pas plus grosse que votre chapeau. Je l'aurais bien portée moi-même, mais on ne l'a pas voulu.

— Et une fois arrivé à Londres, où êtes-vous allé ?

— Dans ce qu'on appelle Chichester Rents, chez Storm et Mainwaring, gardes-magasins, et il m'a encore fallu payer six pence pour qu'on m'indiquât la route. Je suis resté une demi-heure dans leur comptoir, après quoi ils m'ont mené dans ce qu'on appelle Bull-and-Mouth, et embarqué dans une diligence où ils avaient entièrement acquitté le prix de ma place ; néanmoins on n'a fait que me demander de l'argent tout le long de la route. C'est d'abord ce cocher et ce conducteur-ci, ensuite ce cocher et ce conducteur-là ; mais je fermais l'oreille, et alors ils grognaient, me disaient des injures.

— Et quand êtes-vous arrivé ?

— Hier soir, et je n'ai couché qu'une nuit, déjeuné qu'une fois à l'auberge des Poteaux-Bleus ; cependant, aussi vrai que me voilà, ils m'ont écorché de trois schellings six pence. Puis, la gueuse de fille et le paresseux de garçon m'ont dit de ne pas les oublier ; mais je leur ai répondu, comme au

conducteur et au cocher de la diligence, que je n'avais rien pour eux.

— Combien vous reste-t-il donc de vos dix schellings? lui demanda M. Falcon en riant.

— Eh mais! M. le lieutenant, d'où avez vous su que j'en avais dix? Parbleu! c'est mon oncle de Glasgow. Ma foi! aussi vrai que me voilà! il ne m'en reste que trois et un penny. Mais il y a ici une odeur qui m'incommode, il faut que je remonte pour prendre l'air.

Dès que M. Mac Foy quitta la chambre aux armes, ce furent de longs éclats de rire. Après avoir demeuré quelques minutes sur le pont, il descendit au poste des aspirants; mais il s'y disputa, s'y querrella avec tout le monde, et fut unanimement déclaré insupportable. Au moins ne l'eûmes-nous pas long-temps à supporter, car il ne voulut obéir à aucun des ordres qu'on lui donna. Le troisième jour, il quitta le vaisseau sans la permission du premier lieutenant; quand il revint à bord le matin suivant, M. Falcon le mit aux arrêts et sous la surveillance de la sentinelle qui gardait la porte de la cabine. L'après-dîner, je descendis par hasard dans le demi-pont, et je m'aperçus qu'il aiguisait un long coute-las sur la roue de rechange d'un canon. M'approchant, je lui demandai pourquoi il s'occupait à une pareille besogne, et il me répondit avec des yeux qui lançaient des flammes, que c'était pour venger l'affront fait au sang de Mac Foy. Ses regards me di-

rent qu'il parlait au sérieux. — Mais encore que voulez-vous donc faire? repris-je. — Je veux, répliqua-t-il en me montrant la pointe et le tranchant de son couteau, enfoncer cela dans le ventre de cet homme à galon d'or sur l'épaule, qui a osé me mettre ici.

Vraiment alarmé, je crus que mon devoir m'ordonnait de ne pas taire cet homicide propos, sans quoi mon silence pouvait avoir des suites fâcheuses; je montai donc sur le pont, et j'instruisis le premier lieutenant que Foy avait formé le dessein d'attenter à ses jours. M. Falcon éclata de rire, et peu après descendit dans le demi-pont. Les yeux de Mac Foy étincelèrent, et il se précipita vers l'endroit où était le premier lieutenant; mais la sentinelle, prévenue par moi, l'arrêta avec sa baïonnette. M. Falcon se retourna, et voyant ce dont il s'agissait, recommanda à la sentinelle de vérifier si M. Mac Foy avait un couteau dans la main. Il en avait un, j'en étais sûr, et un fort long, qu'il cachait derrière son dos. On le désarma; et, reconnaissant que le gars ne plaisantait pas, le premier lieutenant raconta tout au capitaine dès son arrivée à bord. Le capitaine fit venir Mac Foy, qui montra beaucoup d'effronterie, ne nia point ses intentions meurtrières, et ne voulut pas même promettre de ne faire aucune nouvelle tentative. Il fut donc mené immédiatement à terre et renvoyé à ses amis des Highlands. Nous ne le revîmes plus; mais j'appris qu'il obtint un

brevet dans l'armée, et que, trois mois après avoir rejoint son régiment, il fut tué en duel, dans son ardeur à venger un prétendu affront fait au sang des Mac Foy.

CHAPITRE IX.

Nous allons en poste à la foire de Postdown. — Conséquence d'avoir dérangé une dame qui déjeunait. — Preuve à mes dépens de l'affection du pélican. — Feu qui prend tout seul dans les jardins du Ranelagh. — La pâtisserie en concurrence avec le service divin. — Il y a beaucoup d'invités au régal; mais ce ne sont ni les manchots, ni les boiteux ni les borgnes.

Peu de jours après que Mac Foy eut quitté la frégate, nous obtînmes tous du premier lieutenant l'autorisation d'aller à la foire de Postdown, mais il ne voulut permettre qu'aux plus âgés de coucher à terre. Cette partie semblait nous annoncer tant de plaisir, que plusieurs d'entre nous se levèrent d'assez bonne heure pour décamper dans la chaloupe qui allait chercher de la viande fraîche. C'était véritablement de la folie; il n'y avait ni voitures pour nous conduire à la foire, ni foire même de si grand matin; les boutiques étaient toutes fermées, et les Poteaux-Bleus, qui nous servaient toujours de rendez-vous, étaient à peine ouverts. Nous attendîmes dans le café jusqu'à ce que la fille nous en chassât par suite de la poussière qu'elle fit en le balayant, et nous fûmes contraints de nous promener jusqu'à ce qu'elle eût fini et qu'elle eût allumé le feu; nous commandâmes

alors à déjeuner, mais combien n'eussions-nous pas mieux fait de déjeuner commodément à bord et de venir ensuite à terre, vu surtout que nous n'avions pas d'argent à perdre? à moins d'être prêt trop tard, il n'y a rien au monde de plus ennuyeux que d'être prêt trop tôt. Cependant nous déjeunâmes et nous payâmes la carte; puis nous sortîmes, et remontant George-Street, nous y trouvâmes toutes sortes de voitures propres à nous mener au champ de la foire. Nous en choisîmes une qu'on appelait un *Dilly*; je demandai à l'homme qui la conduisait pourquoi elle portait ce nom, et il répondit que c'était parce qu'il ne faisait payer qu'un schelling. O'Brien, qui après avoir déjeuné à bord était venu nous retrouver, s'écria que cette réponse lui en rappelait une que lui avait faite un de ces commissionnaires qui, à Londres, se tiennent sur toutes les places de fiacre. — Pourquoi, lui avait-il demandé, vous appelle-t-on des porteurs d'eau? — Porteurs d'eau? répondit l'homme, hé! monsieur, parce que nous ouvrons les portières (1). Enfin, après bien des coups de fouet, bien des jurements et bien des éclats de rire, le vieux cheval qui nous trainait, et dont le dos était courbé comme un arc à cause de son immense chargement, atteignit le bas des côteaux de Postdown; nous mîmes là pied à terre et montâmes en nous pro-

(1) Les *watermen*, ou porteurs d'eau, procurent de l'eau aux cochers de fiacre pour abreuver leurs chevaux. C'est donc ici par plaisanterie que le porteur d'eau répond qu'il s'appelle ainsi parce qu'il ouvre les portières.

menant jusqu'à la foire. C'était réellement un magnifique spectacle; le beau ciel d'azur et les drapeaux de mille couleurs qui flottaient dans toutes les directions, l'herbe si verte, les tentes blanches et les baraques, le soleil qui brillait avec tant d'éclat et le pain d'épices qui étalait celui de l'or, la diversité des joujoux et la diversité des bruits, la multitude de monde et la multitude de friandises, des petits garçons si heureux et des maîtres des boutiques si polis, les musiciens sur leurs tréteaux et alentour le tumulte et l'empressement des curieux, tout me faisait battre le cœur. Il y avait Richardson avec un paillasse, un arlequin et de si belles femmes vêtues de costumes tout semés de paillettes d'or, dansant des giges et des walses, et paraissant si gaies ! Il y avait Flint et Gyngell avec des farceurs qui sautaient en l'air, puis indifféremment retombaient sur la tête ou les pieds et exécutaient mille tours d'adresse, par exemple mangeaient du feu et tiraient de leur bouche des aunes de ruban. Il y avait aussi le Cirque Royal dont tous les chevaux étaient rangés en ligne avec des hommes et des femmes qui, debout sur leur dos, agitaient des bannières, tandis que des trompettes sonnaient des fanfares. Et le plus grand géant du monde ! et M. Paup, le plus petit nain de l'univers ! et une femme naine qui était encore plus petite ! et miss Bissin, qui faisait tout sans bras ni jambes ! C'était encore le cochon savant, le bœuf du comté d'Hereford, et cent autres merveilles dont je ne puis

me souvenir. Après nous être promenés une heure ou deux à voir le dehors de chaque chose, nous résolûmes d'entrer et de voir le dedans. Nous entrâmes d'abord chez Richardson, et nous y vîmes une tragédie sanglante, avec un fantôme et du tonnerre, suivie d'une pantomime où abondaient les grands écarts et les sauts périlleux. Nous allâmes ensuite dans deux ou trois autres endroits, je ne sais plus où ; mais ce que je sais bien est qu'en général le dehors promettait plus que ne tenait le dedans. Sur ces entrefaites, nous sentant faim, nous décidâmes de rendre visite à un restaurateur et de manger un morceau. Les tables étaient rangées autour de la salle, et du milieu s'élevait une estrade parquetée pour la danse. Une foule de dames parées s'y trouvaient déjà, n'attendant plus que des danseurs, et la musique retentissait si joyeuse, que j'avais grande envie de danser ; mais nous étions convenus d'aller voir les bêtes féroces de la ménagerie de M. Polito, et comme il était alors presque huit heures nous payâmes la carte et nous partîmes. C'était un spectacle fort curieux et qui méritait plus d'attirer les chalands que tout le reste de la foire. Quant à moi, je ne me figurais nullement qu'il existât un si grand nombre d'animaux étrangers. Ils étaient tous solidement enfermés dans des cages de fer, et un vaste chandelier à vingt bras suspendu au centre de la baraque, les éclairait suffisamment, tandis que le gardien s'arrêtait tour à tour devant chacun d'eux

et les excitait avec un grand bâton ; en même temps il nous contait leurs histoires qui étaient fort intéressantes ; j'en ai retenu quelques-unes. Il y avait le tapir, grand porc à museau long, variété de l'hypopotame, qui, au dire du gardien, était un animal amphibie, attendu qu'il ne pouvait vivre sur terre et qu'il mourait dans l'eau ; néanmoins il semblait se porter à merveille dans une cage. Venait ensuite le kangarou avec ses petits qui alongeaient le nez hors de son corps, animal fort étonnant ; au dire du gardien, il mettait bas deux petits d'une portée et les reprenait alors dans son estomac jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge de discrétion. Venait ensuite, et celui-là j'ai une bonne raison pour ne pas l'oublier, le pélican du désert avec un large sac sous le gosier, sac dont le gardien se coiffa comme d'un bonnet de nuit ; cet oiseau nourrit sa famille de son propre sang, lorsque le poisson est rare. Venait ensuite, phrase consacrée, l'hyène toujours riant, qui, dans les bois, crie comme un être humain en détresse, et dévore ceux qui viennent à son secours ; déplorable exemple de la dépravation humaine, au dire du gardien. Venait ensuite une bête superbe, le tigre royal de Bengale, âgé seulement de trois ans, qui croissait de dix pouces par année, et ne parvenait jamais à toute sa croissance. Celui que nous vîmes avait, au dire du gardien, seize pieds du museau à la queue et dix-sept de la queue au museau ; mais il devait y avoir là quelque erreur. Venaient ensuite un jeune

éléphant, trois lions, et divers autres animaux que j'oublie maintenant ; je vais donc décrire la scène tragique qui arriva tout-à-coup :

Le gardien achevait de faire sa démonstration, et commençait à distribuer aux bêtes leur repas. Le grand lion était à rugir et à ronger un jarret de bœuf qui sous ses dents craquait comme une noix, lorsque, faute d'assez de précaution, un bout de la perche qui soutenait le lustre à chandelles se décrocha, et, frappant la porte de la cage où la lionne soupait, la fit soudain s'ouvrir ; ce ne fut que l'affaire d'une seconde ; crac ! le chandelier tomba, la porte se trouva ouverte et la lionne sortit. Je me rappelle avoir vu un instant le corps de la lionne en l'air, puis tout fut noir comme de l'encre. Quel changement ! l'instant d'auparavant nous étions la bouche béante d'admiration, les yeux étincelants de curiosité, et puis succédaient inopinément les ténèbres, l'épouvante et la consternation ! Je laisse à penser que de cris et de gémissements, que de pleurs et de coups, que de poussades et de syncopes ; car personne ne savait où aller ni comment trouver le chemin de la porte. On se portait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que la frayeur stimulait à le faire. Je fus bientôt acculé le dos contre la barre de fer d'une cage, et sentant quelque animal me saisir par derrière, je fis un effort désespéré et parvins à grimper jusqu'à la cage supérieure, non toutefois sans perdre le fond de ma culotte que la rieuse hyène n'avait

pas voulu lâcher. Je ne savais guère où j'étais quand je grimpai ainsi; mais je me rappelais que la plupart des oiseaux occupaient le second rang. N'importe, pour que le devant de mon pantalon ne fût pas déchiré tout comme le derrière, j'eus soin, dès que j'eus solidement pris pied, de faire volte face et de m'adosser aux barreaux de la cage; mais je n'y étais pas depuis une minute que je me sentis attaqué par un bec qui s'enfonçait dans ma chair comme une pioche, et vu que la hyène m'avait emporté cette partie-là de mes vêtements, je me trouvais sans défense contre mon nouvel ennemi. Me retourner eût été pire encore; après avoir donc reçu une douzaine de morsures, je tâchai peu à peu de changer de place et de me pousser jusque devant une autre cage, mais je n'y parvins qu'après que le pélican, car c'était cette brute-là, m'eut tiré, je crois, assez de sang pour nourrir ses petits toute une semaine. Je me demandais quel nouveau péril m'était réservé, lorsque j'eus la joie de m'apercevoir que j'avais gagné la porte ouverte d'où la lionne s'était évadée. M'y glissant, je fermai la porte derrière moi, je m'estimai trop heureux et m'assis fort tranquillement dans un coin pour attendre que le tumulte et la confusion cessassent; mais au bout de quelques minutes, les mangeurs de bœuf, on leur donnait ce nom, qui faisaient de la musique en dehors, arrivèrent avec des torches et des mousquets chargés. Le spectacle dont je fus alors témoin était vraiment horrible; une trentaine

d'hommes , de femmes et d'enfants gisaient à terre, et je crus d'abord que la lionne les avait tués tous ; mais ils n'étaient qu'évanouis ou avaient été piétinés par la foule ; personne n'était sérieusement blessé. Quant à la lionne, — disparue ! et aussitôt que la nouvelle de son évasion circula , la frayeur et l'empressement à fuir ne furent pas moindres autour de la ménagerie que naguère dans l'intérieur de la baraque. On peut croire que l'animal n'avait pas été moins effrayé que nous, et la preuve en est qu'il s'était réfugié sous une charrette. Il fallut quelque temps pour l'y dénicher ; à la fin, O'Brien , qui était un gaillard fort brave, se mit à la tête des mangeurs de bœuf, et aperçut briller ses yeux. Ils allèrent chercher alors deux ou trois filets dans les voitures qui avaient amené des veaux à la foire, et les jetèrent sur elle. Quand la lionne fut ainsi prise, ils l'entraînèrent par la queue dans la ménagerie. Tout ce temps j'étais demeuré fort tranquille au fond de la tanière ; mais lorsque je vis que l'habitante accoutumée du lieu revenait en prendre possession, je pensai qu'il était heure d'en sortir ; j'appelai donc mes camarades qui, avec O'Brien, aidaient les mangeurs de bœuf. Ils ne m'avaient pas découvert et firent gorges chaudes en me voyant où j'étais ; l'un d'eux verrouilla la porte de façon que je ne pusse déloger et me fit travailler au moyen d'un grand bâton ; à la fin j'ouvris le verrou et je m'élançai dehors ; mais l'absence du fond de ma culotte augmenta encore

leur envie de rire. Ce n'était pas trop risible pour moi, quoique j'eusse à me féliciter de l'avoir échappé belle ; et mes camarades en convinrent quand je leur racontai mes aventures. Le pélican était le pire de l'affaire. O'Brien me prêta un foulard noir que je me nouai autour de la taille et dont je laissai pendre les bouts par derrière , de crainte que les passants ne remarquassent mon infortune ; après quoi nous quittâmes la ménagerie ; mais j'étais tellement meurtri que je pouvais à peine marcher.

Nous dirigeâmes alors nos pas vers ce qu'on appelait les jardins du Ranelagh pour y voir un feu d'artifice qui devait y être tiré à dix heures précises. Elles sonnèrent pendant que nous payions nos places, et nous attendîmes fort patiemment une vingtaine de minutes, mais rien n'annonçait encore que le feu d'artifice dût partir bientôt. Le fait était que le maître du jardin attendait qu'il arrivât plus nombreuse compagnie, quoique le local fût déjà fort plein de monde. Or, le premier lieutenant avait donné ordre à la chaloupe de nous attendre jusqu'à minuit, mais de revenir à bord passé ce délai ; et comme nous étions à sept milles de Portsmouth, nous n'avions pas de temps à perdre ; nous patientâmes jusqu'à la demi et résolûmes alors, puisque le feu d'artifice était annoncé sur les billets pour dix heures sonnant, de le tirer nous-mêmes. O'Brien sortit et revint avec une douzaine de jones à deux sous qu'il fendit par l'extrémité ; comme les différentes pièces du feu

d'artifice, disposées sur les poteaux et les estrades, étaient toutes prêtes à partir, nous décrétâmes de les allumer soudain et de nous mêler ensuite parmi la foule. Les plus âgés allumèrent des cigares, et les fixant dans le bout des cannes qui était fendu, se mirent à fumer jusqu'à ce que tous fussent bien pris. Ils en passèrent un à chacun de nous, et à un signal nous les approchâmes en même temps des mèches de papier; puis, dès que le feu se communiqua, nous jetâmes nos baguettes et primes la fuite à travers la foule. En une demi minute tout partit dans la plus belle confusion; ce furent des étoiles d'argent et des étoiles d'or, des pluies de flammes bleues et des soleils, des serpentaux et des bombes, des feus grégeois et des chandelles romaines, des arbres chinois, des fusées volantes et des allégories illuminées qui s'enflammèrent, sautèrent, craquèrent et sifflèrent à la fois. Il faut avouer unanimement que le coup-d'œil avait été ainsi bien plus beau qu'il ne l'eût été par la méthode ordinaire. Le maître du jardin, toutefois, s'élança d'une baraque où il buvait de la bière fort à son aise pendant que sa société attendait, et jura vengeance contre les coupables; même il offrit le lendemain cinquante livres de récompense à qui les lui dénoncerait. Mais je crois que nous lui donnâmes une leçon bien méritée. Il était, dans sa position, le très-humble serviteur du public, et s'était conduit comme si nous eussions été ses valets. Nous déguerpiâmes tous au plus vite, et, prenant

un autre Dilly, nous atteignîmes Portsmouth assez tôt pour trouver encore la chaloupe près du rivage. Le jour suivant j'étais en si piteux état par suite de mes égratignures, qu'il me fallut recourir au docteur et me faire mettre sur la liste des malades, où je restai une semaine avant de pouvoir reprendre mon service. Et voilà pour la foire de Postdown.

Ce fut un samedi que ma guérison s'acheva, et, le lendemain, dimanche, comme il faisait beau, nous allâmes tous à terre avec le premier lieutenant pour assister au service divin. Nous aimions beaucoup aller à l'église, non, je suis fâché de le dire, par sentiment religieux, mais pour la raison suivante : M. Falcon se plaçait dans un banc en bas, et nous montions dans une galerie au-dessus, d'où il ne pouvait nous voir, d'où même nous ne le voyions plus. Nous restions tous fort tranquilles, et je puis ajouter fort recueillis, pendant l'office ; mais le ministre qui prononçait le sermon était si ennuyeux, et avait une voix si endormante, que nous décampions généralement dès qu'il montait en chaire, et nous nous rendions chez un pâtissier en face pour manger des tartes et des gâteaux ou boire de l'eau-de-vie de cerises ; nous préférions cela infiniment à écouter le prédicateur. De manière ou d'autre, M. Falcon eut vent de la chose ; nous crûmes que c'était l'officier des soldats de marine qui l'avait instruit, et le dimanche en question il nous joua un bon tour. Nous avions déguerpi pour aller chez le pâtissier,

comme à l'ordinaire; et aussitôt que nous remarquâmes qu'on sortait de l'église, cachant gâteaux et tartes dans nos chapeaux, que nous remîmes alors sur nos têtes, nous courûmes nous placer devant le portail, comme si nous venions de quitter notre galerie et que nous l'eussions attendu. Au lieu néanmoins de sortir par la porte, il arriva par la rue et nous pria de le suivre vers la chaloupe. A ce qu'il paraît, il était allé se mettre dans l'arrière-boutique du pâtissier, et là, à travers les rideaux, avait suivi tous nos mouvements. Nous n'eûmes aucun soupçon, et nous pensâmes qu'il était sorti de l'église un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Quand nous rejoignîmes la frégate et que nous y eûmes monté derrière lui en le suivant jusque sur le pont : — Halte, jeunes gens ! nous dit-il. Nous obéîmes. — Tirez un câble ! cela signifiait : Rangez-vous en ligne. Nous obéîmes encore. — Maintenant, M. Dixon, quel était le texte d'aujourd'hui ? Comme il nous adressait fort souvent cette demande, un de nous restait toujours dans l'église jusqu'à ce que le ministre eût annoncé le texte de son sermon ; et quand il nous le communiquait en venant nous rejoindre chez le pâtissier, nous le marquions dans nos Bibles pour être prêts à répondre si nous étions interrogés. Dixon tira aussitôt sa Bible où il avait marqué la page et lut les versets. — A merveille ! se récria le premier lieutenant ; il faut convenir, M. Dixon, que vous avez d'excellentes oreilles pour avoir entendu le ministre de la bou-

tique du pâtissier. Maintenant, messieurs, chapeaux bas, s'il vous plaît. Nous ôtâmes nos chapeaux, qui, comme il ne l'ignorait pas, étaient pleins de pâtisserie. — Réellement, messieurs, continua-t-il en tâtant les divers sacs de gâteaux et de friandises, je suis enchanté de m'apercevoir que vous ne soyez pas allés pour rien à l'église. Il est rare qu'on en revienne avec tant de bonnes choses entassées sur le siège de la mémoire. Maître d'armes, envoyez ici tous les mousses du vaisseau.

Les mousses, au bout d'un instant, sortirent par toutes les écoutilles, et M. Falcon les invita à aller s'asseoir sur le rebord des coronnades. Quand ils y eurent tous pris place, il nous ordonna de défiler devant eux et de les prier tour-à-tour d'accepter une de nos tartes. Nous fûmes obligés de le faire et de passer ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce que nos chapeaux fussent vides. Ce qui, pour moi, me vexa le plus, j'en conviens, fut le ricanement des mousses tandis que nous les servions comme des laquais, aussi bien que les sarcasmes et la gaité de tout l'équipage du vaisseau qui formait cercle autour de nous.

Lorsque toute la pâtisserie fut dévorée : — Messieurs, nous dit M. Falcon, maintenant que vous avez eu votre leçon, vous pouvez descendre ; et une fois descendus au poste, nous ne pûmes nous empêcher de rire nous-mêmes ; le premier lieutenant punissait toujours avec bonne humeur, et, d'une

façon ou d'une autre, ses punitions ne manquaient pas d'être appropriées au genre de la faute commise. Il savait remédier à tout ce qu'il désapprouvait, et à bord on l'avait surnommé Jack Remède. Je dois ajouter que plusieurs de mes camarades furent depuis cette circonstance très sévères à l'égard des mousses, leur appliquant toujours un coup de pied ou une tape lorsque l'occasion s'en présentait, en leur disant : — C'est encore un gâteau, chien ! Je crois que si les pauvres diables avaient su ce qui les attendait, ils eussent aimé beaucoup mieux ne pas toucher à nos pâtisseries.

CHAPITRE X.

Tentative pour compléter notre équipage au moyen de la presse ; nous sommes repoussés par une femme. — L'épée de la cuisinière. — Nouvelle méthode pour grandir, inventée à mes dépens. — Je régale de gin toute une compagnie. — Fait prisonnier, je m'évade et rejoins le vaisseau.

Il me faut maintenant raconter ce qui m'arriva peu de jours avant que le vaisseau mit à la voile, et mon récit prouvera qu'il n'est nécessaire d'affronter ni les vents et les vagues ni le canon de l'ennemi, pour se trouver en péril, lorsqu'on est au service de Sa Majesté ; au contraire, j'ai souvent vu le fait depuis lors, et je déclare, sans hésiter, que je n'ai jamais, dans ces occasions-là, éprouvé autant d'alarmes que dans le courant de l'aventure dont je vais entretenir le lecteur. Nous avons reçu l'ordre de

nous mettre en mer, et l'amirauté souhaitait vivement qu'il fût mis à exécution. Le seul obstacle qui nous empêchât de lever l'ancre était que nous n'avions pas encore complété notre équipage. Le capitaine en référa à l'amiral du port, et obtint permission d'envoyer des détachements à terre pour *presser* des marins. Les second et troisième lieutenants, avec les aspirants les plus âgés et ceux de nos hommes qui inspiraient le plus de confiance, se rendaient donc à l'entrée de la nuit sur la côte, et généralement ramenaient à bord, vers le matin, une douzaine d'individus qu'ils avaient ramassés dans les cabarets, ou, comme disent les matelots, dans les boutiques à grog. On gardait quelques-uns de ces gens-là, mais on en relâchait la plupart comme impropres au service; car il est d'usage, quand un homme s'enrôle de bon gré à bord d'un bâtiment ou qu'on l'y traîne de force, de l'envoyer au poste des malades, où le chirurgien le déshabille nu comme un ver et le visite de la tête aux pieds pour voir s'il est d'une santé et d'une constitution à servir le roi. Autrement, on le renvoie à terre. La presse me semblait une besogne assez sérieuse, autant que je pouvais en juger par tout ce que j'entendais dire, et par la manière dont ceux de nos marins qu'on employait à ce service étaient parfois battus et blessés. Les malheureux, en effet, sur qui on tentait de mettre la main, paraissaient se battre pour ne pas entrer de force au service, aussi rondement qu'ils se

sauraient, après avoir été ainsi enrôlés, se battre plus tard pour l'honneur du pays.

J'avais grand désir d'être d'une de ces expéditions avant que la frégate ne mit à la voile, et je demandai à O'Brien, qui était fort bon pour moi en général, et qui s'opposait à ce que personne me maltraitât sauf lui-même, s'il voulait me permettre de l'accompagner, permission qu'il m'accorda dès le soir où je lui en fis la demande. Je m'armai de mon poignard afin qu'on reconnût que j'étais officier, aussi bien que pour me défendre... Sur la brune, nous ramâmes vers la terre, et nous abordâmes du côté de Gosport; les hommes étaient tous bien armés et portaient leurs jaquettes rougeâtres, qui sont de courtes redingottes faites avec ce qu'ils appellent de la rognure. Nous ne perdîmes pas notre temps à fouiller aucun des cabarets de la ville, car il était de trop bonne heure, mais nous pénétrâmes à environ trois milles dans les faubourgs, et nous fîmes halte devant certaine maison suspecte. La porte en était fermée, mais au bout d'une minute elle volait en éclat, et nous entrâmes dans un couloir où devant nous s'offrit la maîtresse du lieu, résolue à nous disputer le passage. Le couloir était long et étroit; elle au contraire, ou tresa haute taille, avait une corpulence telle, que son corps le bouchait presque, et dans ses mains elle brandissait vers nous, la pointe d'une grande broche avec laquelle elle nous tenait en respect. Les officiers, qui étaient en avant ne se souciaient pas

d'attaquer une femme; d'ailleurs elle leur portait de si rudes bottes avec son arme, que s'ils ne se fussent retirés, quelques-uns d'entre eux auraient été bientôt prêts à rôtir. Les matelots restaient en dehors, pouffaient de rire, et laissaient leurs supérieurs se tirer d'affaire comme ils le pouvaient. Enfin la propriétaire du logis cria à son époux : — Ont-ils tous décampé, Jem? — Oui, répliqua le mari, tous. — Alors, reprit-elle, je vais bientôt avoir fait déguerpir aussi ces gens-là; et, ce disant, elle fondit sur nous avec sa broche d'une manière tellement impétueuse, que, si en nous reculant nous n'étions tous tombés les uns sur les autres, elle eût certes embroché le sous-lieutenant qui commandait notre petite troupe. Le couloir fut vidé en un moment, et dès que nous eûmes mis le pied dans la rue, elle verrouilla la porte sur nous. Ainsi, trois officiers et quinze hommes armés jusqu'aux dents que nous étions, nous fûmes victorieusement repoussés par une grosse vieille femme, tandis que les matelots qui buvaient dans la maison se réfugièrent ailleurs. Mais je ne vois guère qu'il pût en être autrement. De deux choses l'une : ou il nous fallait, sinon tuer la femme, au moins la blesser; ou bien, elle nous aurait éventrés tous, tant elle était furieuse. Si, aussi bien, nous avions trouvé son mari, sans le vouloir, nous l'aurions bientôt eu mis à la raison; mais que faire contre une femme qui se bat comme une furie, et qui cependant a droit aux égards et aux privilèges

du au beau sexe ? Nous délogeâmes tous d'un air fort piteux , et O'Brien jura que la première fois qu'il reviendrait à cette maison il rognait les ongles de la vieille chatte ; car il prendrait son altesse en queue.

De là nous allâmes à d'autres cabarets , et nous n'y surprîmes qu'un ou deux individus ; encore parvinrent-ils , tandis que nous entrions par devant , à s'échapper par les fenêtres ou les portes de derrière. Mais il y avait une boutique à grog qui était le rendez-vous favori des matelots appartenant aux navires de commerce et où ils se retranchaient d'ordinaire quand ils entendaient dire qu'il dût y avoir presse. Nos officiers ne l'ignoraient pas ; aussi , s'étaient-ils montrés indifférents à l'évasion des gailards que nous avons aperçus jusque-là ; car ils savaient que tous iraient à ce lieu et se fieraient à leur nombre pour nous repousser. Comme une heure du matin sonnait alors , ils jugèrent temps de s'y rendre ; nous avançâmes sans le moindre bruit ; mais les drôles avaient du monde aux aguets , et comme nous tournions le coin de la ruelle , l'alarme fut donnée. J'eus peur un instant qu'ils ne prissent tous la fuite et que nous ne les manquassions ; mais , au contraire , ils s'étaient réunis de toutes parts cette nuit-là , et avaient résolu de livrer bataille. Les hommes restèrent dans la maison , mais une avant-garde d'environ trente de leurs femmes nous salua d'une grêle de pierres et de boue. Quelques-uns de nos

marins furent blessés, mais ils ne parurent pas s'apercevoir de l'aggression des femmes. Ils avançaient toujours, et furent alors attaqués par elles à coups de poing et d'ongle. N'importe; ils ne faisaient qu'en rire, et se contentaient de repousser à droite et à gauche ces adversaires en jupons. — Poll, paix! disaient-ils à l'une. A l'autre : — Pas de sottises, Molly! A une troisième : — Gare, Sukey; nous ne voulons pas emmener ton amant. Tel était leur langage, quoique le sang leur coulât du visage à presque tous, par suite de la furie avec laquelle ces mégères les avaient griffés. Nous tâchions ainsi de nous frayer un chemin au milieu d'elles; mais je courus dès-lors un imminent péril. Une des femmes me prit par le bras et me tira vers elle; sans un des quartier-mâtres, j'aurais été certainement séparé des miens, mais juste comme elle m'entraînait, il me saisit par la jambe et l'arrêta. — Arrive donc-ici, Peg, cria-t-elle à une autre femme, et aide-moi à emmener ce petit aspirant; je voudrais avoir un poupon à sevrer. Deux coquines vinrent à son secours, m'empoignèrent par l'autre bras, et m'eussent arraché des mains du quartier-maître s'il n'eût aussi crié qu'on vint le secourir; sur quoi deux de nos marins se saisirent de mon autre jambe, et alors on poussa, on tira, on secoua, le tout à mes dépens. Tantôt les femmes gagnaient un ou deux pouces de mon individu, puis les marins les leur reprenaient. Un instant je croyais que tout était fini

pour moi, et celui d'après je ne retronvais au pouvoir de mes amis. — Tire, Pierrot ! tire Paillasse ! criaient les femmes, et puis elles éclataient de rire ; mais je ne riais pas , moi , je puis vous l'assurer ; car je crois réellement qu'à force d'être tirailé on m'allongea d'un pouce , et les genoux, les épaules me faisaient beaucoup de mal. A la fin , les femmes rirent tant qu'il leur fallut me lâcher, et que nos marins m'entraînèrent au milieu de leurs rangs. J'eus soin d'y rester ; mais, après qu'on se fut encore un peu poussé et battu , la foule m'entraîna dans la maison. Les matelots des bâtimens de commerce s'étaient munis de gourdins et d'autres armes pareilles, et avaient pris position sur les tables. Comparativement à nous, ils étaient plus de deux contre un, et ce fut une affreuse bagarre ; car ils se défendaient en désespérés. Nos marins furent obligés de recourir à leurs coutelas, et pendant quelques minutes je fus étourdi des clameurs et des jurements, du vacarme des pieds et du bruit des chutes, de la violence et de la multiplicité des coups, sans parler de la poussière qui s'éleva bientôt et qui non seulement m'aveugla, mais m'étouffa presque. Au moment où j'allais, je crois, rendre l'âme, faute de pouvoir respirer, nos marins remportèrent l'avantage ; mais aussitôt que la maîtresse de la maison et les autres femmes s'en aperçurent, elles éteignirent toutes les lumières, de sorte que je cessai de savoir où j'étais. Toutefois, nos marins, qui avaient saisi

chacun leur homme, parvinrent à gagner avec lui la porte de la rue, les réunirent là, les garottèrent de bonne sorte, et les emmenèrent.

Pour moi, je me trouvai de nouveau dans une critique situation ; les combattants m'avaient jeté à terre, m'avaient foulé aux pieds, et quand je parvins à me remettre sur mes jambes, je ne sus de quel côté pouvait être la porte. Je tâtonnai le long des murs, et à la fin j'en atteignis une, car la chambre était presque vide, vu que les femmes avaient suivi les hommes hors de la maison ; je l'ouvris, mais je m'aperçus que ce n'était pas la bonne et qu'elle conduisait dans une espèce de petite salle où il y avait du feu, toutefois sans lumières. Je venais de reconnaître mon erreur et j'allais me retirer, lorsqu'on me poussa assez rudement par derrière, et la clé tourna sur moi. Je demurai tout seul, et fus, j'en dois convenir, fort effrayé ; car je pensais que les femmes assouviraient leur vengeance sur moi. Je m'imaginai que ma mort était certaine, et que, comme le malheureux Orphée dont j'avais lu les aventures dans mes livres, je serais mis en pièces par ces bacchantes. Néanmoins, je réfléchis que j'étais officier au service de l'état, et que le devoir m'ordonnait, en cas de besoin, de sacrifier mes jours à mon roi et à mon pays. Je songeai alors à ma pauvre mère ; mais, comme cette idée me serrait le cœur, j'essayai de la bannir et de me rappeler plutôt les divers exemples de courage et de grandeur

d'âme que dans mes lectures j'avais vus de grands hommes donner en face de la mort. Je regardai par le trou de la serrure, et je vis que les chandelles étaient rallumées, qu'il n'y avait plus que des femmes dans la chambre, qu'elles parlaient toutes ensemble, et ne pensaient point à moi. Mais, au bout d'une ou deux minutes, une autre femme arriva de la rue, avec ses longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, et son bonnet à la main : — C'est bien, s'écria-t-elle, ils ont happé mon mari, mais qu'on me fouette si je n'ai pas encagé dans ce cabinet le petit aspirant, et il m'en tiendra lieu. — Je crus que j'allais mourir quand je remarquai le visage de cette mégère et que je m'aperçus qu'elle et plusieurs de ses compagnes se dirigeaient vers la porte pour l'ouvrir. Au moment où elle l'ouvrit, je tirai mon poignard, résolu à mourir en officier, et comme elles avançaient toutes, je me réfugiai dans un coin, brandissant mon arme sans dire un mot. — Bien ! s'écria celle qui m'avait fait prisonnier, je déclare que j'aime à voir un peu de gâchis après la tempête. Regardez donc le jeune mangeur de biscuits prêt à se battre. Tout beau ! mon amour, vous m'appartenez.

— Jamais ! arrière, ou il vous en adviendra mal ! m'écriai-je avec indignation. Et je levai mon poignard pour la tenir en respect. Je suis officier et gentilhomme.

— Sall, hurla l'odieuse femme, apportez un ba-

lai et un seau d'eau sale, et je vais lui ôter ce poignard des mains.

— Non, non, répliqua une jeune femme d'assez bonne mine, laissez-le-moi ; ne lui faites pas de mal. C'est vraiment un fort gentil bout d'homme. Comment vous appelez-vous, mignon ?

— Je me nomme Pierre Simple, répondis-je, et suis officier du roi. Prenez donc garde à ce que vous ferez.

— N'ayez pas peur, Pierre ; on ne veut pas vous tuer ; mais il ne faut pas tirer votre poignard devant des dames ; ce n'est ni d'un officier ni d'un gentilhomme. Rengainez donc votre lame et montrez-vous bon enfant.

— Non, répondis-je, à moins que vous ne me promettiez qu'on me laissera tranquillement sortir d'ici.

— Je vous le promets, sur ma parole, Pierre ; sur mon honneur. Cela vous suffit-il ?

— Oui, mais il faut que tout le monde m'en promette autant.

— Sur notre honneur ! crièrent-elles toutes ensemble. Et n'en demandant pas davantage, remettant mon poignard dans le fourreau, j'allais quitter la chambre.

— Halte-là, Pierre ! fit la jeune femme qui avait pris ma défense ; il me faut un baiser avant qu'on ne sorte. — Et à moi et à nous toutes aussi, s'écrièrent les autres coquines.

Je fus courroucé au dernier point, et voulus tirer de nouveau mon poignard, mais elles m'avaient entouré et m'en empêchèrent. — Rappelez-vous que votre honneur est engagé, criai-je à la jeune femme en me débattant.

— Mon honneur ! que Dieu vous bénisse, Pierre ; moins nous en parlerons, mieux vaudra.

— Mais vous m'avez promis qu'on me laisserait tranquillement sortir, repris-je d'un ton de reproche.

— Oui, et vous sortirez ; mais souvenez-vous, Pierre, que vous êtes officier et gentilhomme, vous ne voudrez sûrement pas être assez ladre pour déguerpir sans nous régaler. Combien avez-vous d'argent dans votre gousset ? Et sans me donner le temps de répondre, elle mit la main dans ma poche, et tira ma bourse, qu'elle ouvrit. — Tiens, Pierre, vous êtes aussi riche qu'un juif, reprit-elle tandis que les autres comptaient trente schellings sur la table. Voyons, que nous permettez-vous de demander ?

— Tout ce qu'il vous plaira, répondis-je, pourvu que vous me relâchiez.

— Eh bien ! alors, va pour un gallon de gin. Sall, appelez madame Flanagan. Madame Flanagan, un gallon de gin et des verres propres.

Madame Flanagan reçut la majeure partie de mes espèces, et revint au bout d'une minute avec le gin et de grands verres.

— Maintenant, Pierre, mon amour, mettons-nous tous autour de la table et faisons ribotte.

— Non, certes ! répliquai-je ; prenez mon argent, buvez le gin ; mais , je vous en prie , laissez-moi aller. Elles ne m'écoutèrent pas ; je fus alors obligé de m'asseoir avec elles ; le gin circula et elles m'en firent avaler un verre qui faillit m'étouffer. Il eut cependant un bon effet ; il me donna du courage, et une ou deux minutes après je me crus de force à les combattre toutes. La porte de la chambre était du même côté que la cheminée , et je m'aperçus que le poker (1) qu'on avait laissé entre les barres de la grille , en était rouge. Quoique je fusse brûlant de fièvre, je me plaignis d'avoir froid, et j'allai avec leur permission me chauffer les mains. Aussitôt que j'atteignis le feu , j'empoignai le poker qui ressemblait à un tison, et le brandissant au-dessus de ma tête je me précipitai vers la porte. Elles s'élancèrent toutes pour me retenir ; mais je portai à celle qui se trouva le plus près de moi une botte qui la fit reculer avec un grand cri ; je crois que je lui brûlai le nez. Profitant de la circonstance, je gagnai la rue sans me désaisir de mon arme, tandis que toutes les femmes me poursuivaient avec des vociférations et des hurlements. Je ne cessai de galoper et de brandir mon poker que quand je fus mouillé de sueur et qu'il fut tout-à-fait froid. Je me retournai alors et je vis que j'étais seul ; il faisait fort noir ; chaque maison était

(1) Barre de fer pour remuer le feu du charbon de terre. A. M.

close et je n'apercevais nulle part la plus petite lumière. Je m'arrêtai à un coin ne sachant ni où j'étais ni ce que j'avais à faire. Je trouvais ma position déplorable et réfléchissais au meilleur parti à prendre, quand.... devinez qui détourna le coin de la rue? un des quartiers-maitres du vaisseau qu'on avait laissé à terre par accident; je le reconnus à sa jaquette rousse et à son chapeau de paille pour être de notre équipage, et fus ravi de le voir. Je lui contai mon aventure, et il m'apprit qu'il se rendait à une auberge où il était connu, et où par conséquent on voudrait bien nous recevoir. Quand nous y arrivâmes, les gens de la maison nous accueillirent très poliment; l'hôtesse nous fit une boisson mélangée de bière et d'absinthe que le quartier-maitre commanda et que je trouvai délicieuse. Après avoir épuisé la cruche qui la contenait, nous nous endormîmes sur nos chaises, et je ne rouvris les yeux que réveillé par le quartier-maitre à sept heures passées du matin. Nous prîmes alors une barque et nous rejoignîmes le vaisseau.

CHAPITRE XI

O'Brien me prend sous sa protection. — L'équipage de la frégate reçoit sa paie; les pourvoyeuses, les juifs et l'émancipationiste sont aussi payés, mais d'une certaine façon. — Nous levons l'ancre. — Maître O'Brien me guérit du mal de mer. — Une pilule de ce docteur-là vaut mieux que les pilules de bien d'autres docteurs.

Quand nous arrivâmes, je me rendis auprès du premier lieutenant; je l'instruisis en détail du dan-

ger que j'avais couru, et lui montrai mon poker que je rapportais à bord avec moi. — Eh bien ! M. Simple, me dit-il après m'avoir écouté patiemment, vous pouvez être le bènèt le plus fieffé de votre famille, tout persuadé que je sois du contraire ; mais ne vous avisez jamais de faire le bènèt avec M. Falcon ; ce poker prouve que vous ne l'êtes aucunement , et si votre esprit vous a tiré d'un tel péril personnel , je me flatte que vous l'emploierez de même pour le bien du service. Il envoya alors chercher O'Brien, et lui donna une semonce de m'avoir laissé suivre l'expédition de presse, attendu, ce qui était la vérité, que je n'y pouvais être utile à rien , et que j'aurais pu y rencontrer un accident sérieux. J'étais remonté sur le pont, et O'Brien , après sa réprimande , vint m'y chercher. — Pierre, me dit-il , je viens d'être semoncé pour m'être rendu à votre demande ; il est donc de toute justice que je vous rosse pour me l'avoir faite. Je voulus discuter ce point, mais il coupa court à toute argumentation par un coup de pied qui me lança dans l'écouille ; et voilà où aboutirent mon zèle et mes efforts à procurer des marins pour le vaisseau du roi.

Enfin l'équipage de la frégate se compléta , et comme nous avions pris du monde à divers bâtiments, il fut ordonné que nous recevions notre paie avant de lever l'ancre. On sait toujours à terre quand doit être payé un navire , et de très grand matin nous fûmes entourés de barques pleines de juifs et d'au-

tres individus qui désiraient venir à bord , les uns pour débiter leurs marchandises, les autres pour réclamer le montant de ce qu'ils avaient laissé les marins prendre à crédit. Mais le premier lieutenant ne voulut accéder au désir d'aucun d'eux avant que la paie ne fût faite ; et cependant ils étaient si acharnés qu'il se vit contraint de poster des sentinelles dans les chaînes avec leurs fusils chargés , pour écarter les barques qui tenteraient l'abordage. Je me tenais dans la galerie et regardais la multitude des embarcations, lorsqu'un drôle d'assez mauvaise mine me cria de l'une d'elles : — Ohé ! monsieur , laissez-moi me glisser par le sabord, et je vais vous faire un joli cadeau. Puis il tira de sa poche un cachet d'or et me le montra. J'ordonnai sur le champ à la sentinelle de faire éloigner ce coquin là plus encore que les autres, car j'étais indigné qu'il me supposât capable de désobéir à mes ordres par l'appât d'un gain. Vers onze heures la chaloupe du port avec le payeur , ses commis et sa caisse, arriva ; on les introduisit dans la sabine de l'avant où le capitaine ne tarda guère à se rendre, et la paie commença. Les hommes furent appelés un à un, et comme le montant des gages dus avait été d'avance calculé, l'opération se faisait vite ; l'argent se comptait en présence des officiers et du capitaine , et on le recevait toujours dans son chapeau. En dehors, à la porte de la sabine , se tenait un grand homme en noir avec des cheveux plats , qui avait obtenu de l'amiral la permission de venir

à bord. Il attaquait chaque marin dès qu'il le voyait sortir avec son argent dans son chapeau, pour lui persuader de contribuer à une souscription ouverte dans le but d'émanciper les esclaves des Indes-Occidentales ; mais les matelots ne voulaient rien donner, et juraient que les nègres étaient moins à plaindre qu'eux-mêmes ; car ils ne travaillaient pas plus rudement le jour et n'avaient pas quart sur quart à faire la nuit. — La servitude est servitude dans toutes les parties de la terre, mon vieux chanteur de psaumes, lui répliqua l'un d'eux ; ils servent leurs maîtres, parce que leur devoir les y oblige ; nous servons le roi, nous autres, parce qu'il ne peut se passer de nous, et le plus beau de notre affaire est qu'il nous empoigne sans jamais nous en demander la permission.

— Oui, repartit le monsieur à cheveux plats, mais l'esclavage est bien différent.

— Je n'y vois aucune différence. Et vous, Bill ?

— Ni moi ; et je suppose que s'ils ne s'en trouvaient pas bien, ils se sauveraient.

— Eux, pauvres créatures, se sauver ! dit le monsieur noir. Hélas ! s'ils se sauvaient, ils seraient fouettés.

— Fouettés ! que cela ? Tiens, mais si nous nous sauvions, nous autres, nous serions pendus. Les nègres sont plus heureux que nous, n'est-ce pas, Tom ? Le commis du munitionnaire sortit alors ; il entendait un peu la chicane comme on dit, c'est à

dire qu'il avait reçu une espèce d'éducation comparative aux matelots.

— J'espère, monsieur, dit l'homme noir, que vous contribuerez pour quelque chose.

— Détrompez-vous, mon cœur; je dois jusqu'à la dernière obole de mon argent, et davantage même, j'en ai peur.

— Encore, monsieur, la plus petite bagatelle.

— Oh ! oh ! quel infernal gredin il faut que vous fassiez pour demander à un homme de donner ce qui ne lui appartient pas. Ne viens-je pas de vous dire que je devais tout ? Or, il y a un vieux proverbe : Soyez juste avant d'être généreux. D'ailleurs, il m'est avis que vous n'êtes bon à rien, un gueux de méthodiste, et si quelqu'un est assez bête pour vous donner de l'argent, vous le mettrez dans votre poche.

Quand le quêteur désespéra d'obtenir la moindre offrande à la porte, il descendit un pont plus bas, en quoi il ne fit guère preuve de sagesse; car alors que les hommes étaient tous payés, les barques pouvaient approcher du navire, et il s'introduisait par contrebande tant de liqueurs spiritueuses à bord, que presque tous les matelots étaient plus ou moins ivres. A peine descendu, il se mit à distribuer des images représentant un nègre à genoux et chargé de chaînes, qui disait : — Ne suis-je pas votre frère ? Quelques-uns des marins éclatèrent de rire et jurèrent de coller leur frère avec un bouillon de la soupe afin qu'il priât pour l'équipage du vaisseau; mais d'au-

tres se mirent fort en colère, et injures de pleuvor. A la fin, un homme, qui était ivre, s'approcha du méthodiste : — Osez-vous soutenir que ce voleur de noir qui beugle là soit mon frère? lui demanda-t-il.

— Oui, je le soutiens.

— Alors, voilà pour votre infernal mensonge! Et, soufflettant le pauvre diable à droite et à gauche, le matelot l'envoya tomber dans des tas de cables, d'où il se releva lestement pour quitter la frégate le plus vite possible.

Le tumulte et la confusion régnaient en ce moment à bord. C'étaient partout des juifs qui tâchaient de vendre des hardes ou d'obtenir le prix de hardes qu'il avaient vendues, des pourvoyeurs et des pourvoyeuses qui employaient de dures ou de douces paroles pour se faire payer; d'autres gens venus de terre avec des milliers de petites créances, et les femmes des marins qui s'attachaient à eux et disputaient article par article comme autant de vols et d'extorsions les mémoires présentés à leurs maris. On n'entendait que cris et menaces, que rires et pleurs; car les femmes devaient toutes quitter le vaisseau avant le coucher du soleil; ici, un juif qu'on empoignait par les quatre membres, et, avec son paquet de hardes, on le précipitait à fond de cale; là, on voyait un matelot chercher dans tous les coins un juif qui l'avait trompé; partout c'étaient des vociférations et des disputes, partout des ivrognes. Il me sembla que les marins avaient à se tirer d'une passe assez diffi-

cile. Après eux s'acharnaient trois sortes de personnes : les juifs, qui réclamaient le prix de leurs hardes; les pourvoyeurs, qui sollicitaient le paiement de leurs fournitures pendant le séjour de la frégate dans le port, et leurs femmes, qui leur demandaient de quoi vivre en leur absence. Or, l'argent qu'ils avaient reçu ne pouvait guère suffire en général que pour satisfaire à une seule de ces réclamations. Comme il était presumable, les femmes en eurent la meilleure part ; les autres, bon gré malgré, se contentèrent d'un faible à-compte et de la promesse de recevoir le restant au retour de la croisière pour laquelle le *Diomède* allait partir ; et quoiqu'il puisse sembler de prime-abord qu'un tel arrangement lésât deux catégories de créanciers, néanmoins, à y regarder de près, leurs créances étaient plus que couvertes ; car ils demandaient de si exorbitantes sommes par rapport à ce qu'ils avaient fourni, que, n'acquittât-on que le tiers du montant de leurs mémoires, ils avaient encore du profit. Vers cinq heures, on donna ordre à tous gens étrangers au navire de vider les lieux. Tous les points de contestation furent réglés par le sergent de marine et son escouade, qui séparèrent les juifs de leurs adversaires, et, mâle ou femelle, nulle personne qui ne faisait point partie de l'équipage ne put rester à bord. On donna le signal pour suspendre les hamacs, on y coucha ceux qui étaient gris, et la tranquillité régna de nouveau sur la frégate. Aucun matelot ne fut puni pour s'é-

tre grisé ; car un jour de paie, à bord d'un vaisseau de guerre, est regardé exclusivement comme un dernier jour de licence, et dès lors les marins tournent un nouveau feuillet. Au port, on leur accorde plus de tolérance et on ne les fouette que rarement ; mais aussitôt que l'ancre est levée, la discipline reprend son sévère empire, et l'ivrognerie ne doit pas espérer de pardon.

Le lendemain, on prépara tout pour mettre à la voile, et les officiers eux-mêmes ne purent quitter la frégate. On apporta à bord des approvisionnements de toute espèce, et les grandes chaloupes furent hissées et mises en place. Le matin suivant, dès l'aurore, nous reçûmes du vaisseau amiral mouillé dans le port le signal de notre départ, avec ordre de croiser dans la baie de Biscaye. Le capitaine vint à bord, on leva l'ancre, et nous courûmes au milieu des Aiguilles avec une bonne brise du nord-est. J'admirai les paysages de l'île de Wight, je contemplai avec transport la baie d'Alun, et fus émerveillé des rocs de l'Aiguille, puis, je me trouvai avoir tellement mal au cœur, que je descendis. Que se passa-t-il pendant les six jours suivants ? je ne saurais le dire. Je crus à chaque minute que j'allais rendre l'âme, et je restai tout ce temps couché dans mon hamac ou sur les malles, ne pouvant ni manger, ni boire, ni me tenir debout. Le matin du septième jour, O'Brien m'honora d'une visite, et me dit que si je ne prenais pas d'empire sur moi-même, je ne serais jamais guéri ;

qu'il m'aimait beaucoup, qu'il m'avait pris sous sa protection, que, comme preuve de sa tendresse, il ferait pour moi ce qu'il ne prendrait pas la peine de faire pour aucun autre aspirant du vaisseau, et, ce qui était un remède souverain contre le mal de mer, me donnerait..... une bonne bastonnade. Joignant alors l'action aux paroles, il me frotta les côtes sans pitié, au point que je me regardais comme mort; puis, jetant son gourdin pour saisir un bout de corde, il me fustigea jusqu'à ce que je montasse sur le pont comme il me l'ordonnait. Avant qu'il ne me visitât, je ne me fusse jamais imaginé que j'aurais pu lui obéir; mais de manière ou d'autre je parvins à escalader l'échelle qui conduisait au pont, où je m'assis sur les rateliers à boulets et pleurai amèrement. Que n'eussé-je pas donné pour être encore dans la maison paternelle! Ce n'était pas ma faute si j'étais le plus grand benêt de la famille; pourtant, combien j'en étais puni! Et si c'étaient là les preuves d'affection d'O'Brien, à quoi devais-je m'attendre de la part des gens qui ne m'affectionnaient pas! Mais, par degrés, je me remis, et certes je me trouvai beaucoup mieux, et cette nuit là, je dormis d'un profond sommeil. Le matin suivant, O'Brien me vint encore voir : — « C'est une mauvaise fièvre lente que le mal de mer, mon Pierre, et il nous faut vous en débarrasser. » Puis, il m'administra une nouvelle dose du remède de la veille jusqu'à ce que je fusse presque moulu. Si ce fut la crainte du bâton qui m'ôta mon

mal de mer, ou toute autre cause, je n'en sais rien ; mais toujours est-il que je ne m'en sentis plus après la seconde volée, et que le lendemain à mon réveil je mourais de faim. Je m'habillai en toute hâte avant qu'O'Brien ne parût, et nous ne nous vîmes qu'à l'heure du déjeuner.

— Pierre, me dit-il, permettez que je vous tâte le poulx.

— Oh ! non, répondis-je, ma santé est tout-à-fait bonne maintenant.

— Tout-à-fait bonne ? mangeriez-vous du biscuit et du beurre salé ?

— Oui, parbleu !

— Et un morceau de lard ?

— Oui, rien de plus facile.

— Alors c'est grâce à moi, Pierre, et vous n'avez plus besoin de ma médecine, à moins que le mal ne vous reprenne.

— J'espère qu'il n'en fera rien, car elle n'est pas fort agréable.

— Pas agréable ! ô Simple, que vous êtes simple ! Quand avez-vous jamais entendu parler de remède agréable, à moins qu'on s'en prescrive un soi-même ? Vous prendriez des gimblettes (1), je m'imagine, pour la fièvre jaune. Vivez et apprenez, bambin, et remerciez le ciel d'avoir trouvé un ami qui vous aime

(1) *Lollipops*, dit le texte ; petites pâtisseries dures et sèches en forme d'anneaux.

au point de vous battre quand c'est utile à votre santé.

— Je me flatte répondis-je, de ne pas être un ingrat et de vous avoir infiniment de reconnaissance; mais je souhaite n'avoir plus besoin de vos preuves d'intérêt.

— De preuves si *frappantes*, n'est-ce pas Pierre? mais permettez-moi de vous dire que ces preuves étaient sincères, car tout le temps que vous fûtes malade j'ai mangé votre lard et bu votre grog; or, on n'a jamais trop de grog dans la baie de Biscaye. Mais à présent que je vous ai guéri, vous allez mettre tout cela dans votre petite corbeille à pain; je n'y gagne donc pas, et vous pouvez être convaincu, je crois, que jamais de votre vie vous n'avez vu et ne verrez deux plus beaux exemples de désintéressement. N'importe, vous vous portez bien, qu'il n'en soit plus question.

Je tins ma langue et je déjeunai de fort bon appétit. A dater de ce jour, je recommençai mon service, et je fus mis du même quart qu'O'Brien, qui avait parlé en conséquence au premier lieutenant, et lui avait dit qu'il se chargeait de moi.

CHAPITRE XII.

Théorie nouvelle de M. Muddle ; elle est remarquable en ce qu'elle peut ne fuir jamais. — Nouvelle pratique de M. Chucks, surnommé Glousse. — O'Brien me commence le récit de son histoire. — En ce temps-là il y avait des géants. — J'apporte au maître d'équipage son verre de nuit.

Comme j'ai déjà parlé du capitaine et du premier lieutenant de manière à donner au lecteur une idée de leurs caractères, je vais maintenant dire un mot de deux fort singuliers personnages qui se trouvaient avec moi à bord du *Diomède*, — le charpentier et le contre-maître. Le charpentier, qui se nommait Muddle, était vulgairement appelé le philosophe Copeau, non qu'il appartint à aucune école connue, mais il avait inventé à son usage une théorie dont rien ne l'eût fait démordre. C'était que l'univers tournait dans un cercle immuable d'événements, et que tout ce qui arrivait, non seulement était déjà arrivé autrefois, mais devait, après un certain laps de temps, arriver encore. Je ne pus jamais le décider à m'expliquer sur quelles bases il fondait ses calculs ; il me disait que, m'expliquât-il son système, j'étais trop jeune pour le comprendre, mais qu'au bout du compte tout ce qui se passait aujourd'hui se passerait encore dans 27,672 ans, et cela avec les mêmes circonstances, avec les mêmes individus. Il ne s'aventurait que rarement à faire cette remarque au capitaine

Savage; mais, avec M. Falcon, il ne s'en gênait pas, — monsieur, l'entendis-je un jour dire au premier lieutenant, j'ai suivi vos instructions le mieux qu'il m'a été possible, je vous l'assure, et cependant vous critiquez mon ouvrage; mais... il y a 27,672 ans que nous étions, vous premier lieutenant, moi Charpentier, de ce vaisseau, quoique nous ne nous en souvenions pas; et dans 27,672 ans d'ici nous serons encore tous deux auprès de cette chaloupe, parlant de réparations comme à l'heure qu'il est.

— Je n'en doute pas, M. Muddle, répliqua le premier lieutenant; je conviendrai même que c'est en tout point la vérité; mais il faut que ces réparations soient finies ce soir, et dans 27,672 années d'ici je vous réitérerai le même ordre d'une manière non moins positive que maintenant; tâchez donc d'y obéir.

Cette théorie le rendait indifférent au péril, de même qu'à tout le reste. Il n'importait de rien, la chose prenait son tour dans la suite des siècles. Elle était arrivée à la précédente période, et arriverait encore à la période suivante. La destinée était immuablement la destinée.

Mais le contre-maitre était un personnage plus amusant. Il passait pour le contre-maitre le plus instruit, c'est-à-dire le plus actif et le plus sévère, qui fût au service du roi. On l'appelait le gentilhomme Glousse, et le nom de Glousse n'était lui-même qu'un sobriquet de Chucks. Il paraissait avoir reçu une demi-

éducation; quelquefois son langage offrait pendant plusieurs phrases un choix remarquable d'expressions; puis soudain il lâchait un vilain mot; et adieu les belles phrases; mais je compte entretenir plus longuement mes lecteurs de son histoire à mesure que je raconterai mes propres aventures. Il avait un physique avantageux, malgré quelques dispositions à l'embonpoint, les yeux vifs, et une chevelure dont les boucles frisaient naturellement. Il portait la tête haute, et se dandinait toujours quand il marchait. Il prétendait qu'un officier devait avoir l'air d'un officier et *se tenir* en conséquence. Il était mis avec une exquise propreté, chargeait de bagues les trois grands doigts de chacune de ses mains, avait un énorme jabot qui se dressait sur sa poitrine comme l'arête dorsale d'une perche; et tirait toujours le col de sa chemise en sorte qu'il fût de niveau avec les pommettes de ses joues. Jamais il ne paraissait sur le pont qu'avec son « persuadeur, » qui consistait en trois jones tressés ensemble comme un câble; quelquefois il l'appelait son ordre du Bain, ou encore *son trio juncto in uno*; et ce persuadeur était rarement muet. Il s'étudiait à être fort poli, même quand il ne parlait qu'à de simples matelots, et certes il leur commençait toujours ses observations de la manière la plus gracieuse; mais à mesure qu'il allait, ses termes devenaient de moins en moins choisis. O'Brien disait que ses discours étaient comme le péché du poète, fort beaux au commencement,

mais affreux à la fin. « Permettez-moi , disait-il par exemple un jour au matelot de service sur le gaillard d'avant , permettez-moi , mon cher , de vous faire observer le plus délicatement du monde , que vous répandez du goudron sur le pont , monsieur , que ce matin , si je puis m'aventurer à vous en faire l'observation , mon devoir a été de faire nettoyer. Entendez-vous , monsieur , vous avez sali un navire de **Sa Majesté**. Je dois remplir mon devoir , monsieur , et vous négligez le vôtre ; attrapez donc ceci et cela , et encore cela , damné vilain fils d'un cuisinier de mer ! ajouta-t-il , en rouant l'homme avec sa canne. Puis recommencez , pendart , et je vous extirpe le foie du corps.

— Je me rappelle qu'un autre jour un mousse , qui allait vider à l'avant un seau d'eau sale , passa près du contre-maitre sans mettre la main à son chapeau. — Arrêtez , mon petit mignon , lui dit M. Glousse en déchiffonnant son jabot et en tirant les deux pointes du col de sa chemise , savez-vous , monsieur , quel rang et quelle position j'occupe dans le monde ?

— Oui , contre-maitre , répliqua le mousse d'une voix tremblante et les yeux fixés sur la canne.

— Ah ! vous le savez ; si vous ne l'aviez pas su , j'aurais jugé une petite correction nécessaire pour que vous ne retombassiez pas dans la même erreur à l'avenir , mais puisque vous le saviez , oh ! alors , drôle que vous faites , vous n'avez pas d'excuse ; at-

trapez donc ceci, et cela, avorton mal appris, avorton qui ne rit qu'à moitié. Je vous demande vraiment pardon, M. Simple, me dit-il, tandis que le mousse poursuivait son chemin en beuglant; car je me promenais en ce moment avec lui; mais en vérité le service nous abrutit tous. Il est dur de sacrifier, comme nous le faisons, notre santé, le repos de nos nuits et notre bien-être; mais il l'est encore plus que dans ma position responsable, je sois obligé trop souvent de me départir des manières d'un gentilhomme.

Le maître d'équipage était l'officier qui commandait le quart dont je faisais partie. C'était un marin tout rond, élevé dans la marine marchande, d'un extérieur peu comme il faut, mais d'un caractère excellent, et passionné pour le grog. Il se querellait toujours avec le contre-maître, et prétendait que le service allait de mal en pis, alors que les officiers subalternes mettaient des chemises blanches et portaient des jabots à ces chemises. Mais le contre-maître ne s'inquiétait pas de telles critiques; il connaissait son devoir, remplissait son devoir, et disait que si le capitaine était content, tout le monde à bord pouvait grommeler jusqu'au lendemain. Quant au maître d'équipage, disait-il, l'homme était un bon marin; mais, élevé sur un bâtiment de charbonnier, on ne pouvait exiger de lui des façons bien élégantes. Au fait, observait-il en tirant le col de sa chemise, faites donc une bourse de soie avec l'oreille d'une truite! Le maître d'équipage était fort bon pour moi et avait

coutume de m'envoyer à mon hamac avant la moitié de mon quart. Jusque là, je me promenais sur le pont avec O'Brien, dont la société me semblait fort agréable, et qui m'apprenait relativement à ma profession tout ce qu'il pouvait m'apprendre. Une nuit, que nous avions le second quart à faire (1), je lui avouai que j'aimerais beaucoup qu'il me contât l'histoire de sa vie. — Je le veux bien, monsieur, me répondit-il; je vous en conterai tout ce que j'en ai retenu; mais j'en ai vraisemblablement oublié la meilleure partie. Il est à présent deux heures moins cinq minutes; nous allons donc lever le loch et le marquer sur le livre, après quoi je vous défilerais un écheveau qui nous empêchera tous deux de dormir. O'Brien alla instruire le maître d'équipage du taux de vitesse dont marchait la frégate, le marqua sur le livre de loch, et revint alors près de moi.

— A présent, mon garçon, je vais, moi, jeter l'ancre sur la drisse de la voile de perroquet; vous pouvez vous-même, pour garantir votre petit individu de papier mâché, vous étendre le long de moi à l'opposé du vent, et je vous dirai tout ce dont il retourne. D'abord et pour commencer, il vous faut savoir que je descends du grand O'Brien Borru, qui était roi dans son temps, comme Fingal l'était avant lui. A propos, vous avez entendu parler de Fingal?

(1) Il y a trois quarts de nuit, le premier de huit heures du soir à minuit, le second de minuit à quatre heures du matin, et le troisième, le quart de diane, de quatre heures à huit. Mêmes divisions pour les quarts de jour. A. M.

— Non, jamais ! répondis-je.

— Quoi ! vous n'avez jamais.... ô meurtre ! où faut-il donc que vous ayez vécu ? Eh bien ! pour vous donner une idée de Fingal , je vous apprendrai d'abord comment Fingal dama le pion à un grand géant écossais, et je passerai ensuite à ma propre histoire. Fingal, ne l'oubliez pas, était un géant lui-même, et le sot ou les sots qui allaient l'insulter étaient aussi sûrs de recevoir des coups de bâton que je le suis de faire cette nuit le second quart. Mais il y avait en Ecosse un géant aussi haut que le grand-mât, plus ou moins, comme nous disons quand nous ne sommes pas bien sûrs ; car par ce moyen nous ne faisons pas de mensonges en pure perte. Or, ce géant écossais entendit parler de Fingal ; il apprit comment Fingal avait rossé une multitude de gens, et se dit : — « Quel est ce Fingal ? Par Jésus ! ajouta-t-il en langue écossaise, je vais me mettre en marche et aller voir de quel bois il se chauffe. Il traversa donc à pied la mer d'Irlande et prit terre à un demi-mille de Belfast ; mais eut-il, chemin faisant, de l'eau par-dessus la tête ! je ne saurais le dire, quoique je soupçonne qu'il dût se mouiller les jambes. Lorsque Fingal sut l'arrivée de ce grand personnage, il eut diablement peur ; car l'Écossais, lui disait-on, le surpassait de plusieurs pieds. Les géants, vous ne l'ignorez pas, ne comptent que par pieds, et ne s'amuse point à calculer les pouces comme nous, pauvres petits, sommes obligés de le faire. Donc,

Fingal se mit à guetter l'Écossais, et, un matin il l'aperçut, c'était à ne pas s'y méprendre, escalader la montagne pour gagner sa demeure. Si Fingal était déjà effrayé, il eut lieu de l'être bien davantage quand il vit le camarade; car celui-ci contemplait l'univers entier du haut de sa grandeur, et ressemblait à un monument qui eût fait un voyage de découverte. Fingal se sauva donc chez lui et appela sa femme Shaya. — Mon amour, lui dit-il, dépêche-toi; voici ce gros escogrife d'Écossais qui escalade la montagne. Cache-moi avec les couvertures, et s'il te demande qui est dans le lit, réponds que c'est le marmot. Fingal se coucha donc dans le lit, et sa femme n'avait eu que le temps de le recouvrir quand arriva l'Écossais. Vainement se baissa-t-il beaucoup, il se cogna encore la tête au linteau de la porte. — Où est cette bête de Fingal? s'écria-t-il en se frottant le front; montrez-le moi, que je lui donne une volée. — Silence! silence! repartit Shaya, vous réveillerez le bambin, et alors celui dont vous parlez vous rosserait à vous en faire mourir s'il arrivait. — Est-ce là le bambin? demanda l'écossais avec surprise, en montrant l'énorme corps qui était enveloppé dans les couvertures. — Oui, sans doute, répondit Shaya, et le bambin de Fingal encore, gardez-vous donc de le réveiller, sans quoi Fingal viendra et dans une minute il vous aura tordu le cou. — Par la croix de St.-André! dit le géant, il est alors temps que je déguerpisse; car si c'est là le marmot je ne serai qu'une

bouchée pour le papa lui-même. Puis il s'élança hors de la maison et ne s'arrêta pour manger ou pour boire que lorsqu'il eut regagné ses propres montagnes, sans compter qu'il se noya presque, car sa précipitation fut si grande qu'il s'orienta tout de travers pour repasser le canal. Fingal, se levant alors, rit beaucoup, comme bien il le pouvait, de son excellente ruse, et là se termine mon histoire sur Fingal. Nous allons, s'il vous plaît, passer à la mienne.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je descends du grand O'Brien, qui était roi dans son temps; mais ce temps est passé. Je m'imagine, comme le monde est une machine qui tourne, que les enfants des enfants de mes enfants peuvent redevenir rois, quoi que la chance ne paraisse plus y être favorable pour le quart d'heure; mais il y a des hauts et des bas pour tout, pour le destin des empires de même que pour la vie isolée d'un homme, et si la roue de la fortune ne cesse de tourner, c'est dans l'intérêt de ceux qui s'en trouvent au rouage le moins élevé, désavantage qui va m'arriver incessamment. Pour abréger un peu, je saute à mon bisaïeul, qui avait à dépenser en vrai gentilhomme qu'il était, dix mille livres de rente par année. A la fin il mourut, et les quatre-cinquièmes de ses dix mille livres de rente furent enterrés avec lui. Mon aïeul suivit son père au bout d'un honnête intervalle, et ne laissa au mien, pour soutenir la dignité de la famille, qu'une centaine d'acres de boues. Je suis le plus jeune d'une couvée de dix enfants, et

du diable si j'ai ou si je dois jamais avoir une obole au-delà de ma paie. Gens qui prétendez descendre de haut, y eut-il jamais au monde famille où l'on soit de plus haut descendu que dans la mienne ? Me voici en effet réduit à une paie de vingt-cinq livres par an, outre la perspective d'être un jour mis en demi-solde, lorsque mon bisaïeul faisait de l'Irlande et des habitants de l'Île tout ce que bon lui semblait. Au surplus, je n'entre, Pierre, dans ces différents détails, que pour vous montrer d'une façon évidente l'excès de ma pénurie, et la force irrésistible du motif qui m'a fait condescendre à entrer au service de Sa Majesté.

Le révérend Mac Grath, chapelain du castel de mon père, m'enseigna les éléments, comme on dit. Je croyais à cette époque ne les connaître que de reste, mais depuis nous avons fait plus ample connaissance. — TERENCE, me dit mon père un jour, qu'est-ce que vous comptez faire ? — Me mettre à table, bien certainement, répondis-je, car je me mourais de faim. — Soit, mon amour, vous dînez encore avec nous aujourd'hui, répliqua mon père ; mais dorénavant, il vous faudra faire quelque chose pour gagner à dîner ; il n'y a plus céans assez de pitance pour vous nourrir tous. Voulez-vous aller voir la mer ? — Je vais tout à l'heure me mettre en route pour lui faire une visite, dis-je, car nous ne demeurions qu'à seize milles irlandais de la côte. Quand j'eus donc achevé mon repas, qui fut court,

faute de pain et de fricot, je descendis, en me promenant, jusqu'à la Crique, pour voir à quoi ressemblait un navire, et le hasard en offrit à mes yeux un d'assez belle taille; car là était mouillé un trois-pont avec un pavillon d'amiral à l'avant. — Seriez-vous assez bon, demandais-je à un marin que je rencontrai sur la jetée, pour me dire quel est ce bâtiment? — C'est la *Reine-Charlotte*, me répondit-il, de cent-vingt canons. Puis, lorsque j'eus examiné les immenses proportions, en le comparant à toutes ces petites barques et à tous ces petits vaisseaux côtiers qui se trouvaient alentour, je demandai naturellement s'il était bien vieux. — Il n'a que trois ans, répliqua le matelot. — Que trois ans! dis-je en moi-même. Navire, mon ami, vous deviendrez beau lorsque vous prendrez de l'âge, si vous grandissez de cette façon-là; vous finirez par être aussi grand que le pic de Bencrow. C'est une montagne que nous avons de nos côtés. Vous voyez, Pierre, je n'étais alors qu'un benêt, comme vous n'en êtes qu'un maintenant; mais, peu à peu, et quand vous aurez eu autant de traverses que moi, vous serez peut-être aussi savant. Je retournai près de mon père, je lui contai tout ce que j'avais vu, et il me répliqua que si j'en avais le désir, je pourrais être aspirant à bord du fameux vaisseau, avec neuf cents hommes sous mes ordres. Il oublia de me dire combien j'en aurais au-dessus de moi, mais je ne laissai pas que de l'apprendre plus tard. Je consentis, et mon père faisant

seller son bidet, alla rendre visite au lord-lieutenant de la province, car il jouissait d'une certaine considération auprès de ce personnage. Le lord-lieutenant parla à l'amiral, qui se trouvait précisément au palais, et le titre d'aspirant me fut accordé. Mon père me fit assez joliment équiper, disant à tous les fournisseurs que leurs mémoires seraient payés sur le premier argent qui me reviendrait pour mes quarts de prises, et par de telles promesses, par de telles sornettes, obtint crédit pour tout ce dont j'avais besoin.

Enfin tout fut prêt; le révérend Mac Grath me donna sa bénédiction, et m'assura que si je mourais comme un O'Brien, il dirait une multitude de messes pour le repos de mon âme. — Puissiez-vous n'en avoir jamais la peine, monsieur, répliquai-je. — Fi! la peine? le plaisir, mon cher enfant, reprit-il, car c'était un homme très poli. Je partis donc avec une grosse malle, mais pas tout à fait aussi pleine qu'elle aurait dû l'être; car ma mère dévalisa une moitié de mon trousseau pour mes frères et mes sœurs. — J'espère vous revoir bientôt, mon père, lui dis-je en le quittant. — J'espère que non, mon cher enfant, me répliqua-t-il; car si vous ne prenez pas le temps de faire fortune, où diable prendrez-vous de quoi vivre? — Après donc beaucoup de déboires, j'arrivai à bord; mais là il fallut me séparer de ma caisse, car je demeurai sur le tillac et elle descendit sous le pont. Il y avait quelque temps que j'étais à

regarder de tous mes yeux autour de moi, lorsqu'on annonça l'arrivée du capitaine et que les officiers vinrent se mettre en rang pour le recevoir. Je désirais l'examiner à mon aise; je me juchai donc sur un canon pour n'être dérangé par personne. Le contre-maître siffla, les soldats de marine présentèrent les armes et les officiers ôtèrent tous leurs chapeaux quand le capitaine parut; puis, les soldats de marine rentrèrent au poste, et chacun se remit à se promener sur le tillac comme auparavant. Pour moi, je trouvai fort drôle d'être à cheval sur un canon, et je restai où j'étais.

— Que faites-vous donc là, petit pandard? dit le capitaine, quand il m'aperçut. — Moi, répliquai-je, je ne fais rien du tout; mais vous, à quel propos traitez-vous un O'Brien de pandard? — Quel est ce garçon? demanda le capitaine au premier lieutenant. M. O'Brien, qui n'est à bord que depuis environ une heure. — Ne savez-vous rien de mieux, reprit le capitaine, en se tournant vers moi, que vous asseoir sûr un canon? — Oh! que si fait, répondis-je, quand il y a quelque chose de meilleur où s'asseoir. — Il ne sait encore rien de rien, monsieur, observa le premier lieutenant. — Alors il faut qu'il apprenne, reprit le capitaine. M. O'Brien, puisqu'il vous a plu de vous percher sur ce canon, vous allez, pour mon plaisir, y demeurer deux heures. Entendez-vous, monsieur, vous caracolerez pendant deux heures sur ce canon. — J'entends, monsieur, répliquai-je;

mais j'ai peur qu'il ne veuille pas bouger sans éperon, quoiqu'il ait parfois du *feu* dans le corps. Le capitaine me tourna le dos et éclata de rire en se rendant vers sa cabine; tous les officiers imitèrent son exemple, et j'en fis moi-même autant, car je ne trouvais pas bien dur de rester assis une heure ou deux, comme je le suis maintenant. Hélas! je m'aperçus bientôt que, semblable à un jeune ours, toutes mes peines étaient à venir. Le premier mois, je ne cessai d'être en querelle et en bataille avec mes camarades; ils m'appelaient l'Irlandais efflanqué, efflanqué! Je l'étais, certes, par suite des coups et des volées que m'administraient continuellement ceux qui étaient plus grands et plus forts que moi. Mais rien ne dure toujours; quand ils virent que je leur rendais taloche pour taloche, ils s'ennuyèrent de ce jeu-là, et me laissèrent tranquille sans se moquer plus longtemps de mon mauvais accent. Bientôt on nous envoya à la rencontre de la flotte Troplente.

— De quelle flotte me parlez-vous là, O'Brien? demandais-je.

— De la flotte Troplente, vous dis-je, ainsi appelée, je crois, parce qu'elle ne sortit pas assez vite du port, maudite soit-elle; et nous croisâmes en face du cap See-see, pendant je ne sais combien de mois, sans pouvoir jamais distinguer autre chose des vaisseaux ennemis que le bout des mâts. Mais j'oubliais de vous dire qu'il m'arriva encore une mauvaise affaire avant que nous ne missions à la voile. Je me

trouvais un jour de quart au moment qu'on siffla le dîner, et comme mes camarades avaient l'indélicatesse de ne pas penser aux amis absents, je pris la liberté de descendre me mettre à table. Mais le capitaine vint à bord, et il n'y eut pas de mousses, pas de cordes, pas d'officiers pour le recevoir. Il monta sur le tillac, écumant de rage, car sa dignité était compromise, et demanda quel était l'aspirant de quart. — M. O'Brien, répondit-on d'une seule voix. — Du diable si cela est, m'écriai-je, j'ai fait le quart du matin. — Et qui vous a relevé, monsieur ? répliqua le premier lieutenant. — Pas un chat, monsieur ; car ils étaient tous trop occupés de leur porc et de leur bœuf. — Pourquoi alors avez-vous laissé le pont sans une âme ? — Parce que, si j'y étais resté, monsieur, mon estomac ne s'en serait pas trouvé trop bien. — Voyez-vous ces traversins de hune, monsieur ? me demanda le capitaine qui avait entendu le commencement de l'entretien. — Sont-ce ces petits morceaux de bois là-haut que vous voulez dire, capitaine ? — Oui, monsieur ; montez-y sur-le-champ et n'en redescendez que quand il me plaira de vous permettre d'en redescendre. Vous avez besoin qu'on vous ramène au bon sens, jeune homme, sans quoi le navire de Sa Majesté ne vous offrirait pas une belle perspective. — Pour ce qui est de perspective, je crois que je n'en vais pas manquer tout à l'heure, répliquai-je ; mais comme il vous plaira, capitaine. Sur ce, je m'en allai, comme je l'ai fait

bien des fois depuis, et comme vous le ferez souvent, Pierre, jouir par la même occasion du bonheur de respirer un air pur et de réfléchir sur soi-même.

A la fin, je me plus beaucoup mieux aux manières et aux coutumes des gens de mer; quand j'eus croisé quatorze mois à hauteur du cap See-sec, on me regarda comme un fort gentil petit aspirant; et mes camarades, au moins tous ceux que je pouvais rosser, ce qui en était la majeure partie, me témoignèrent un très grand respect. La première fois que je remis pied à terre, ce fut à Minorque, et peu s'en fallut que je ne misse aussi le pied dedans, comme on dit, car je fus presque tué pour hérésie, et ne me sauvai qu'en prouvant que j'étais bon catholique, ce qui démontre que la religion est d'un grand secours dans la détresse, comme notre chapelain, le révérend MacGrath, avait l'habitude de le dire. Plusieurs d'entre nous se rendirent à terre, et après avoir dîné d'un dindon rôti, truffé, d'un pouding aux raisins, car tout le reste était accommodé à l'huile et nous n'en pouvions manger; après avoir bu assez de vin pour mettre à flot un petit canot, nous demandâmes des baudets pour nous livrer un peu à l'exercice équestre. Les uns n'avançaient qu'à reculons, les autres se dressaient sur les jambes de derrière, et alors ce n'étaient plus les montures, mais leurs cavaliers qui reculaient; quelques-uns ne voulaient pas aller du tout; quant au mien, il allait à merveille.... et où diable croyez-vous qu'il alla? Hé bien! dans l'église

qui était alors remplie de fidèles. La pauvre bête se mourait de soif et avait senti de l'eau. Dès qu'il fut entré, vainement m'épuisai-je à le tirer et à le retenir, il enfonça la tête dans le bénitier et but toute l'eau bénite. Quoique je pense qu'à voir combien peu de chrétiens ont de piété, vous ne pouvez pas en attendre beaucoup d'un âne, je fus néanmoins fort scandalisé d'un tel sacrilège et je ne m'en dissimulai pas les conséquences. Ce n'était point sans raison, car les fidèles furent autant saisis d'horreur qu'ils pouvaient l'être, vu que le maudit animal n'avait guère avalé moins d'eau bénite qu'il n'en aurait fallu pour purifier la ville entière de Port-Mahon, avec ses faubourgs et sa banlieue. Ils étaient à genoux lorsque l'accident arriva ; ils se relevèrent soudain et se saisirent de moi en invoquant tous les saints du calendrier. Quoique je comprisse ce dont ils avaient à se plaindre, je ne savais pas un mot de leur langue pour défendre ma vie, et je fus presque mis en pièces avant que les prêtres n'intervinssent. Sentant tout le péril de ma position, je passai le doigt sur le nez encore humide de l'âne, je me signai, et me précipitant aux pieds des prêtres, je récitai le *meâ culpâ*, ainsi que tous les bons catholiques le récitent. Ce n'était pourtant pas ma faute, comme je l'ai déjà dit, car je m'étais consumé en efforts et j'avais tellement tiré la bride que les bras m'en faisaient mal. Les prêtres reconnurent à mon signe de croix que j'étais bon catholique, et pensèrent que le baudet seul était

fautif de la méprise. Ils ordonnèrent à la foule de se calmer, et envoyèrent quérir un interprète; alors j'expliquai toute l'histoire. Ils me donnèrent l'absolution pour le crime qu'avait commis l'âne; et, à partir de ce moment, comme il était fort rare de rencontrer un bon chrétien dans un officier anglais, je fus en grande faveur pendant mon séjour à Minorque, y vivant dans l'abondance, ne payant plus rien, et heureux comme l'oiseau sur la branche. Aussi me liai-je d'amitié avec le baudet à qui j'étais redevable de toutes ces douceurs; je le louai chaque jour et je galopai sur son dos à travers toute l'île. Mais, à la fin, je me rappelai que j'avais en quelque sorte rompu mon ban, car je me trouvais si bien à terre, que j'avais complètement oublié n'avoir qu'une permission de vingt-quatre heures, et je ne m'en serais pas souvenu si tôt, sans un détachement de soldats de marine, qui, caporal en tête, me prirent au collet et m'arrachèrent de dessus mon âne.

Je fus emmené à bord et mis aux arrêts pour mon inconduite. Or, Pierre, je ne connais rien de plus agréable que d'être mis aux arrêts. N'avoir tout le long du jour autre chose à faire qu'à manger, à boire, à se délasser; seulement n'être pas libre de monter sur le tillac, endroit qu'un aspirant aime le moins! Si c'était là me punir plus sévèrement, ou si le capitaine m'oublia tout à fait, je l'ignore; mais deux mois environ s'écoulèrent avant que je ne fusse mandé dans la cabine. Là, avec un terrible fronce-

ment de sourcils, il me dit qu'il espérait que mon châtement me serait une leçon et que je pourrais dès lors reprendre mon service. — Excusez, capitaine, répliquai-je ; mais je ne crois pas avoir encore été suffisamment puni. — Je suis charmé de vous voir tant de repentir, reprit-il, mais je vous pardonne. Tâchez donc de ne pas m'obliger à vous mettre aux arrêts de nouveau. Comme il n'y avait pas moyen de lui persuader qu'il m'y laissât, il me fallut reprendre mon service; mais je me promis de faire quelque nouvelle sottise dès que l'occasion...

— Voile à tribord ! cria l'homme de vigie.

— Fort bien, répliqua le maître d'équipage; M. O'Brien ! où est M. O'Brien ?

— Est-ce moi que vous demandez, monsieur ? dit O'Brien, en ne se présentant qu'après au maître d'équipage, car il avait été si long-temps assis sur la drisse de la voile de perroquet, qu'il était comme enclavé et n'avait pu se lever aussitôt.

— Oui, monsieur, montez, s'il vous plait, au grand mât et voyez quel est le navire.

— Oui, monsieur, répondit O'Brien. — Et vous, M. Simple, continua le maître d'équipage, descendez et rapportez-moi mon verre de nuit.

— Oui, monsieur, répondis-je. Je n'avais aucune idée d'un verre de nuit ; mais comme j'avais remarqué que vers la même heure son domestique lui apportait un verre de grog, je m'estimai fort heureux de savoir ce qu'il voulait dire. — Prenez garde de le

briser, M. Simple. — Oh ! alors , pensai-je , j'avais deviné juste ; il veut boire un coup. Je descendis donc , je réveillai le munitionnaire, et le priai de me donner un verre de grog pour M. Doball. Le munitionnaire se leva en chemise , prépara le grog , me le remit , et je le montai soigneusement au gaillard d'arrière.

Pendant mon absence , le maître d'équipage avait prévenu le capitaine , et conformément à ses ordres, O'Brien était allé prévenir le premier lieutenant ; lorsque j'atteignis le haut de l'échelle ils étaient tous deux sur le tillac. Pendant que je montais , j'entendis le maître d'équipage dire : — J'ai envoyé le jeune Simple me chercher mon verre de nuit ; mais il est si long-temps que je suppose qu'il aura fait quelque bétise. Il est à moitié niais. — Je réclame , s'écria M. Falcon à l'instant où je mettais le pied sur le gaillard d'arrière. Il ne l'est aucunement. — Permis d'en douter. Oh ! mais , le voici. Pourquoi avez-vous tant tardé , M. Simple ? Où est mon verre de nuit ?

— Je vous l'apporte , monsieur , répondis-je en lui présentant le verre de grog ; j'ai dit au munitionnaire de le préparer fort. Le capitaine et le premier lieutenant éclatèrent de rire , car M. Doball était connu pour aimer passionnément le grog. M. Savage se promena à l'écart pour dissimuler un peu sa gaieté ; mais M. Falcon resta. M. Doball était furieux. — Ne vous disais-je pas qu'il était à moitié niais ? cria-t-il au premier lieutenant. — En tout

cas, répondit M. Falcon, je n'accorde point qu'il se soit montré tel en cette circonstance, car il a envoyé une balle dans le but. M. Falcon rejoignit alors le capitaine, et ils s'éloignèrent tous deux en riant. — Mettez cela sur le cabestan, monsieur, me dit le contre-maître d'une voix irritée, et tôt ou tard vous serez puni. Grande était ma surprise, et je ne savais pas au juste si j'avais bien ou mal fait; au reste, pensai-je en moi-même, j'ai fait pour le mieux; je mis donc le verre sur le cabestan, et je me promenai de mon côté du tillac. Comme le capitaine et le premier lieutenant redescendaient chez eux, O'Brien reparut. — Quel est le navire? lui dis-je.

— Je crois dans toute la sincérité de mon âme que c'est une de vos machines à bain qui gagne la côte d'Angleterre avec des dépêches, répondit-il.

— Une machine à bain! repris-je. Eh! je pensais qu'on les tirait toutes sur la rive.

— C'est l'usage de Brighton; mais celles-ci sont faites pour rester sur l'eau.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elles peuvent toucher le fond, sans doute; et je vous réponds qu'elles ne s'en gênent pas. Mais je ne veux pas me moquer de vous plus longtemps, mon Pierre; je parlais allégoriquement tout-à-l'heure, ce qui, je crois, signifie dire un monstreux mensonge. C'est un brick anglais de dix canons, si je ne me trompe.

Je contai alors à O'Brien l'affaire du verre de nuit

et la colère du maître d'équipage contre moi. O'Brien, après avoir ri de bon cœur, m'engagea à ne pas m'inquiéter, mais à me tenir dans le dalot et à examiner l'individu. — Un verre de grog est une amorce autour de laquelle il jouera jusqu'à ce qu'il l'avale. Quand vous le verrez y porter les lèvres, approchez-vous de lui hardiment, demandez-lui pardon de l'avoir offensé, et alors, s'il est bon chrétien, comme je crois qu'il l'est, il vous pardonnera.

L'avis me sembla fort bon, et je me plaçai aux aguets à l'opposé du vent. Je remarquai que le maître d'équipage, tout en se promenant, raccourcissait chaque fois l'espace qu'il parcourait; enfin il fit halte en face du cabestan et considéra le grog. Il hésita une demi-minute, puis empoigna le verre, et en but la moitié. Le grog était très fort, et il s'interrompit pour reprendre haleine. Je crus que c'était le bon moment, et j'allai à lui. Il avait encore le verre à la bouche; et, avant qu'il pût me voir : — J'espère, monsieur, lui dis-je, que vous me pardonnerez. Je n'avais jamais entendu parler d'un télescope de nuit, et je savais que vous étiez las et aviez besoin de boire quelque chose pour vous rafraîchir. — Eh bien ! M. Simple, me répondit-il après avoir achevé le verre non sans un profond soupir de satisfaction, puisque vous ne songiez pas à mal, je vous pardonne pour cette fois; mais ayez soin, quand vous apporterez jamais un autre verre de grog, que ce ne soit en présence ni du capitaine ni du premier

lieutenant. Je le lui promis fermement, et m'éloignai fort joyeux d'avoir apaisé sa colère, mais plus encore d'avoir entendu M. Falcon dire que ma conduite en cette circonstance n'avait pas été celle d'un niais.

A la fin notre quart s'acheva, et je fus relevé vers quatre heures par l'aspirant du quart de diane. Il est fort désagréable de ne pas l'être à temps; mais lorsque ce désagrement m'arrivait et que je disais un mot, j'étais sûr de recevoir le lendemain sous un prétexte ou sous un autre une bonne volée. D'autre part, l'aspirant que je relevais était aussi plus fort que moi, et si je ne quittais pas mon hamac avant minuit, il me restait encore des taloches de ce côté-là; en sorte que, grâce à mes deux camarades, je faisais beaucoup plus que mon temps de quart, excepté quand le maître d'équipage m'envoyait dormir avant la fin.

CHAPITRE XIII.

Le premier lieutenant fait une prescription pour un de ses malades, prescription qui ne consiste qu'à respirer de l'éther. — O'Brien m'achève l'histoire de sa vie, laquelle dément d'une triste façon le proverbe : « plus on est de fous, plus on est de rieurs. » Pour avoir mis à bord une paire de bottes neuves, leur propriétaire se trouve forcé de les user à terre. — Au retour d'un bal, il arrive à O'Brien un terrible accident.

Le lendemain j'étais sur le pont dès les sept heures pour veiller à ce qu'on serrât les hamacs, et je vis M. Falcon, notre premier lieutenant, prescrire un remède de sa façon pour guérir un mousse de perroquet d'artimon du défaut de fumer. C'était une

chose pour laquelle il avait une grande horreur ; et s'il souffrait néanmoins que les hommes fumassent dans la cuisine ou mâchassent du tabac, il empêchait les mousses, c'est-à-dire des jeunes gens d'une vingtaine d'années au plus, d'en contracter l'habitude de trop bonne heure. Comme le mousse passait à côté de lui sur le tillac, le premier lieutenant trouva qu'il sentait la pipe. — Quoi ! Neill, vous avez fumé, lui dit-il ; vous savez pourtant, je pense, que je ne permets pas l'usage du tabac à des bambins comme vous.

— Excusez, monsieur, répondit le coupable, c'est que j'ai des vers, et on dit que fumer est bon pour les détruire.

— Bon pour les détruire ! oui, fort bon pour eux, mais fort mauvais pour vous. En effet, mon cher ami, avec votre tabac vous les engraissez à devenir gros comme des anguilles de mer ; la chaleur est ce que les vers adorent ; mais le froid, le froid les tue net. Je vais vous guérir, moi ; quartier-maître, écoutez : promenez-vous avec ce mousse d'un bout à l'autre du passavant, et chaque fois que vous arriverez en face du grand écouet, tournez-lui la figure au vent, pincez-le fort par la nuque du cou de manière qu'il ouvre une bouche large comme un four, tenez-le en cet état, et laissez l'air froid lui souffler dans la gorge pendant que vous compterez jusqu'à dix ; redescendez alors, et quand vous reviendrez sur vos pas, recommencez l'opération comme aupara-

vant. C'est le froid, mon pauvre garçon, et non le tabac, qui tue les vers; je m'étonne qu'avec votre remède vous ne soyez pas déjà mort.

Le quartier-maître, qui, comme tous les marins, aimait la plaisanterie, empoigna le gamin, et dès qu'ils furent arrivés ensemble à l'endroit indiqué, il lui pinça le cou de manière à lui faire ouvrir la bouche, ne fût-ce que pour beugler de douleur. La brise était fort violente et lui soufflait avec tant de force entre les deux mâchoires qu'il était obligé de tenir ouvertes, qu'on l'entendait réellement s'engouffrer dans la gorge du malheureux. Il lui fallut à chaque tour de promenade se rafraîchir ainsi les intestins pendant deux heures. Le premier lieutenant l'envoya alors chercher. — Je crois, lui dit-il, que tous vos vers devraient maintenant être morts; mais s'ils ne l'étaient pas, au lieu de recourir à vos mauvais remèdes, venez prendre une nouvelle dose du mien. Le mousse fut de la même opinion que le premier lieutenant, et ne se plaignit plus jamais d'être tourmenté des vers.

Une des nuits suivantes, que nous faisons encore le second quart, O'Brien me continua son histoire.

— Où en étais-je resté? me dit-il.

— Au moment où votre capitaine avait levé vos arrêts, lui répondis-je.

— Oui, c'est bien là; et ce fut sans beaucoup de plaisir que je repris mon service. Néanmoins, je ne pouvais m'en dispenser; je me remis donc à me pro-

mener comme avant d'un bout à l'autre du pont, les mains dans mes poches, rêvant de la vieille Irlande et de mon bisaïeul O'Brien Borru. Je me conduisis en véritable gentilhomme et ne fis pas de nouvelles sottises jusqu'au jour où la flotte mouilla dans la baie de Cork, et où je me trouvai à quelques milles seulement du château de mon père. Vous me devinez, n'est-il pas vrai ? A peine l'ancre eut-elle touché le fond, que je me rendis auprès du premier lieutenant et lui demandai la permission d'aller à terre. Or, le premier lieutenant n'était pas de très bonne humeur, par suite d'une semonce que le capitaine venait de lui donner pour n'avoir pas rempli certains ordres d'une manière satisfaisante. Aussi, me répondit-il, d'un ton bourru, que je ne quitterais pas le vaisseau. — Malheur ! m'écriai-je à part moi, nous verrons bien ! J'allai en conséquence trouver le capitaine, et portant la main à mon chapeau, je lui exposai que j'avais un père, une mère, plus un joli essaim de frères et de sœurs, qui tous se mouraient d'envie de me voir, et que j'espérais bien qu'il ne me refuserait pas la permission de satisfaire au plus vif de leurs désirs. — Demandez au premier lieutenant, me répondit-il, et déjà il s'éloignait. — Je l'ai fait, monsieur, répliquai-je, et il m'a répondu que du diable si je mettrais un pied à terre. — Alors votre conduite a été mauvaise, jeune homme. — Nullement, capitaine Willis ; c'est le premier lieutenant qui s'est mal conduit. — Que signifie ce langage,

monsieur? s'écria-t-il avec colère. — Eh bien! capitaine, ne vient-il pas de se mal conduire en ne remplissant pas son devoir de manière à vous contenter? Ne l'avez-vous pas semoncé tout à l'heure comme il le méritait? N'est-il pas maussade à cause de la réprimande que vous lui avez faite? Enfin, n'est-ce point là le motif pour lequel je ne puis aller à terre? Vous voyez, Votre Honneur, que j'ai seulement dit la stricte vérité : c'est la conduite du lieutenant, et non la mienne, qui a été répréhensible. J'espère donc, capitaine, que vous accéderez à ma demande, et que pour l'amour de Dieu, vous serez ému de la tendresse filiale et fraternelle qui m'embrase le cœur. — Avez-vous des griefs à reprocher à M. O'Brien? demanda le capitaine au premier lieutenant qui vint sur le gaillard d'arrière. — Pas plus qu'aux aspirants en général; mais je crois qu'il n'est pas d'usage que des officiers sollicitent l'autorisation de se rendre à terre avant qu'on n'ait ferlé les voiles et cargué les vergues. — En effet, répliqua le capitaine; donc, M. O'Brien, il vous faut attendre qu'on appelle le quart, et alors, si vous adressez votre requête au premier lieutenant, je ne doute pas qu'il ne vous permette d'aller voir les personnes qui vous sont chères. — Mille remerciements, monsieur! m'écriai-je, et je souhaitai avec ardeur qu'on en finît le plus tôt possible avec toutes les voiles et toutes les vergues, car mon cœur battait à me rompre la poitrine, et je crois que si on m'avait arrêté plus long-

temps, il se serait lancé sur le rivage avant moi.

Il me sembla avoir excellé d'adresse dans cette affaire; néanmoins je ne fus jamais plus insensé de ma vie, car je n'avais nul besoin de me tant presser d'aller à terre, et le premier lieutenant ne me pardonna jamais d'en avoir appelé au capitaine..., mais plus tard nous reviendrons sur ce chapitre là. La permission de quitter le navire me fut enfin accordée du bout des dents, et je partis comme une bombe. Dans l'excès de ma précipitation, je louai une charrette pour me faire mener chez mon père. — Est-ce O'Brien de Ballyhinch que vous voulez dire? me demanda le marmot qui conduisait le cheval. — Sans doute, répondis-je; et comment se porte-t-il? comment va toute la noble famille des O'Brien? — Pas mal; sauf pourtant le jeune Tim qui, l'autre soir à la foire a attrapé une petite contusion à la tête, et qui garde maintenant la maison et le lit sans être en état de boire ni de manger; mais les médecins ont bien espoir de le guérir, car tous les O'Brien sont connus pour avoir la caboche dure. — Que prétendez-vous dire par là, insolent! Mais ce pauvre Tim, comment a-t-il fait son compte? Est-ce qu'on s'est battu à la foire? — Battu? pas précisément; un peu de tapage, trois morts, et voilà tout. — Ah! ça, mais gredin, pourquoi ne suis-tu pas la route qui est devant toi? m'écriai-je en voyant qu'il détournait à gauche. — J'ai mes raisons, votre honneur, me répondit-il; je me suis fait une règle de ne plus passer

près du château ; j'ai perdu un ami de ce côté là, et quand j'y passe, son souvenir me rend triste. — Comment la chose est-elle donc arrivée ? — Par pur accident, votre honneur ; on y a pendu mon pauvre frère Patrice, parce qu'il ne savait pas trop bien l'arithmétique. — Alors il aurait dû aller à une meilleure école. — Oui, j'ai idée que celle où il a fait son éducation n'était pas excellente, répliqua-t-il avec un soupir. Il était marchand de bestiaux, votre honneur, et un jour, d'une façon ou d'une autre, il se trouva avoir une vache de trop ; le tout pour ne pas savoir compter, votre honneur. Maudit soit son maître d'école ! — Tout cela peut être vrai, et puisse l'âme de ton frère reposer tranquille ! mais je ne vois pas pourquoi, même par un tel motif, vous me feriez faire un détour de deux milles lorsque je suis si pressé ? — Est-ce que votre honneur se presse tant d'arriver chez lui ? Je me figure qu'on y mettra moins d'empressement à vous voir. — D'abord, qui vous a dit que je me nomme O'Brien, animal ? Ensuite, osez-vous dire que mes parents ne m'accueilleront pas avec joie ? — Excusez, votre honneur, c'était une idée à moi ; mais n'en parlons plus. Tout ce que je sais, c'est que le révérend Mac Grath, qui me donne l'absolution, m'a dit l'autre jour que je devrais bien lui régler son petit compte et non faire des dettes, puis me sauver comme TERENCE O'Brien, qui s'en était allé sur mer sans payer ni ses chemises ni ses souliers, ni ses bas, ni le reste, et qui terminerait

ses jours à une potence, aussi sûr que St-Patrice traversa le Liffey à la nage avec sa tête sous le bras. — Malheur au révérend Mac Grath ! m'écriai-je. Que le diable me brûle, mais je me vengerai de lui !

Ainsi causant, nous arrivâmes à la porte de la maison de mon père ; je payai la voiture, et j'entrai. Il y avait là mon père et ma mère, tous mes frères et toutes mes sœurs, excepté Tim qui, effectivement, était au lit et qui mourut le lendemain, et cette brute de révérend Mac Grath par dessus le marché. Quand ma mère me vit, elle accourut à moi et m'embrassa en me mouillant le visage de ses larmes, puis elle essuya ses yeux et alla se rasseoir ; mais, du reste, personne ne me souhaita le bonjour, personne ne m'ouvrit la bouche. — Assurément, pensai-je, il y a ici quelque petite erreur ; mais je ne soufflai mot. A la fin ils retrouvèrent tous l'usage de la parole pour me lancer un reproche. Ce fut mon père qui commença. — N'êtes-vous pas honteux, TERENCE O'BRIEN ? s'écria-t-il. — N'êtes-vous pas honteux, TERENCE O'BRIEN ? s'écria le révérend Mac Grath. — N'êtes-vous pas honteux, TERENCE O'BRIEN ? s'écrièrent en chœur tous mes frères et toutes mes sœurs, tandis que ma pauvre mère mit son tablier sur ses yeux et garda le silence. — Du diable si je suis aucunement honteux de moi-même, mais je le suis certes pour vous, répondis-je, qui me traitez de cette manière. Que signifient et votre accueil et vos discours ? — N'a-t-on pas saisi mes deux vaches pour payer votre

trousseau, pendard? cria mon père. — N'a-t-on pas saisi le foin pour payer vos souliers et vos bas? cria le révérend Mac Grath. — N'a-t-on pas saisi le cochon pour payer votre vilain chapeau? cria l'ainée de mes sœurs. — N'a-t-on pas saisi mes poules pour payer votre poignard? cria la plus jeune. — Et aussi tous les meilleurs de nos meubles pour payer vos chemises blanches et vos cravates noires? cria Mor-dock mon frère. — Et depuis ce temps ne mourons-nous pas de faim? crièrent-ils tous. Oh! oh! fit ma mère. — Ils ont le diable au corps, dis-je, quand ils eurent tous fini; assurément je suis fâché de vos peines, mais à moi n'en est pas la faute. Mon père, n'est-ce pas vous qui m'avez fait marin? — Oui, pendard; mais ne promîtes-vous pas, ou, ce qui est une seule et même chose, ne promis-je pas pour vous que sur l'argent de vos prises vous solderiez tous les mémoires? Et où est cet argent? Répondez, où est-il, TERENCE O'Brien? — Où il est! mon père, je vais vous le dire; il est aux cent prochaines fêtes de Noël... à venir, mais pas encore venu. — Parlez-lui, révérend Mac Grath, dit mon père. — N'est-ce point un mensonge, TERENCE O'Brien, que vous débitez là à l'auteur de vos jours? me demanda le révérend Mac Grath. — Non, mais la vérité toute pure, mon révérend; et s'il vous plaisait de mourir demain, du diable si j'aurais un schelling à mettre dans votre tombe pour vous porter bonheur, sauf ces trois ou quatre ci que vous pouvez partager entre vous; et je les jetai sur le carreau.

— TERENCE O'Brien, reprit le révérend Mac Grath, c'est l'absolution qu'il vous faudra recevoir demain, après tous vos péchés et toutes vos fautes ; mais du diable si je vous la donne ; attrapez !

— Révérend Mac Grath, répliquai-je avec colère , vous ne refuserez pas votre absolution , car je ne vous la demanderai pas. Attrapez à votre tour !

— Alors vous perdrez votre part du ciel , car je ne vous y ferai pas entrer , monstre odieux que vous êtes ! Attrapez encore.

— Si le ciel ne devait pas être meilleur qu'un hamac d'aspirant, j'aimerais tout aussi bien ne pas en franchir le seuil ; mais je m'y faufile en dépit de vous. Attrapez , révérend Mac Grath !

— Et qui sauvera votre âme , qui vous ouvrira le paradis , à moins que je ne m'en donne la peine , misérable vaurien ? Mais je pourvoirai à votre damnation. Attrapez, TERENCE O'Brien.

— En ce cas je me ferai protestant et maudirai le pape. Attrapez , révérend Mac Grath !

A cette dernière de mes bordées , mon père et tous mes frères et sœurs poussèrent des cris d'horreur, ma mère fondit en larmes. Le révérend Mac Grath empoigna le vase à l'eau bénite , et y enfonçant le petit balai , se mit à asperger la chambre , aspersion qu'il accompagna d'une prière latine, tandis que tous les autres m'agonisaient d'injures. A la fin, mon père, saisissant l'escabeau sur lequel il était assis , me le lança à la tête. Je me dérangeai, et le meuble alla

heurter le révérend Mac Grath qui en ce moment-là chantait son grimoire en se promenant derrière moi. Le pauvre homme fut renversé du coup. Je ne me dissimulai pas que tout dès lors était fini pour moi ; je sautai donc par-dessus le révérend , et j'enfilai la porte. — Bonsoir à tous, m'écriai-je, et puissiez-vous avoir de meilleures manières quand le hasard nous réunira de nouveau ; après quoi, je m'en revins le plus vite que je pus vers le navire.

Pendant le trajet je fis d'assez tristes réflexions sur les événements de la journée. Je n'avais pas besoin, pensai-je, de mettre un si maudit acharnement à obtenir la permission d'aller voir ma famille, et de blesser par là le premier lieutenant. Je fus aussi très fâché des discours que j'avais tenus au chapelain, car ma conscience me reprochait amèrement d'être allé jusqu'à dire que j'embrasserais la foi protestante, ce que je n'eus, et n'aurai jamais l'intention de faire ; au contraire, je veux vivre et mourir bon catholique, comme tous mes ancêtres l'ont fait avant moi, et comme mes descendants le feront, je l'espère, de générations en générations. Donc, j'arrivai à bord, et le premier lieutenant fut très rébarbatif. Je me flattai qu'il s'adoucirait, mais il n'en fit rien, et il continua à me traiter si mal, que je résolus de quitter le vaisseau. Je n'y manquai pas dès que nous mouillâmes dans la baie de Cawsand. Le capitaine accepta ma démission, car je lui comptai le fond de l'affaire, et il vit que je disais la vérité. Il me recommanda donc

au capitaine d'une guenon de frégate, qui avait besoin d'aspirants.

— Qu'entendez-vous par une guenon de frégate? demandai-je à O'Brien.

— J'entends, me répondit-il, un de ces méchants vaisseaux à vingt-huit canons, et je les appelle ainsi parce qu'il y a autant de différence entre eux, et une véritable frégate, comme celle où nous sommes, qu'entre un baudet et un cheval de race. Eh! bien, le navire en question ne fut pas plus tôt entré dans le bassin de l'arsenal pour recevoir son lest, que notre capitaine y arriva; c'était un homme petit, maigre, et mince, mais fort pesant néanmoins, car il apporta avec lui une énorme paire de balances, et pesa tout ce qui fut mis à bord. Son véritable nom m'échappe; mais les matelots l'avaient baptisé capitaine Savoir-le-poids. Il avait un grand registre où il écrivit le poids du lest, celui des munitions, de l'eau, des vivres, du charbon, des agrès en place ou de rechange, des cables, et de tout le reste. Puis il pesa tous les hommes de l'équipage, tous les aspirants avec leurs malles, tous les officiers avec tout ce qui leur appartenait; enfin il se pesa lui-même, ce qui n'augmenta point la somme totale de beaucoup. Je ne vous dirai pas au juste pourquoi il se donnait tant de peine; mais il parlait sans assez des centres de gravité, de déplacement des fluides et le Seigneur sait de quoi encore. Je m'imagine que c'était pour trouver la longitude, de manière ou d'autre; mais

je ne restai pas assez long-temps dans la sienne pour découvrir le fin mot. Un jour en effet j'apportai à bord une paire de bottes neuves dont j'oubliai de faire la déclaration pour qu'on les pesât dans les balances qui étaient toujours suspendues proche l'escalier ; et j'ignore si ce fut que le capitaine craignit qu'elles ne fissent couler son navire, ou toute autre raison, mais il m'ordonna de déguerpir au plus tôt , et je me retrouvai sans boussole ni gouvernail. J'empaquetai mes effets, je m'en allai à terre, et mettant de dépit mes bottes neuves, je les traînai de Plymouth au port et du port à Plymouth, jusqu'à ce que je fusse las , pour les punir ; aussi usai-je les coquines en une quinzaine.

Un jour que j'étais au chantier, je vis dans le bassin un deux-ponts qui venait d'être fini , et je demandai qui en devait être le capitaine. On me répondit qu'il se nommait O'Connor. Tiens, c'est un de mes compatriotes, pensai-je, et je vais tenter fortune. Je me rendis donc à l'hôtel de Goud , où il logeait , et je sollicitai la faveur d'une audience. Il me reçut, et je lui expliquai , après ma plus belle révérence, que , me nommant O'Brien , je venais m'engager comme volontaire sur son navire. Il avait par hasard des vacances dans les cadres de son équipage , et charmé de mon accent, me demanda sur quels vaisseaux j'avais servi. Je les nommai, en ne cachant pas pourquoi je quittai le premier ; et c'était parce qu'on ne voulait pas que j'y restasse. Je contai alors

l'histoire des bottes; il m'adressa diverses questions, trouva que j'y avais répondu la vérité, et me nomma au grade de maître d'équipage en second. Nous fûmes envoyés sur les côtes de l'Amérique du Sud, et les vents alizés nous y retinrent quelque temps. N'importe, car j'aimais beaucoup le capitaine et les officiers, et ce qui valait encore mieux, nous faisions de bonnes prises. Mais d'une manière ou d'une autre, je n'ai jamais eu le bonheur de demeurer long-temps à bord d'un même vaisseau, et ce ne fut pas ma faute, du moins dans cette circonstance-ci. Tout alla aussi bien que possible, jusqu'à ce qu'un jour le capitaine nous menât à terre pour un bal, dans un des plus paisibles districts. Nous passâmes une soirée délicieuse; mais le hasard voulut que j'eusse à faire le quart de diane et à veiller au nettoyage des ponts. Comme je n'ai jamais négligé mon service, je partis vers trois heures du matin, au moment où le jour se levait, pour regagner le navire. Je côtoyais les sables en songeant à une jolie fille avec qui j'avais dansé, et déjà j'étais à moitié chemin, lorsque trois bandits de soldats espagnols sortirent de derrière un rocher et m'attaquèrent avec leurs sabres et leurs baïonnettes. Je n'avais que mon poignard, mais je n'étais pas homme à me laisser éventrer pour rien; je les combattis donc aussi long-temps que je pus. J'achevai un des misérables, mais à la fin ils m'achevèrent, car une baïonnette me traversa le corps, et je ne me souviens pas du reste. Or, il paraît, car je ne

puis parler que par supposition , qu'après m'avoir tué , ils me mirent nu comme ver , m'ensevelirent dans le sable , et emportèrent avec eux le cadavre de leur camarade , j'ai donc été... mort et enterré...

— Mais, O'Brien ! m'écriai-je.

— Paix ! retenez votre langue ; vous n'êtes pas encore à la fin. Il y avait une heure que j'étais enterré , mais pas fort profondément , à ce qu'il paraît , car les bandits s'étaient trop dépêchés , lorsqu'un pêcheur et sa fille vinrent à passer le long du rivage en se rendant à leur barque ; et la fille , que Dieu la bénisse ! me fit la faveur de me marcher en plein sur le nez. Elle n'avait , jusque-là jamais marché probablement sur un nez d'Irlandais , car elle en fut toute surprise , et baissa les yeux pour voir ce que c'était ; mais ne voyant rien , elle tâta de nouveau avec son pied , puis écarta le sable avec ses mains et aperçut ma jolie figure , j'étais tout chaud et je respirais encore , car le sable avait arrêté le sang et empêché qu'il ne coulât jusqu'à la dernière goutte. Le pêcheur me déterra , me mit sur son dos et m'emporta à la maison où le capitaine et ses officiers dansaient toujours. Lorsqu'il m'introduisit dans la salle du bal , les dames poussèrent des hauts cris , non parce qu'on m'avait assassiné , ce à quoi elles sont accoutumées dans ces pays-là , mais parce que j'étais nu , ce qu'elles regardaient comme une affaire beaucoup plus sérieuse. On me coucha , une barque envoyée à bord ramena notre chirurgien , et au bout

de quelques heures, je pus parler et donner des détails sur l'accident. Mais j'étais encore trop mal pour me bouger quand le vaisseau mit à la voile, ce qu'il fut obligé de faire un ou deux jours après ; le capitaine me donna donc un congé et me laissa chez ses amis. C'était une famille française , et j'y restai six mois avant de pouvoir, faute d'occasion, regagner la terre natale. Pendant ce temps , j'appris le français et une fort jolie dose d'espagnol par-dessus le marché. De retour en Angleterre, je trouvai que les prises avaient été vendues et que l'argent allait être distribué. Je produisis mon certificat et je reçus cent-soixante-sept livres pour ma part. — Enfin, pensai-je, voilà donc qui commence !

Je ne tins jamais deux fois en ma vie pareille somme entre mes mains ; mais j'espère que bientôt ce bonheur m'arrivera encore. Je l'étais sur la table dès que je fus rentré chez moi, je la considérai longtemps , et alors : voyons , TERENCE O'BRIEN , me dis-je, garderas-tu cet argent pour toi, ou l'enverras-tu à ta famille ? Je songeai d'abord au révérend Mac Grath ainsi qu'à l'escabeau qu'on m'avait jeté à la tête, et peu s'en fallut que je ne remis le tout dans ma poche. Mais je pensai ensuite à ma mère , aux vaches , au cochon , au mobilier, qui tous étaient partis ; à mes frères et à mes sœurs qui manquaient de pitance ; et je jurai que je leur enverrais jusqu'à la dernière obole, après quoi le révérend Mac Grath ne songerait plus à me refuser l'absolution. Je leur

envoyai ce que j'avais en caisse, après m'être seulement réservé trente livres, montant de ma paie que j'avais reçue; et je ne me sentis jamais aussi heureux de ma vie que quand le surplus, bien et duement déposé à la poste, fut hors de mes mains. J'accompagnai l'envoi d'un bout de lettre dont voici quel était le contenu :

Mon honoré père,

Depuis notre charmante entrevue de la dernière fois, où vous me jetâtes à la tête l'escabeau, qui manqua le pigeon et attrapa le corbeau, j'ai été, vous l'avoueraï-je, mort et enterré; mais présentement je me porte à merveille, Dieu merci, et n'ai pas besoin de l'absolution du révérend Mae Grath, à qui toutefois je présente mes civilités. Ce qui est plus important, je viens de recevoir l'argent de mes prises, le premier que j'aie encore touché à ce titre depuis que je sers le roi, et je vous fais passer ci-joint la somme tout entière, afin que vous rachetiez vos vieilles vaches, et le cochon et tout le reste des objets qui avaient été saisis pour payer mon équipement; ne me demandez donc plus jamais si je ne suis pas honteux de moi-même; honte à vous plutôt d'avoir réclamé comme vous l'avez fait d'un fils aussi respectueux que moi, qui à votre premier mot est devenu marin, et n'a jamais depuis mangé une seule bonne pomme-de-terre. Je suis un véritable O'Brien, dites-le à maman, et je songe, non à me faire protestant,

mais à soutenir la religion de mon pays ; que le diable néanmoins emporte le révérend Mac Grath et son eau bénite par dessus le marché. Je ne retournerai plus vous voir, car peut-être avez-vous encore un autre escabeau à me lancer à la tête, et viseriez-vous mieux une autre fois. Maintenant donc plus un mot de votre affectionné fils. TÉRENCE O'BRIEN.

Environ trois semaines après , je reçus de mon père une lettre où il me disait qu'effectivement j'étais un véritable O'Brien, et que si quelqu'un osait avancer le contraire, il lui briserait les os du corps ; qu'ils avaient reçu l'argent , et qu'ils m'en remerciaient comme de l'action d'un vrai gentilhomme ; que le meilleur escabeau de la maison , la première fois que je reviendrais les voir, serait, non pour ma tête , mais pour ma queue ; que le révérend Mac Grath m'envoyait sa bénédiction , et m'avait absous de toutes mes fautes , tant commises qu'à commettre pendant l'espace des dix années suivantes ; que mon édifiante conduite avait arraché des larmes de joie à ma mère ; enfin, que tous mes frères et sœurs , excepté Tim , qui était mort le lendemain de ma visite, me souhaitaient bonne chance et beaucoup encore de prises, afin que je pusse leur envoyer la part d'argent qui m'en reviendrait. La lettre était délicieuse d'un bout à l'autre , et il ne me restait plus qu'à trouver du service à bord d'un autre bâtiment. Je me rendis donc auprès de l'amiral du port , et je lui exposai

par suite de quelles circonstances il m'avait fallu quitter celui où je servais en dernier lieu, il me répliqua qu'être mort et enterré était une raison fort suffisante pour qu'on quittât son navire, mais qu'il m'en trouverait un autre maintenant que j'étais revenu à la vie. Je fus envoyé à bord du vaisseau de garde, où je restai une dizaine de jours, et d'où je passai sur cette frégate. Là se termine mon histoire, et voici quatre heures qui sonnent, notre quart est donc aussi terminé. Descendez vite, Pierre; réveillez Robinson, et dites-lui qu'il aura à faire à moi s'il se rendort comme l'autre jour, et me laisse ici à me battre les talons contrairement aux règles et aux usages du service.

CHAPITRE XIV.

Le premier lieutenant traite de nouveaux malades. — M. Glousse le contre-maître, m'initie au secret de sa gentilhommerie.

Avant de poursuivre ma narration, je veux expliquer au lecteur que mon histoire n'a point été écrite postérieurement aux faits, quand j'ai eu acquis plus de connaissance du monde. Lorsque je m'embarquai pour la première fois, je promis à ma mère de tenir un journal des divers événements qui se passeraient sous mes yeux, et d'y consigner mes réflexions du moment. C'est une promesse que j'ai tenue fidèlement, et depuis que je suis devenu mon maître, ces journaux sont restés en ma possession. J'ai donc ré-

digé la première partie de mes aventures en y présentant chaque chose sous le jour où je l'avais vue dans son temps. Depuis, j'ai, sur beaucoup de points, eu lieu de me former une opinion différente de celle qui est rapportée dans ces pages, et sur beaucoup d'autres j'ai ri cordialement de ma folie et de ma simplicité; mais encore, ai-je cru bon de laisser se produire les idées de l'époque, plutôt que de les corriger par celle d'une expérience chèrement acquise. Un garçon de quinze ans, élevé au fond d'une petite ville de province, ne peut, on doit s'y attendre, avoir la raison et le jugement d'un jeune homme fait, qui a beaucoup vu la vie et passé par une multitude d'aventures. Le lecteur est donc prié de se souvenir que j'ai toujours consulté mon journal pour connaître les opinions et les sentiments qui dirigèrent ma conduite à chacune des périodes distinctes de mon existence.

Il y avait alors six mois que durait notre croisière, et je trouvais ma profession beaucoup plus agréable que je ne l'avais espéré. Mon désir de bien faire m'était compté comme si j'avais bien fait; et quoique de temps en temps je commis une bévue, néanmoins le capitaine et le premier lieutenant semblaient croire que je m'acquittais de mon service du mieux qu'il m'était possible, et riaient de mes méprises au lieu de s'en fâcher. Je m'aperçus aussi que, de quelque manière qu'on eût estimé dans ma famille mes facultés naturelles, on ne les méprisait pas autant à

bord ; et chaque jour je me sentis plus de confiance en moi, chaque jour j'espérai davantage pouvoir , à force d'attention et de soins , réparer l'oubli de la nature , si elle m'avait oublié. Il y a certes dans la vie de marin quelque chose qui étend l'esprit. Quand j'étais sous le toit paternel, six mois auparavant, je laissais les autres penser à ma place, et n'étais qu'un paillasse dont ils tiraient les fils ; à bord, aussi bien que je pus, je pensai moi-même. Je devins compère et compagnon avec les autres aspirants ; ceux qui m'avaient tourmenté d'abord , y renoncèrent parce que je ne leur gardai aucunement rancune de leur conduite , et ceux qui avaient été bons pour moi furent encore meilleurs qu'avant. Si le temps me semblait s'écouler avec rapidité , c'était , je crois , parce que je savais au juste quels devoirs il me fallait remplir, et que les occupations de chaque jour étaient le programme de celles du lendemain.

Le premier lieutenant était un des hommes les plus drôles que j'aie connus ; jamais, néanmoins , il ne se relâchait sur la discipline , et ne se permettait la moindre liberté avec ses chefs ou ses subalternes. C'était dans le choix bizarre de ses punitions que sa joviale humeur se montrait principalement ; et avec quelque sévérité qu'un coupable fût puni , le genre de la peine qu'il avait à subir était toujours une abondante source de gaieté pour le reste de l'équipage. J'ai pensé maintes fois, bien que les châtimens ne soient du goût de personne, que tout le monde , à bord

du Diomède, était enchanté quand il s'agissait d'en infliger un. Le premier lieutenant était fort susceptible sur l'article de ses ponts ; il les tenait toujours blancs comme neige, et rien ne lui déplaisait tant que de les voir salir. C'était pour cette raison qu'il éprouvait une si grande antipathie contre le tabac. Il y avait, en différents endroits de chaque pont, des crachoirs à l'usage des matelots, pour qu'ils ne salissent pas les planches avec le jus de leurs chiques. Quelquefois un homme, en se pressant, oubliait de se servir des dits crachoirs ; mais comme l'escouade en face de laquelle pouvait se trouver la tache ne recevait plus de grog si on ne découvrait pas le coupable, on avait grand soin, non seulement d'être toujours aux aguets, mais de se dénoncer les uns les autres. Or, voici quel était le châtement de ce crime : on liait au criminel les mains derrière le dos, et au moyen d'une lanière qui passait par-dessus son épaule on lui attachait devant la poitrine un large crachoir d'étain. On enlevait alors tous les autres crachoirs du franc tillac, et il lui fallait s'y promener pour venir au premier mot se présenter à tous ceux qui désiraient rejeter un excédant de salive. Ses camarades étaient si enchantés de l'invention qu'ils crachaient en pareil cas deux fois plus que de coutume, pour le plaisir de le faire galoper. M. Glousse, le contre-maitre, appelait le matelot ainsi accoutré, le crachoir ambulant de M. Falcon. — Récemment, me disait-il un jour, le premier lieutenant est si

épicurien pour ses ponts , que je n'ose emboudiner une ancre sur le gaillard d'avant.

Je m'amusai beaucoup un matin que j'étais de quart. Nous arrimions les hamacs dans les filets de bastingage du tillac, quand un mousse arriva avec un levier sur l'épaule et passa près du premier lieutenant. M. Falcon s'aperçut qu'il avait quelque chose entre les dents et la joue. — Qu'avez-vous donc là , mon petit bonhomme ? lui demanda-t-il ; une fluxion ? votre joue est terriblement enflée. — Non , monsieur , répliqua l'enfant , ce n'est rien du tout. — Je vous assure le contraire ; c'est une mauvaise dent , je présume. Ouvrez la bouche et je vais y regarder. Avec beaucoup de répugnance le mousse ouvrit la mâchoire et montra une énorme chique. — Je vois , je vois , reprit le premier lieutenant , votre bouche n'est pas proprement tenue et vos dents ont besoin d'être nettoyées. Je voudrais que nous eussions un dentiste à bord ; mais , comme nous n'en n'avons pas , je ferai pour le mieux. Envoyez ici l'armurier avec ses pinces. Quand l'armurier arriva , le mousse fut invité à ouvrir de nouveau la bouche , et sa chique lui en fut extraite au moyen du dit instrument. — Voilà ! s'écria M. Falcon , je suis sûr que vous devez déjà vous sentir mieux ; vous n'auriez jamais pu avoir bon appétit. Maintenant , chef du poste de l'arrière , apportez ici un morceau de vieille toile avec un peu de sablon , et nettoyez-lui soigneusement les dents. L'individu interpellé ne se le fit pas dire deux fois ,

et prenant la tête du mousse entre ses genoux , lui frotta les dents avec de la toile et du sablon pendant deux ou trois minutes.— A merveille ! dit M. Falcon, lorsque l'opération fut finie. Maintenant, mon petit bonhomme, que votre bouche est propre et nette, vous déjeunerez avec plaisir. Il vous aurait été impossible de rien manger avec des dents aussi mal-propres ; quand elles le redeviendront, adressez-vous à moi, et je vous servirai de dentiste.

Un jour , j'étais sur le gaillard d'avant avec M. Glousse, le contre-maitre, qui avait beaucoup de bontés pour moi. Il m'avait montré comment se font les différents nœuds qui s'emploient dans la marine. J'avais été , j'en ai peur, fort stupide, car il lui avait fallu s'y prendre et s'y reprendre à plusieurs fois avant que je parvinsse à les faire, mais enfin j'y étais parvenu. Il m'enseigna entre autre, le lien de pêcheur, qu'il déclara être le roi des nœuds ; et puis, M. Simple, ajouta-t-il, ce nœud-là renferme une moralité. Vous voyez que quand les deux bouts sont ajustés de la bonne manière, plus on les tire ensemble, mieux ils tiennent et moins il est possible de les désunir ; mais, remarquez : pour peu qu'on les tire séparément, comme une légère différence, comme une petite secousse en sens contraire les désunit aussitôt ! et comme il est facile de les séparer en une minute ! Cet exemple, M. Simple, vous montre la nécessité de l'union en ce monde, lorsqu'on y veut être fort, et c'est un axiome de philosophie va-

lant bien tout le système des vingt-six mille et quelques années de mon ami le charpentier, système qui ne le mène à rien qu'à s'occuper d'un tas d'inutiles calculs et à lui faire négliger son service.

— En effet, M. Glousse, vous êtes bien meilleur philosophe que M. Muddle.

— C'est que j'ai été mieux élevé, M. Simple, et que, je m'en flatte, j'ai plus d'un gentilhomme. Un gentilhomme me semble, jusqu'à un certain point, être philosophe ; car fort souvent, pour soutenir sa dignité, il lui faut prendre son parti sur des choses dont toute autre personne pourrait fort tristement se mettre en fureur. Je crois que le calme est le grand trait distinctif du gentilhomme. Dans le service, M. Simple, on est obligé de paraître en colère sans s'abandonner en effet à ce sentiment. Je puis vous assurer que je ne perds jamais le sang froid, même quand j'use de ma canne.

— Pourquoi, alors, M. Glousse, jurez-vous donc tant après les matelots ? ce n'est point là, certes, le fait d'un gentilhomme.

— Assurément non, monsieur. Mais je dois, pour m'excuser à vos yeux, rejeter la faute sur l'état tout artificiel de société dans lequel nous vivons à bord d'un vaisseau de guerre. Nécessité, mon cher M. Simple, n'a point de loi. Il vous faut remarquer aussi avec quelle douceur je commence quand j'ai une réprimande à faire. J'en agis de la sorte pour montrer que je suis gentilhomme ; mais, monsieur,

mon zèle pour le service m'oblige à changer de langage, et à montrer à la fin que je parle sérieusement. Rien ne me causerait plus de plaisir que d'être à même de remplir mon devoir comme un gentilhomme, mais la chose est impossible.

— Je ne vois cependant pas pourquoi.

— Peut-être alors, M. Simple, m'expliquerez-vous pourquoi le capitaine et le premier lieutenant jurent ?

— Je ne prétends pas qu'ils s'en abstiennent, mais ils ne le font qu'à la dernière extrémité.

— D'accord ; mais, monsieur, ce qui n'est pour eux qu'une obligation du moment, en est pour moi une de tous les jours et de toutes les heures. Dans les nombreuses manœuvres qui s'exécutent à bord d'un vaisseau, je suis responsable de tout ce qui va mal. La vie d'un contre-maître est un perpétuel qui-vive, et voilà pourquoi je jure.

— Je ne puis encore accorder que cela soit nécessaire, et certes c'est un péché.

— Pardonnez, mon cher monsieur, c'est absolument nécessaire, et ce n'est aucunement un péché. Il y a un langage pour la chair, il y en a un autre pour un navire, et dans les deux cas, on doit se servir des termes qui semblent les plus propres à produire sur ses auditeurs l'effet qu'on se propose. Que ce soit la longue habitude du service ou l'indifférence des matelots pour tout ce qui est ordinaire,

choses et mots , je l'ignore et je peux ne pas m'exprimer correctement, M. Simple, mais je sais ce que je veux dire; toujours est-il que leur vie est une vie de perpétuelles agitations; et par conséquent, il faut les stimuler davantage, comme on dit, pour les faire marcher. Il est certain que la langue commune ne servirait de rien avec le commun des matelots. Ce n'est pas ici comme dans les Saintes Écritures : « Faites cela , et on le fait ; » soit dit en passant, il fallait que le capitaine en question eût joliment discipliné ses soldats ; ici c'est : « Faites cela, de par le diable ! » et alors la chose s'exécute lestement. L'ordre de faire une chose est susceptible d'autant de force qu'un boulet de canon, pourvu qu'il soit lancé d'une manière analogue ; or, s'il faut de la poudre pour déterminer l'explosion d'un boulet, ce n'est peut-être qu'un jurement qui détermine l'exécution d'un ordre. Me comprenez-vous M. Simple ?

— Je vous comprends parfaitement, M. Glousse, et ne puis m'empêcher de vous dire cela sans flatterie, que vous êtes bien différent du reste des sous-officiers. Où avez-vous reçu votre éducation ?

— M. Simple , je suis contre-maitre à bord de cette frégate, je porte une chemise propre, et si je ne crains pas de me vanter d'avoir une profonde connaissance de mes devoirs , c'est que personne ne pourrait soutenir le contraire. Mais sans prétendre m'être jamais élevé à un plus beau grade, je prétends que j'ai vécu dans la meilleure société , parmi des

lords et des femmes de lords. J'ai diné une fois avec votre grand-père.

— C'est plus que je n'ai jamais fait , car jamais il ne m'invita, jamais il ne s'inquiéta de moi.

— Ce que je vous dis est l'exacte vérité. Je sais d'hier seulement , et grâce à M. O'Brien avec qui je causais , que c'est votre grand-père ; mais je me le rappelle fort bien , quoique je fusse fort jeune alors. Maintenant, M. Simple, si vous voulez me promettre comme un gentilhomme, et je vous connais pour tel, de ne pas répéter les choses que je vais vous dire, je vous conterai l'histoire de ma vie.

— Aussi vrai que je suis gentilhomme, M. Glousse, je n'en divulguerais rien avant que vous ne soyez mort et enterré , ni même alors pour peu que tel soit votre désir.

Quand je serai mort et enterré , faites ce que bon vous semblera : mon histoire, sans être bien longue, pourra alors servir d'exemple à d'autres gens.

M. Glousse s'assit sur l'extrémité du bout-hors , je pris place à côté de lui, et il commença de la manière suivante.

Mon père fut contre-maitre avant moi, et c'était un marin de la vieille roche, c'est-à-dire rude comme un ours et ivrogne comme les musiciens qui raclent du violon à Gosport. Ma mère.... était ma mère, et je n'en dirai pas plus long. Mon père qui avait été ivre toute sa vie , devint , avant l'âge , impropre au service , et mourut peu après. Il y avait alors quel-

ques années que , grâce à la protection de la femme d'un amiral , j'étais entré dans une école gratuite. J'avais treize ans lorsque mon père mourut , et ma mère, ne sachant que faire de moi, souhaitait que je m'embarquasse comme mousse à bord d'un navire de commerce ; mais je refusai ; puis , après six semaines de disputes à ce sujet, je tranchai la question par un enrôlement volontaire à bord de la frégate le *Narcisse*. Je crois que les goûts de gentilhomme étaient innés en moi , M. Simple , car je n'ai jamais pu , enfant , me résoudre à l'idée de servir dans la marine marchande. Au bout d'une semaine passée à bord, je fus nommé domestique du munitionnaire, poste dans lequel je fis tellement preuve d'activité et d'intelligence , que le premier lieutenant m'ôta au munitionnaire pour m'attacher à lui ; de sorte qu'en l'espace de deux mois j'étais devenu un personnage assez important pour occasionner des tapages dans la chambre aux poudres, car le munitionnaire se mit en fureur et beaucoup d'officiers prirent son parti. On répétait à demi-voix que j'étais le fils du premier lieutenant , et qu'il ne l'ignorait pas. Jusqu'à quel point est-ce vrai ? je l'ignore , mais il y avait de la ressemblance entre nous ; et ma mère, qui était une fort jolie femme, avait été , bien des années auparavant, pourvoyeuse d'un navire à bord duquel il servait. Ce sont choses dont je ne puis rien dire , mais ce que je dis , M. Simple , et quoique beaucoup de gens doivent me blâmer d'une telle déclaration , il

m'est impossible de contraindre mes sentiments naturels, c'est que j'aimerais mieux être le bâtard d'un gentilhomme que le légitime enfant d'un contre-maitre et de sa femme. Dans ce dernier cas, vous n'avez aucune chance d'avoir du sang noble dans les veines, au lieu que dans le premier vous pouvez bien en avoir volé une ou deux gouttes. Il y avait une année environ que je servais le premier lieutenant, quand un jeune lord, dont je dois taire le nom, M. Simple, nous arriva en qualité d'aspirant. Était-ce de son propre choix ou par condescendance à des conseils d'amis, qu'il se décidait à entrer dans la marine ? Je l'ignore ; mais j'ai entendu dire qu'un sien oncle qui était bon spéculateur et qui avait un vif intérêt à sa mort, l'avait engagé plus que personne à embrasser l'état de marin. Un lord, à cette époque, il y a quelques vingt-cinq ans, était une rareté dans notre profession, et on avait coutume de lui tirer un salut d'honneur quand il arrivait sur le vaisseau. La conséquence fut que le jeune lord n'avait pas trop d'un domestique pour lui seul, quoique les autres aspirants n'en eussent qu'un pour eux tous. Le capitaine demanda quel était le garçon le plus déluré du navire, et le munitionnaire, à qui il s'adressait, me recommanda donc, à l'extrême mécontentement du premier lieutenant, car dans ces temps-là, les premiers lieutenants ne se donnaient pas des airs comme ils s'en donnent dans celui-ci, non que je veuille parler de M. Falcon, qui est gentilhomme.

— Je passai immédiatement au service de sa seigneurie. J'eus dès lors la vie la plus douce, la plus agréable; je ne faisais rien ou presque rien; si on m'appelait pour quelque manœuvre qui nécessitait un grand nombre de bras, je cirais les bottes de milord, ou je brossais les habits de milord, et il n'y avait plus rien à dire quand j'avais prononcé le nom de milord. Nous allâmes dans la Méditerranée, parce que la maman de milord le voulut, et nous n'y fûmes pas en croisière un an que milord, à force de manger du raisin, fut attaqué de la dyssenterie. Il resta malade trois semaines, après quoi il sollicita d'être envoyé à Malte, par un bâtiment de transport qui se rendait à Gibraltar, ou plutôt qui allait sur la côte barbaresque chercher des bœufs. Sa santé empira de jour en jour, et bientôt il fit son testament, par lequel il me légua tout ce qu'il possédait sur le navire, legs que je méritais certainement pour les soins dont je l'avais entouré. A la hauteur de Malte, nous rencontrâmes un chébec qui faisait voile pour Civita-Vecchia, et le capitaine du transport, désirant suivre sa route en droite ligne, nous conseilla de passer sur ce vaisseau, attendu que le vent était mou et contraire, et qu'en pareil cas, ces légers bâtiments de la Méditerranée naviguaient mieux qu'un transport. Mon maître, dont la santé s'en allait, consentit, et nous changeâmes de navire. Il mourut le lendemain, et une raffale qui vint à souffler, nous empêcha pendant plusieurs jours de gagner le port.

Sur ces entrefaites, le cadavre de sa seigneurie entra en pùtréfaction , et non seulement exhala une odeur infecte , mais excita à tel point la superstition des matelots catholiques , qu'on le jeta à la mer. Personne de l'équipage ne parlait ma langue, et je n'entendais pas un mot de maltais ; on ne soupçonnait pas qui nous étions, et j'eus tout le temps de réfléchir. J'avais songé souvent que c'était une magnifique chose d'être lord, et souvent aussi souhaité que ma naissance m'eût appelé à le devenir. Le vent était encore contre nous, quand passa sous notre horizon un navire de commerce qui avait quitté Civita-Vecchia et se dirigeait vers Gibraltar. Je priai le capitaine du chébec de faire un signal de détresse , ou plutôt j'en fis un moi-même, et le bâtiment, qui était anglais, s'approcha de nous.

J'obtins qu'on mît la chaloupe à la mer pour me rendre à son bord ; mais pendant que les rameurs se préparaient , il me vint à l'esprit que , quoiqu'on pût refuser de recevoir un pauvre diable comme moi , on ne refuserait pas un lord. J'endossai donc l'uniforme d'aspirant qui avait appartenu à sa seigneurie, mais qui certes m'appartenait pour le moment, et j'abordai le navire de commerce. J'exposai aux gens de l'équipage que j'avais quitté mon vaisseau pour chercher à rétablir ma santé, et que je désirais gagner Gibraltar, pour de là passer en Angleterre. Mon titre et mon acceptation immédiate du prix qu'on me demandait pour mon passage , levèrent

toute difficulté. Mes effets furent apportés du chébec, et comme personne n'y parlait l'anglais, personne, quand même on aurait soupçonné mon imposture, n'aurait pu la dévoiler. Là, M. Simple, je dois avouer une légère tache dans la première partie de mon histoire, tache dont je vais vous faire confidence; autrement, il me serait impossible de vous prouver que je n'ai pas menti en vous disant que j'avais dîné avec votre grand-père. Mais la tentation était trop forte, et je ne pus résister. Pensez-y vous-même, M. Simple; avoir servi comme mousse à bord d'un navire, avoir reçu des coups de pied par ci et des coups de poing par là, avoir été maudit par l'un et envoyé au diable par l'autre, puis se trouver entouré de respect et d'égards, s'entendre à chaque minute du jour traiter de milord par-ci et de milord par-là ! Chemin faisant vers Gibraltar, j'eus tout le loisir de dresser mes batteries. J'ai à peine besoin de vous dire que la garde-robe de sa seigneurie était magnifique; ce qui valait encore mieux, toutes les pièces m'en allaient à ravir. J'avais aussi ses montres, ses bijoux et mille autres colifichets, outre un sac de dollars. D'ailleurs, le tout m'appartenait bel et bien; la seule chose que je prisse était son nom, et il n'en avait plus que faire, le pauvre diable ! Mais à quoi sert de plaider une mauvaise cause ? Ma conduite fut coupable, et n'en parlons plus.

Voyez maintenant, M. Simple, comme une chose mène à une autre. Je vous assure qu'il ne m'était

d'abord venu dans l'idée de faire usage du nom de sa seigneurie que pour me procurer un passage à Gibraltar. Une fois arrivé, j'hésitais encore sur la conduite que je tiendrais. Comme j'étais chargé des papiers du jeune homme et de ses lettres tant pour sa mère que pour son tuteur, je crois même, je suis presque sûr que j'aurais dû mettre bas ma dignité et mon uniforme d'aspirant, et solliciter du commissaire de la marine les moyens de revenir au pays. Mais il était décidé qu'il en serait autrement ; car dès que le capitaine du vaisseau de commerce alla à terre pour obtenir le règlement de sa quarantaine, il répandit partout que le jeune lord A... était passager à son bord et se rendait en Angleterre pour le bien de sa santé. En moins d'une demi-heure arrivèrent et la chaloupe du commissaire de la marine et la chaloupe du gouverneur, qui l'une et l'autre m'apportaient une invitation à honorer mes compatriotes de ma compagnie et à m'établir dans leurs maisons pour le temps de mon séjour. Que pouvais-je faire ? Je commençai à avoir peur, mais je craignais encore plus d'avouer que j'étais un imposteur, car je suis sûr que le capitaine Marchand, n'y aurait-il eu que lui, m'aurait lancé à coups de pied par-dessus bord si je lui avais dévoilé que toute son exquise politesse ne s'adressait qu'à un mousse de vaisseau. Rougissant donc, moitié de modestie et moitié de honte, j'acceptai l'invitation du gouverneur, et j'envoyai verbalement un civil refus au commissaire, sous

prétexte qu'il n'y avait ni papier ni plumes à bord. J'avais tant de fois accompagné feu mon maître, que je n'ignorais nullement la manière dont je devais me conduire ; j'avais aussi beaucoup emprunté de son air et de sa tournure ; enfin , je possédais un goût naturel pour les manières de gentilhomme. Je savais lire et écrire, pas aussi bien peut-être que j'aurais dû le savoir après l'éducation que j'avais reçue, néanmoins assez passablement pour un lord , et certes beaucoup mieux que défunte sa seigneurie. Sa signature ne m'était même pas inconnue, quoique l'idée seule d'être obligé d'en faire usage me fit trembler. Cependant, le sort en était jeté. Je dois vous dire que quant à l'extérieur il y avait un point pour lequel nous ne différions pas ; nous avions tous deux des cheveux blonds bouclés et des yeux bleus, mais du reste pas la moindre ressemblance. J'avais au total beaucoup meilleure mine que lui, et comme nous avions passé deux ans sur la Méditerranée je ne redoutais aucun soupçon relatif à mon identité, tant que je ne mettrais pas le pied en Angleterre.

Or donc, M. Simple, je m'habillai fort soigneusement, je mis mes chaînes et mes anneaux, je n'oubliai pas non plus un peu de parfum sur mon mouchoir, et je suivis à l'hôtel du gouverneur l'aide-de-camp qu'il m'avait envoyé. Là, nombre de questions sur ma mère, Lady...., sur mon oncle, sur mon tuteur, et sur mille autres sujets. Je fus d'abord très embarrassé, mais on me supposa timide ; je

l'étais bien , mais d'une timidité de mauvais aloi. Néanmoins, avant la fin du jour, je m'étais tellement habitué au titre de milord et à ma position, que je me sentis à mon aise et me mis à examiner les gestes et les mouvements des personnes de la compagnie, pour régler mes manières sur celles de la bonne société. Je demeurai une quinzaine à Gibraltar, après quoi on m'offrit le passage sur un bâtiment de transport qui partait pour Plymouth. Comme officier, il ne m'en coûta presque rien pour faire le voyage. Pendant que nous voguions vers l'Angleterre, je formai encore le projet de déposer et mon habit et mon titre d'emprunt dès que je pourrais le faire sans me compromettre; mais j'en fus empêché comme précédemment. L'amiral du port m'envoya prier à dîner, je n'osai pas refuser, et là encore je fus traité de milord, courtisé, fêté par tout le monde. Une foule de marchands vinrent réclamer l'honneur de la pratique de ma seigneurie; la table de mon salon pliait sous le poids des cartes de visite, car il y en avait de tout genre; et pour dire la vérité, je pris tellement goût à ma position, je m'y habituai si bien, que bientôt je n'envisageai plus sans chagrin la pensée qu'il me faudrait d'un jour à l'autre reprendre une vie modeste; cependant j'étais résolu à le faire dès mon départ de Plymouth. Mon mémoire à l'hôtel monta si haut quand je voulus partir, que je ne pus le payer; mais l'hôte m'assura que mon manque d'argent ne tirait nullement à conséquence. Il prétendit qu'il

était tout simple que revenant des pays étrangers, ma seigneurie manquât de fonds, et m'offrit de me prêter tout ce dont j'aurais besoin. Je fus, je dois le dire, assez honnête pour refuser cette offre. Je distribuai par la ville mes cartes, au bas desquelles j'avais apposé les trois lettres P. P. C., car tel est, M. Simple, l'usage des gens comme il faut lorsqu'ils vont quitter un lieu de résidence, et je partis par la malle pour Londres où j'étais fermement décidé à mettre bas mon titre. De Londres je comptais me rendre en Écosse auprès de la mère de sa seigneurie, pour lui annoncer la triste nouvelle de sa mort; car, vous le voyez, M. Simple, personne ne soupçonnait que sa seigneurie fût morte. Le capitaine du bâtiment de transport l'avait mise vivante sur le chébec; et l'équipage du navire marchand qui se rendait à Gibraltar, l'avait, croyait-il, reçue à bord. Les officiers de ce navire avaient même donné avis en Angleterre du rétablissement et du retour de l'illustre héritier. Or, il n'y avait pas cinq secondes que j'étais dans la voiture, quand près de moi vint s'asseoir un gentilhomme que j'avais rencontré chez l'amiral du port; de plus, le conducteur et d'autres gens me connaissaient fort bien. Lorsque j'arrivai dans la capitale, je portais encore mon uniforme, et je me rendis, toujours mon titre me suivant, à un hôtel qu'on m'avait recommandé; il n'en était pas, appris-je par la suite, de plus à la mode. J'avais bien résolu, une fois à Londres, de dépouiller l'habit d'aspirant, et

de reprendre celui de bourgeois, car ma farce était jouée. Je me couchai donc le soir; et le lendemain, de bonne heure, je descendis dans la mise la plus simple demander au garçon quel était le meilleur moyen pour aller en Écosse.

— C'est de prendre une chaise de poste à quatre chevaux, milord. A quelle heure la tiendrai-je prête?

— Oh! répondis-je, je ne sais pas encore si je partirai ce matin.

Au même instant survint le maître de l'hôtel avec le *Morning-Post* dans la main, et me tirant une profonde révérence, il me montra que parmi les arrivées de divers grands personnages on y annonçait la mienne chez lui. Je fus fort contrarié, et voyant dès lors combien il m'était difficile de me débarrasser de mon titre, je brûlai de redevenir Williams Glousse comme naguère. Avant midi débouchèrent dans mon salon trois ou quatre gentilshommes qui, instruits de mon retour par ce maudit *Morning-Post*, venaient me présenter leurs respects, et avant le soir je fus invité, prié, supplié par une douzaine de personnes. Je vis que je ne pouvais reculer, et je m'abandonnai au torrent, comme je l'avais déjà fait à Gibraltar et à Portsmouth. Pendant trois semaines j'allai partout; et, si j'avais trouvé cette vie-là délicieuse à Portsmouth, combien ne me le parut-elle pas davantage à Londres! Au fond, cependant, je n'étais pas heureux, M. Simple, parce que je craignais à chaque

minute qu'on ne découvrit le secret de mon imposture. Mais, n'importe; c'était réellement une belle chose que d'être lord.

Enfin, le dénouement de la comédie arriva. Quelques jeunes gens m'avaient attiré dans une maison de jeu, où ils comptaient me plumer; mais, pour la première nuit, ils me laissèrent gagner près de trois cents livres. J'étais enchanté d'un pareil début, et j'avais promis de revenir jouer avec eux le soir suivant; mais, pendant que j'étais à déjeuner, les jambes croisées, lisant le *Morning-Post*, devinez de qui je reçus la visite? de mon oncle, qui était aussi, je crois, mon tuteur. Il connaissait trop bien la figure de son neveu pour se prendre à mon piège; et comme moi je ne le reconnus pas, mon ignorance montra tout de suite que j'étais un imposteur. Vous me permettez, M. Simple, de passer rapidement sur la scène qui eut alors lieu; la colère de l'oncle, la confusion de l'hôtel, les injures des domestiques, l'officier de police, et la manière dont je fus traîné en fiacre au tribunal de Bow-Street. On m'y interrogea, et j'avouai tout. L'oncle fut si charmé d'apprendre que son neveu était véritablement mort, qu'il ne me garda point rancune; et comme d'ailleurs je n'avais pris que le nom du jeune lord, sans tromper personne, excepté l'hôte de Portsmouth, je fus embarqué au bas de l'escalier de la tour sur une allège qui me conduisit à bord d'un vaisseau de guerre. Quant à mes trois cents livres, à mes hardes, et au reste de

mes effets, je n'en entendis plus parler ; ils furent saisis, je présume, par le maître de l'hôtel pour paiement de mon mémoire, et il doit ainsi avoir été joliment payé. J'avais deux bagues aux doigts et une montre dans mon bonnet. Lorsque je montai sur l'allège, j'eus soin de les bien serrer. J'avais aussi quelques livres dans ma bourse. On me mena à Plymouth, où je fus placé sur une frégate. Après y être demeuré quelque temps, je convertis en espèces la montre et les bagues, et je m'achetai un bon trousseau ; car je ne pouvais supporter d'être sale. On m'attacha au service du perroquet d'artimon, et personne ne sut que j'avais été lord.

— Vous trouvâtes, je m'imagine, quelque différence dans votre position !

— Oui certes, M. Simple, mais je fus beaucoup plus heureux. Il me fut impossible d'oublier les belles dames et les bons diners, et l'opéra, et les mille plaisirs de Londres, outre le respect qu'on payait à mon titre, et je soupirai souvent de regret ; mais l'officier de police et le tribunal de Bow-Street se présentaient aussi à ma mémoire, et ce souvenir me faisait frissonner. Il produisit cependant un effet salutaire sur moi ; je résolus de devenir officier de marine si je pouvais, je m'appliquai à mes devoirs, je parvins à m'élever du grade de quartier-maître à celui que j'occupe maintenant, et je me flatte, M. Simple, de connaître mon métier. Mais, toujours depuis lors, j'ai porté la peine de ma folie ; toujours

j'ai nourri des idées au-dessus de ma condition, toujours j'ai aspiré à être un gentilhomme. C'est une mauvaise chose que de ne pas savoir se soumettre à son sort.

— Vous avez certes dû trouver que la compagnie de Londres et celle des sous-officiers ne se ressemblaient guère !

— Il y a maintenant bien des années de tout cela, monsieur ; mais je n'ai pas encore pu prendre mon parti, et frayer avec de semblables individus. On peut, quoique dans une humble position, avoir les sentiments d'un gentilhomme ; mais comment me lierais-je avec des gens tels que M. Dispart ou M. Muddle le Charpentier ? Tous de braves gens à leur manière, M. Simple ; mais que peut-on attendre d'officiers qui font bouillir leurs pommes de terre au moyen d'un filet qu'ils trempent dans la marmite commune, lorsqu'ils savent qu'on leur accorde un tiers de poêle pour apprêter leurs vivres ?

CHAPITRE XV.

Je vais à l'attaque d'une batterie, et je suis fait prisonnier par une vieille dame, qui, ne pouvant obtenir ma main, me prend une partie du doigt comme souvenir. — O'Brien me secourt. — Coup de vent, immense péril que court la frégate.

Deux ou trois jours après cette conversation avec M. Glousse, le capitaine donna ordre de gouverner vers la terre, et quand nous n'en fûmes plus qu'à

cinq milles , nous découvrîmes deux vaisseaux près de la côte. Nous déployâmes toutes nos voiles pour leur donner la chasse, et nous leur coupâmes la fuite en les empêchant de doubler, comme ils voulurent le faire , une pointe sablonneuse. Voyant qu'ils ne pouvaient exécuter leur dessein, ils se firent échouer sous une petite batterie de deux canons , qui commença bientôt à tirer sur nous. Le premier boulet qui siffla entre nos mâts eut à mes oreilles un son terrible ; mais les officiers et les matelots ne firent qu'en rire; je m'efforçai donc de les imiter, mais au fond, je ne voyais là rien de risible. Le capitaine ordonna que le quart de tribord fût appelé sur le tillac et qu'on tint les chaloupes en mer ; nous jetâmes alors l'ancre à un mille de la batterie, et nous rendîmes le feu. Pendant ce temps-là, une partie des gens de l'équipage se hâta de préparer et de descendre quatre embarcations , qui reçurent quantité suffisante d'hommes et d'armes pour donner l'assaut à la batterie. Je brûlais du désir d'être de l'expédition, et O'Brien , qui avait le commandement du premier cutter, voulut bien m'emmener, à condition que je me cacherais sous les écouteurs , pour que le capitaine ne me vît pas avant que les barques ne fussent parties. Nous ramâmes en droite ligne vers la batterie, et en moins de dix minutes nous sautâmes à terre. Les Français nous lâchèrent un coup de canon à l'instant où nos chaloupes allaient toucher le rivage, puis s'enfuirent , de sorte que nous prîmes possession

de leurs pièces sans combattre, ce dont, à dire vrai, je ne fus guère fâché, car je ne croyais être ni assez vieux, ni assez robuste pour lutter corps à corps avec un homme fait. Près de la batterie se trouvaient quelques huttes de pêcheurs, et tandis que moitié de mes camarades abordèrent les bâtiments pour voir si on pouvait les remettre à flot, tandis que les autres enclouèrent les canons et brisèrent les affûts, j'allai avec O'Brien visiter lesdites huttes; elles étaient désertes, comme on peut bien le supposer; mais nous y trouvâmes une énorme quantité de poissons qui semblaient avoir été pris le matin même. O'Brien aperçut une raie monstrueuse. — De par tous les diables! s'écria-t-il, c'est absolument l'ombre de ma grand' mère; il nous faut l'emporter, ne fût-ce que pour l'air de famille. Pierre, passez les doigts dans les ouies et traînez-la jusqu'aux barques. Mon doigt ne put entrer dans les ouies, et comme l'animal semblait tout-à-fait mort, ce fut dans la bouche que je l'enfonçai; mais je fis une cruelle méprise; car l'animal, qui était vivant et bien vivant, ferma aussitôt ses mâchoires, me mordit jusqu'à l'os, et serra tellement, que je ne pus retirer mon doigt. Je ne pouvais pas davantage, tant était vive la douleur que cette morsure me causait, profiter de la solide manière dont j'étais tenu pour entraîner la maudite bête de force. Ainsi, j'étais comme pris dans un piège, comme fait prisonnier par une raie. Heureusement, je criai assez fort pour

qu'O'Brien, qui déjà avait regagné les embarcations, avec une grosse morue sous chaque bras, se retournât et vint à mon secours. D'abord il ne put s'empêcher de rire, mais à la fin, il força la mâchoire du poisson avec son coutelas, et je retirai mon doigt, hélas ! dans un horrible état. Je détachai alors une de mes jarretières, je la nouai à la queue de la raie, et je la tirai jusqu'à notre chaloupe qui était prête à partir. Les hommes des autres barques avaient trouvé impossible de remettre les bâtiments à flots sans les décharger; on y mit donc le feu, conformément aux ordres du capitaine, et avant que nous ne les perdissions de vue, ils étaient déjà consumés jusqu'au niveau des vagues. J'eus le doigt malade pendant trois semaines, et les officiers, qui se moquèrent beaucoup de moi, disaient que j'avais failli demeurer au pouvoir d'une vieille fille.

Continuant notre croisière le long de la côte, nous entrâmes dans la baie d'Arcason, et après y avoir capturé deux ou trois vaisseaux, nous contraignîmes un plus grand nombre à se faire échouer. Là aussi, un exemple vint nous montrer combien il importe que le capitaine d'un navire de guerre soit un habile marin et maintienne à bord une discipline assez vigoureuse pour être strictement obéi par tout le monde. J'entendis les officiers déclarer unanimement, le péril une fois passé, que la présence d'esprit montrée par le capitaine Savage avait seule sauvé la frégate et l'équipage. Nous avions chassé

un convoi de bâtimens jusqu'au fond de la baie; le vent soufflait avec beaucoup de violence lorsque nous nous retirâmes après les avoir acculés sur le rivage, et le ressac, alors même était si grand, qu'ils devaient infailliblement être brisés en pièces avant de pouvoir se remettre à flot. Nous fûmes obligés de prendre deux ris dès que nous changeâmes la direction de notre marche, le temps paraissant fort menaçant. Une heure après, tout le ciel se couvrit d'un nuage noir qui peu à peu s'abaissa au point de toucher presque le faite de nos mâts; puis une terrible vague, qui semblait s'être soulevée par une sorte de magie, vint donner contre le flanc de la frégate en la chassant vers la côte. A la tombée de la nuit, un affreux ouragan éclata, et le navire courait risque de s'engloutir sous le poids de la toile qu'il nous fallait lui faire porter, car si nous avions été au large nous aurions mis en panne sous les voiles d'étai, au lieu que nous étions obligés de marcher avec vitesse, de marcher à tout risque, pour ne pas être jetés sur le rivage. Les vagues, quand la frégate les approchait sur le milieu, se brisaient sur elle et les parcouraient du gaillard d'avant à l'habitable. Quelquefois aussi, quand le navire descendait dans l'abîme, c'était avec une telle rapidité que je croyais la violence du choc capable de le séparer en deux. Outre de doubles bragues qu'on posa sur les canons, ils furent encore assujétis par des patons et par de forts taquets élevés derrière les

tourillons ; car nous donnions tellement à la bande au moindre coup de gouvernail , que les pièces n'étaient retenues que par les bragues et les taquets ; or, s'il s'en fût détaché une seule , elle aurait brisé le flanc de la frégate opposé au vent , et nous aurions aussitôt coulé bas. Le capitaine , le premier lieutenant et la plupart des officiers restèrent sur le tillac pendant toute la nuit ; et certes , le hurlement du vent, la violence de la pluie, les vagues qui balayaient les ponts , le grincement des pompes à chaîne , les craquements et les gémissements des bois , tout concourait à me faire regarder notre perte comme inévitable. Aussi , récitai-je au moins douze fois mes prières pendant la nuit ; car il me fut impossible de m'étendre dans mon hamac. J'avais désiré plus d'une fois, par pure curiosité, me trouver au milieu d'un coup de vent ; mais je ne croyais guère que c'eût été une scène de ce genre ni rien de moitié si effrayant. Ce qui devait effrayer plus encore , c'était que nous dérivions sans cesse vers le rivage ; et les consultations du capitaine avec les officiers , surtout l'impatience avec laquelle ils épiaient le jour, nous disaient qu'outre la tempête nous avions d'autres périls à courir. Enfin le crépuscule parut , et l'homme de vigie dans le passavant s'écria : — Terre sous le vent ! Je vis le maître d'équipage frapper du poing sur les lisses des hamacs et s'éloigner l'air fort inquiet, sans une parole.

— Haut là ! M. Wilson, dit le capitaine au second

lieutenant, et voyez jusqu'où la terre se prolonge ; cherchez si on en distingue la pointe. Le second lieutenant monta sur la grande vergue, et étendit le bras à environ deux points par l'avant.

— Apercevez-vous deux petites hauteurs sur la côte ?

— Oui, monsieur, répondit le second lieutenant.

— A merveille, observa le capitaine au maître d'équipage, et si nous les doublons, l'eau ne nous manquera plus. Appuyez sur la barre, puis tenez ferme. M'entendez-vous, quartier-maître ?

— Oui, oui, monsieur.

— Ainsi, et pas davantage, mon cher. Soulagez la frégate d'un rail ou deux quand elle tanque ; mais prenez garde, ou elle vous arrachera la roue des mains.

C'était réellement un affreux spectacle. Lorsque le vaisseau descendait dans les abîmes de la mer, on ne pouvait plus distinguer que des masses d'eau bouillonnante ; mais lorsqu'elle remontait au faite des énormes vagues, nous planions alors, pour ainsi dire, sur une côte basse, sablonneuse, peu distante, et couverte d'écume et de brisans. — La frégate se comportant noblement, observa le capitaine se rapprochant de l'habitacle et interrogeant la boussole ; si le vent ne nous abandonne pas, nous doublerons. Le capitaine eut à peine le temps de faire cette remarque, que les voiles s'affaissant frappèrent contre les mâts comme un coup de tonnerre. — Gouver-

nez donc ; à quoi songez - vous , quartier-maitre ?

— Le vent nous a pris par l'avant, monsieur, répondit le quartier-maitre avec calme.

Le capitaine et le maitre d'équipage demeurèrent près de l'habitacle à consulter la boussole, et quand les voiles se gonflèrent de nouveau , la frégate avait dévié de deux points , la pointe de terre n'était plus qu'un peu sous le vent.

— Il nous faut virer tout à fait, M. Falcon. Matelots, on vire ! Eh bien ! est-on prêt ?

— La frégate a regagné ce qu'elle avait perdu , cria le maitre d'équipage qui se tenait devant l'habitacle.

— Tenez-la une minute dans cette position. Comment a-t-elle la proue maintenant ?

— Nord-nord-est, comme avant qu'elle ne déviât, monsieur.

— Ne lâchez pas ! au moins, dit le capitaine. Falcon, ajouta-t-il, si elle dévie encore, nous n'aurons peut-être plus de place pour virer ; même nous en avons déjà si peu que je dois courir le risque. Quel câble a-t-on mis en état la nuit dernière ? Est-ce celui de la seconde ancre ?

— Oui, monsieur.

— Descendez alors, et faites-le biter doublement, faites-le bosser à trente brasses. Qu'on y mette du soin ; nos vies sont en danger.

La frégate marchait toujours bien, et nous n'étions plus qu'à un demi-mille de la pointe ; aussi espérions-

nous la doubler , lorsque les voiles humides et pesantes battirent de nouveau , et le navire dévia de deux points, comme auparavant. Officiers et matelots, tous pâlirent , car la proue était tournée en droite ligne vers les brisans. — Lofez , et le plus possible , quartier-maitre ! s'écria le capitaine ; envoyez sur-le-champ du monde à l'arrière. Mes garçons, ce n'est pas le moment de causer ; je vais, puisqu'il n'y a plus de place pour virer vent arrière, tenter la manœuvre opposée. La seule chance que vous ayez de salut, est de conserver votre sang-froid, d'épier mes regards et d'exécuter mes ordres avec précision. A vos postes pour donner vent devant ! des bras à la seconde ancre ! M. Wilson, descendez avec le charpentier et ses aides, et qu'ils se tiennent prêts à couper le câble dès que je l'ordonnerai. Silence ici et silence là-bas ! Quartier-maitre , appuyez encore sur la barre pour virer de l'avant, mais lâchez vite la main quand je vous le dirai ! Une minute environ s'écoula avant que le capitaine ne donnât de nouveaux ordres. Le bâtiment n'était plus qu'à un quart de mille du rivage , et les vagues , qui alternativement s'élevaient et retombaient autour de nous, l'entraînaient vers la côte que bordait une couche d'écume qui s'avancait jusqu'à un demi-câble de nous ; de cette distance nous entendions les énormes vagues monter et descendre, avec le fracas de la foudre. Le capitaine fit silencieusement un signe de main au quartier-maitre qui tenait la roue , et la barre s'a-

baissa. La frégate se présenta lentement au vent, non sans tonquer et donner de la bande, tandis que les voiles se déroulaient. Quand elles furent toutes présentées : — Qu'on laisse aller l'ancre ! cria le capitaine. M. Falcon, ajouta-t-il, nous virerons tout d'un coup. Pas un mot ne fut prononcé ; les matelots allèrent recevoir le grog du matin qu'on n'avait pas encore distribué ; la plupart d'entre eux savaient, quoique je l'ignorasse, que si la proue du vaisseau ne tournait pas du côté opposé, nous serions, en l'espace de quelques secondes, jetés sur la côte et parmi les brisans. Je crus m'apercevoir qu'au moment où le capitaine avait dit qu'on virerait toutes les vergues à la fois, la physionomie de M. Falcon annonça qu'il y avait chez lui doute et même dissentiment sur l'opportunité de cette manœuvre ; et j'appris plus tard qu'en effet il n'avait pas approuvé le dessein du capitaine ; mais il était trop bon officier et savait trop bien que ce n'était pas le moment d'ouvrir une discussion, pour se permettre aucune remarque, et l'événement prouva que le capitaine n'avait pas eu tort. A la fin la frégate présenta tête au vent, et le capitaine donna le signal. Aussitôt les vergues virèrent avec de si affreux craquements, que je crus les mâts brisés ; mais au bout d'une minute le vent eut gonflé les voiles, et sa violence était telle, que le navire qui pendant quelques moments était resté d'aplomb sur sa quille, pencha jusqu'au plat-bord. Le capitaine, qui était debout sur les lisses des

hamacs, du côté d'où venait le vent, et qui se retenait à la grande vergue, commanda un tour de roue, regarda avidement les voiles qui commençaient à se tendre, puis le câble qui se raidissait peu à peu et empêchait le vaisseau d'approcher de la côte.—Coupez ! s'écria-t-il enfin. Quelques coups de hache résonnèrent, et alors le câble, sortant de l'aubier avec une gerbe d'étincelles que produisait la violence du frottement, disparut sous une énorme vague qui nous lança contre les dogues d'amure et inonda le vaisseau de l'avant à l'arrière. Mais nous avions déjà viré de bord, la frégate regagnait sa route, et notre distance du rivage s'était évidemment accrue.

— Mes enfants, dit le capitaine aux gens de l'équipage, vous vous êtes bien comportés, et je vous en remercie ; mais je dois vous dire franchement que nous avons encore des difficultés à vaincre. Il nous faut doubler une des pointes de cette baie. M. Falcon, épissez le grand bras (1), et appelez le quart. Comment est la proue, quartier-maître ?

— Sud-ouest par sud au sud, monsieur.

— Très bien ; que le vaisseau continue à tenir cette direction. Et le capitaine, faisant au maître d'équipage signe de le suivre, descendit dans la cabine. Comme il n'y avait plus de danger pour le moment, je profitai de ce répit pour descendre au poste et voir si je trouverais de quoi déjeuner.

(1) C'est, en style de marins, distribuer la principale ration de grog de la journée.

O'Brien et deux ou trois autres aspirants y étaient déjà descendus.

— Par le ciel et l'enfer ! c'est la plus merveilleuse habileté dont j'aie jamais vu faire preuve, s'écria O'Brien. Le plus petit retard, la plus légère faute, et en ce moment les poissons plats feraient chérelie de nos laides carcasses. Pierre, vous n'êtes point friand de poissons plats ; hein, mon garçon ? Aussi, messieurs, nous pourrons, je vous l'assure, rendre grâces à Dieu et au capitaine. Maintenant, où est la carte, Robinson ? Passez-moi les règles parallèles et les compas, Pierre ; ils sont au coin de la tablette. Voici que nous arrivons diablement près de cette infernale pointe. Qui sait comment est la proue ?

— Moi, O'Brien. J'ai entendu le quartier-maitre dire au capitaine : sud-ouest par sud au sud.

— Calculons, reprit O'Brien. Variation, deux un quart ; vent contraire..., ceci sera beaucoup mettre, j'en ai peur, cependant mettons deux points et demi. Le Diomède rougirait qu'il lui en fallût davantage dans aucune circonstance. Les compas maintenant..., bien..., nous allons voir. Et O'Brien fit glisser la règle parrallèle depuis le compas jusqu'à l'endroit où le navire se trouvait sur la carte.

— Corbleu ! vous voyez que tout ce que nous pourrions faire sera de doubler la pointe, et c'est là l'autre difficulté dont parlait le capitaine. J'aurais tout-à-l'heure juré sur la bible que tout péril était passé si le vent tenait.

— Mesurez quelle est la distance, O'Brien, dit Robinson. Il la mesura, et elle se trouva être de treize milles. — De treize milles seulement, s'écria-t-il ; et si nous doublons nous ferons bonne affaire, car la baie est profonde au-delà. C'est une pointe de rocher, voyez-vous, afin que nos plaisirs ne soient pas uniformes. Néanmoins, mes enfants, j'ai une fiche de consolation à vous offrir. C'est que vous ne serez pas long-temps en proie à l'incertitude. Aujourd'hui même, et avant qu'une heure ne sonne, vous aurez les uns les autres à vous féliciter de votre bonheur, ou bien vous n'aurez plus de prières à dire. Allons, fermons cette carte, car je hais les vilaines perspectives ; et vous, munitionnaire, que servirez-vous à des gens qui vont avoir besoin de cœur et de forces ? Du pain et du fromage, un morceau de porc bouilli, reste du souper de la veille, et une cruche de rum provenant de ce qu'on avait « épissé le grand bras, » furent mis sur la table ; mais nous étions tous trop inquiets pour manger beaucoup, et un à un nous remontâmes sur le pont pour voir comment était le temps et si le vent nous devenait un peu favorable. Sur le tillac les officiers supérieurs étaient en conversation avec le capitaine qui avait exprimé la même crainte qu'O'Brien dans notre poste. Les matelots, qui n'ignoraient pas ce qu'ils avaient à craindre, car les nouvelles de ce genre se répandent vite à bord d'un vaisseau, étaient réunis par groupes, paraissaient graves, mais en

même temps, ne manquaient pas de confiance. Ils savaient pouvoir compter sur le capitaine, en tant que l'habileté ou le courage suffirait pour écarter le péril; puis, les marins sont trop braves pour désespérer jamais, fût-ce à toute extrémité. Quant à moi, je me sentais plein d'une telle admiration pour le capitaine, après les événements du matin, que, malgré ma pensée fixe, qui était que, selon toute vraisemblance, je n'existerais pas dans quelques heures, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître combien il serait plus sérieux qu'un tel homme fût enlevé à son pays. Je ne prétends pas dire que cette pensée-là me consolait; loin de là, c'était pour moi une raison de redouter encore davantage les périls dont nous étions menacés.

Avant midi la pointe rocailleuse que nous redoutions tant se montra en plein à l'opposé du vent; et si la côte basse et sablonneuse nous avait paru terrible, combien davantage nous le parurent, même à distance, des masses de noirs rochers couverts d'une écume qui à chaque instant s'élançait plus haut que le faite de nos petits mâts! Le capitaine y fixa silencieusement les yeux l'espace de quelques minutes, comme s'il se fût livré à des calculs.

— M. Falcon, dit-il enfin, il nous faut déployer la grande voile du vaisseau.

— Il ne pourra jamais la porter, monsieur.

— Il faut qu'il la porte, répliqua M. Savage.

Commandez qu'on l'étende, et veillez à ce que les cargue-fonds soient soigneusement attachés.

On déploya donc la grande voile, et l'effet en fut terrible. La frégate pencha à tel point du côté où le vent donnait, que des porte-haubans se trouvaient sous l'eau; et que, quand un coup de mer la choquait, le même côté du gaillard d'arrière et du passavant était inondé. Il me semblait voir alors un fier et fougueux cheval que l'éperon a mis en fureur, car la frégate ne s'élevait plus comme auparavant, mais se frayait un passage à travers des montagnes d'eau, et fendait les vagues dont le torrent continu se répandait de l'avant jusque sur le pont inférieur. Quatre hommes étaient attachés à la roue; les matelots étaient obligés de se tenir avec les mains pour ne pas être emportés; les cordages étaient poussés pêle-mêle sous le vent; les boulets roulaient hors des parcs; enfin tous les yeux étaient levés sur les mâts que d'instant en instant on s'attendait à voir rompre. Un terrible coup de mer nous frappa sur la bordée, et il fallut quelques secondes pour que la frégate parût se remettre du choc; elle vacilla, trembla, et s'arrêta comme stupéfaite. Le premier lieutenant lança au capitaine un regard qui voulait dire : — cette manœuvre ne peut nous sauver. — C'est notre seule chance de salut, répondit le capitaine à ce langage muet. Il était certain que la frégate avançait avec plus d'évidence et serrait mieux le vent; mais, une minute avant que nous n'at-

teignissions la pointe, l'ouragan redoubla de furie. — Si la moindre chose bronche, nous sommes perdus, monsieur, s'écria le premier lieutenant.

— Je le sais parfaitement, répliqua le capitaine d'un ton calme; mais, comme je vous l'ai déjà dit, et comme vous devez maintenant le reconnaître, c'est notre seule ressource. La conséquence du moindre défaut de soin et d'attention dans l'arrangement et la tenue des agrès, va se faire sentir; et ce péril, si nous y échappons, nous montrera quelle immense responsabilité encourent les marins pour avoir négligé leur devoir. La mort de tout un équipage peut provenir de la négligence ou de l'impéritie dont un officier se sera rendu coupable, même dans le port. Mais, Falcon, je dois à la justice de vous dire que les mâts de ce vaisseau, sont, j'en suis convaincu, aussi solides que leur solidité peut dépendre du savoir et du zèle.

Le premier lieutenant remercia le capitaine d'avoir de lui une si bonne opinion, et montra qu'il espérait bien que ce n'était pas le dernier compliment qu'il aurait à recevoir de son chef.

— Je l'espère aussi; mais dans quelques minutes la question sera décidée.

La frégate n'était plus alors éloignée de la pointe que de deux longueurs de câble. Je vis quelques matelots joindre les mains, mais la plupart d'entre eux ôtaient silencieusement jaquettes et souliers, afin de ne pas perdre une chance de salut dans le cas où la frégate toucherait.

— Elle va toucher, vraiment ! entendis-je le capitaine dire à M. Falcon, car, depuis une demi-heure qu'on avait déployé la grande voile, je me tenais accroché aux chevilles d'amarrage. Venez à l'arrière, il faut que vous et moi prenions le gouvernail. C'est à présent, mais à présent seulement, que nous avons besoin de nerf.

M. Savage et M. Falcon allèrent donc prendre les deux rais les plus élevés de la roue ; O'Brien, à un signe du capitaine, en prit un autre près de lui, et un vieux quartier-maitre qui se trouvait au gouvernail, en saisit un quatrième. Le rugissement des vagues sur les rochers, joint aux hurlements du vent, était terrible ; mais le spectacle qui s'offrait alors aux regards était plus effrayant que le bruit. Quelques moments je fermai les yeux, mais l'inquiétude me força de les rouvrir. A ce qu'il me semblait, nous n'étions qu'à soixante pieds des rochers lorsque la frégate passa en face. Nous fendions l'écume qui baissait autour de nous ; et, au moment où le vaisseau fut le plus près de la pointe, à l'instant où la vague le fit donner à la bande, je crus que notre grande vergue allait tourner les rocs. Au même instant aussi, vint un coup de vent qui coucha la frégate sur l'extrémité de son ban, et qui l'arrêta court, tandis que l'accumulation du bruit était assourdissante. Quelques secondes de plus, et le navire était jeté sur le flanc ; une autre vague en effet passa par-dessus lui, et se brisa sur les rochers, qui en ren-

voyèrent les éclaboussures jusque sur les ponts. Le roc principal n'était plus même à soixante pieds de l'écusson du navire, lorsqu'un autre coup de vent nous jeta encore sur nos bouts de bancs; la misaine et la grande voile se déchirèrent, et furent complètement arrachées des relingues; la frégate néanmoins se releva, mais non sans trembler à l'avant et à l'arrière. Je portai les yeux vers la poupe; les rocs étaient au vent par notre travers, et nous ne courions plus de danger. Il me sembla alors, je m'en souviens, que la frégate soulagée par ces basses voiles et s'élevant de nouveau au-dessus des vagues, pouvait donner une assez juste idée du soulagement que nous éprouvâmes tous; comme elle, nous tremblâmes quelques minutes d'une réaction si subite; et, de même qu'elle continuait sa marche de plus en plus facilement, nous sentîmes s'éloigner peu à peu la poignante inquiétude qui opprimait nos poitrines.

Le capitaine abandonna le gouvernail; mais, avant de s'éloigner, il regarda la pointe qui était alors tout-à-fait au côté du vent. Une ou deux minutes après, il ordonna à M. Falcon de remplacer les voiles perdues et de les nouer, et descendit ensuite dans sa cabine. Je suis sûr que ce fut pour remercier Dieu de notre délivrance; je l'en remerciai moi-même avec ferveur, non seulement alors, mais le soir aussi, quand je montai dans mon hamac. Comparativement, nous étions déjà en surrété; au bout de quelques heures, nous y fûmes complètement,

car, chose étrange à dire , aussitôt que nous eûmes doublé les rocs , l'ouragan s'apaisa , et avant le matin nous primes un ris aux voiles du perroquet. Je fus du premier quart de jour, et voyant M. Glousse sur le gaillard d'avant , j'allai le trouver et lui demandai ce qu'il pensait de nos récents périls.

— Ce que j'en pense , monsieur ? sur ma foi , je pense toujours que les choses sont mal lorsque les éléments ne veulent pas permettre qu'on entende mon sifflet, et que dès lors ils ne jouent pas franc jeu. Que nous ayons tout à craindre de leur part, je m'en moque; mais comment est-il possible que l'équipage fasse de son mieux , quand il ne saurait entendre les ordres du contre-maitre. Que Dieu soit béni, néanmoins, et puissions-nous devenir tous meilleurs chrétiens ! Pour le charpentier, il est fou ; ne m'a-t-il pas dit , une minute avant qu'on ne doublât la pointe , que la frégate s'était trouvée absolument à pareille fête , il y avait 26,600 et quelques années. Je crois que sur son lit de mort , et il a failli en avoir hier un dur , il nous dira qu'il lui était déjà arrivé de mourir il y a tant de milliers d'années de la même maladie. Quant à notre canonier, autre fou ; croirait-on , M. Simple , qu'il parcourait les ponts au plus fort de la tempête et qu'il s'écriait : — ô mes pauvres canons, s'ils se détachent , que deviendront-ils ! Peu lui importait, à ce qu'il semble, que la frégate et tout l'équipage périssent, pourvu que ses canons reutrassent sains et saufs

dans le port. — M. Dispart, ai-je fini par lui dire, permettez-moi de vous faire observer, le plus délicatement du monde, que, de par le diable ! vous êtes un vieil imbécille. Voyez-vous, M. Simple, il faut qu'un officier généralise et n'accorde son affection à chacune des parties qu'en considération du bien qui en résultera pour le tout. Je regarde à mes ancrés et à mes câbles, comme aux divers agrès ; non que je me soucie d'aucun d'eux en particulier, mais parce que la sûreté du vaisseau dépend de leur parfaite harmonie. Je pourrais aussi bien pleurer parce qu'on a fait hier le sacrifice d'une ancre et d'un câble, pour empêcher la frégate d'être jetée à la côte.

— C'est la vérité même, M. Glousse, interrompis-je.

— L'intérêt privé, continua-t-il, doit toujours être sacrifié au bien public. Comme vous savez, le pont de dessous était plein d'eau, et toutes nos cabines, toutes nos malles nageaient ; n'importe ! je n'ai pas alors pensé à mes chemises, et les voilà maintenant qui sèchent toutes aux fanins, sans avoir conservé une miette d'empois dans les cols ou les jabots. Il me sera impossible, de toute la croisière, d'avoir la tenue qui est indispensable à un officier.

A ces mots, le tonnelier, qui se rendait du côté de l'avant passa près de lui, et le coudoya. Pardon, monsieur, dit l'homme ; mais on a donné un coup de gouvernail.

— Oui-dà, un coup de gouvernail ! répliqua le

contre-maître, qui, je crois, n'était pas de très bonne humeur, à cause de l'avarie de son linge. Et, s'il vous plait, M. le tonnelier, pourquoi le ciel vous a-t-il octroyé deux jambes, avec des jointures aux genoux, si ce n'est pour vous mettre à même de remédier aux déviations de la ligne horizontale. Écoutez, monsieur ! me prenez-vous pour une borne, pour venir frotter contre moi votre cuir de pourceau ? Souffrez, monsieur, que je vous fasse deux mots d'observation et vous donne deux mots d'avis : quand vous passez près d'un officier, monsieur, votre devoir est de vous tenir à distance respectueuse, et de ne pas salir ses habits avec votre jaquette couleur de rouille. Me comprenez-vous, monsieur ? et avez vous besoin, pour vous en souvenir, que je vous..... et sans achever sa phrase, le contre-maître leva sa canne ; les coups ne cessèrent de pleuvoir sur le dos du tonnelier que lorsqu'il parvint à fuir. — Là, là, là ! sale raccommodeur de tonneaux, sale écorcheur d'osier, sale faiseur de bondes ! s'écriait M. Glousse tout en frappant. M. Simple, continuait-il, excusez-moi d'avoir interrompu la conversation ; mais, quand le devoir ordonne, il faut obéir.

— Très certainement, M. Glousse. J'entends sonner midi et il faut que je parle au maître d'équipage ; ainsi, bonjour.

CHAPITRE XVI.

Nouvelles de ma famille. — Bizarre manière dont plusieurs de nos officiers s'en reviennent d'un banquet qu'on nous donne à Gibraltar. Autres détails sur la vie de M. Glousse. — Coup de brosse avec l'ennemi. — Cour martiale; impression qui ne s'efface jamais.

Peu de jours après, un cutter, parti de Plymouth, nous apporta l'ordre de nous rendre immédiatement à Gibraltar, où notre frégate apprendrait sa destination ultérieure. Nous en fûmes tous fort contents, car nous étions las de croiser dans la baie de Biscaye; et comme il était presumable qu'on nous enverrait dans la Méditerranée, nous espérâmes qu'aux tempêtes et aux mauvais temps allaient succéder pour nous de belles brises et des cieux purs. Le cutter nous apportait aussi nos lettres et des journaux. Jamais je n'éprouvai tant de joie que quand on m'en mit une dans la main. Il faut être loin de sa famille et de ses amis pour sentir vraiment le plaisir de recevoir une lettre. Voulant la savourer tout à mon aise, je me réfugiai dans la partie la plus solitaire du navire, aux environs de l'endroit où se tient le timonier. Je pleurais de volupté avant d'en briser le cachet, mais combien ne pleurai-je pas plus fort, et de chagrin, après en avoir lu le contenu, car mon frère aîné, Tom, était mort d'une fièvre typhoïde. Pauvre Tom! Lorsque je me rappelai quels tours il me jouait sans cesse, et comme il m'empruntait mon argent pour ne jamais me le

rendre , et comme il avait coutume de me battre et de me forcer à lui obéir parce qu'il était mon frère aîné, je ne pus m'empêcher de répandre un torrent de larmes ; puis , je songeai à quels regrets ma pauvre mère devait être en proie , et je pleurai encore plus amèrement.

— Qu'y a-t-il donc, petit? me demanda O'Brien, venant à moi. Quelqu'un se serait-il permis de vous battre?

— Personne , répondis-je ; mais Tom , mon frère aîné , est mort, et je n'en ai plus , d'autre frère.

— Eh bien ! Pierre , j'ose affirmer que votre frère était un excellent frère ; mais je vais vous dire un secret. Quand vous serez devenu assez vieux pour avoir besoin de vous raser le menton, vous saurez que ce n'est pas par des lamentations qu'on accueille la nouvelle de la mort d'un frère aîné. Mais vous êtes encore un bon enfant , une innocente créature, et je ne vous rouerai pas pour les larmes que vous versez. Voyons , cependant , séchez vos yeux, Pierre, et pensez à autre chose. Nous boirons après souper à sa santé et à sa longue vie... dans l'autre monde ; et alors qu'il n'en soit plus jamais question.

Je fus profondément affligé l'espace de quelques jours ; mais il était si délicieux de longer les côtes du Portugal et de l'Espagne , le temps était si chaud, et la mer si tranquille , que, j'en ai peur , j'oubliai la mort de mon frère plus vite que je ne l'aurais dû. Toujours est-il que ma tristesse se calma peu à peu ,

et que l'aspect tout nouveau pour moi des parages que je voyais m'empêcha de penser à autre chose. Chacun d'ailleurs, était si gai, si heureux autour de moi ; que l'exemple me gagna. Au bout d'une quinzaine, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Gibraltar, et on décapela la frégate pour la réparer. Il y avait tant de besogne à bord que je n'osai pas demander la permission d'aller à terre. Même M. Falcon avait répondu à plusieurs de mes camarades par un refus, et quelque impatience que j'éprouvasse de connaître une forteresse qui passait pour si extraordinaire, je préférerais ne pas faire de demande. Un soir, j'étais à regarder par-dessus le passavant, tandis que les gens de l'équipage soupaient; M. Falcon vint à moi et me dit : — Eh bien ! M. Simple, à quoi pensez-vous donc ? — Je suis émerveillé, répondis-je en portant la main à mon chapeau, qu'on ait pu tailler sous ces galeries dans le roc vif, et elles doivent être fort curieuses.

— C'est-à-dire que vous êtes fort curieux de les voir. Eh bien ! puisque vous avez assiduellement fait votre service tous ces jours-ci et que vous n'avez pas demandé la permission d'aller à terre, je vous permettrai demain matin d'y aller, et même d'y demeurer jusqu'au coup de canon de retraite.

Cette faveur m'enchantait d'autant plus, que les officiers de la frégate avaient été tous invités à un banquet par ceux de la garnison, et que comme tous ceux qui pouvaient venir à terre furent priés d'être

du nombre des convives, je me trouvai de la partie. Le premier lieutenant s'était excusé, sous prétexte de l'immense besogne qui le retenait sur le vaisseau ; mais la plupart des officiers supérieurs et quelques aspirants furent à même d'accepter l'invitation. Nous nous promenâmes dans la ville et sur les remparts, jusqu'à l'heure du dîner, et nous prîmes alors le chemin des casernes. Le repas fut fort bon, et nous fûmes tous fort joyeux ; mais après qu'on eut apporté le dessert, je m'esquivai avec un jeune enseigne, qui me conduisit d'un bout à l'autre des galeries et m'y expliqua tout en détail, manière d'employer mon temps beaucoup meilleure que celle dont les autres l'employèrent, comme le lecteur en conviendra sans doute. Je me trouvai à la poterne avant le coup de canon ; la chaloupe y attendait, mais nul officier n'arriva. Le canon gronda, le pont-levis fut levé, et j'eus peur que mon retard ne m'attirât des reproches, mais la chaloupe qui était venue prendre des officiers supérieurs n'avait pas ordre de revenir sans eux. Environ une heure après, lorsque la nuit fut tout-à-fait noire, la sentinelle coucha en joue une personne qu'on entendit s'approcher et cria : — Qui vive ? — Officier de marine, gris, dans une brouette ! répondit une forte voix qui chantonnait. La sentinelle releva son arme, et chantonnant aussi : — Passez, officier de marine, gris, sur une brouette ! dit-elle, tout va bien ! Apparut alors un soldat en uniforme qui roulait sur une brouette le

troisième lieutenant tellement ivre qu'il ne pouvait ni se tenir sur ses jambes ni parler. Puis la sentinelle cria de nouveau : — Qui vive ! et la réponse fut : — Autre officier de marine, gris, sur une brouette. — Passe, autre officier de marine, gris, sur une brouette ! répliqua encore la sentinelle... et tout va bien ! Celui-là était mon ami O'Brien, en presque aussi pitoyable état que le troisième lieutenant ; et l'espace de dix minutes, pareilles questions obtinrent pareilles réponses, car il fallut brouetter de même le reste des invités, à l'exception du deuxième lieutenant qui vint bras dessus bras dessous avec l'officier porteur de l'ordre nécessaire pour qu'on baissât le pont-levis. Je fus fort scandalisé, car une telle conduite me parut honteuse ; mais j'appris plus tard, ce qui certes était une espèce d'excuse, que les officiers de la garnison avaient la notoire habitude de ne jamais souffrir qu'aucun de leurs hôtes quittât la table sans avoir perdu la raison. Ils furent tous soigneusement déposés dans la chaloupe, et par bonheur le premier lieutenant qui était couché ne les vit pas ; mais je ne pus m'empêcher de reconnaître la justesse d'une observation faite par un des matelots, tandis qu'on portait les officiers dans la barque : — Ohé ! Bill, si c'était nous en place d'eux, quelles jolies grimaces nous ferions demain matin à six heures !

La frégate demeura environ trois semaines dans la baie de Gibraltar. Pendant ce temps, nous avions

réparé tous les agrès de l'avant à l'arrière, nettoyé et réapprovisionné le fond de cale, repeint tout l'extérieur. Elle ne parut jamais plus belle que quand, conformément à nos ordres, nous fîmes voile pour aller rejoindre l'amiral. Nous dépassâmes la pointe d'Europe avec un bon vent, et au coucher du soleil, quoique nous fussions à soixante milles de ce roc, on le voyait encore distinctement; il ne ressemblait plus qu'à un nuage bleuâtre, mais on en pouvait reconnaître à merveille tous les contours. Je mentionne cette circonstance, car peut-être le lecteur n'aurait-il pas cru que la terre demeurerait quelquefois si long-temps visible. Nous gouvernâmes vers le cap de Gatte, et le lendemain nous n'étions plus qu'à une faible distance du rivage. Je fus enchanté de la côte d'Espagne, qui n'offrait que montagne sur montagne, que colline sur colline, les unes et les autres couvertes de vignes presque jusqu'à leur sommet; nous aurions pu débarquer sur plusieurs points, car nous étions alors bons amis avec les Espagnols, mais le capitaine était trop pressé de rejoindre l'amiral. Nous n'avions d'ailleurs que des vents fort légers, et un ou deux jours après nous fûmes presque arrêtés par un calme en vue de Valence. J'étais dans le passavant et je regardais avec un télescope les maisons et les jardins qui entourent la ville, quand M. Glousse le contre-maitre s'approcha de moi. — M. Simple, me-dit-il, prêtez-moi je vous prie cette lunette un instant; je désire voir si certaine habitation dont

j'ai quelque motif de me souvenir existe toujours.

— Quoi ! avez-vous jamais mis le pied sur cette côte ?

— Oui vraiment, M. Simple , et j'y ai presque échoué ; mais je me suis tiré d'affaire sans beaucoup de dommage.

— Que voulez-vous dire ? aviez-vous donc fait naufrage ?

— Pas mon vaisseau, M. Simple , mais ma paie d'esprit pour quelque temps. Il y a bien des années de cela , et je venais d'être nommé contre-maitre d'une corvette. Pendant cette conversation il regardait à travers le télescope. — Oui, reprit-il, elle y est, je la vois, je l'ai aperçue au milieu du champ. Regardez, M. Simple, distinguez-vous un petit clocher de tuiles vernies ? Il reluit comme une aiguille.

— Oui, fort bien.

— Alors, tout-à-fait au-dessus , mais un peu à gauche, il y a une longue maison blanche avec quatre petites fenêtres, en bas des bois d'oranger.

— Je la vois ; mais que vous fait cette maison, M. Glousse ?

— Oh ! c'est toute une histoire , répondit-il avec un soupir qui souleva, puis abaissa au moins de six pouces le jabot de sa chemise.

— Ne me direz-vous pas quel est ce mystère , M. Glousse ?

— Si fait, M. Simple ; dans cette maison demeu-

rait une personne dont j'ai, pour la première et dernière fois de ma vie, été amoureux.

— Vraiment ! j'aimerais fort vous entendre conter cette histoire.

— Je vous satisferai, M. Simple ; mais il faudra me promettre de n'en pas souffler mot, car les jeunes gentilshommes aiment à plaisanter, et je crois que si je devenais pour eux un objet de plaisanterie, mon autorité en souffrirait auprès des matelots. Il y a aujourd'hui seize ans de la chose ; nous étions alors en paix comme maintenant avec l'Espagne ; j'avais un peu plus de la trentaine, et je venais de recevoir ma nomination de contre-maitre. Je passais à cette époque pour un jeune homme de mine avantageuse, quoique depuis quelque temps il me faille peut-être en rabattre un peu sur ce chapitre.

— Bah ! mais vous me semblez encore, M. Glousse, un homme d'un fort joli physique.

— Grand merci, M. Simple ; mais rien que je sache ne s'améliore avec l'âge, sauf le rum. J'avais coutume de soigner ma toilette et de faire le fendant contre-maitre lorsque j'allais à terre ; peut-être même n'avais-je pas entièrement perdu ce vernis d'élégance que j'avais pris dans la haute société. Un soir, je me promenais sur la Plaza, quand soudain je vis devant moi une femme qui me sembla la plus jolie petite corvette sur laquelle se fussent jamais posé mes yeux. Je me mis à naviguer de conserve avec elle, et je l'examinai. Le charmant sillage qu'elle

vous avait ! que tous ses agrès aussi étaient bien tenus ! et comme chaque chose paraissait soigneusement arrimée sous ses écouteilles. Puis , elle voguait avec tant d'élégance, elle s'élevait et redescendait avec tant de légèreté, elle ressemblait tant à une frégate avec ses jolies voiles de perroquet, que je ne pus m'empêcher de me tenir dans ses eaux. A un moment où elle virait soudain de bord au détour d'une rue, et continuait sa marche droit comme une flèche, sans rien céder au vent, je fis force de voiles pour marcher bord à bord avec la petite, et une fois arrivé sous son flanc, je pus l'examiner de près. Je n'ai jamais vu un si beau contour d'écusson, et tout en si bon ordre, pas un bout de ficelle qui passât ! De par le diable ! me dis-je, M. Simple, si son tableau de couronnement et sa proue sont sortis des mains du même ouvrier, c'est une perfection. En conséquence je la dépassai, j'embardai légèrement, je distinguai à travers son voile et j'aperçus deux yeux noirs, aussi brillants que des grains de chapelet, aussi longs que des prunes de damas. J'en avais assez vu, et ne voulant pas l'effrayer, je me laissai dériver un peu. Bientôt après elle changea de direction, et gouverna vers cette maison blanche. Comme elle allait l'accoster et tandis que je jouais autour de ses flancs, passa une procession de prêtres qui portaient le saint viatique à quelque mourant. Ma petite frégate baissa respectueusement ses voiles de perroquet, comme les autres nations ont eu l'habitude de le faire, et comme

elles devraient la reprendre, les gueuses, toutes les fois qu'elles passent sous le pavillon de la vieille Angleterre.

— Que voulez-vous donc dire ? demandai-je.

— Eh bien ! qu'elle étendit par terre son mouchoir blanc, qui flottait dans sa main pendant qu'elle marchait, et qu'elle posa un de ses genoux dessus. J'eus de même, parce que j'étais obligé de me mettre en panne pour garder ma position, et je crus que si elle me voyait, elle en serait contente. Quand elle se releva, je me remis également sur mes jambes ; mais dans ma précipitation, je n'avais pas choisi une place très propre, et je m'aperçus, lorsque je me relevai, que ma culotte de basin blanc était dans l'état le plus déplorable. La jeune dame se retourna, ne put s'empêcher de rire à la vue de mon infortune, et entra dans la maison blanche, tandis que je restais là comme un imbécille, regardant tantôt la porte de la maison, tantôt ma pauvre culotte. Toutefois, il me vint à l'idée que je pourrais tirer de l'accident un moyen de faire connaissance avec elle ; j'allai donc à la porte et je frappai. Un vieux gentilhomme, qui était son père, enveloppé d'un vaste manteau, se présenta ; je lui montrai ma culotte et le priai en espagnol de me donner un peu d'eau pour la nettoyer. La fille reparut alors sous l'horizon, et raconta à son père comment le malheur était arrivé. Le vieillard s'étonna de ce qu'un Anglais fût si bon chrétien, et sembla enchanté. Il m'invita fort poliment à

entrer, et envoya une vieille femme chercher de l'eau. Je m'aperçus qu'il fumait un morceau de papier, et comme fort heureusement j'avais deux ou trois douzaines de cigares de la Havanne dans ma poche, car je n'en fume jamais d'autres, M. Simple, et ce sont, à mon avis, les seuls que puisse fumer un gentilhomme, je les tirai et les lui offris. Ses yeux brillèrent en les voyant; mais il refusa d'en accepter plus d'un; cependant j'insistai pour qu'il acceptât tout le paquet, lui disant que j'en avais encore beaucoup à bord, que je n'en voulais garder qu'un, afin de pouvoir le fumer avec lui. Il me pria alors de m'asseoir, et la vieille apporta du vin, aigre en diable, mais que je déclarai exquis, quoique le cœur m'eût soulevé de le boire. Il me demanda si j'étais bon chrétien. Je répondis l'être. Je savais qu'il voulait dire catholique, car eux tous nous appellent des hérétiques, M. Simple. La fille nous rejoignit bientôt sans voile, et c'était une beauté accomplie; mais je ne la regardai pas et ne m'occupai nullement d'elle après le premier salut, tant j'avais peur de rendre le vieux gentilhomme soupçonneux. Il me demanda alors qui j'étais? quel était mon grade? si j'étais capitaine? Je répondis que non. Si j'étais « tenente, » ce qui signifie lieutenant? Je répondis encore que non, mais avec un air de dédain, comme si j'eusse été quelque chose de mieux. Qu'étais-je donc? Je ne me rappelais pas comment se disait contre-maitre en espagnol; et, à ne vous rien cacher, j'étais honteux de mon

humble condition. Je savais, toutefois, qu'il y avait en Espagne un officier qu'on appelait corrégidor ; vous comprenez un correcteur, un magistrat chargé de punir. Je pensai donc que ce mot exprimait assez bien la nature de mes fonctions à bord d'un vaisseau, et je répondis que j'étais corrégidor. Mais, M. Simple, un corrégidor, en Espagne, est un personnage de haut rang et de haute importance; aussi crurent-ils que j'étais un personnage de ce genre, et ils semblèrent charmés. La jeune demoiselle me demanda alors si j'appartenais à une bonne famille, si j'étais gentilhomme ou non. Je lui répliquai que j'aimais à le croire. Je demeurai encore une demi-heure avec eux après avoir achevé mon cigare ; je levai alors le siège, et remerciant le vieux père de son obligeance, je lui demandai la permission de lui apporter encore quelques vrais cigares de la Havanne, après quoi je sortis de l'appartement. La fille m'ouvrit elle même la porte de la rue, et je ne pus m'empêcher ni de lui prendre la main et de la porter à mes lèvres, ni...

— Où est M. Glousse ? qu'on envoie sur-le-champ le contre-maitre ici ! s'écria le premier lieutenant.

— Me voici, monsieur, répondit M. Glousse, en se hâtant de courir où il était appelé, et me laissant au beau milieu de son histoire.

— Le gabier de la grande hune se plaint que le cale-hauban est fort usé dans la fourrure. Courez là-galhaut et examinez-le, dit M. Falcon.

— Oui , monsieur , répondit le contre-maitre qui grimpa immédiatement aux agrès.

— Et vous , M. Simple , veillez à ce que les matelots effacent les taches du gaillard d'arrière.

— Oui , monsieur , répondis-je ; et notre conversation fut ainsi interrompue.

Le temps changea pendant la nuit, et nous eûmes, six ou sept jours de suite , des pluies et des vents défavorables qui ne permirent pas d'achever le reste de l'histoire du contre-maitre. Nous rejoignîmes la flotte à la hauteur de Toulon , nous accostâmes le vaisseau de l'amiral , et notre capitaine alla à bord lui présenter ses respects. Quand il revint , nous apprîmes, par l'intermédiaire du premier lieutenant, que nous resterions avec la flotte jusqu'à l'arrivée d'une autre frégate qui était attendue sous une quinzaine , et qu'alors l'amiral avait promis de nous envoyer en croisière. Deux jours après avoir rejoint, nous eûmes l'ordre de faire partie de l'escadre qui surveillait la côte, et qui se composait de deux vaisseaux de ligne et de quatre frégates. La flotte française avait coutume de sortir de la rade et de manœuvrer à portée des batteries du rivage ; ou si elle s'éloignait davantage, elle prenait grand soin d'avoir un vent favorable pour rentrer dans le port. Nous étions demeurés près de la côte environ une semaine, nous approchant chaque jour de la rade, y comptant la flotte française pour voir si aucun navire ne s'en était détaché, et le faisant savoir à l'amiral au moyen

d'un signal, lorsqu'un beau matin nous vîmes la totalité des vaisseaux français hisser leurs voiles de perroquet, lever l'ancre en moins d'une heure et sortir du port. Nous étions jour et nuit préparés au combat, et même souvent, nous échangeions un ou deux boulets avec les batteries quand nous allions en reconnaissance ; mais l'escadre d'observation ne pouvait évidemment lutter avec toute la flotte française, car la nôtre était à une douzaine de milles au large. Néanmoins, le capitaine du vaisseau de ligne qui nous commandait mit en panne, comme par défi, dans l'espoir d'attirer l'ennemi plus avant. Ce n'était pas facile à faire, car les Français ne se dissimulaient pas qu'une bouffée de vent pouvait les mettre dans l'impossibilité de refuser une action, et autant nous désirions en venir là, autant ils cherchaient à l'éviter. Quand je dis nous, je parle des Anglais, et non de moi-même, car je dois en convenir, je ne souhaitais nullement qu'on se battît. Je n'avais pas précisément peur, mais j'éprouvais, au bruit du canon, une sensation désagréable que je n'avais pas encore pu vaincre. Cependant, quatre frégates françaises firent voile vers nous, et arrivées à une distance de quatre milles, jetèrent l'ancre. Trois ou quatre vaisseaux de ligne les avaient suivies comme pour les soutenir. N'importe ! notre capitaine demanda par un signal la permission, qui lui fut accordée, d'envoyer à la rencontre de l'ennemi, le *Diomède* et une autre frégate : toutes nos

voiles furent déployées aussitôt; on battit la générale, on alluma les mèches, on ouvrit les soutes aux munitions. Les vaisseaux de ligne français s'apercevant que contre leurs quatre frégates n'en étaient envoyées que deux des nôtres, mirent en panne à environ même distance des leurs que nos vaisseaux de ligne et nos frégates l'étaient de nous. Pendant le même temps, le gros de notre flotte se dirigeait vers la côte avec la plus grande célérité possible, et le gros de la flotte française se rapprochait aussi de ceux de ces navires qui s'étaient détachés d'elle. Toute la scène me rappela les tournois dont j'avais lu le récit; on s'invitait de part et d'autre à descendre dans la lice; seulement par rapport à nous, nos ennemis étaient deux contre un, glorieux hommage qu'ils rendaient à notre supériorité. Au bout d'une heure, nous avions tellement approché des frégates françaises, qu'elles mirent à la voile et commencèrent le feu. Nous attendîmes, nous, pour tirer, à ne plus être qu'à un quart de mille; alors nous lâchâmes notre bordée à la frégate la plus voisine, après avoir eu soin de nous placer relativement à elle, de façon que notre avant fût tourné du côté de son arrière et notre arrière du côté de son avant. Le *Cheval marin*, qui nous suivait, lui lâcha aussi une bordée. Grâce à la manœuvre, nous échangeâmes avec chacune des quatre frégates ennemies, et l'avantage nous resta, parce qu'elles ne rechargeaient point aussitôt que les nôtres. Les deux nôtres furent encore prêtes à

tirer sur elles quand elles passèrent devant nous ; mais elles-mêmes n'eurent pas de bordées pour le *Cheval marin* qui nous suivait de fort près, en sorte qu'elles en reçurent chacune deux, que le *Diomède* en reçut quatre et que le *Cheval marin* n'en reçut pas une seule. Nos agrès étaient dans un affreux délabrement, et nous avions six ou sept blessés, mais pas un mort. Les frégates françaises avaient souffert davantage, et leur amiral, s'apercevant qu'elles étaient fort endommagées, leur fit le signal de rappel. Sur ces entrefaites, nous avions, le *Cheval marin* et nous, viré de bord, et nous donnâmes la chasse, vent arrière, à celle qui des quatre s'était avancée le plus loin ; les vaisseaux de ligne français, remarquant notre intention, serrèrent tout le vent, sauf deux points, pour venir à leur secours, et le reste de l'escadre d'observation gouverna presque en notre ligne vers nous, avec toutes voiles déployées pour nous soutenir aussi. Mais le vent était ce que les marins appellent un vent de soldat, c'est-à-dire qu'il soufflait de manière que les vaisseaux pussent marcher dans un sens ou dans un autre et sortir du port ou y rentrer à volonté. Donc, tandis que les frégates françaises, conformément à leurs ordres, retournaient vers le vaisseau de ligne, ceux-ci venaient à eux pour les secourir. Mais notre capitaine ne voulait point abandonner la partie, quoique chaque minute nous rapprochât tous des vaisseaux de ligne français. Poursuivant toujours les frégates,

nous échangeions avec elles bordées sur bordées le plus vite que nous pouvions. Il y en eut une qui, perdant son petit mât de mizaine, fut obligée de ralentir sa course, et nous espérions la couper; mais les autres raccourcirent leurs voiles pour la soutenir. Cette lutte avait duré un gros quart d'heure, et les vaisseaux de ligne français avaient eu le temps d'approcher à moins d'un mille de nous; déjà même notre commodore nous avait fait un signal de rappel; car il craignait que nous ne fussions accablés par le nombre et pris. Mais le *Cheval marin*, qui seul vit le signal, ne le répéta pas; et notre capitaine, qui était résolu à ne pas le voir, ordonna à l'homme en vigie de regarder dans une autre direction. Le combat continuant, deux des frégates françaises avaient été mises en pièces et n'offraient plus qu'un monceau de débris, quand les vaisseaux de ligne français commencèrent à tirer. Il était alors plus que temps de battre en retraite. Chacun de nous lâcha encore une bordée; après quoi nous virâmes de bord pour regagner notre escadre qui était à environ quatre milles, et qui, presque sous le vent, tâchait de venir à notre aide. Comme nous virions, notre grand mât, qui avait été gravement blessé, tomba dans l'eau, et les Français, qui s'en aperçurent, firent force de voiles, dans l'espoir de nous capturer; mais le *Cheval marin* ne nous quitta point; nous saisismes tous deux le vent, et nous les attirâmes jusqu'à deux longueurs de câble de nous. Ce fut alors seulement

que nous crûmes utile de gouverner vers nos propres vaisseaux; mais un des navires français qui était aussi bon voilier qu'une frégate, parvint à nous prendre en flanc et nous lâcha une bordée qui nous écorecha les oreilles d'une multitude d'éclats. Pour moi, je crus que nous allions infailliblement être pris; mais, au contraire, et quoique plusieurs matelots eussent reçu la mort, le capitaine cria au lieutenant: — Qu'ils tardent un peu plus encore, et leur perte est inévitable! Au même moment nos vaisseaux de ligne ouvraient leur feu, et bientôt l'avantage changea de côté. Les Français firent volte-face et décampèrent le plus vite qu'ils purent, car ils étaient poursuivis par toute notre escadre, à l'exception du *Diomède* qui était beaucoup trop désespéré pour leur donner aussi la chasse. Une de leurs frégates en avait pris en toue une autre qui avait perdu son mât de perroquet, et notre escadre les serrait vigoureusement. Pendant ce temps, la flotte anglaise ne se trouvait plus distante que de trois milles, et la flotte française était en pleine marche pour porter assistance à ceux de ses vaisseaux qui avaient déjà donné. Je croyais donc, et tout le monde était du même avis, qu'une action générale allait s'engager; mais nous fûmes déçus dans notre espoir. La frégate qui en remorquait une autre, désespérant d'échapper avec elle, la lâcha et l'abandonna à son destin, qui fut d'arborer les couleurs du commodore de l'escadre d'observation. La chasse continua jusqu'à

ce que la totalité des navires français fussent retournés sous leurs batteries, et alors notre flotte, avec sa prise qui se trouva être le *Narcisse*, de trente-six canons, capitaine le Pelletier, regagna aussi sa station ordinaire. Notre capitaine retira beaucoup d'honneur de son intrépide conduite en cette circonstance. Nous eûmes quatre morts, trois matelots et l'aspirant Robinson, puis dix blessés, dont quelques-uns très grièvement. Je crois que ce combat me guérit de la peur des boulets, car pendant les quelques jours que nous restâmes avec la flotte, on tira souvent sur nous, lorsque nous allâmes en reconnaissance, mais je restai tout-à-fait indifférent. A l'époque où elle était attendue, arriva la frégate qui devait remplacer la nôtre devant Toulon, et il nous fut alors permis d'aller en croisière. Mais avant de raconter les détails de cette expédition, je parlerai d'une cour martiale qui s'assembla pendant que nous étions avec la flotte et où siégea notre capitaine qu'on rappela tout exprès de l'escadre d'observation. Je fus l'aspirant désigné pour suivre M. Savage, et je restai à bord du vaisseau amiral tout le temps que durèrent les séances de la cour.

Deux marins, l'un français, et l'autre anglais, comparurent pour le fait d'avoir déserté d'une de nos frégates. Ils avaient quitté leur navire depuis environ trois mois, et dans l'intervalle, la frégate, capturant un corsaire français, les y avait trouvés à bord, où ils faisaient partie de l'équipage. Quant à l'Anglais,

on n'a pas besoin de le dire, il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Il méritait la peine de mort, et on la prononça immédiatement contre lui. La désertion peut avoir quelque excuse lorsqu'on songe que les matelots sont amenés de force sur les vaisseaux de l'état, mais il n'est nullement excusable de combattre contre son pays. Le cas du Français n'était point le même. Il était né en France; il y avait été élevé, et avait servi dans l'artillerie de la marine française au siège de Cadix où il avait été fait prisonnier par les Espagnols. Craignant chaque jour qu'on ne lui coupât le cou, il était parvenu à se réfugier sur la frégate anglaise mouillée dans le port, et je le crois vraiment, n'était entré à notre service que pour mettre ses jours hors de péril. Il avait passé presque deux ans sur la frégate avant de pouvoir exécuter son projet de désertion, et ce n'était qu'à son retour en France qu'il s'était engagé à bord du corsaire français. Pendant toute la durée de son séjour sur la frégate anglaise, il avait joui d'une excellente réputation. Le fait le plus grave qu'il y eût contre lui était que lors de son arrivée à Gibraltar on lui avait offert de le naturaliser sujet de l'Angleterre et qu'il l'avait accepté. Lorsqu'on demanda à l'Anglais ce qu'il avait à alléguer pour sa défense, il répondit qu'on l'avait enlevé de vive force d'un vaisseau américain, qu'il était en Amérique, qu'il n'avait jamais été naturalisé. Mais toutes ses allégations étaient autant de mensonges. Le Français se défendit avec

tant d'éloquence pour un pauvre diable de si bas étage, que je fus assez heureux pour recueillir son petit plaidoyer et que je vais le donner ici.

Monsieur le président et messieurs les membres de l'honorable cour, c'est avec l'humilité la plus profonde que je me hasarde à prendre la parole devant vous. Je serai bref et ne tenterai pas de nier les charges qui ont été produites contre moi, mais je me bornerai à quelques faits dont la considération, je l'espère, vous disposera à adoucir le châtiment auquel je puis être condamné par suite de ma faute ; — faute qui a eu pour motif, non une intention coupable, mais un ardent amour de mon pays. Je suis né Français, et ma vie s'est passée au service de la France jusqu'au moment, où, peu de mois après la révolution espagnole, j'ai, avec tous ceux qui composaient l'escadre française de Cadix, été fait prisonnier. Les privations et les affreux traitements que j'eus alors à souffrir lassèrent ma patience. Je parvins à m'évader, j'errai dans la ville pendant deux ou trois jours, m'attendant de minute en minute à y être assassiné, destin qui fut celui d'un trop grand nombre de mes malheureux compatriotes, et, poussé au désespoir par la faim, ne croyant pas pouvoir m'échapper autrement de Cadix, je fus réduit à la nécessité de m'offrir comme volontaire à bord d'une frégate anglaise. Je n'osai pas, comme je l'aurais dû faire, avouer que je m'étais évadé de prison, de crainte qu'on ne me laissât entre les mains

des Espagnols. Pendant tout le temps que j'ai servi à bord de votre frégate, quant à ma conduite, je m'en remets avec confiance au témoignage du capitaine et des officiers.

L'amour du pays natal peut sommeiller quelque temps, mais il finit toujours par se réveiller. A moi ce sont des circonstances toutes particulières qui m'ont inspiré un irrésistible besoin de regagner mon pays ; moi, je retournais y remplir mon devoir, et c'est pour l'avoir rempli que je vais être à jamais privé du bonheur de remettre le pied sur un sol qui m'est si cher, du bonheur de revoir mon vieux père et ma vieille mère qui me bénissent en mon absence, du bonheur d'embrasser encore mes frères et mes sœurs, et que je vais finir mes jours sur un échafaud, non pour le crime que j'ai commis en entrant à votre service, mais pour un acte de patriotisme et de repentir, — pour être retourné au service du mien. Dans le premier cas, tout, même la profonde misère où j'étais, doit atténuer mon crime à vos yeux ; dans le second, j'ai une bonne conscience qui, je l'espère, me soutiendra jusqu'au bout.

Messieurs, je vous supplie instamment de considérer ma position, et je suis sûr que vous serez assez généreux pour avoir pitié de moi. Laissez cet amour de votre pays, qui maintenant enflamme vos cœurs et vous porte à lui sacrifier tout, mais votre conscience plaide pour moi. Déjà l'humanité du peuple anglais a soustrait des milliers de mes compatriotes à la rage

des Espagnols ; que la même humanité se déploie encore aujourd'hui et persuade à mes juges d'augmenter d'un nom la liste de tous les Français qui , bien que l'Angleterre et la France soient en guerre, ne peuvent , s'ils n'ont pas l'âme aussi dure que le roc, n'éprouver qu'un sentiment envers leur généreux ennemi, sentiment qui domine tous les autres, celui d'une profonde reconnaissance.

Quel que puisse avoir été l'effet de ce discours sur les membres du tribunal individuellement, il ne parut pas qu'il en eût produit à l'instant même aucun sur eux comme corps. Les deux matelots furent condamnés à la peine capitale, et leur exécution fut fixée au lendemain. J'examinai attentivement les deux prisonniers lorsqu'ils redescendaient dans la chaloupe qui devait les reconduire à bord de leur propre vaisseau. L'Anglais, comme si toute autre considération de moindre importance se fût perdue pour lui dans la pensée de sa mort prochaine, se jeta sous les écoutes de l'arrière ; mais, avant de s'asseoir, le Français remarqua que la place était un peu sale, et, tirant son foulard, l'y étendit pour ne pas tacher sa culotte de nankin.

Le lendemain , je reçus l'ordre d'assister à l'exécution. Le soleil brillait avec tant d'éclat, le ciel était si pur, la mer si calme et si tranquille , qu'on pouvait à peine croire que ce dût être un jour de terreur et de souffrance pour les deux pauvres diables , un jour même de tristesse pour la flotte en général. Con-

formément au désir de l'officier qui présidait à la cérémonie, il fallut que ma chaloupe, comme toutes celles qui appartenaient aux autres navires de la flotte, s'approchât jusqu'aux chaînes de l'avant du vaisseau fatal. Une demi-heure après environ, les prisonniers parurent sur l'échafaud; on leur enfonça leurs chapeaux sur les yeux, et un coup de canon se fit entendre. Quand la fumée se dissipa, on vit l'Anglais se balancer au bout d'une vergue, mais le Français point; il avait fait un saut quand le canon avait retenti, dans l'espoir de s'étrangler tout de suite et de terminer plus vite son agonie; mais il était tombé sur le bord de l'échafaud, et y restait étendu. Nous crûmes que sa corde s'était brisée, et il paraît qu'il le crut aussi, car il demanda pourquoi il vivait encore, mais on ne lui répondit rien. On le retint sur l'échafaud pendant toute l'heure que l'Anglais demeura pendu; on lui avait relevé son chapeau, et parfois il levait les yeux sur son compagnon de souffrances. Quand on descendit enfin le corps, il pensa que son tour était venu et tâcha de s'élancer dans la mer. On l'arrêta et on le conduisit à l'arrière, où, après lui avoir lu sa grâce, on lui détacha les mains. Mais l'effet du choc fut trop violent pour son esprit; il tomba dans un profond évanouissement, et quand il recouvra l'usage de ses sens, celui de la raison l'avait abandonné. Il ne lui fut jamais rendu, ai-je ouï dire, et on envoya le malheureux en France pour y être enfermé comme fou. Je trouvai, et l'événement le

prouva, qu'on avait poussé les choses trop loin. La coutume est, quand un coupable est gracié, de ne le lui apprendre que lorsqu'il est monté sur l'échafaud, dans le but que sa terrible situation en ce moment fasse sur lui une impression qui dure le reste de sa vie ; mais, comme étranger, il ne connaissait pas nos coutumes , et l'heure d'agonie qu'il eut à endurer lui troubla le cerveau. Je dois dire que cette circonstance a toujours été une source de vif regret pour la flotte entière, et que même le sentiment de commisération s'accrut de ce qu'au lieu d'être un Anglais la victime avait été un Français.

CHAPITRE XVII.

Opinion de M. Glousse sur les noms propres. — Il m'achève le récit de ses amours en Espagne. — Terrible développement de l'intelligence chez les sous-officiers.

Le signal qui nous permit de quitter la flotte nous combla tous de joie, car sous un capitaine aussi entreprenant que le nôtre nous espérions faire quantité de bonnes prises. Comme il avait ordre d'intercepter tout convoi de vivres et de munitions qui tenterait de parvenir jusqu'à l'armée française en Espagne, nous gouvernâmes vers le point où les côtes de ce dernier pays touchent à celles de France.

Le lendemain du jour de notre départ, M. Glousse m'acheva son histoire.

— Où en étais-je resté, M. Simple ? me demanda-

t-il , comme nous nous asseyions sur une longue pièce de dix-huit.

— Vous veniez , lui répondis-je , de quitter la maison après avoir dit au père que vous étiez corrégidor, et de baiser la main de la fille.

— En effet. Eh bien ! M. Simple , je laissai une couple de jours s'écouler avant de leur faire une seconde visite. Je ne me souciais pas de retourner trop tôt chez eux, d'autant que je voyais chaque jour la jeune demoiselle sur la Plaza. Elle ne voulait point me parler, mais, pour me servir de l'expression espagnole, elle me donnait ses yeux et quelquefois un doux sourire. Je me rappelle qu'un jour, en la regardant, j'oubliai à tel point tout le reste, que mon épée se prit entre mes jambes, et que je tombai presque sur le nez, ce dont elle éclata de rire.

— Votre épée, M. Glousse ? Je croyais que les contre-maitres ne portaient jamais d'épées.

M. Simple , un contre-maitre est officier , et il a droit de porter une épée aussi bien que le capitaine, quoiqu'à force de moqueries la maudite engeance des aspirants nous ait contraints d'y renoncer. Je portais toujours mon épée dans ce temps-là ; mais aujourd'hui un contre-maitre est compté pour zéro, à moins qu'il ne survienne quelque rude besogne ; alors c'est M. Glousse par-ci, M. Glousse par-là. Mais je vais vous expliquer, M. Simple , comment il se fait que les contre-maitres aient tant perdu en importance et en dignité. Les premiers lieutenants usurpent

aujourd'hui toutes les fonctions des contre-maitres , et si ce n'était qu'ils ne savent pas encore se servir de notre sifflet , on pourrait bien rayer le nom de notre grade du rôle de la moitié des équipages de marine au service de Sa Majesté. Mais, pour continuer à filer mon câble , je m'en allai le quatrième jour , avec mon mouchoir plein de cigares , rendre visite au papa. Il faisait sa sieste , comme disent les Espagnols , et d'abord la vieille servante ne voulut pas me laisser entrer ; mais je glissai un dollar entre ses doigts osseux , et elle changea aussitôt de ramage. Elle avança la tête hors de la porte , regarda de tous côtés s'il n'y avait personne dans la rue pour nous voir , me tira ensuite à elle , et referma sur moi. J'entrai alors dans une pièce , et je me trouvai seul avec Séraphina.

— Séraphina ! quel beau nom !

— Aucun nom , M. Simple , ne peut être trop beau pour une jolie fille ou pour une bonne frégate. Quant à moi , je suis fou de noms aussi sonores. Vos Bess , vos Poll , vos Sue , vont merveilleusement à une vivandière de la Pointe ou du Château ; mais , selon moi , ils déshonorent une dame. Ne remarquez-vous pas , M. Simple , que tous nos bricks canonniers , espèce de navires qui vaudra certes à leur inventeur son éternelle damnation , ne portent jamais que de vilains noms vulgaires , comme le Pinceur , le Batteur , le Boxeur , le Blaireau , et autres de ce genre , qui , du reste , sont bien assez bons pour eux ? Au contraire ,

nos pimpantes frégates en ont , elles , d'aussi longs que la bouline du grand hunier , et d'assez bons pour démonter la mâchoire, comme la Melpomène , la Terpsichore, l'Aréthuse , la Bacchante. En voilà qui ronflent , en voilà qui ont la longueur du pavillon d'une frégate lorsque par un calme il pend le long du mât.

— C'est la vérité , répondis-je ; mais croyez-vous donc qu'il en soit de même pour les noms de famille?

— Très certainement, M. Simple ; quand je vivais dans la bonne société , je ne rencontrais guère de noms comme Potts ou Bell , comme Smith ou Hodges ; c'était toujours M. Fortescue , M. Fitzgerald, M. Fitzherbert , et je saluais rarement, monsieur, un individu dont le nom avait moins de trois syllabes.

— Alors, je présume, M. Glousse, que vous n'êtes pas enchanté de votre propre nom.

— Vous touchez là une corde sensible, M. Simple ; mais il est bien assez bon pour un contre-maitre , répliqua M. Glousse avec un soupir. J'ai assurément eu grand tort d'en imposer aux gens comme je l'ai fait, mais combien n'en ai-je pas été sévèrement puni ! Dès-lors je n'ai plus été que mécontent et malheureux. J'ai payé cher mon incartade , car il n'est rien d'aussi misérable que d'avoir des idées au-dessus de sa condition, M. Simple ; mais il faut que je remette à la voile. Je passai trois heures avec Séraphina avant que son père ne vint nous joindre , et

pendant tout ce temps je ne restai jamais tranquillement à l'ancre plus d'une minute à la fois. Je me mis à ses genoux, je prodiguai promesses et serments, je lui baisai d'abord les pieds, ensuite les mains, et enfin, à force de m'avancer aussi régulièrement qu'un homme qui s'accroche à l'aubier et qui se glisse peu à peu par la fenêtre de la cabine, j'arrivai à ses lèvres. Elle était charmante ! tantôt elle souriait, soupirait, puis me repoussait ; tantôt elle me serrait elle-même la main, puis se mettait en colère, et fronçait les sourcils à me désespérer. L'instant d'après, avec un regard velouté de ses yeux noirs qui brillaient d'un feu si doux, elle me rendait au bonheur. Finalement elle m'assura qu'elle tâcherait de m'aimer, et me demanda si je voudrais l'épouser et vivre en Espagne. Je répondis que c'était mon vœu le plus ardent ; et ma foi, je parlais sincèrement avec elle, seulement je ne savais trop où je prendrais de l'argent pour le ménage, car je ne pouvais pas, comme le faisait son père, me suffire avec un cigare de papier et une côte de melon par jour. N'importe ! ce fut, en paroles du moins, une affaire bâclée. Quand le papa descendit, la vieille domestique lui annonça que je venais d'arriver à l'instant, et que sa fille était dans sa propre chambre ; elle y était, car elle avait pris la fuite dès qu'elle avait entendu les pas de son père. Je tirai ma révérence au vieux gentilhomme, et lui donnai les cigares. Il était glacial d'abord, mais leur vue le mit de bonne humeur, et au bout de

quelques minutes dôna Séraphina , car vous saurez qu'une dame s'appelle une dôna en espagnol , entra dans l'appartement, mais elle me salua avec autant de cérémonie que si nous n'avions pas été tout une heure à nous dévorer de caresses. Je ne pus prolonger beaucoup ma visite, car il se faisait tard ; je pris donc avec le vieux gentilhomme un verre de son vin aigre et levai le siège. Lui-même me pria de revenir, mais la jeune demoiselle ne m'honora presque d'aucune attention , ni le temps que je restai ni lors de mon départ.

— Oh ! oh ! M. Glousse, il me semble que la petite s'entendait assez bien à tromper.

— Hélas ! que trop bien, M. Simple ; mais un homme pris d'amour ne voit plus clair et je vais vous dire pourquoi. S'il parvient à emporter la place, il est aussi amoureux de lui-même que de sa belle, tant il est orgueilleux de la victoire ! ce fut mon cas. Si j'avais retrouvé l'usage de mes yeux, j'aurais vu que la fille qui trompait son vieux père pour un simple étranger, tromperait certainement celui-ci à son tour. Mais si l'amour aveugle un homme, la vanité, M. Simple, l'aveugle encore davantage. Bref, je fus un âne.

— Bah ! M. Glousse, vous aviez une si bonne excuse.

— Peut-être. Enfin, M. Simple, je la vis tant et tant, que je devins éperdument amoureux, et le père qui semblait ne plus ignorer notre intrigue

avec sa fille , nous laissait aller notre train. Cependant , il envoya quérir un prêtre pour causer avec moi , et je répétau que j'étais bon catholique. J'avouai alors que j'étais épris de la jeune personne , et je témoignai le désir de l'épouser. Le père n'y trouva aucune objection dès que j'eus promis de demeurer en Espagne ; car il ne voulait pas se séparer de sa fille unique. Je fus ainsi coupable de deux nouvelles impostures , la première qui consistait à faire une promesse que je ne comptais pas tenir , et la seconde à prétendre que j'étais catholique. L'honnêteté , M. Simple , est à la longue , soyez en sûr , la politique la meilleure.

— C'est ce que mon père m'a toujours dit , et je l'ai toujours cru , M. Glousse.

— Eh bien ! M. Simple , je suis honteux d'avouer que je fis encore plus mal , car le prêtre , quand toutes les conventions furent prises , me demanda si je m'étais confessé depuis peu. Je compris ce qu'il voulait dire , et répliquai non. Il m'invita à m'agenouiller ; mais , comme je ne savais pas suffisamment la langue du pays , je marmottais de choses et d'autres , moitié en espagnol , moitié en anglais , et je finis par lui mettre quatre dollars dans la main pour œuvres de *caridad* , autrement dit de charité , de ma confession. J'ignore de quel goût il trouva le commencement , mais la fin l'en satisfit , et il me donna l'absolution de mes péchés , quoiqu'il lui eût été impossible d'entendre ceux dont je m'accusais.

C'est que, voyez-vous, M. Simple, quatre dollars en Espagne rachètent une furieuse quantité de crimes! Et maintenant, monsieur, arrive le dénouement de cette aventure. Séraphina me dit qu'elle allait à l'opéra avec quelques-unes de ses parentes, elle me demanda si je voulais y venir, et ajouta que comme le capitaine de la frégate et tous les autres officiers y venaient aussi, elle désirait que je l'accompagnasse. Vous le voyez, M. Simple, quoique le père de Séraphina fût si pauvre, qu'une souris serait morte de faim dans sa maison, encore était-elle de bonne famille et apparentée à des gens beaucoup plus riches. Il était donc lui-même, et avait quatorze ou quinze noms d'une longueur démesurée que je ne me rappelle plus aujourd'hui. Je refusai de conduire ma maîtresse à l'opéra, parce qu'il me semblait que la décence ne permettait point à un contre-maître d'assister au spectacle dans une loge, lorsque le capitaine et le premier lieutenant s'y trouvaient. Je prétextai pour excuse que j'avais promis de retourner à bord et de surveiller l'équipage pendant que le capitaine serait à terre. Ainsi, vous le voyez, M. Simple, je ne faisais de moi un homme d'importance que pour être plus mortifié au bout. Quand je sus ma belle à l'opéra, l'inquiétude me prit; j'eus peur que le capitaine ne l'aperçût et ne s'enflammât pour elle. J'allai d'abord rôder autour du théâtre; ensuite, ne pouvant contenir mon amour et ma jalousie, je résolus d'entrer au parterre et de voir ce que

Séraphina devenait. Je la découvris bientôt dans sa loge parmi plusieurs autres dames, et avec elles étaient mon capitaine et le premier lieutenant. Le capitaine, qui parlait bien l'espagnol, se penchait sur ma future ; il causait, plaisantait avec elle, et Séraphina elle-même riait à ses discours. J'eus envie de sortir sur-le-champ, de crainte qu'elle ne vint à me voir et ne découvrit que je lui avais conté un tas de mensonges ; mais ils semblaient déjà si intimes tous deux, et cette intimité me rendit tellement jaloux, que je ne pus quitter la salle. A la fin elle m'aperçut, et me fit un signe de la main ; j'en eus l'air furieux, et je décampai du théâtre en jurant comme un fou. Il paraît qu'elle me montra au capitaine et lui demanda qui j'étais ; le capitaine l'informa de ma vraie condition à bord et parla de moi avec mépris. Elle voulut savoir si du moins je n'étais pas d'une famille noble ; à cette question, le capitaine et le premier lieutenant éclatèrent de rire, et répliquèrent que j'étais un simple matelot qui, par sa bonne conduite, avait gagné un petit grade, pas tout-à-fait un officier, et rien moins qu'un gentilhomme. Bref, M. Simple, je fus coulé bas, et quoique le capitaine eût dit de moi plus que l'exacte vérité, comme les officiers me l'apprirent par la suite, encore méritais-je un tel affront. Déterminé à connaître toute l'étendue de mon malheur, j'attendis la fin du spectacle en dehors du théâtre ; et alors je vis Séraphina sortir avec

ses parentes; mais le capitaine et le premier lieutenant les accompagnaient et je ne pus lui parler. Je me rendis dans une posada, c'est-à-dire une auberge, et je bus sept bouteilles de Rosolio pour me calmer un peu; ensuite je m'en allai à bord, et le second lieutenant, qui était revêtu de l'autorité suprême jusqu'au lendemain me mit aux arrêts pour ivresse. J'y demeurai toute une semaine et vous pouvez, M. Simple, vous imaginer ce que j'eus à souffrir. Enfin, j'obtins la permission d'aller à terre, et je courus à la maison blanche pour y apprendre mon sort. La vieille servante, qui vint m'ouvrir, m'appela un voleur et me jeta la porte au nez. Comme je me retirais, dona Séraphina parut au balcon, et me faisant de la main un geste de mépris : — Adieu, me dit-elle, adieu, beau gentilhomme ! Je regagnai le vaisseau dans une telle rage, que si j'avais pu obtenir du canonier qu'il me donnât une cartouche à balle, je me serais brûlé la cervelle. Ce qu'il y eut de pire fut d'être bafoué par tous les gens de l'équipage, car le capitaine et le premier lieutenant avaient conté l'histoire à tout le monde.

— Certes, M. Glousse, quoique vous méritassiez bien d'être puni de votre imposture, je ne puis m'empêcher de vous plaindre; mais l'affaire, dites-moi, se termina-t-elle de la sorte?

— En ce qui me concernait, oui, M. Simple; mais non par rapport à d'autres. Le capitaine prit

ma place, mais à l'insu du père; en somme, ni la belle ni son nouvel adorateur n'eurent beaucoup à s'applaudir de l'échange.

— Et comment, M. Glousse? que voulez-vous dire?

— Je veux dire, M. Simple, que le capitaine ne la prit pas pour légitime épouse, comme je l'eusse fait, que le père découvrit l'intrigue, et qu'une nuit l'heureux amant fut ramené à bord avec un coup de poignard dans le ventre. Nous mîmes immédiatement à la voile pour Gibraltar, mais la guérison du capitaine fut fort longue, et, à peine guéri, il lui arriva une autre infortune.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— Eh bien! M. Simple, il perdit son contre-maître, car je ne pouvais supporter sa vue, et en me perdant il perdit, comme vous devez le savoir, non encore par vous même, mais au dire de bien d'autres, un contre-maître qui entend son métier.

— En effet, M. Glousse, tout le monde vous rend justice, et je suis sûr que notre capitaine, si vous le quittiez, vous regretterait fort.

— Je me flatte, M. Simple, d'avoir laissé des regrets de moi à tous les capitaines qui m'ont eu à leur bord. Mais ce n'était pas tout ce qu'il devait perdre, M. Simple. La croisière suivante, il perdit ses mâts; la perte de ses mâts occasionna celle de son vaisseau, et depuis lors on ne lui en a plus confié d'autre, mais on l'a mis à la retraite. Or, de tout le

temps que j'étais resté avec lui, il n'avait jamais perdu le plus petit agrès. Un mât n'est rien par lui-même, M. Simple; ce n'est qu'une pièce de bois; mais disposez convenablement vos agrès, et alors un mât devient aussi solide qu'un roc. Demandez à M. Faulkner, il vous en dira autant, et je n'ai jamais connu d'officier qui sût mieux que lui assurer un mât.

— Mais, la fille? demandai-je. Avez-vous encore entendu parler d'elle?

— Oui; environ un an après, je revins ici sur un autre vaisseau. On l'avait enfermée dans un couvent et forcée à prendre le voile. Oh! si vous saviez, M. Simple, combien j'ai aimé cette Séraphina! je n'ai jamais été depuis que civil pour une femme, et je veux mourir célibataire. Vous ne sauriez croire comme le frisson m'a pris l'autre jour, quand j'ai revu la maison blanche; à peine ai-je depuis touché à du bœuf ou du porc, et on me doit deux pintes de rum en-sus de mes rations. Mais, M. Simple, je vous ai fait ce récit en confidence, et je vous crois trop gentilhomme pour en répéter rien, car je ne saurais souffrir que de jeunes aspirants me raillent.

Je promis de ne pas souffler mot de l'histoire, et je tins parole; mais des circonstances que le lecteur apprendra par la suite, m'ont affranchi de ma promesse. Personne ne peut maintenant railler M. Glousse.....

Nous arrivâmes bientôt à la hauteur de la côte de

Perpignan ; c'était là que nous devons stationner ; mais à peine découvrîmes-nous la terre, que nous fûmes violemment rejetés au large par une affreuse tempête. Je ne m'étendrai pas sur cette tempête, car un ouragan ressemble trop à un autre ; mais j'en parle pour expliquer une conversation qui eut lieu et dont je m'amusai beaucoup. J'étais près du capitaine , quand il envoya chercher M. Muddle, le charpentier, qui était allé examiner la vergue du grand mât de hune qu'on disait avoir éclaté.

— Eh bien ? M. Muddle, dit le capitaine.

— Elle a éclaté, monsieur, cela est sûr et certain ; mais je crois que nous pourrons la *mitiger*.

— Pourrez-vous, M. Muddle, réparer ce mât provisoirement ? répliqua le capitaine d'un ton assez bref.

— Nous le *mitigerons*, monsieur, en moins d'une demi-heure.

— Je souhaiterais que quand vous me parlez, M. Muddle, vous n'employassiez que des termes ordinaires. Je suppose que par *mitiger* la vergue, vous entendez la rendre solide. Est-ce là, oui ou non, ce que vous voulez dire, monsieur ?

— Oui, monsieur, c'est là ce que je veux dire, pour sûr et pour certain. Mais je vous prie de m'excuser, capitaine Savage, si mes paroles vous ont déplu ; je n'avais nullement l'intention de vous déplaire.

— Fort bien, M. Muddle ; c'est la première fois

que je vous parle à ce sujet ; tâchez que ce soit la dernière.

— La première fois ! répartit le charpentier qui n'oubliait pas un seul instant son fameux système. Pardon, capitaine Savage, vous m'avez absolument fait le même reproche, sur le gaillard d'arrière, il y a 27,672 ans, et.....

— Si je vous l'ai fait, M. Muddle, interrompit le capitaine avec colère, soyez convaincu qu'en même temps je vous ai ordonné de grimper là-haut, et de faire votre service, au lieu de débiter des non-sens sur le gaillard d'arrière ; et, quoique, comme vous dites, ni vous ni moi ne puissions nous en souvenir, si vous n'avez pas immédiatement obéi à cet ordre, il m'a fallu vous mettre en prison et vous rayer du rôle de l'équipage dès que nous avons eu atteint le port. Me comprenez-vous, monsieur ?

— Je crois plutôt, capitaine, répliqua le charpentier en touchant humblement son chapeau et en se mettant à grimper vers le grand hunier, qu'il n'est arrivé rien de semblable ; car je suis monté aussitôt, comme je le fais maintenant ; et, continua-t-il tout en s'élevant de cordage en cordage, comme je le ferai encore dans 27,672 ans.

— Cet homme est incorrigible avec sa maudite folie, déclara le capitaine au premier lieutenant. Tous les mâts du vaisseau pourraient tomber à la mer ; peu lui importerait, pourvu qu'il attrapât quelqu'un à qui développer sa ridicule théorie.

— Il n'est pas mauvais charpentier, monsieur, répliqua le premier lieutenant.

— Non, reprit le capitaine, mais il y a un temps pour tout.

Au même instant, le contre-maitre se trouva descendre du hunier.

Eh bien ! M. Glousse, que pensez-vous de la vergue ? nous faudra-t-il la changer ? demanda le capitaine.

— Pour le quart-d'heure, capitaine Savage, répondit le contre-maitre, elle me semble dans un état qu'on peut dire précaire et qui n'offre aucune garantie de permanence ; mais, avec un peu de peine, quatre brasses de corde trois-pouces, et une demi-douzaine de clous à dix pence, elle peut durer, que je sache, jusqu'à ce qu'il soit temps qu'elle éclate de nouveau.

— Je ne vous comprends pas, M. Glousse. J'ignore qu'il y ait un temps où une vergue doive éclater.

— Ce n'est pas de notre temps, dont je veux parler, capitaine, mais des 27,672 ans de M. Muddle, au bout desquelles...

— Allez immédiatement, monsieur, vous occuper de votre service, s'écria M. Savage d'une voix très irritée ; puis se tournant vers M. Falcon : — Je crois en vérité, ajouta-t-il, que les sous-officiers deviennent fous. Entendit-on jamais un contre-maitre se servir d'expressions comme celles-ci « être dans un état précaire et n'offrir aucune garantie de perma-

nence ? » Elles pourront s'appliquer à son séjour sur cette frégate, s'il ne fait pas exactement son devoir.

— Il a le caractère fort original, monsieur, répliqua le premier lieutenant, mais je n'hésite pas à dire qu'il est le meilleur de tous les contre-maitres au service de sa majesté.

— Je le crois aussi ; au reste, tout le monde a ses défauts. Mais, M. Simple, que faites-vous donc là.

— J'écoutais ce que vous disiez, répondis-je en levant mon chapeau.

— J'approuve votre franchise, monsieur, reprit le capitaine ; mais, je vous y engage, déshabitez-vous d'écouter ainsi. Passez maintenant sous le vent, et occupez-vous de vos devoirs.

Quand je fus de l'autre côté du pont, je me retournai et je vis le capitaine et le premier lieutenant rire tous les deux.

CHAPITRE XVIII.

Dans une descente sur la côte, je suis blessé grièvement et fait prisonnier avec O'Brien. — Entre les O'Brien c'est toujours un prêté pour un rendu. — On nous loge de la façon la plus agréable. — Notre première entrevue avec Cèleste.

J'ai à raconter ici un événement dont les conséquences, tout jeune que j'étais alors, influèrent, on le verra, bien tristement sur le reste de ma vie. Combien peu nous savons ce que le lendemain nous réserve ! Nous avions regagné notre station, et, pen-

dant quelques jours , couru des bordées le long de la côte , quand un matin , au lever du soleil , nous trouvant nous-mêmes à quatre milles environ de la ville de Cette , nous aperçûmes un nombreux convoi de navires qui doublaient une pointe. Nous déployâmes toutes nos voiles pour leur donner la chasse , et ils allèrent jeter l'ancre près du rivage , sous une batterie que nous ne découvrîmes qu'au moment où elle fit feu sur nous. Deux ou trois boulets frappèrent la frégate , car la mer était calme , et la batterie presque de niveau avec la mer. Le capitaine vira de bord et reprit le large jusqu'à ce qu'on eût mis les embarcations à l'eau , et tout préparé pour descendre à terre et tenter l'assaut de la batterie. Quand O'Brien , qui avait le commandement du premier cutter , fut descendu dans sa barque , j'obtins encore de lui qu'il m'emmenât par contrebande.

— Eh bien ! Pierre , me dit-il après que nous eûmes quitté la frégate , nous allons voir quelle espèce de poisson vous rapporterez cette fois à bord. Peut-être le poisson ne vous lâchera-t-il pas si aisément. Tous les matelots qui étaient dans la chaloupe éclatèrent de rire , et je répondis qu'il faudrait que je fusse plus sérieusement blessé que la première fois pour être fait prisonnier. Nous atteignîmes la côte à travers le feu des barques canonnières qui protégeaient le convoi , en ne perdant que trois hommes , et nous courûmes aussitôt vers la batterie que nous prîmes sans opposition , car les artilleurs français

s'enfuirent d'un côté, tandis que nous entrâmes de l'autre. Le capitaine nous avait ordonné positivement de ne pas rester une seule minute dans la batterie après l'avoir prise, mais d'accoster les barques canonnières, en ne laissant au rivage qu'une des petites chaloupes avec l'armurier qui enclouerait les canons; car il savait que des troupes, qui étaient stationnées le long de la côte, pouvaient venir nous surprendre et nous tailler en pièces. Le premier lieutenant, qui commandait, pria O'Brien de rester avec son cutter, mais lui réitéra de regagner le large dès que les canons seraient encloués. O'Brien envoya sur-le-champ l'équipage de la chaloupe dont il était officier la remettre à flot, recommanda qu'on se tint prêt à démarrer au moindre signal, et nous ne restâmes que lui, l'armurier et moi dans la batterie. Nous n'avions plus qu'un seul canon à enclouer, lorsque soudain une décharge d'artillerie fut lancée contre nous, tua l'armurier, et me blessa à la jambe au-dessus du genou. Je tombai près d'O'Brien. — Par le ciel et l'enfer! s'écria-t-il, voilà les Français, et ce canon n'est pas encloué. Il fit un bond, arracha le marteau de la main de l'armurier, et tirant un clou du sac, encloua la pièce dans l'espace d'une ou deux minutes. Alors, et comme déjà j'entendais les soldats arriver au pas de charge, O'Brien jeta le marteau, me prit sur ses épaules en s'écriant : — Allons, Pierre, mon garçon ! et se dirigea vers la chaloupe le plus rapidement qu'il pouvait ; mais il n'eut pas le temps d'y arriver.

Il n'était pas même à moitié chemin lorsque deux soldats l'empoignèrent au collet et le firent rétrograder vers la batterie. Les troupes françaises arrivèrent ensuite jusqu'au rivage ; mais tout vif que fût leur feu, notre cutter échappa et rejoignit les autres chaloupes, qui avaient, sans trouver beaucoup de résistance, capturé les barques canonnières et le convoi. Nos grandes chaloupes avaient des caronades établies à l'avant ; elles répondirent bientôt par des décharges à boulet et à mitraille, et repoussèrent les troupes françaises dans la batterie, d'où elles virent, à couvert, nos marins se rendre maîtres de la plupart des bâtimens du convoi, et brûler ceux sur lesquels ils ne pouvaient mettre du monde. Pendant ce temps-là, O'Brien avait été emmené dans la batterie avec moi sur son dos ; mais en y arrivant, il me déposa doucement à terre et me dit : — Pierre, mon garçon, tant que vous étiez sous ma garde je vous eusse porté à travers balles et boulets, mais à présent que vous voilà sous celle de ces gueux de Français, ma foi ! qu'ils vous portent. Chacun son paquet, Pierre, c'est de toute justice. Si donc ils vous jugent digne d'être porté, qu'ils vous chargent sur leurs épaules.

— Mais, à supposer qu'ils m'en jugent indigne, O'Brien, m'abandonnerez-vous ici ?

— Moi, vous abandonner, Pierre ! Jamais, mon garçon, jamais, tant qu'il dépendra de moi. Eux non plus, ne vous abandonneront pas, n'ayez pas peur ; les prisonniers sont si rares pour eux, qu'ils

ne relâcheraient pas le singe du capitaine, s'ils mettaient la main dessus.

Dès que nos chaloupes furent hors de la portée des balles, l'officier en chef des troupes françaises examina les canons de la batterie, dans l'espérance de les atteindre à boulet, et grand fut son désappointement de les voir tous encloués. — Il lui faudra, je crois, être plus fin qu'une pie pour trouver une seule lumière qui ne soit pas bouchée, dit O'Brien qui suivait l'officier des yeux. Et ici je dois observer que c'était de la part d'O'Brien une grande présence d'esprit d'avoir encloué le dernier canon; car les Français, n'en eussent-ils eu qu'un seul pour tirer sur nos chaloupes, tandis qu'elles remorquaient les prises, leur auraient beaucoup fait de mal, et nous aurions perdu beaucoup de monde; mais, en agissant ainsi et en essayant de me sauver, il se sacrifia lui-même et tomba au pouvoir de l'ennemi. Quand les troupes cessèrent de tirer, leur commandant s'approcha d'O'Brien, l'examina, et dit : — officier? à quoi O'Brien répondit par un signe de tête. Puis, me montrant : — officier? dit-il encore. O'Brien répondit par un second signe de tête, sur quoi les soldats français, comme O'Brien me le conta plus tard, éclatèrent tous de rire, parce que je n'étais, disaient-ils, qu'un enfant. Je souffrais beaucoup, je me sentais extrêmement faible, et ne pouvais me tenir sur mes jambes; lorsque le commandant des troupes françaises, après avoir laissé un détachement dans

la batterie , jugea convenable de retourner à Cette d'où il venait, on fit marcher O'Brien, mais six soldats me portèrent sur trois mousquets , façon de voyager qui n'est jamais fort agréable, et qui dans mon état me parut horrible. Cependant, je dois dire qu'on me témoigna beaucoup d'égards et qu'on mit quelque chose, une capote, je crois, sous ma jambe blessée , car j'étais à l'agonie, et plusieurs fois je perdis connaissance. Enfin, on m'apporta un peu d'eau à boire. Oh ! combien elle était délicieuse ! J'ai souvent songé depuis , en me trouvant à de somptueux repas, où des amateurs de la bonne chère faisaient claquer leurs lèvres de plaisir après avoir dégusté leurs bons vins, que s'ils pouvaient seulement être blessés et porter un verre d'eau à leurs lèvres , ils sauraient alors ce que c'est que trouver un breuvage bon. En une heure et demie, temps qui me sembla avoir au moins duré cinq jours, nous atteignîmes la ville de Cette , où je fus déposé dans la maison de l'officier qui commandait les troupes , et qui pendant le chemin était plusieurs fois venu me regarder en se disant : — Le pauvre enfant ! On me plaça sur un lit, et ce fut pour m'évanouir encore. Lorsque je recouvrai l'usage de mes sens , je m'aperçus qu'un chirurgien m'avait bandé la jambe et qu'on m'avait déshabillé. O'Brien se tenait à côté de moi et me semblait avoir pleuré, car il avait cru que je ne rouvrirais pas les yeux. Lorsque je le regardai en face : — Pierre , vilaine bête que vous

êtes, me dit-il, combien vous m'avez fait peur ! Mais malheur à moi si jamais je me charge d'un autre bambin. Pourquoi donc faisiez-vous le mort ?

— Je suis mieux maintenant, O'Brien, répondis-je ; oh ! que ne vous dois-je pas de reconnaissance, à vous qui n'avez été fait prisonnier qu'en vous efforçant de me sauver.

— Je n'ai été fait prisonnier que pour avoir d'une manière ou d'une autre rempli mon devoir. Si cet imbécile d'armurier n'avait pas tenu son marteau si fort, ce qui ne pouvait plus lui servir de rien, j'aurais eu assez de temps pour me tirer d'affaire et vous sortir aussi d'embarras ! Mais, au total, tout cela n'est absolument rien, Pierre ; car, à ce que je puis voir, la vie consiste pour un homme à trébucher et à se relever. Nous venons par la grace de Dieu, de tomber le nez contre terre ; eh bien, ce sera encore par la grace de Dieu que nous nous relèverons. Dépêchez-vous donc, mon petit, et guérissez-vous, car quoiqu'un homme puisse s'évader courant sur deux jambes, je n'ai jamais oui dire qu'un jeune homme, en sautillant sur une seule, se soit échappé d'une prison française.

Je serrai la main que me tendait O'Brien, et je regardai autour de moi ; le chirurgien était d'un côté de mon lit, et l'officier qui commandait les troupes, de l'autre. A mon chevet, je vis une petite fille d'une douzaine d'années, qui tenait une tasse au moyen de laquelle on venait de me faire avaler quelque chose.

Je la considérai ; son visage , qui était d'une beauté remarquable , exprimait tant de compassion , qu'il me sembla voir un ange , et que je me tournai aussi bien que je pus pour ne voir qu'elle. Elle me présenta la tasse ; je l'aurais repoussée de toute autre main que de la sienne, mais je bus quelques gouttes. Un cinquième individu entra alors dans la chambre, et une conversation eut lieu en français. — Je me demande ce qu'on veut faire de nous, dis-je à O'Brien.

— Silence ! pas un mot ! répliqua-t-il à voix basse, en se penchant sur moi. J'entends tout ce qu'ils disent. Ne vous le rappelez-vous pas ? Je vous ai dit qu'après avoir été assassiné et enseveli sous le sable dans l'Amérique du Sud, j'avais appris leur langue. Après avoir causé encore quelque temps, l'officier et les autres personnes se retirèrent en ne laissant que la petite fille et O'Brien dans la chambre. — C'est , me dit O'Brien , dès qu'ils furent éloignés, un message du gouverneur qui demande qu'on envoie les prisonniers dans la prison de la citadelle pour qu'on les juge ; mais l'officier, qui est un véritable gentilhomme, autant que j'en puis juger, a répondu que vous n'étiez qu'un bambin , que de plus vous étiez grièvement blessé , et que ce serait une honte de ne pas vous laisser mourir en paix. Ainsi je présume qu'il faudra bientôt que je me sépare de vous.

— J'espère que non , O'Brien. Si vous allez en prison, je veux vous y suivre, car je ne vous quitterai pas , vous mon meilleur ami , pour rester avec des

étrangers. Je ne serais pas moitié si heureux, quand même je devrais me trouver plus commodément ici.

— Pierre, mon cher garçon, je suis enchanté de voir que vous avez le cœur au bon endroit comme je l'avais toujours pensé; autrement, je ne vous aurais pas pris sous ma protection. Nous irons en prison ensemble, mon bijou, et je pêcherai à travers les barreaux avec un sac et une longue ficelle, par manière de récréation d'abord, et ensuite pour attraper un peu d'argent qui servira à vous acheter toutes sortes de jolies choses. Et quand vous serez guéri, vous le ferez vous-même; peut-être aurez-vous bonne chance, comme Pierre, votre patron, qui était pêcheur, l'a eue avant vous. Il y a deux fois autant de place dans un cachot que dans le trou d'un aspirant, mon garçon; et les cours où il vous est permis de vous promener forment une douzaine de tillacs, sans compter que lorsqu'il vous plaît d'y mettre le pied, le respect ne vous oblige pas à toucher votre chapeau. Quand on a passé quelque temps à bord d'un vaisseau de ligne, où ces pauvres aspirants sont foulés comme des sardines dans un baril, on se trouve tout-à-fait libre en prison, Pierre. Mais, de manière ou d'autre, je crois que nous pourrons ne pas nous séparer encore, car j'ai entendu l'officier, qui m'a tant l'air d'un véritable gentilhomme et qui mériterait d'avoir une origine irlandaise, dire à l'autre qu'il demanderait au gouverneur de me laisser avec vous, sur parole, jusqu'à votre complète guérison. La pe-

tite fille me présenta alors de la limonade ; je me levai sur mon séant et j'en bus un peu, mais ce seul effort épuisa mes forces. Je remis la tête sur mon oreiller, et comme O'Brien garda le silence, je m'endormis bientôt d'un profond sommeil. Je fus éveillé au bout d'une heure par le retour de l'officier, qu'accompagnait le chirurgien. L'officier parla en français à O'Brien, qui ne répondit, comme auparavant, que par des signes de tête.

— Pourquoi, puisque vous le comprenez, dis-je à O'Brien, ne lui répondez-vous pas mieux ?

— Pierre, rappelez-vous que je suis censé ne pas savoir un mot de leur langue. J'entendrai ainsi ce qu'ils diront devant nous, et dans la croyance où ils seront que je ne puis les entendre, ils ne craindront pas de parler librement.

— Mais cela est-il honnête, O'Brien ?

— Si c'est honnête, demandez-vous ? J'aurais dans ma poche un billet de cinq livres, et je ne voudrais pas le montrer à tous les passants ; cela serait-il malhonnête ?

— Assurément non.

— Eh bien ! les deux cas ne sont-ils pas ce que les hommes de loi appellent identiques ?

— Comme il vous plaira ; alors, je ne dirai rien, mais je pense que je devrais les avertir, surtout lorsqu'ils sont si bons pour nous.

Pendant cette conversation, l'officier, qui de temps en temps échangeait lui-même quelques paroles

avec le chirurgien, ne cessait de nous examiner fort attentivement. Sur ces entrefaites, deux autres individus arrivèrent dans la chambre; l'un d'eux, s'adressant à O'Brien en fort mauvais anglais, lui annonça qu'il était interprète et le pria de vouloir bien répondre à diverses questions. Il lui demanda alors le nom de notre navire, le nombre des canons que nous avions à bord, et l'époque à laquelle avait commencé notre croisière, puis la force de la flotte anglaise, et encore beaucoup de choses roulant sur le même sujet. Chacune des demandes était posée en français par la personne qui était entrée avec l'interprète, traduite par celui-ci, et consignée avec les réponses sur un registre. Tantôt, O'Brien répondait correctement, tantôt, il prétendait ne rien savoir; quelquefois même il ne disait nullement la vérité. Mais je ne l'en blâmai pas, car il était de son devoir de ne pas donner des renseignements à l'ennemi. Enfin ils s'informèrent de mon nom et de mon grade; O'Brien les satisfait. — Étais-je noble? demandèrent-ils encore.

— Oui, répliqua O'Brien.

— Mais, O'Brien, cela n'est pas, interrompis-je.

— Et qu'en savez-vous, Pierre? Vous êtes petit-fils d'un lord.

— Soit; néanmoins, j'ai beau l'avoir pour grand-père, je n'en suis pas plus noble moi-même. C'est pourquoi détrompez ces messieurs.

— Corbleu! Pierre, je l'ai dit et ne veux pas me

dédire. En outre, songez que ce sont des Français qui nous interrogent, et en France votre noblesse ne ferait pas de difficulté. Au surplus, Pierre, quand ils vous croiraient noble, où serait le mal ?

— Je n'ai pas la force de discuter plus long-temps, O'Brien ; mais je voudrais que vous n'eussiez pas commis ce mensonge.

On questionna ensuite O'Brien sur son propre nom et sur le grade qu'il avait dans la marine. Quand il les eut énoncés, on lui demanda aussi s'il était noble.

— Je suis un O'Brien, répondit-il ; et, s'il vous plaît, que signifie l'O qui précède mon nom si je ne suis pas noble ? Cependant vous pouvez, monsieur l'interprète, ajouter que par égard pour certaines convenances nous avons mis notre titre de côté. L'officier français partit d'un long éclat de rire qui nous étonna beaucoup. L'interprète eut grand'peine à expliquer ce qu'avait répondu O'Brien ; mais, comme O'Brien me l'apprit plus tard, sa réponse avait été traduite dans un sens dubitatif.

L'interrogatoire fini, tout le monde quitta la chambre sauf l'officier, qui alors, à notre extrême surprise, s'adressa à nous en très bon anglais. — Messieurs, nous dit-il, j'ai obtenu pour vous, du gouverneur, la permission que vous restassiez chez moi, jusqu'à ce que M. Simple fût guéri. Mais il me faut, M. O'Brien, votre parole d'honneur que vous ne tenterez pas de vous évader. Consentez-vous à me la donner ?

O'Brien demeura stupéfait. — Par le ciel et l'enfer ! s'écria-t-il, vous parlez donc anglais, colonel ? Vraiment c'est mal à vous, de ne pas nous en avoir prévenus, car alors nous n'aurions pas jassé de nos petits secrets avec si peu de mystère.

— Bah ! M. O'Brien, repartit l'officier en souriant, ce n'était pas plus la peine à moi de vous l'apprendre qu'à vous-même de me dire que vous compreniez le français.

— Corbleu ! s'écria O'Brien, comme j'ai été joliment pris dans mon propre piège ! Vous êtes Irlandais, je gage ?

— Je suis effectivement d'origine irlandaise, répliqua le colonel, et mon nom est O'Brien, tout comme le vôtre. J'ai été élevé dans ce pays, faute de pouvoir servir le mien et y conserver la religion de mes pères. Je puis maintenant être regardé comme français, car il ne me reste de ma primitive patrie, que la langue, qui m'a été apprise par ma mère, et un sentiment de chaude sympathie pour tous les Anglais que je rencontre. Mais, à la question, M. O'Brien, voulez-vous me donner votre parole d'honneur ?

— La parole d'un Irlandais, et ma main par-dessus le marché, répondit O'Brien en serrant la main du colonel. Vous êtes ainsi plus que doublement sûr que je ne m'évaderai jamais et ne laisserai pas mon petit Pierre ici. Quant à l'emporter encore sur mon dos, j'en ai eu assez d'une fois.

— Il suffit, répliqua le colonel. M. O'Brien, je

veux que vous soyez chez moi le plus agréablement possible, et quand vous serez las de soigner votre ami, ma petite fille prendra votre place. Vous verrez que ce sera une bonne petite garde, M. Simple. La bonté du colonel m'arracha des larmes ; il me serra la main ; puis avertissant O'Brien que le dîner était prêt, il appela sa fille, cette charmante enfant qui m'avait déjà soigné, et la pria de rester dans la chambre. — Céleste, lui dit-il, vous savez un peu d'anglais ; il ne vous en faut pas davantage pour comprendre ce dont le malade aura besoin. Allez seulement chercher votre ouvrage, pour ne pas vous ennuyer lorsqu'il dormira. Céleste sortit un instant, revint avec sa broderie, et se plaça à mon chevet ; le colonel et O'Brien quittèrent alors la chambre. Céleste se mit à broder, et tandis qu'elle avait les yeux baissés sur son ouvrage, je pus la regarder sans qu'elle s'en aperçût. Comme je l'ai déjà dit, c'était une ravissante petite fille ; elle avait les cheveux châtain-clair, les yeux fort grands, et des sourcils dont l'arc semblait tiré au compas ; elle avait aussi la bouche et le nez parfaits ; mais ce qui me plaisait en elle, n'était pas tant chacun de ses traits, que l'expression de sa physionomie, où respiraient la grace, la modestie, la douceur et l'intelligence. Quand elle souriait, et rarement parlait-elle sans sourire, ses dents étaient comme deux rangées de petites perles.

Je ne l'eus pas regardée long-temps, qu'elle

leva les yeux de dessus son ouvrage, et s'apercevant que je la regardais : — Avez-vous besoin... de quelque chose... besoin de boire... dit-elle. Je parle si mal anglais.

— Non , merci , répondis-je. Je n'ai besoin que de sommeil.

— Alors... fermez... les yeux , répliqua-t-elle en souriant ; puis, elle alla vers la croisée, et baissa les rideaux afin de rendre la chambre plus obscure. Mais je ne pus dormir ; le souvenir de tout ce qui venait d'arriver en une couple d'heures ; ma blessure , et ma condition de prisonnier ; l'inquiétude qu'auraient , pensais-je , mon père et ma mère ; la perspective d'aller en prison et d'être enfermé entre quatre murs quand je serais guéri ; tout cela me tournait dans la tête , et joint aux souffrances que me causait ma cuisse , m'empêcha de reposer un seul instant. La petite fille entr'ouvrit plusieurs fois le rideau pour voir si j'étais endormi et si j'avais besoin de quelque chose ; puis elle se remettait tout doucement sur sa chaise. Le soir , le chirurgien revint ; il me tâta le poulx , ordonna des applications d'émollients sur ma jambe qui était fort enflée et qui devenait fort douloureuse , et dit au colonel O'Brien que , quoique j'eusse une fièvre violente , j'allais aussi bien qu'on pouvait l'attendre de mon état. Mais je ne m'étendrai ni sur les atroces douleurs que je souffris pendant les quinze jours qui suivirent l'extraction de la balle , ni sur les soins attentifs dont O'Brien , le

colonel , et la petite Céleste m'entourèrent , malgré ma mauvaise humeur et mon irritabilité qui provenaient de la souffrance et de la fièvre. Je leur en fus reconnaissant à tous, mais particulièrement à Céleste, qui ne me quittait presque jamais pour plus d'une demi-heure, et qui tandis que je me rétablissais peu à peu, inventait mille moyens de m'amuser.

CHAPITRE XIX.

Nous changeons de logement pour en prendre un des plus tristes. — Les oiseaux de la même plume ne font pas toujours bande ensemble. — Rencontre d'un de mes compatriotes , et accueil qu'il reçoit d'O'Brien. — O'Brien goûte à l'acier français , et ne trouve point que ce *plât* soit bon. — Promenade dans l'intérieur de la France.

Dès que je fus assez bien pour m'occuper de ma petite garde , nous devinmes , comme on doit s'y attendre, des amis intimes. Notre occupation principale était de nous apprendre mutuellement le français et l'anglais. Comme elle avait sur moi l'avantage de savoir un peu ma langue avant de me connaître, et que son intelligence était aussi beaucoup plus vive, elle commença bientôt à parler l'anglais couramment , lorsque j'en ne parvenais pas encore à construire une courte phrase de français. Cependant , comme c'était notre grande affaire , et que nous avions tous deux un vif désir de pouvoir causer à notre aise , j'appris fort vite. Au bout de cinq semaines je me levai , et fis clopin-clopant quelques tours de chambre ; avant qu'il ne se fût passé

deux mois, j'étais parfaitement rétabli. Le colonel néanmoins ne voulut pas me livrer au gouverneur. Je restais sur un sofa pendant le jour, mais à la brune, je sortais en cachette de la maison, et j'allais me promener avec Céleste. Je n'ai pas eu dans ma vie de plus heureux temps que la dernière quinzaine; la seule ombre au tableau était le souvenir qu'il me faudrait d'un jour à l'autre échanger tant de bonheur contre les murs d'une prison. J'étais tranquille relativement à mon père et à ma mère, car O'Brien leur avait écrit en leur assurant que j'allais bien; d'ailleurs, peu de jours après que nous étions tombés au pouvoir de l'ennemi, la frégate s'était approchée de la côte et avait envoyé un parlementaire s'enquérir si nous étions morts ou si nous n'avions qu'éte faits prisonniers; par la même occasion le capitaine Savage nous avait expédié à terre tous nos effets, plus un sac de deux cents dollars pour subvenir à nos besoins. Je savais ainsi que quand même la lettre d'O'Brien ne serait pas parvenue à mes parents, ils recevraient de mes nouvelles par M. Savage. Mais l'idée de quitter Céleste, pour qui j'éprouvais tant de reconnaissance et d'affection, m'était la plus pénible, et quand je parlais de mon départ, la pauvre petite pleurait tant, que je ne pouvais m'empêcher de faire comme elle, quoique j'essuyasse ses larmes avec des baisers. Vers le milieu du troisième mois, le chirurgien ne put différer davantage son rapport, et nous reçûmes l'or-

dre de nous tenir prêts sous deux jours à partir pour Toulon , où nous devons joindre un autre convoi de prisonniers et être conduits avec eux dans l'intérieur. Je ne raconterai pas la scène de nos adieux ; elle fut comme le lecteur doit se l'imaginer , infiniment cruelle. Je promis à Céleste de lui écrire , et elle promit de répondre à mes lettres si on le lui permettait. Nous serrâmes la main du eolonel, nous le remerciâmes de toutes ses bontés , et à son grand regret , nous fûmes remis à la surveillance de deux cuirassiers français qui nous attendaient à la porte. Comme cependant nous préférâmes être encore prisonniers sur parole jusqu'à notre arrivée aux portes de Toulon , les soldats ne nous surveillèrent pas de très près , et nous partîmes à cheval , O'Brien et moi marchant les premiers , les cuirassiers se tenant par derrière.

Tout le long de la route, nous pûmes , selon qu'il nous plut , aller le trot ou le pas. Le temps était délicieux , nous étions de bonne humeur , et nous oubliâmes presque que nous étions prisonniers. Les cuirassiers ne nous suivaient qu'à une distance de vingt ou trente toises , et causaient ensemble ; aussi O'Brien observa-t-il que c'était de la part du gouverneur une galanterie charmante de nous avoir donné deux domestiques en si belle livrée. Le soir du deuxième jour nous atteignîmes Toulon , et dès que nous en eûmes franchi les portes, nous fûmes livrés entre les mains d'un officier à physionomie

très sinistre, qui, après avoir échangé quelques mots avec les cuirassiers, nous annonça d'un ton bourru, que nous cessions d'être prisonniers sur parole, et qui nous remit à un caporal en le chargeant de nous conduire à la prison près de l'Arsenal. Nous donnâmes à chacun des cuirassiers un pour-boire de quatre dollars, à cause de leur politesse, et on nous emmena au lieu de notre captivité. Chemin faisant, j'avouai à O'Brien que j'avais peur qu'il nous fallût dire adieu à toute espèce de bien être, — Vous avez raison cette fois, Pierre, répliqua-t-il ; mais il y a certain joyau, appelé l'espérance, qu'on trouve encore quelquefois au fond de son escarcelle lorsqu'elle est tout à fait vide, nous ne devons donc pas le perdre de vue, mais chercher à nous évader le plus tôt possible. Cependant, moins nous en parlerons, mieux vaudra. Au bout de quelques minutes nous parvînmes à notre destination ; la porte s'ouvrit, nous fûmes rudement poussés dans l'intérieur d'une salle, nous et nos valises, car nous n'avions pris que peu d'effets pour le voyage, le colonel promettant de nous envoyer le reste aussitôt que nous lui aurions écrit pour l'instruire du dépôt dans lequel nous serions placés, et quand les portes se refermèrent, quand les verroux furent tirés, je sentis une espèce de frisson me courir par tout le corps.

Quand nous retrouvâmes l'usage de nos yeux, — car quoique la prison ne fût pas très obscure, néanmoins notre passage de l'éclat d'un beau jour à des

de mi-ténèbres avait été si subit, que d'abord nous ne distinguâmes rien, — nous reconnûmes que nous étions en compagnie d'une trentaine de marins anglais. La plupart d'entre eux étaient assis sur le pavé, ou sur des boîtes, sur des valises, contenant ce qu'ils avaient sauvé de leurs hardes, et causaient ensemble, ou bien jouaient aux cartes et aux dames. Notre entrée n'excita que peu d'attention ; après avoir levé les yeux par un mouvement de curiosité, ils se remirent chacun à leur affaire. J'ai souvent réfléchi au sentiment d'égoïsme qui paraissait les dominer tous. Dans le moment même j'en fus choqué, car je m'attendais à une sympathie et à une commisération immédiate ; mais ensuite mon étonnement cessa. Beaucoup de ces pauvres diables étaient déjà demeurés des mois en prison, et la plus courte captivité suffit pour produire cette complète indifférence à l'infortune des autres, que je remarquai alors. Même, un des détenus, qui jouait aux cartes leva un instant le nez de dessus son jeu lorsque nous entrâmes, et, comme si réellement il eût éprouvé du plaisir à voir que d'autres n'étaient pas moins malheureux que lui : — Bravo ! camarades, s'écria-t-il, plus on est de fous, plus on rit. Nous restâmes debout environ dix minutes à examiner les différents groupes ; puis, O'Brien me fit observer que nous ferions aussi bien de jeter l'ancre, un fond mauvais valait mieux que pas de fond du tout ; nous nous assîmes donc dans un coin sur nos porte-manteaux, et nous y passâmes

plus d'une heure , examinant la scène qui nous environnait , sans prononcer un seul mot ni l'un ni l'autre. Pour moi , je ne pouvais parler , tant je trouvais mon sort misérable ! Je pensais à mon père et à ma mère qui étaient en Angleterre , à mon capitaine et à mes camarades qui voguaient si heureusement sur la frégate , au bon colonel O'Brien , et à cette chère petite Céleste ; et tandis que ces tableaux d'un bonheur passé se succédaient rapidement dans mon esprit , d'abondantes larmes ne cessèrent d'inonder mes joues. O'Brien ne desserra les dents qu'une fois , et encore fut-ce pour me dire : — C'est une stupide situation , Pierre.

Nous étions dans la prison depuis à peu près deux heures , lorsqu'un jeune garçon , vêtu d'une jaquette ignoblement sale et toute déguenillée , et dont le visage était aussi pâle que maigre , s'approcha de nous. — Je m'aperçois à vos uniformes , nous dit-il , que vous êtes tous deux officiers comme moi.

O'Brien le regarda quelque temps avec surprise. — En ce cas , sur mon âme et sur mon honneur ! lui répondit-il enfin , vous êtes plus habile que nous , car pour mon compte je ne l'aurais pas deviné à vous voir. Mais admettons que je vous croie sur parole. Quel est le vaisseau de Sa Majesté britannique qui a eu le malheur de perdre un si franc marin.

— J'appartenais au Cutter le capricieux , répliqua le jeune homme , et j'ai été fait prisonnier à bord

d'une prise que le capitaine m'avait chargé de conduire à Gibraltar ; mais on ne veut pas croire ici que je sois officier. J'ai demandé paie et ration d'officier, mais on me les refuse.

— Eh bien ! mais , nous , dit O'Brien , on sait à merveille que nous sommes officiers. Pourquoi donc nous avoir jetés ici avec les simples matelots ?

— Je suppose qu'on ne vous y a mis que momentanément , répondit l'aspirant du Cutter. Mais pourquoi vous y a-t-on mis ? je l'ignore.

Nous n'en découvrîmes nous mêmes la raison que plus tard, quand il vint à notre connaissance, comme on le verra par notre récit, que l'officier qui nous avait reçus des cuirassiers, s'était autrefois querellé avec le colonel O'Brien qui lui avait d'abord donné un soufflet , puis passé son épée à travers le corps. Apprenant des cuirassiers que le colonel nous portait beaucoup d'intérêt, il avait résolu de nous vexer autant que possible, et quand il avait transmis à ses supérieurs la nouvelle de notre arrivée, il n'avait pas fait mention de notre grade afin d'être à même de nous envoyer dans la prison des simples matelots.

— Il est fort dur pour moi de ne recevoir ni la paie ni la ration d'officier , continua l'aspirant. On ne me donne qu'un pain noir et trois sous par jour. Si j'avais eu mon grand uniforme, ils ne m'eussent jamais contesté mon titre ; mais les brigands qui ont repris la prise m'ont volé tous mes effets en ne me laissant que cette vieille jaquette.

Cette leçon-là, répondit O'Brien, vous apprendra à mieux soigner désormais votre toilette. Vous autres aspirants de cutters et de briks canonnières, on vous rencontre toujours si sales, que nous pouvons à peine, nous qui appartenons à des frégates, reconnaître en vous des officiers, mais encore des gentilshommes. Vous avez toujours l'air si dégoûtants et si misérables quand vous passez près de nous dans le chantier, que nous ne vous toucherions pas pour je ne sais quoi ; comment des étrangers pourraient-ils donc croire que vous êtes officiers ou gentilshommes ? sur ma conscience ! il n'en faut pas vouloir aux Français de ce qu'ils ne reconnaissent pas en vous un officier, car nous-mêmes, nous qui sommes Anglais, il faut que nous vous en croyons sur parole.

— Il est bien dur, répliqua le jeune homme, d'être ainsi traité par un camarade : vos vêtements seront aussi râpés que les miens avant que vous soyez long-temps restés ici.

— Soit, mon petit ; mais du moins aurais-je la satisfaction de me dire que j'y suis arrivé avec la mise d'un gentilhomme, si j'en sors en moins bonne tenue. Sur ce, bon soir et mille songes agréables.

— Je trouvai O'Brien presque cruel pour parler de la sorte, mais il était toujours lui-même aussi scrupuleusement propre et aussi soigneusement mis, qu'il était beau et bien fait.

Par bonheur, nous n'étions pas destinés à un long séjour dans ce détestable trou. Après une nuit

de misère, pendant laquelle nous restâmes assis sur nos valises, et dormîmes comme nous le pûmes, le dos appuyé contre la muraille humide, nous fûmes réveillés au point du jour par le grincement des verrous qu'on tirait, et l'on nous donna l'ordre de passer dans la cour de la prison. Un détachement de soldats qui avaient leurs fusils chargés nous fit sortir pêle-mêle comme un troupeau de bétail, et à mesure que nous débouchâmes dans la cour, on nous rangea deux par deux. L'officier qui commandait la petite troupe chargée de notre surveillance, était le même qui nous avait envoyés en prison. O'Brien sortit des rangs, et s'adressant à nos gardes, leur déclara que nous étions officiers, et comme tels avions droit à ne pas être traités comme de simples matelots. L'officier français répliqua qu'il était mieux informé, et que nous portions des habits qui ne nous appartenaient pas. Sur ce, grande colère d'O'Brien; il traita l'officier de menteur, lui demanda raison de son insulte, prit à témoin les soldats, et leur exposant que le colonel O'Brien en garnison à Cette était son compatriote et l'avait gardé deux mois prisonnier sur parole dans sa maison, leur demanda s'il en fallait davantage pour établir qu'il était officier. Après avoir entendu cette explication, les soldats semblèrent prendre parti pour O'Brien; ils se récrièrent qu'un simple matelot anglais ne parlerait pas si bien français; ils dirent qu'ils étaient présents lorsqu'on nous avait permis de faire le voyage sur parole, et

demandèrent à l'officier s'il comptait donner satisfaction. L'officier écuma; il tira son sabre du fourreau, en donna un coup à O'Brien avec le plat de la lame, et avec un regard de mépris, lui ordonna de rentrer dans les rangs. Je ne pus m'empêcher, pendant cette scène, de remarquer que ceux des matelots prisonniers qui appartenaient à la marine royale étaient remplis d'indignation, et que ceux qui avaient été au contraire capturés sur des navires marchands paraissaient enchantés de l'insulte faite à O'Brien. Un des soldats français se permit alors contre son officier une mordante remarque; c'était qu'il n'aimait pas beaucoup le nom d'O'Brien. Cette réflexion irrita tellement l'officier, qu'il se précipita sur O'Brien, le repoussa dans les rangs, et tirant un pistolet, le menaça de lui brûler la cervelle. Je dois aux soldats français la justice de dire qu'ils s'écrièrent, tous que ce serait une honte. Ils semblaient n'avoir ni la discipline, ni le respect pour leurs chefs, qu'ont les soldats chez nous; sinon, ils eussent été moins libres dans leurs propos. Mais en même temps, ils obéissaient de la manière la plus ponctuelle à tous les ordres qui concernaient le service.

Lorsqu'O'Brien rentra dans les rangs, il regarda l'officier d'un air de défi, et lui déclara qu'il mettrait soigneusement l'affront dans sa poche, parce qu'il se proposait de l'en tirer à quelque jour dans une occasion plus convenable. On nous fit alors aligner deux par deux, et nous avançâmes dans cet ordre jusqu'à

la porte de la rue où se trouvaient deux tambours et une foule immense de curieux accourus pour voir notre départ. Les tambours battirent et nous partîmes. L'officier qui était chargé de nous escorter monta sur un petit cheval et ne cessa de galoper d'un bout à l'autre de la colonne, son sabre nu à la main, non plus que de menacer, de jurer et de frapper du plat de la lame tous ceux des prisonniers qui ne gardaient pas convenablement leur place. Un peu avant d'atteindre la porte de la ville, nous fûmes rejoints par un autre détachement de captifs; on nous fit alors faire halte, et on nous informa, par l'intermédiaire d'un interprète, que quiconque tenterait de s'évader serait immédiatement passé par les armes, après quoi on nous ordonna de continuer notre route.

Rien de remarquable n'arriva pendant notre première journée de marche, excepté peut-être une curieuse conversation entre O'Brien et un des soldats français, dans laquelle ils discutèrent de la bravoure comparative des deux peuples; O'Brien, entre autres arguments, soutint au Français que ses compatriotes ne pourraient soutenir une charge de baïonnettes anglaises. Le soldat répondit que sans l'ombre d'un doute, les Français étaient tout aussi braves que les Anglais, même plus; et que, quant à ne pouvoir soutenir une charge de baïonnettes, ce n'était pas qu'ils fussent moins braves, mais qu'à dire la vérité, ils étaient excessivement chatouilleux. Lorsque nous

fimes halte pour manger, on nous distribua du pain noir et du vin aigre. O'Brien voulut persuader à un soldat de nous acheter quelque chose qui fût moins mauvais ; mais l'officier français l'entendit, entra dans une grande colère, et envoya le soldat à l'arrière-garde.

CHAPITRE XX.

O'Brien se bat en duel avec un officier français, et prouve que le *nec-plus-ultra* du savoir en escrime est de n'y entendre absolument rien. — Nous prenons possession d'un nouveau logement, qui est aussi sûr que possible.

Vers la brune, nous atteignîmes une petite ville dont j'ai oublié le nom. Là, nous fûmes tous enfermés dans une vieille église pour la nuit, et la nuit que nous y passâmes fut fort mauvaise. On ne nous donna même pas un peu de paille pour nous coucher; le toit de l'église était écroulé en partie, et la lune brillait avec éclat par chacune des ouvertures. C'était un petit adoucissement, car il eût été par trop misérable d'être parqués, soixante cinq que nous étions, dans les ténèbres. Nous n'osions nous étendre nulle part, vu que, comme dans tous les édifices de France qui tombent en ruine, la terre était jonchée de fiente d'oiseaux qui exhalait une horrible odeur. O'Brien était tout pensif et voulait à peine répondre aux questions que je lui faisais; évidemment, il ne pouvait digérer l'affront qu'il avait reçu de l'officier français. Au point du jour, les portes de l'église fu-

rent rouvertes par les soldats qui nous avaient escortés depuis Toulon et qui nous conduisirent à la place de la ville. Nous y trouvâmes, rangées en ligne, avec leurs officiers, les troupes, dont un détachement devait nous servir d'escorte ce jour là , et nous en fûmes enchantés , car nous quitions ainsi le brutal à qui nous avions eu affaire jusqu'alors. Mais nous fûmes débarrassés de lui d'une autre manière. Tandis que les officiers français se promenaient le long de nos rangs pour nous regarder, j'aperçus parmi eux un capitaine avec qui nous avions fait intime connaissance pendant que nous demeurions à Cette chez le colonel O'Brien. Je prononçai aussitôt son nom; il se retourna, et nous voyant O'Brien et moi, il s'approcha , nous prit la main et nous témoigna la surprise de nous trouver dans une telle situation. O'Brien lui expliqua comment nous avions été traités et il s'en indigna hautement , de même que tous les officiers qui s'étaient réunis autour de nous. Le major qui commandait les troupes de la garnison se tourna vers l'officier (il n'était que lieutenant) qui nous avait amenés de Toulon, et lui demanda pourquoi il s'était comporté à notre égard d'une manière si indigne. Il nia nous avoir maltraités, et répéta qu'il avait appris que nous portions des uniformes d'un grade qui ne nous appartenait pas. Sur ce , O'Brien s'écria qu'il était un menteur et un lâche, qu'il l'avait frappé du plat de son sabre , et qu'il ne l'aurait pas osé s'il n'avait pas eu affaire à un pri-

sonnier ; O'Brien ajouta que pour lui, il demandait seulement raison de l'injure qu'il avait reçue, et en appela aux officiers pour dire si dans le cas où le lieutenant refuserait de se battre, ses épaulettes ne devraient pas lui être arrachées. Le major et les officiers se retirèrent à l'écart, et après avoir délibéré quelques minutes, reconnurent que le lieutenant était tenu de donner satisfaction. Le lieutenant répondit qu'il était prêt, mais en même temps ne parut pas très empressé. On laissa les prisonniers à la garde des soldats, sous la surveillance du plus jeune des officiers, tandis que les autres avec O'Brien, moi et le lieutenant, nous allâmes à une courte distance en dehors de la ville. Chemin faisant, je demandai à O'Brien avec quelles armes ils se battraient.

— Je suis sûr, me répondit-il, que ce sera à l'épée.

— Mais, repris-je, est-ce que vous entendez quelque chose à l'escrime ?

— Du diable si j'y entends rien, Pierre; mais tant mieux pour moi.

— Et comment cela.

— Je vais vous le dire, Pierre : si deux hommes se battent en duel, et que l'un manie supérieurement l'épée, que l'autre, au contraire, ne s'en serve ni bien ni mal, il est clair que le premier crèvera le ventre du second ; mais si le second n'entend rien à l'escrime, oh ! alors, Pierre, le cas se complique, parce que le bon tireur est presque autant démonté

par votre ignorance que vous l'êtes par son habileté, et qu'ainsi les chances deviennent plus égales. Maintenant, Pierre, je me figure que je dois éventrer ce drôle, et aussi sûr que je suis un O'Brien, je l'éventrerai.

— Je le souhaite de tout mon cœur ; mais n'y comptez pas trop.

— C'est en y comptant que je ne manquerai pas de réussir, Pierre. Par le sang des O'Brien ! ne m'a-t-il pas frappé du plat de son sabre comme si j'étais le paillasse d'une pantomime ? Pierre, je tuerai cet infâme arlequin, et quand je dis une chose, c'est chose finie.

Ainsi causant, nous étions arrivés sur le terrain. Le lieutenant français se mit nu bras ; O'Brien quitta non seulement son habit, mais ses bottes, et n'eut pas peur de marcher avec ses bas sur l'herbe encore humide. On mesura les épées et on les leur remit ; ils prirent leurs distances et en garde ! Je dois le dire, je ne respirais plus d'inquiétude ; l'idée de perdre O'Brien, me glaçait de douleur et d'épouvante. Je sentais alors le prix de toute sa bonté pour moi, et j'aurais voulu prendre sa place, j'aurais voulu être tué plutôt que de lui voir attraper une égratignure. D'abord O'Brien, à l'imitation du lieutenant, se plaça dans la plus correcte attitude de défense, mais il n'y resta que quelques secondes ; il fit soudain un bond, et se précipitant sur son adversaire il lui poussa des bottes avec une merveilleuse

rapidité. Long-temps le lieutenant ne put que se tenir sur la parade ; mais enfin il trouva l'instant de porter un coup à son tour. O'Brien qui n'avait plus le bras gauche levé pour faire contre-poids , empoigna l'épée du lieutenant à six pouces de la la pointe , et la retenant sous son bras en même temps qu'il se fendait , lui passa la sienne au travers du corps. Le duel fut terminé en moins d'une minute , et le lieutenant ne survécut pas une demi-heure. Les officiers français furent fort surpris de l'issue du combat , car ils avaient tout de suite vu qu'O'Brien ne connaissait pas l'art de l'escrime. O'Brien arracha une poignée d'herbe , essuya l'épée qu'il rendit à l'officier qui en était le propriétaire , et remerciant le major ainsi que tous les autres de leur impartialité et de leur généreuse conduite , il reprit le premier le chemin de la place et se replaça à son rang parmi les prisonniers.

Peu après , le major vint nous demander si nous voulions encore nous engager sur parole à ne pas nous évader , cas où il nous serait permis de faire la route comme il nous plairait. Nous y consentîmes , en le remerciant beaucoup de sa politesse et de sa bienveillance ; mais je ne pus m'empêcher de croire dans le moment que les officiers français étaient un peu mortifiés de la victoire d'O'Brien quoique trop gens d'honneur pour en laisser rien paraître. O'Brien m'avoua , après que nous fûmes sortis de la ville , que sans la manière honorable dont les

officiers s'étaient conduits, il n'aurait, ni pour moi ni pour lui, accepté la proposition de redevenir prisonniers sur parole, car il était convaincu que nous nous serions facilement évadés. Nous causâmes longtemps sur ce sujet, et nous finîmes par tomber d'accord que nous aurions meilleure chance de réussite plus tard, même quand nous serions gardés plus sévèrement, que nous n'en avons alors, eu égard à toutes les circonstances, car il nous fallait avant tout prendre nos mesures pour, une fois libres, sortir du pays.

J'avais presque oublié de dire, qu'à notre retour après le duel, l'aspirant du Cutter s'approcha d'O'Brien et le pria de représenter au commandant qu'il était aussi officier; mais O'Brien répondit qu'il n'y en avait d'autre preuve que sa simple parole, et que s'il était officier en effet, c'était à lui de le prouver, car aux yeux des autres tout dans son extérieur démentait son assertion.

— Il est bien dur, répliqua l'aspirant, que parce que ma jaquette est un peu plus ou moins usée, il me faille perdre les privilèges de mon grade.

— Mon cher ami, reprit O'Brien, ce n'est pas à cause du plus ou du moins d'usure de votre jaquette; c'est parce que votre ensemble, comme disent les Français, n'a rien qui dénote un officier. Regardez-vous la figure dans la première mare que nous rencontrerons, et vous verrez qu'il vous suffirait de vous mirer dans de l'eau pour la salir. Regardez vos

épaules qui s'élèvent au-dessus de vos oreilles , et votre dos qui fait l'arc comme un crochet au bout d'un câble , votre culotte aussi , monsieur , vous y avez enfermé vos jambes trop avant , et vous laissez voir un pied et demi de bas tricotés. Bref, examinez-vous du haut en bas , et dites-moi ensuite , en vous supposant officier , si par respect pour le roi votre maître je ne devrais pas en disconvenir. Pour me comporter autrement à votre égard, mon cher ami, il me faudrait violenter ma conscience ; mais rappelez-vous qu'une fois arrivé au dépôt il vous sera facile de fournir des preuves. Vous n'avez donc qu'à attendre un peu , qu'à donner aux capitaines de sa majesté le temps de certifier qui vous êtes ; pour moi c'est plus que je ne saurais faire.

— Il est toujours bien dur qu'il me faille continuer à manger du pain de seigle aussi noir , et vous êtes bien désobligeant.

— C'est au contraire obligeance de ma part, monsieur l'aspirant du capricieux ; après la prison, vous vous trouverez à bord comme dans le paradis. Oh ! alors , que vous dégusterez avec délice l'ordinaire du marin ! Fermez donc votre gueule à présent , ou par la queue de la baleine de Jonas ! je jurerais que vous êtes espagnol.

Je ne pus m'empêcher de trouver O'Brien fort sévère pour le pauvre garçon, et je lui en fis ensuite des reproches. — Pierre , me répondit-il , si ce coquin, en sa qualité d'aspirant de cutter , est un peu

officier, du diable s'il est le moins du monde gentilhomme, de naissance ou d'éducation ; et je ne suis pas tenu à me porter caution de tous les goujats que je rencontre. Par la tête de St.-Patrice ! je rongerais de me voir en sa compagnie , fût-ce dans le plus sauvage bournier d'Irlande et sans autre témoin qu'une vieille corneille.

Nous redevinmes donc prisonniers sur parole , et nous n'eûmes plus qu'à nous applaudir de la politesse et de la bienveillance des divers officiers qui commandèrent les détachements par lesquels les prisonniers furent conduits d'une ville à l'autre. En peu de jours nous arrivâmes à Montpellier, et nous reçûmes l'ordre d'y rester jusqu'à ce que le gouvernement indiquât les dépôts vers lesquels on nous dirigerait. Nous jouîmes dans cette délicieuse ville d'une liberté illimitée ; car nous n'avions pas même de gendarme qui nous accompagnât. Nous mangions à table d'hôte, nous allions nous promener où bon nous semblait, et nous passions agréablement chaque soirée au spectacle. Profitant de notre séjour, nous écrivîmes à Cette, au colonel O'Brien, pour le remercier encore de ses bontés à notre égard, et l'instruire des événements qui avaient eu lieu depuis notre séparation. J'écrivis aussi à Céleste, et j'enfermai ma lettre non cachetée dans celle que j'écrivais à son père. Après lui avoir conté l'histoire du duel d'O'Brien et ce qui pouvait l'intéresser dans nos aventures , je lui marquai que j'étais bien triste de m'être séparé

d'elle, que je ne l'oublierais jamais, et que j'espérais que quelque jour, puisqu'elle n'était qu'à demi française, nous pourrions nous revoir. Nous ne quittâmes pas Montpellier sans avoir eu le plaisir de recevoir des réponses à nos lettres. Les lettres du colonel furent très-affectueuses, celle surtout qui m'était adressée. Il m'y appelait son cher enfant et me souhaitait de retourner bientôt parmi mes compatriotes pour devenir l'ornement de mon pays. Dans sa lettre à O'Brien, il le pria de ne pas m'exposer à d'inutiles périls, de se rappeler que je n'étais ni d'un âge aussi avancé ni d'une constitution aussi robuste que lui, et que par ces motifs je serais hors d'état de supporter d'aussi rudes fatigues. Je ne doute pas que ces conseils ne se rapportassent aux projets d'évasion d'O'Brien, projets qu'il n'avait pas dissimulés au colonel, et à la probabilité que je courusse les chances de l'entreprise. La réponse de Céleste était d'un bout à l'autre en anglais, mais il fallait que son père l'eût aidée, sans quoi elle ne l'eût pas écrite si correctement. Sa missive, était comme elle, tendre et affectueuse, et se terminait aussi en me souhaitant un prompt et sûr retour auprès des personnes qui m'étaient chères. Ces personnes-là, disait-elle, me devaient tellement chérir, qu'elle désespérait de jamais me revoir, mais qu'elle s'en consolait aussi bien que possible par la certitude que je serais heureux. J'oubliais de dire que, dans la lettre qu'il m'écrivait, le colonel O'Brien disait at-

tendre d'un jour à l'autre l'ordre de quitter Cette , et ne pas savoir si ce serait pour prendre le commandement de quelque poste militaire dans l'intérieur ou pour rejoindre l'armée. Il avait déjà disposé tout pour son départ, et avait peur que notre correspondance ne cessât forcément , faute de pouvoir nous indiquer où nous devrions adresser nos lettres. Je ne pus m'empêcher de penser alors que c'était une manière délicate de nous prévenir qu'il ne lui était pas permis, vu nos situations relatives , de correspondre avec nous ; mais encore, je suis sûr qu'il devait réellement quitter Cette ; car jamais il n'eût fait usage d'un tel subterfuge.

Je dois mentionner ici une circonstance dont j'ai oublié d'instruire le lecteur ; c'est que , quand le capitaine Savage envoya un parlementaire nous porter nos effets et de l'argent , je pensai qu'il était de toute justice pour O'Brien qu'on apprît à bord la courageuse conduite qu'il avait tenue. Je savais que lui-même n'en soufflerait pas mot ; donc , tout malade que j'étais alors, je mandai près de mon lit le colonel O'Brien , et je le priai d'écrire, sous ma dictée, une narration de toute l'affaire, dans laquelle je mentionnais comment O'Brien avait encloué le dernier canon et avait été fait prisonnier tant pour ce trait de présence d'esprit que pour avoir voulu me sauver. Lorsque le colonel eut écrit tout , je le priai encore d'envoyer quérir le major qui était entré le premier dans la batterie avec les troupes, et de le lui

traduire en français. Il le fit en ma présence, et le major déclara que chaque mot était vrai.—Voudrait-il le certifier de sa signature, colonel? demandai-je; car ce certificat pourrait être d'une grande utilité à O'Brien. Le major consentit aussitôt, le colonel O'Brien ferma alors ma lettre en y joignant pour son propre compte quelques lignes où il présentait ses compliments au capitaine Savage, et lui assurait que ses jeunes et braves compatriotes seraient traités avec tous les égards que les règles de la guerre permettraient. O'Brien ne sut jamais qu'une semblable lettre fût écrite; car le colonel, à ma prière, garda le secret.

Au bout de dix jours, nous reçûmes l'ordre de nous remettre en marche le matin suivant. Les matelots, parmi lesquels se trouvait notre pauvre ami l'aspirant du cutter le *Capricieux*, furent dirigés sur Verdun; O'Brien et moi, avec huit maîtres de vaisseaux marchands qui nous joignirent à Montpellier, nous prîmes, comme le gouvernement l'avait décidé, la route de Givet, ville forte du département des Ardennes. Mais en même temps l'autorité supérieure prescrivit d'user à l'égard des prisonniers, d'une extrême rigueur, et de ne s'en remettre à la parole d'aucun d'eux. La raison de ces mesures, apprîmes-nous, était que l'autorité supérieure avait été instruite de la mort du lieutenant qui s'était battu en duel avec O'Brien, et avait témoigné un vif mécontentement de ce qu'on eût permis ce duel. A dire vrai, je doute fort qu'on eût montré plus d'indul-

gence dans notre pays, mais les officiers français ont de l'honneur des idées presque chevaleresques. Dans le fait, comme ennemis, je les ai toujours regardés comme de dignes antagonistes des Anglais, et ils me paraissent, sous ce point de vue, mériter de notre part plus d'estime et plus de bienveillance que quand nous avons affaire à eux comme amis et sommes en contact avec les autres points de leurs caractères qui ne nous permettent pas de les estimer autant.

Je ne m'étendrai pas sur une marche de trois semaines, pendant laquelle nous fûmes alternativement traités bien ou mal, suivant les dispositions de ceux qui étaient chargés de nous ; mais je dois observer ce qui fut invariable, que les officiers qui étaient gentilshommes de naissance nous traitèrent avec égard, tandis que ceux qui s'étaient élevés de rien pendant la révolution se montrèrent durs et quelquefois même cruels. Il y avait juste quatre mois que durait notre captivité, quand nous arrivâmes à Givet, dont les prisons nous étaient destinées.

— Pierre, me dit O'Brien, tandis qu'il jetait un rapide coup-d'œil sur les fortifications et sur le fleuve qui séparait les deux villes, je ne vois pas pourquoi, malgré vent et marée, nous ne mangerions pas notre diner de Noël en Angleterre. J'ai examiné à vol d'oiseau l'extérieur de la place, et je n'ai plus maintenant qu'à savoir où l'on va nous loger dans l'intérieur.

Je dois dire que quand je vis les profonds fossés

et les hauts remparts, j'eus une opinion différente. Comme moi pensait certain gendarme, qui, marchant près de nous, avait remarqué l'attention d'O'Brien, et qui se contenta de lui dire tranquillement en français : Le croyez-vous possible ?

— Tout est possible à un brave; les armées françaises l'ont prouvé, répondit O'Brien.

— Vous avez raison, répliqua le gendarme, charmé du compliment fait à sa nation ; je vous souhaite bon succès, vous le méritez ; mais.... Et il secoua la tête.

— Si je pouvais seulement me procurer un plan de la forteresse, reprit O'Brien, je le paierais cinq napoléons. Et il regarda le gendarme.

— Je ne vois aucun inconvénient, répartit le gendarme, à ce qu'un officier, quoique prisonnier de guerre, étudie les fortifications. Dans deux heures vous serez dans l'enceinte des murs ; et maintenant que j'y songe sur le plan des deux villes, la forteresse est assez exactement dessinée pour que vous en puissiez prendre une idée. Mais nous avons déjà causé trop long-temps. Et à ces mots, notre homme se retira à l'arrière-garde.

En un quart d'heure, nous parvinmes à la place d'armes, et, comme de coutume, nous y trouvâmes un autre détachement de troupes, qui, tambours en tête, nous promena par toute la ville avant de nous conduire à l'hôtel du gouverneur. Nous faisons, j'aurais dû l'observer, par ordre du gouvernement,

de semblables promenades dans chaque ville que nous traversions.... C'était dérisoire, mais les prisonniers étaient si rares, qu'on faisait de nous le plus d'étalage possible. Quand nous arrivâmes enfin devant la maison du gouverneur, le gendarme qui nous avait quittés sur la place fit un signe à O'Brien, comme pour lui dire : — J'ai ce qu'il vous faut. O'Brien tira ses cinq napoléons qu'il enveloppa dans du papier et qu'il garda dans sa main. Une ou deux minutes après, le gendarme s'approcha de nous, et présentant à O'Brien un vieux foulard : — votre mouchoir, monsieur, lui dit-il.

— Merci, répliqua O'Brien en se hâtant de mettre dans sa poche le foulard qui contenait le plan; voici pour boire, mon ami. Et il glissa le papier avec les cinq napoléons dans la main du gendarme qui se retira aussitôt.

Ce fut fort heureux pour O'Brien et pour moi, car nous sûmes par la suite qu'en regard de nos noms avait été mise une croix qui défendait qu'on nous accordât la permission de sortir de la citadelle, soit sur parole, soit avec des surveillants. Au reste, quand même il n'en eût pas été ainsi, nous ne l'aurions jamais obtenue; car le lieutenant tué par O'Brien se trouvait proche parent du gouverneur de la forteresse, et cet homme n'était guère moins brutal que l'autre. Après être restés une heure environ devant l'hôtel du gouverneur pour répondre à l'appel qu'on fit de nous et satisfaire la curiosité de la foule, nous

nous remîmes en marche, et quelques minutes après nous fûmes enterrés dans une des plus fortes citadelles de France.

CHAPITRE XXI.

O'Brien reçoit son brevet de lieutenant, et alors nous prenons à la française congé de Givet.

Si, à ne voir que l'extérieur de la forteresse, je doutais de la possibilité de notre évasion, je crus, dès que nous pénétrâmes dans l'intérieur, qu'elle était absolument impraticable, et je ne m'en cachai pas à O'Brien. Nous fûmes introduits dans une cour entourée d'une haute muraille; les bâtimens affectés aux détenus étaient construits avec des toits en terrasse d'un côté, et à chaque angle se trouvait une sentinelle qui plongeait sur nous. Cette disposition du local ressemblait fort, sinon que la cour était beaucoup plus grande, à celles des fosses dans lesquelles on enferme à présent les ours. — Pstt! me répondit O'Brien, c'est la force même de la place qui nous facilitera d'en sortir. Mais ne parlons pas; car il y a toujours dans quelque coin des espions qui entendent l'anglais.

On nous fit entrer dans une chambre destinée à six d'entre nous. On examina notre bagage, après quoi on nous le rendit. — De mieux en mieux, Pierre! s'écria O'Brien, ils ne l'ont pas découvert.

— Quoi? demandai-je.

— Oh ! simplement une petite collection d'objets qui pourront nous être utiles d'un moment à l'autre.

Il me montra alors ce que je n'avais jusque-là jamais soupçonné, qu'il avait un double fond à sa valise; mais il était recouvert de papier comme tout le reste et très ingénieusement caché. — Et qu'y a-t-il là dedans, O'Brien ? demandai-je encore.

— Peu importe ; ce sont des acquisitions que j'ai faites à Montpellier. Vous les verrez en temps et lieux.

Les quatre autres détenus qui devaient habiter la même chambre que nous arrivèrent sur ces entrefaites, et après y être restés un quart d'heure sortirent au premier coup de la cloche qui annonça le dîner. — Maintenant, Pierre, dit O'Brien, il faut que je me débarrasse d'un fardeau qui me pèse. Un tour de clé, s'il vous plaît.

O'Brien se déshabilla alors, et quand il eut ôté sa chemise et ses caleçons, me montra une corde de soie, munie d'un nœud de deux en deux pieds et grosse à peu près d'un demi pouce, dont il avait tout le corps entouré. Elle avait au moins soixante pieds de longueur. Tandis que je la déroulais au plus vite, et qu'il tournait comme un véritable tonton : — Pierre, observa-t-il, j'ai toujours porté cette corde sur moi depuis notre départ de Montpellier, et vous ne vous figurez pas combien elle m'a fait souffrir. Mais il faut que nous retournions en Angleterre ; c'est décidé.

Quand je regardai O'Brien après avoir déroulé

toute la corde, je pus comprendre sans peine que réellement il avait beaucoup souffert; en plusieurs endroits, la peau, par suite du frottement continuel, était déchirée jusqu'au vif, et lorsque, le dévidage fini, il se fut rhabillé, il perdit connaissance. Son évanouissement m'alarma fort, mais j'eus soin de mettre la corde dans la valise et d'en ôter la clé avant d'appeler au secours. Il reprit promptement l'usage de ses sens, et quand on lui demanda ce qu'il avait eu, il répondit qu'il avait toujours été depuis son bas âge sujet à de pareilles faiblesses. Il me lança un regard interrogateur et je dissipai toute son inquiétude en lui montrant la clé.

Pendant quelques jours, O'Brien, qui réellement était un peu malade, garda la chambre, et en profita pour examiner souvent la carte que lui avait rendue le gendarme. — Savez-vous nager, Pierre? me demanda-t-il un matin.

— Non, répondis-je; mais peu importe.

— Rien n'est au contraire plus important, Pierre; car, voyez, nous aurons la Meuse à franchir, et on ne trouve pas toujours des barques à souhait. Faites attention que la forteresse est baignée par le fleuve d'un côté, et que comme ce côté-là est le plus fort, c'est celui qu'on garde le moins; c'est donc par celui-là qu'il faut nous échapper. Je vois suffisamment mon chemin jusqu'au second rempart qui a le pied dans l'eau; mais quand nous serons dans l'eau nous-mêmes, et que vous ne la pourrez pas traverser à la

nage, il faudra bien que de manière ou d'autre je parvienne à vous mener sur l'autre bord.

— Êtes-vous donc bien résolu à vous évader, O'Brien ? Moi, je n'imagine seulement pas le moyen de franchir ce mur, avec quatre sentinelles qui ont sans cesse les yeux fixés sur nous.

— Ne vous embarrassez pas d'un tel obstacle, mon petit, et ne songez qu'à vos propres affaires. Mais, dites-moi d'abord, votre intention est-elle de tenter la fortune avec moi ?

— Oui certes, si je vous inspire assez de confiance pour que vous preniez un semblable compagnon.

— A vous parler franc, Pierre, je ne donnerais pas une obole pour m'échapper sans vous. Nous avons été pris ensemble, et s'il plaît à Dieu, ce sera ensemble que nous nous évaderons ; mais rien pour ce mois-ci. Des nuits sombres et de vilains temps, voilà principalement ce qui doit nous aider.

La prison de Givet ne ressemblait nullement à celle de Verdun ni à quelques autres. Nous ne jouissions d'aucune liberté sur parole et n'avions que peu de rapports avec les habitants de la ville. On permettait à quelques marchands de venir nous vendre divers objets, mais on visitait toujours leurs paniers pour voir s'ils ne contenaient rien qui pût faciliter l'évasion des détenus. Sans les précautions qu'O'Brien avait prises, toute tentative aurait été inutile. Encore O'Brien, aussitôt qu'il put quitter la chambre, parvint-il à se procurer plusieurs petits

accessoires, par exemple, des pelottes de ficelle ; car un amusement favori des captifs était d'enlever des cerfs-volants. On le prohiba cependant, parce qu'un jour une des ficelles, fût-ce exprès ou par hasard, je l'ignore, accrocha le chien du mousquet d'une sentinelle qui nous surveillait du haut de la terrasse, et lui arracha son arme des mains. Dès lors, interdiction des cerfs-volants de par le gouverneur. Ce fut une bonne affaire pour nous, car O'Brien, peu à peu acheta toute la ficelle que les autres officiers possédaient, et comme nous n'étions pas moins de trois cents, il en eut suffisamment pour fabriquer à la dérobée une très grosse corde, ou plutôt une sorte de tresse qui n'est connue que des marins. — A présent, Pierre, me dit-il un jour, je n'ai plus besoin que d'un parapluie pour vous.

— Et qu'ai-je besoin d'un parapluie, moi ?

— Il vous en faut un pour empêcher que trop d'eau ne vous noie ; voilà tout.

— La pluie ne me noiera pas.

— Non certes, Pierre ; mais procurez-vous-en un neuf le plus tôt possible.

Je n'y manquai pas. O'Brien, faisant alors bouillir ensemble de la cire et de l'huile, étendit sur ma nouvelle emplette plusieurs couches de cette préparation, après quoi il cacha soigneusement le parapluie dans sa pailleasse. Je lui demandai s'il avait l'intention de communiquer son plan à quelques-uns des autres détenus : — Non, me répondit-il ; car il y

en a tant parmi eux à qui on ne peut se fier, que je veux n'avoir confiance dans aucun. Il y avait environ deux mois que nous étions à Givet, lorsqu'un extrait du tableau mensuel du roulement des officiers de la marine britannique y fut envoyé à un lieutenant qui partageait notre captivité. Le lieutenant vint trouver O'Brien, et lui demanda son nom de baptême. — Térénce, si je ne me trompe, répondit O'Brien.

— Alors, répliqua le lieutenant, je puis vous féliciter de votre promotion ; car vous êtes ici sur le tableau du mois d'août.

— Assurément, ce doit être quelque erreur. Permettez que je voie. Térénce O'Brien, plus de doute. Mais, maintenant, il s'agit de savoir si ce n'est pas quelque drôle qui m'a volé et mes noms et mon avancement. Corbleu ! dans le cas contraire, d'où me vient ce coup de fortune ? D'un côté, je n'ai pas sollicité ; non, pas un mot ; de l'autre, je n'ai jamais eu pour moi plus de faveur que pour un chien qui chippe la pâté d'un chat.

— Vraiment, O'Brien, interrompis-je, je ne vois pas pourquoi vous ne monteriez pas en grade. Par exemple, vous méritez bien votre promotion après la conduite que vous avez tenue quand on vous a fait prisonnier.

— Et, s'il vous plaît, quel autre exploit, M. Pierre Simple, le bien nommé, ai-je alors accompli que de vous prendre sur mon dos comme font tous les matelots de leurs hamacs au coup de sifflet du contre-

maître ? Au surplus , comment a-t-on découvert ce qui s'est passé dans la batterie ? Nous n'y étions que trois, vous, moi et l'armurier, qui même était mort. Expliquez cela, Pierre, si vous le pouvez.

— Je crois le pouvoir, répondis-je , après que le lieutenant nous eut quittés. Alors je contai à O'Brien que j'avais écrit au capitaine Savage, et demandé au major lui-même qui nous avait faits prisonniers une attestation des faits.

— Eh bien ! Pierre, dit O'Brien après un instant de silence , c'est la fable du lion et de la souris. Si c'est grâce à vous que j'ai obtenu mon avancement , alors , sur ma foi , la souris est une bête plus rusée que le lion ; mais au lieu d'être heureux , je vais maintenant être misérable jusqu'à ce que la vérité me soit authentiquement démontrée d'une manière ou d'une autre ; et c'est une raison de plus pour que je me hâte de retourner en Angleterre.

Pendant plusieurs jours O'Brien fut en proie à une pénible incertitude ; mais heureusement, il nous arriva des lettres vers cette époque. Dans une que m'écrivait mon père, il me priait de tirer sur lui tout l'argent dont j'aurais besoin , et me disait que ma famille se résignait à toute sorte de privation pour me donner tous les soulagements qu'il serait possible d'apporter à mon malheureux sort. Je pleurai à cette marque de tendresse , et j'aurais , plus que jamais , voulu pouvoir me jeter dans ses bras pour lui exprimer ma reconnaissance. Il me marquait aussi que

mon oncle William était mort , et qu'il ne se trouvait plus qu'un seul héritier entre lui-même et le titre de lord , mais que mon grand-père se portait bien et depuis quelque temps il se montrait affectueux envers nous. Ma mère était fort affligée ; elle me savait en prison, et m'engageait à lui écrire aussi souvent que possible. La lettre d'O'Brien était du capitaine Savage; la frégate avait été envoyée en Angleterre avec des dépêches, et la conduite d'O'Brien , mise à la connaissance de l'amirauté , qui par suite l'avait promu au grade de lieutenant. O'Brien accourut vers moi avec la lettre , et , la figure toute rayonnante de joie , me la mit dans les mains. En retour, je lui passai la mienne, et il la lut d'un bout à l'autre.

— Pierre, mon garçon , s'écria-t-il alors, je vous ai de grandes obligations. Quand vous étiez blessé, quand vous aviez la fièvre, et que c'était bien assez de songer à vous-même , vous avez cependant songé à moi ; mais je ne remercie jamais avec des mots. Je crois que votre oncle William est mort. Combien vous reste-t-il d'autres oncles ?

— J'ai encore mon oncle Jean , qui est marié, et qui a déjà deux filles.

— Que Dieu le bénisse, et fasse qu'il ne s'écarte pas de la ligne féminine ! Pierre, mon garçon, vous serez lord avant de mourir.

— Sornettes , O'Brien ! Je n'ai aucune chance. Ne me mettez donc pas de si folles idées dans la tête.

— Quelle chance avais-je de devenir lieutenant, et ne le suis-je pas devenu ? C'est vous, Pierre, qui m'avez plus que personne aidé à être fait lieutenant ; moi, je ferai de vous un homme , et c'est encore mieux. Pierre , je m'aperçois qu'avec toute votre simplicité vous n'êtes pourtant pas si simple, et qu'avec l'habitude de toujours demander conseil, vous savez au besoin penser et agir par vous-même. Or, Pierre, ce sont des talents qu'il ne faut pas enterrer dans ce maudit trou ; c'est pourquoi, mon garçon, préparez-vous à quitter ces lieux sous une semaine, si le vent et le temps nous favorisent, ou plutôt, si le vent et le temps sont mauvais ; car plus ils seront mauvais, meilleurs ils seront. Serez-vous prêt à quelque heure de la nuit que je vous éveille ?

— Oui, O'Brien, et je ferai tout ce qui dépendra de moi.

— Personne, que je sache, ne peut faire beaucoup plus. Mais, Pierre, une faveur ! Comme il est sûr et certain que je suis lieutenant, portez un peu la main à votre chapeau en m'adressant la parole, une fois seulement et voilà tout. Je ne désire le compliment que pour voir quel air il a.

— Lieutenant O'Brien, dis-je en portant la main à mon chapeau, avez-vous d'autres ordres à me donner ?

— Oui, monsieur, répondit-il ; c'est de ne plus jamais vous permettre de porter la main à votre chapeau en me parlant, à moins que nous ne fassions

voile ensemble, ce qui serait alors un cas tout différent.

Environ une semaine après, O'Brien s'approcha de moi et me dit : — La lune est entrée dans son nouveau quartier avec du mauvais temps ; si ce temps-là dure, tenez-vous prêt à décamper. J'ai mis ce qu'il faut dans votre petit havre-sac, et ce sera peut-être pour cette nuit. Maintenant couchez-vous, et dormez pour une semaine si vous pouvez ; car si nous réussissons, vous ne dormirez guère de toute la semaine prochaine.

Il était alors près de huit heures. Je me couchai , et vers minuit O'Brien me réveilla , en me disant de m'habiller avec précaution et de le suivre dans la cour. Je le fis sans troubler le sommeil de personne, et trouvai non-seulement que la nuit était noire comme de la poix , car on était en novembre , mais qu'il pleuvait par torrents. Un vent violent s'engouffrait dans la cour où il sifflait avec fureur, et fouettait la pluie tantôt dans une direction tantôt dans une autre. Il me fallut quelque temps pour retrouver O'Brien qui était déjà en besogne, et comme il m'avait d'avance communiqué ses plans, je vais tout de suite les expliquer ici. A Montpellier, il s'était procuré six fortes barres de fer longues d'environ dix-huit pouces, terminées en vrille par un bout, et carrées par l'autre, de manière à recevoir un manche qui se dévissait au besoin. Par précaution , il s'était muni d'un manche de rechange ; mais chaque

manche allait à toutes les barres de fer. O'Brien avait déjà vissé une de ces barres entre les interstices des pierres dont le mur était bâti, et se mettant à cheval sur celui-là il en fixait un autre à trois pieds plus haut. Quand il l'eut fixé, il monta debout sur la première barre, et se soutenant au moyen de la seconde qui se trouvait presque à hauteur de sa hanche, il en vissa une troisième, toujours les fixant de six pouces environ à droite et à gauche l'une de l'autre, et non en ligne perpendiculaire. Lorsqu'il eut vissé ses six barres, il se trouva presque à moitié du mur; attachant alors sa corde, qu'il avait emportée autour de son cou, à la barre la plus haute, et s'en servant pour redescendre, il dévissa les quatre barres les plus basses; puis, remontant au moyen de la corde, il se plaça sur la cinquième barre, et se soutenant avec la sixième, recommença son manège. Par ce moyen, il arriva en une heure et demie au sommet du mur, où il fixa sa dernière barre, et y nouant la corde, il descendit. — Maintenant, Pierre, me dit-il, nous pourrions ne pas avoir peur que les sentinelles ne nous voient; auraient-elles des yeux de chat, elles ne nous verront pas avant que nous ne soyions au faite de la muraille; mais alors nous toucherons au glacis et il nous faudra gagner les remparts à plat-ventre. Je vais monter avec tout le matériel; donnez-moi votre havre-sac, vous en serez plus léger; et souvenez-vous, dans le cas où il m'arriverait quelque accident, de courir vous remettre au

lit. Si, au contraire, je tire et laisse retomber trois ou quatre fois la corde, mettez-vous à grimper le plus vite possible. O'Brien se chargea alors de la seconde corde, des deux havres-sacs, de leviers en fer, ainsi que d'autres outils qu'il s'était procurés, et enfin du parapluie. — Pierre, si la corde peut me porter avec tout ce bagage, il est clair qu'elle portera un bambin comme vous ; n'ayez donc aucune peur. Cela dit à voix basse, il commença son ascension ; en moins de trois minutes il était en haut, et la corde s'agita. Je le suivis immédiatement, je trouvai qu'il était facile de grimper à la corde, grâce aux nœuds dont elle était garnie sur toute sa longueur et qui me donnaient un point d'appui pour mes pieds, et je montai en aussi peu de temps qu'O'Brien lui-même. Il m'empoigna par le collet en me mettant sa main humide sur la bouche, et je restai étendu près de lui pendant qu'il retira la corde. Nous nous traînâmes alors sur le ventre pour traverser le glacié et arriver aux remparts. Le vent soufflait toujours avec rage, et la pluie tombait en telle abondance que les sentinelles ne nous aperçurent même pas ; ce ne fut aucunement leur faute ; car il était impossible de nous distinguer à deux toises. Il fallut quelque temps à O'Brien pour trouver l'endroit exactement situé au-dessus du pont-levis du premier fossé ; enfin il le trouva, y enfonça un de ses leviers, et laissa tomber la corde. — Mieux vaut encore, Pierre, me dit-il, que je descende le premier. Si je remue la corde, c'est que

tout ira bien. Il descendit alors, et au bout de quelques minutes la corde s'agita comme la première fois. Je le suivis donc, et me trouvai bientôt dans ses bras au point de support du pont-levis ; mais le pont lui-même était levé. O'Brien traversa au moyen des chaines, et j'en fis autant. Lorsque nous eûmes franchi le fossé, nous rencontrâmes une grille, qui, bien entendu, n'était pas ouverte. Désappointement de notre part. O'Brien tira ses rossignols pour crocheter la serrure, mais sans succès, et nous étions arrêtés là. — O'Brien, lui dis-je tout à coup, il nous faut miner cette grille; il nous faut enlever les pavés et la terre jusqu'à ce que nous ayons la place pour nous glisser par-dessous. — Pierre, me répondit-il, vous êtes un garçon d'esprit; cette idée-là ne me venait pas. Nous travaillâmes ferme jusqu'à ce que le trou fût assez large, en nous servant d'un levier qui nous restait et d'une espèce de vrille qu'O'Brien avait sur lui. Par ces moyens nous pûmes passer au bout d'un peu plus d'une heure. La grille en question menait au rempart inférieur; mais nous avions un chemin couvert à parcourir avant d'y arriver. Nous avançons avec beaucoup de précaution lorsque nous entendîmes du bruit. Faisant halte, nous reconnûmes que c'était une sentinelle qui dormait profondément et ronflait. Ne nous attendant guère à en trouver une là, nous fûmes très embarrassés. Nous pouvions bien passer par-dessus un corps, mais ce n'était plus notre affaire, car elle était étendue à l'endroit même où il

nous fallait établir notre levier pour descendre du second rempart dans le fleuve. O'Brien réfléchit un moment. — Pierre, me dit-il, voici le moment de prouver que vous êtes homme. Ce drôle dort, mais il peut se réveiller et donner l'alarme, mettons-le hors d'état de pouvoir le faire. Je vais lui fermer la bouche, mais à l'instant où je la lui fermerai, il vous faut ouvrir le bassinet de son fusil de manière qu'il ne puisse plus tirer. — N'ayez pas peur, O'Brien, vous serez content de moi. Nous nous approchâmes donc à petits pas de la sentinelle, et lorsque O'Brien me fit signe de placer le doigt sur le bassinet, je l'y plaçai ; puis, quand il appuya lui-même la main sur la bouche du soldat, j'appuyai pour ma part sur le bassinet. Le pauvre diable, réveillé en sursaut, se débattit et voulut faire feu, mais son fusil nécessairement ne partit pas ; en une minute il fut non seulement bâillonné par O'Brien, mais encore garotté par lui et moi. Le laissant où il était, nous atteignîmes le rempart, et O'Brien, fixant de nouveau le levier, descendit. Je ne tardai guère à le suivre et je le trouvai dans la rivière, se tenant toujours à la corde ; le parapluie fut alors ouvert et tourné sens dessus-dessous ; la préparation dont il était enduit le fit résister à l'eau, et comme O'Brien me l'avait précédemment expliqué, je n'eus qu'à tenir en étendant le bras les deux anneaux qu'il avait attachés à la pointe du parapluie, laquelle était dans l'eau. De là partait aussi une corde qu'O'Brien prit entre ses

dents, et qui le mit à même de me tenir en suivant le fil de l'eau. Quand il fut ainsi descendu à environ sept toises au-dessous de la forteresse, il gagna le bord, mais il était tellement épuisé qu'il resta tout-à-fait immobile pendant quelques minutes. J'étais moi-même raide de froid. — Pierre, me dit-il, nous avons, grâce à Dieu, réussi jusqu'à présent; il nous faut donc décamper au plus vite de ce voisinage, car le jour va paraître dans deux heures.

O'Brien tira un flacon d'eau-de-vie, et nous en bûmes au moins un demi verre chacun; mais nous en aurions dans notre état, bu, je crois, toute une bouteille sans nous griser. Suivant alors la rive du fleuve, nous finîmes par distinguer un petit bâtiment à l'arrière duquel était amarrée une barque; O'Brien s'en approcha à la nage, et coupant la corde qui la retenait sans même y monter, la remorqua jusqu'au bord. Heureusement les rames étaient dans la barque. J'y entrai, nous gagnâmes le milieu de l'eau, et nous ramâmes avec le courant jusqu'au point du jour. — Tout va bien, Pierre, me dit-il alors, et nous allons débarquer; car voici la forêt des Ardennes. Nous débarquâmes, nous remîmes les rames dans la barque que nous abandonnâmes au cours de la Meuse pour qu'on supposât qu'elle s'était détachée toute seule, et nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois. Il pleuvait encore à verse; je grelottais, et mes dents claquaient de froid; mais il n'y avait pas de remède. Nous bûmes un nouveau coup d'eau-de-vie,

et, accablés que nous étions de fatigues physiques et morales, nous fûmes bientôt endormis sur un lit de feuilles que nous avions ramassées.

CHAPITRE XXII.

Graves conséquences de la gravitation. — O'Brien se fait gendarme et me promène comme son prisonnier. — Nous sommes découverts et obligés de prendre la fuite. — Plaisirs du bivouac l'hiver.

Je ne m'éveillai qu'à midi, et je m'aperçus alors que pour me garantir du froid O'Brien m'avait couvert de plus d'un pied de feuilles. J'avais chaud et je me sentais tout-à-fait remis. Mes vêtements avaient séché sur moi, mais sans que j'en fusse incommodé. — Que vous êtes bon, O'Brien ! m'écriai-je.

— Pas du tout, Pierre ; il vous reste encore de rude besogne à faire, et il faut que je prenne soin de vous. Vous n'êtes qu'un bouton, et je suis une rose épanouie ; ce disant, il porta le flacon d'eau-de-vie à ses lèvres, et me le passa ensuite. — Maintenant, Pierre, il nous faut galoper ; car, soyez-en sûr, on battra le pays pour nous retrouver ; mais cette forêt où nous sommes est grande, et si une fois nous pénétrons au milieu, autant vaudra chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Je crois, dis-je, qu'il est question de cette forêt dans une des pièces de Shakespeare.

— Ce n'est pas impossible, Pierre, répliqua O'Brien ; mais nous n'avons pas dans ce moment-ci l'avantage d'être au spectacle, et ce qu'on peut lire avec plaisir n'est pas toujours plaisant dans la réa-

lité. Puis vos auteurs, je l'ai souvent remarqué, ne prennent jamais le temps en considération.

— Pardonnez-moi, O'Brien; dans le roi Léar le temps est abominable.

— Ce n'est pas impossible; mais quel était le roi qui sortait de chez lui par un semblable temps?

— Le roi Léar, lorsqu'il était fou.

— Oh! assurément, il l'était, Pierre; mais des prisonniers qui s'évadent ont du moins une excuse. Ainsi donc, en route!

— Nous partîmes, et pendant plus de trois heures nous cheminâmes à travers de si épais taillis, qu'O'Brien fut obligé plusieurs fois de consulter sa boussole de poche; la nuit était alors presque revenue, et il me proposa de nous arrêter. Nous ramassâmes des feuilles pour nous en faire un lit, et nous dormîmes beaucoup mieux que nous l'avions fait la nuit précédente. Tout notre pain était mouillé; mais comme nous n'avions pas d'eau, il n'en était que meilleur; la viande dont nous étions munis devait nous suffire pour une semaine. Nous nous couchâmes donc pour la seconde fois, et nous fûmes bientôt plongés dans un profond sommeil. Vers cinq heures du matin, je fus réveillé par O'Brien, qui en même temps me posa doucement la main sur la bouche. Je me levai sur mon séant, et j'aperçus un grand feu qui brûlait à peu de distance. — Les Philistins sont sur nos traces, Pierre, me dit-il. Je suis allé en reconnaissance, et ce sont les gendarmes. J'ai peur, si

nous délogeons , qu'il ne s'en trouve quelqu'un sur notre passage. J'ai réfléchi à ce que nous pouvons faire de mieux avant de vous réveiller ; or, il me semble que c'est de monter sur cet arbre et de nous y tenir cois.

Nous étions alors cachés dans un épais taillis au centre duquel se trouvait un gros chêne couvert de lierre. — Je crois aussi que c'est le plus sage, O'Brien. Faut-il monter tout de suite ou attendre un peu ?

— Tout de suite, certes, pendant qu'ils mangent une bouchée. Allons , haut-là , Pierre, je vais vous aider.

O'Brien me hissa sur l'arbre, et après n'avoir pris que le temps de cacher son havre-sac parmi les feuilles , il vint me rejoindre. Il me fit placer , dans un endroit où je fus délicieusement , sur la première branche de l'arbre , et se plaça lui-même sur une autre des plus fortes branches, parmi des touffes de lierre. Nous y restâmes environ une heure avant que le jour ne parût, et alors nous vîmes les gendarmes, après s'être réunis un instant autour du caporal, se séparer tous dans des directions différentes pour battre le bois. Nous fûmes enchantés d'une telle manœuvre ; car nous espérions pouvoir bientôt déguerpir ; mais il y eut un gendarme qui resta. Il se mit à aller et à venir, à fureter partout, et arriva précisément sous l'arbre dans lequel nous étions cachés. Il rôda tout alentour , et enfin trouva le lit de feuilles sur

lequel nous avions passé la nuit ; il les remua mainte et mainte fois avec sa baïonnette, et à force de chercher, découvrit nos havre-sacs. — Parbleu ! s'écria-t-il, quand le nid et les œufs sont là, les oiseaux ne doivent pas être loin. Il fit alors le tour du chêne, et l'examina dans tous les sens ; mais nous étions bien cachés, et il ne put nous apercevoir de quelque temps. A la fin il me vit, et m'ordonna de descendre. Je ne tins aucun compte de cet ordre, car O'Brien ne me disait mot. Le gendarme s'éloigna un peu, et alla se poster juste sous la branche sur laquelle était perché O'Brien. De là je lui offrais un bien meilleur point de mire ; aussi, me couchant en joue : — Descendez, ou je tire ! me cria-t-il. Je demeurai encore immobile ; car je ne savais que faire, je fermai les yeux cependant, le coup partit peu après, et j'ignore si ce fut la frayeur, mais je lâchai tout d'un coup les mains et tombai à terre. Je fus étourdi de la chute, et je croyais avoir été nécessairement blessé ; mais il se trouva, à mon grand étonnement, que je ne l'étais point, et ce qui me surprit encore davantage fut de voir O'Brien venir à moi au lieu du gendarme et me demander si j'avais du mal. Je répondis qu'il me semblait n'en pas avoir, et me remettant sur mes pieds, je vis le gendarme, qui, étendu à terre, respirait encore avec peine, mais était privé de connaissance. Quand O'Brien l'avait vu m'ajuster avec son mousquet, il s'était aussitôt laissé choir de la branche qu'il occupait, et était tombé droit sur sa

tête. Cette manœuvre fit partir le mousquet sans que je reçusse la balle , et en même temps le poids du corps d'O'Brien tombant de si haut , tua le gendarme ; car il expira avant que nous ne l'eussions quitté. — Oh ! Pierre , s'écria O'Brien , c'est la plus heureuse chose du monde , et nous pouvons maintenant parcourir la moitié du pays sans danger ; mais nous n'avons pas de temps à perdre. Il dépouilla alors de son uniforme le gendarme dont le poulx ne battait plus que faiblement , le traîna jusqu'à notre lit de feuillage , le cacha dessous , quitta ses propres habits qu'il attacha en paquet et qu'il me donna à porter , et endossa ceux de sa victime. Je ne pus m'empêcher de rire d'une telle métamorphose et je lui demandai quel était son dessein. — Eh bien ! je suis , à partir de ce moment , me répondit-il , un gendarme qui ramène avec moi un détenu qui s'est évadé. Il me lia alors les mains avec une corde , mit son mousquet sur l'épaule et nous partîmes. Nous quittâmes alors le bois le plus tôt que nous pûmes , car O'Brien disait ne plus rien craindre pour les dix jours suivants ; et il calculait juste. Seulement , le difficile fut que nous marchions dans un tout autre sens que celui dans lequel nous aurions dû marcher ; mais pour obvier à cet inconvénient , nous ne voyagions guère que la nuit , et alors , nous n'étions questionnés que dans les cabarets où nous logions et où personne ne savait de quel côté nous étions venus. Le soir , quand nous arrivions au gîte , ma jeunesse

excitait souvent beaucoup de pitié , de la part des femmes surtout , et l'on m'offrit une fois de faciliter mon évasion. J'acceptai , mais en même temps j'instruisis O'Brien du plan qu'on me proposait. O'Brien se mit aux aguets ; je m'habillai et j'allais descendre par la fenêtre , que je venais d'ouvrir , lorsqu'il se précipita dans ma chambre , me retint par le collet , et déclara qu'il ferait son rapport au gouvernement sur les coupables. La confusion et l'épouvante des bonnes gens furent au comble. Ils offrirent à O'Brien , vingt , trente , quarante napoléons , pour se taire ; car il y allait pour eux de l'amende et de la prison. O'Brien répondit qu'il n'acceptait pas d'argent pour transiger avec ses devoirs , qu'il était chargé de me rendre aux gendarmes de la brigade suivante , et qu'après avoir rempli sa commission , qui se bornait là il s'en retournerait à Flessingue , sa résidence habituelle.

— J'ai dans cette ville , repliqua l'hôtesse , une sœur qui tient une auberge. Voulez-vous être bien logés et boire de bon vin ? ne nous dénoncez pas , et je vous donnerai une lettre pour elle. Si ma lettre ne vous vaut pas un bon accueil , eh bien ! vous aurez toujours le temps de faire votre rapport.

O'Brien consentit. La lettre lui fut remise après qu'on lui en eut donné lecture , et la sœur à qui elle était écrite y était invitée , au nom de son attachement pour la personne qui l'écrivait , à traiter avec toute espèce d'égards le porteur qui avait eu le pouvoir de

nuire à toute la famille , mais qui avait refusé de le faire. O'Brien empocha la lettre , remplit son flacon à eau-de-vie, salua toutes les femmes , et quitta le cabaret en me tirant après lui au bout d'une corde. La seule différence d'O'Brien à moi , comme il l'observa lui-même chemin faisant, fut qu'à notre départ il avait embrassé toutes les femmes, et que les femmes m'avaient embrassé toutes. Voyageant de cette manière , nous avons déjà franchi Charleroy et Louvain , et nous n'étions plus qu'à quelques milles de Malines , quand certaine circonstance vint nous mettre dans un terrible embarras. Nous cherchions à éviter Malines , qui était une ville forte , et nous arrivions en cet instant à une route étroite que des fosses profondes remplies d'eau, bordaient de chaque côté ; au détour d'un coude que cette route faisait soudain , nous rencontrâmes le gendarme qui avait procuré à O'Brien le plan de la ville de Givet. — Bonjour, camarade , dit-il à O'Brien en le regardant avec attention ; qui menez-vous donc là ?

Un jeune Anglais que j'ai attrapé près d'ici, et qui s'était évadé de prison.

— De quelle prison ?

— Il ne veut pas le dire ; mais je soupçonne que c'est de Givet.

Il y en a même deux qui se sont échappés de là. Comment ils ont pu faire, personne ne s'en doute ; mais , ajouta-t-il en fixant de nouveau les yeux sur O'Brien, avec les braves il n'y a rien d'impossible.

— Bien dit, toutefois j'en ai repris un ; l'autre ne doit pas être loin, vous devriez vous mettre à sa recherche.

— J'aimerais certes à le trouver ; car vous n'ignorez pas que quand on repince un prisonnier qui s'évade, on est sûr d'avoir de l'avancement. Vous serez fait caporal, vous.

— Tant mieux. Adieu, mon ami.

— Bah ! je ne suis venu que pour me promener, et je retournerai avec vous à Malines, où vraisemblablement vous allez de ce pas.

— Oh ! nous n'y arriverons pas ce soir ; mon prisonnier est trop fatigué.

Eh bien ! alors, nous irons aussi loin que nous le pourrons, et je vous aiderai. Peut-être trouverons-nous le second, qui, ai-je entendu dire, s'était de manière ou d'autre procuré un plan de la forteresse.

Nous comprîmes sur-le-champ que nous étions découverts ; il nous dit ensuite qu'on avait trouvé dans le bois le corps d'un gendarme qui avait sans doute été assassiné par les deux prisonniers, et que son cadavre était absolument nu.

— Je me demande, continue-t-il, si un des deux Anglais n'aurait pas endossé l'uniforme du pauvre diable, et ne se donnerait pas pour gendarme.

— Pierre, me demanda O'Brien, faut-il tuer cet homme ?

— Non, je ne crois pas, lui répondis-je. Ayez

plutôt l'air de vous fier à lui , et nous le jouerons par-dessous jambe.

Cette question et cette réponse furent échangées pendant un moment que le gendarme resta en arrière. — Eh bien ! nous essaierons ; mais d'abord je veux lui tendre un piège.

Quand le gendarme nous rejoignit , O'Brien observa que les prisonniers anglais étaient fort généreux, qu'il savait que cent napoléons étaient souvent le prix d'un peu d'aide qu'on leur prêtait pour s'évader, et qu'il ne croyait pas que le grade de caporal équivalât à une somme qui , en France , pouvait rendre un individu heureux et indépendant toute sa vie.

— Vous avez raison , répliqua le gendarme , et qu'on me fasse seulement voir cette somme , je garantis aux pèlerins de les faire sûrement sortir de France.

— Alors, nous nous comprenons, reprit O'Brien, ce jeune homme donnera cent napoléons, et la moitié en sera pour vous... si toutefois vous lui prêtez votre assistance.

J'y penserai, dit le gendarme qui, dès lors, causa de choses indifférentes jusqu'à notre arrivée dans la petite ville d'Acarchot. Nous y entrâmes dans un cabaret, où, comme d'habitude, nous fûmes l'objet de la curiosité des habitants; peu à peu, néanmoins, elle se calma, et quand on nous eut laissés seuls, O'Brien dit au gendarme qu'il lui fallait une réponse

définitive pour le soir ou pour le lendemain matin. — En ce cas, à demain matin, répliqua-t-il. O'Brien, le priant alors de veiller sur moi, invita la maîtresse du cabaret à lui montrer une chambre; elle lui en montra une ou deux qu'il refusa comme trop peu sûres pour son prisonnier. Sa méfiance fit rire la femme. — Qu'avez-vous à craindre d'un pauvre enfant? dit-elle en parlant de moi.

— Toujours ce pauvre enfant s'est-il évadé de Givet, répliqua O'Brien. Les Anglais, à peine sortis du ventre de leur mère, sont des diables. La dernière chambre qu'on lui montra lui convint, et il la prit; la cabaretière eut lieu de s'en étonner, mais n'osa faire d'objection à un gendarme. Dès qu'ils furent redescendus, O'Brien m'ordonna d'aller me mettre au lit, et monta avec moi. Il verrouilla la porte sur nous et m'attira près de la vaste cheminée sous le manteau de laquelle nous mîmes nos têtes pour causer à voix basse, crainte que notre conversation fût écoutée. — Cet homme ne mérite aucune confiance, dit O'Brien, et il faut en faire notre dupe. Je connais mon chemin pour sortir de l'auberge; nous nous en retournerons par où nous sommes venus, et nous suivrons alors une autre direction.

— Mais nous le permettra-t-il?

— Non, s'il peut nous en empêcher; mais je mettrai promptement sa ruse en défaut.

O'Brien alla alors boucher le trou de la serrure en la recouvrant de son mouchoir, quitta son uniforme

d'emprunt , reprit ses propres vêtements , et après avoir bourré dans ceux de gendarme les couvertures et le traversin, les posa sur le lit comme si c'était un homme qui dormait tout habillé ; réellement il y avait de quoi s'y méprendre. Il plaça son mousquet près du mannequin ; puis, arrangea également mon lit pour qu'on pût croire qu'une personne de ma taille y était couchée, et plaça mon bonnet sur l'oreille. — Maintenant, Pierre, me dit O'Brien, nous allons voir si le drôle nous surveille; mais il attendra pour venir, que nous puissions être endormis. Nous laissâmes de la lumière dans notre chambre, et une heure après environ, nous entendîmes des pas dans l'escalier ; aussitôt, comme c'était convenu, nous nous glissâmes sous nos lits. Le gendarme essaya de lever le loquet de la porte, et la trouvant ouverte, ce à quoi il ne s'attendait guère, entra dans la chambre, regarda dans les deux lits, et se retira. — Maintenant, O'Brien, dis-je après que nous eûmes entendu le gendarme redescendre, ne décampons-nous pas ?

— C'est ce que je me demandais, Pierre, et il me semble que nous pouvons encore faire mieux. A coup sûr, notre homme reviendra dans une heure ou deux. Il n'en est que onze. Or, je vais lui jouer un tour. O'Brien prit alors une des couvertures, l'attacha à la fenêtre qu'il laissa ouverte, et en même temps dérangea les deux mannequins qui venaient de si bien remplir leurs rôles, de manière à ce que le gendarme

ne s'y trompât plus. Nous nous remîmes sous nos lits, et comme O'Brien s'en était douté, le gendarme revint au bout d'une couple d'heures; notre lampe brûlait encore, mais il avait lui-même apporté une lumière. Il regarda dans nos lits, s'aperçut tout de suite qu'il avait été dupé, s'approcha de la fenêtre qui était ouverte, et s'écria : — Ventrebleu ! Ils m'ont échappé, et je ne suis plus caporal. Diable ! à la chasse. Il se précipita hors de la chambre, et la minute d'après nous entendîmes ouvrir la porte de la rue ; c'était notre homme qui sortait.

— La farce est excellente, Pierre, s'écria O'Brien qui pouffait de rire; nous sortirons aussi, mais il est inutile de nous presser. O'Brien reprit son costume de gendarme; nous descendîmes au bout d'une heure environ, souhaitâmes à notre hôtesse toute sorte de prospérité, et quittant le cabaret, reprîmes le chemin par lequel nous étions venus. — Maintenant, Pierre, me dit O'Brien, tu me vois dans un diable d'embarras. Cet uniforme ne peut plus m'être utile, et cependant il me donne un air respectable qui fait que je ne le quitterai qu'au dernier moment. Nous marchâmes jusqu'à la pointe du jour, et alors nous allâmes nous cacher dans un taillis. Le soir, nous repartîmes pour la forêt des Ardennes; car O'Brien disait que notre meilleure chance était d'y retourner jusqu'à ce qu'on supposât que nous avions eu le temps d'effectuer notre évasion; mais nous n'y parvinmes jamais, car le lendemain commença à tom-

ber une neige abondante, et comme il en fut de même les quatre jours suivants, nous eûmes beaucoup à souffrir. Si nous avions encore de l'argent, c'était parce que j'avais tiré sur mon père une traite de soixante livres sterling, qui, cependant, vu le désavantage du change, ne m'avaient donné qu'une cinquantaine de napoléons. De temps en temps O'Brien se glissait dans une méchante auberge et y achetait des vivres; mais n'osant plus nous montrer ensemble comme d'abord, nous étions obligés de dormir en plein air, quoiqu'il y eût au moins trois pieds de neige sur le sol. Le cinquième soir, nous trouvant encore à six journées de la forêt des Ardennes, nous nous réfugiâmes dans un petit bois à un quart de mille de la route. J'y restai pendant qu'O'Brien, vêtu en gendarme, alla aux provisions. Comme d'habitude, je cherchai pendant son absence l'endroit qui était le mieux abrité, et quelle ne fut pas mon horreur en me heurtant contre un homme et une femme qui gisaient morts sur la neige, où ils avaient évidemment péri victimes de la rigueur du froid ! Comme je venais de les apercevoir, O'Brien me rejoignit; je l'informai de ma découverte et le conduisis auprès des cadavres. Ils étaient costumés d'une bizarre façon, avaient leurs habits tout parsemés de rubans, et à côté d'eux se trouvaient deux paires de très hautes échasses. O'Brien les examina et me dit : — Pierre, c'est la meilleure chose qui pût nous arriver. Nous sommes maintenant à même

de parcourir la France sans nous souiller les pieds par le contact de ce maudit pays.

— Que voulez-vous dire, lui demandai-je ?

— Le voici : ces gens-là sont de ceux que nous avons vus près de Montpellier, qui venaient des Landes, et qui marchaient sur leurs échasses pour amuser le public et gagner de l'argent. Dans leur propre pays, c'est par nécessité qu'ils y marchent. Or, Pierre, il me semble que les vêtements de l'homme m'iront bien, et que ceux de la jeune fille, pauvre créature ! comme elle est encore jolie, quoique glacée par la mort ! ne vous iront pas mal. Tout ce que nous avons à faire est de nous exercer un peu sur ces grandes béquilles, et puis en route !

Alors O'Brien, non sans quelque peine, dépouilla l'homme de sa jaquette et de sa culotte, et, cela fait, l'ensevelit dans la neige. La jeune fille fut dépouillée le plus doucement possible de sa robe et son jupon, et reçut la sépulture de même. Nous réunîmes ensuite les hardes et les échasses, nous gagnâmes une autre partie du bois, et y découvrant un lieu bien abrité, nous prîmes quelque nourriture. Comme nous ne devions pas voyager la nuit, contrairement à notre habitude, nous eûmes à nous occuper de notre lit. Nous écartâmes la neige et nous nous arrangeâmes aussi bien qu'on pouvait le faire sans feu, mais le temps était horrible.

— Pierre, me dit O'Brien, je suis triste. Buvez, buvez beaucoup. Et il me passa le flacon à l'eau-de-

vie qui n'avait jamais été vide. Buvez encore, Pierre.

— Impossible, O'Brien, ou je serais gris.

— N'importe ! buvez encore; songez que ces pauvres diables sont morts pour s'être endormis sur la neige. Pierre, ajouta-t-il en se levant soudain, vous ne coucherez pas ici; suivez-moi.

Vainement fis-je des objections. La nuit était presque venue, et il me mena vers le village, près duquel il aperçut une cabane abandonnée. — Voilà un abri, Pierre. Entrez-y, couchez-vous, et dormez. Je veillerai, moi. Pas un mot ! je le veux ! entrez sur-le-champ.

Il me fallut obéir, et au bout de quelques minutes je dormais profondément, car j'étais accablé de froid et de fatigue. Nous avions marché pendant plusieurs nuits de suite, et le peu de repos que nous prenions pendant le jour ne nous faisait presque aucun bien. Oh ! combien je soupirai de fois pour un lit chaud et pour quatre ou cinq couvertures ! Dès que le crépuscule parut, O'Brien m'éveilla. Il était resté en sentinelle toute la nuit, et avait fort mauvaise mine.

— O'Brien, vous êtes malade ? lui dis-je.

— Point, mais j'ai vidé tout le flacon, ce qui est une mauvaise plaisanterie pour vous. Toutefois, n'ayez pas peur, j'y remédierai.

— Nous regagnâmes alors le bois au milieu d'une pluie fine et d'un épais brouillard ; car la température avait changé et le dégel commençait. Le dégel était pire encore que la gelée, et nous sentîmes plus

rigoureusement le froid. O'Brien insista de nouveau pour que je dormisse dans la cabane, mais cette fois je refusai positivement, à moins qu'il n'y entrât lui-même, et je lui démontrai que loin de courir ainsi plus de risques, peut-être en courions-nous moins que s'il restait dehors. Me voyant bien résolu, il se décida enfin, et nous gagnâmes tous deux notre gîte sans avoir été vus. Nous nous couchâmes, mais je ne m'endormis pas de quelque temps, afin de voir si O'Brien s'endormait. Il sortit et rentra plusieurs fois tandis que je faisais semblant de dormir; enfin la pluie tomba à verse; il revint se coucher, et au bout de quelques minutes, vaincu par la nature, il tomba dans un profond sommeil et ronfla si fort, que j'eus peur qu'on ne l'entendit du village. Je me levai alors et je veillai à mon tour, parfois me recouchant et dormant un peu, puis revenant à la porte.

CHAPITRE XXIII.

Dans l'exaltation de notre succès, nous traversons la France sans toucher terre. — Je change de sexe. — Nous devenons volontairement conscrits.

Au point du jour j'éveillai O'Brien, qui se leva en sursaut. — Sur ma foi! je dormais, Pierre.

— Oui, vous dormiez, mais béni soit le ciel que vous ayez dormi; car personne ne résisterait beaucoup plus long-temps à d'aussi rudes fatigues que les vôtres; et, si vous succombiez, que deviendrais-je? Cette réflexion porta coup.

— Eh bien ! Pierre, puisqu'il n'en est rien résulté de fâcheux , ce n'est pas un mal ; car assurément je viens de dormir assez pour toute la semaine prochaine.

Nous regagnâmes le bois ; la neige avait disparu, et la pluie cessé ; le soleil sortit radieux d'entre les nuages, et nous sentimes une douce chaleur.

— Ne passez pas tant de ce côté, me dit O'Brien ; nous verrions ces malheureuses gens , maintenant que la neige est fondue. Pierre, il nous faudra lever le camp cette nuit, car déjà je me suis présenté dans chaque cabaret du village, et je ne peux m'y présenter encore sans exciter les soupçons, tout gen-darme que je sois.

Nous attendîmes jusqu'au soir, et alors nous nous remîmes en marche , toujours dans la direction de Givet. Une heure avant le jour, nous aperçûmes un autre petit bois qui bordait la route, qu'entourait un fossé, et dont un village n'était pas à plus d'un quart de mille. — Il me semble, dit O'Brien, que voilà notre affaire. Je vais vous installer ici, et m'en aller hardiment au village voir quelles provisions je puis nous procurer ; car il nous faut faire halte pendant au moins une semaine.

Nous approchâmes du bois en question ; et, comme le fossé était trop large pour être franchi d'un saut, O'Brien, réunissant les quatre échasses, me fit un pont sur lequel je parvins à passer. Me jetant alors tous les paquets, et me priant de laisser les échasses

pour qu'elles lui servissent aussi de pont à son retour, il partit pour le village avec son mousquet sur l'épaule. Il resta absent deux heures, mais revint avec une ample provision de vivres, et les meilleures certes que nous eussions encore rencontrées. Des saucissons français assaisonnés d'ail, que je trouvai délicieux ; quatre bouteilles d'eau-de-vie, outre le flacon ; une pièce de bœuf fumé et six gros pains ; plus, la moitié d'une oie cuite au four, et une partie d'un énorme pâté.

— Voilà, dit-il, de quoi vivre pendant une bonne semaine ; mais voici, Pierre, ce qui vaut mieux que tout le reste. Et il me montra deux grandes couvertures de cheval.

— Excellent ! m'écriai-je, nous allons être comme en paradis.

— J'ai honnêtement payé tout, excepté les couvertures, reprit O'Brien. J'ai eu peur, si je les achetais, qu'on s'en étonnât ; je les ai donc volées. Cependant, nous les laisserons ici pour que leurs propriétaires les retrouvent, et au bout du compte ce n'est qu'un emprunt.

Après nous être préparé un assez bon abri au moyen de branches que nous entrelaçâmes, nous-mêmes des feuilles sécher au soleil, et nous obtînmes bientôt un lit parfait sur lequel nous posâmes une de nos deux couvertures, gardant l'autre pour nous en couvrir. Notre pont d'échasses avait disparu par nos soins, de sorte que nous sentions n'avoir pas de sur-

prise à craindre. Toute la soirée nous fîmes bombance. L'oie, le pâté, les saucissons qui étaient aussi gros que mon bras, furent attaqués tour-à-tour ; quand nous avions soif, nous allions prendre de l'eau du fossé et nous revenions au solide. C'était un véritable bonheur, après tout ce que nous avions souffert, surtout avec la perspective d'un bon lit. Vers la brune nous nous couchâmes, et nous dormîmes profondément. Jamais je ne me sentis plus reposé pendant nos courses vagabondes. Au point du jour, O'Brien se leva.

— Voyons, Pierre, exerçons-nous un peu avant déjeuner.

— Nous exercer ! mais à quoi ?

— Aux échasses, parbleu ! J'espère que dans une semaine vous serez en état de danser une gavotte pour le moins ; car, sachez-le et comptez-y, Pierre, vous sortirez de France sur ces échasses.

O'Brien prit alors celles de l'homme et me donna celles de la jeune femme. Nous les attachâmes à nos cuisses, et en nous appuyant le dos contre un arbre, nous parvîmes à nous y tenir ; mais, à notre première tentative pour marcher, O'Brien tomba à droite et je tombai à gauche. O'Brien tomba contre un arbre, mais je tombai sur la figure et mon nez en saigna fort ; cependant, après avoir ri, nous nous relevâmes, et malgré plusieurs autres chutes, nous réussîmes enfin à mieux manier nos outils. Nous eûmes également quelque peine à redescendre, ma

nous trouvâmes moyen de le faire en nous servant encore d'un arbre. Après déjeuner, nous regrimpâmes sur nos échasses, nous prîmes une nouvelle leçon, et nous continuâmes tout le jour à nous y exercer. Le soir venu, nous attaquâmes de nouveau les vivres, et nous fûmes bientôt endormis sur notre couverture de cheval. Nous menâmes pareille vie pendant cinq jours; et, au bout de ce temps, comme nous ne quitions guère nos échasses que pour manger, nous étions devenus fort habiles. Quoiqu'il me fût impossible de danser une gavotte sur les miennes, car je ne savais pas ce que c'était, du moins les maniais-je avec beaucoup d'aisance.

— Un jour encore d'exercice, dit O'Brien, car nos vivres nous dureront encore un jour, et puis nous partons. Mais cette fois, il nous faut répéter en costume.

O'Brien m'habilla alors des vêtements de la pauvre fille, et s'affubla lui-même de ceux du pauvre homme. Les miens m'allaient à merveille, et le dernier jour, nous répétâmes chacun sous les habits de notre scène.

— Pierre, vous faites une fort jolie fille, me dit O'Brien. Gardez maintenant que les hommes ne prennent des libertés.

— N'ayez pas peur, répondis-je. Mais, O'Brien, comme ces cotillons-là ne sont guère chauds, je me propose de couper ma culotte aux cuisses et de la porter par-dessous.

— Ce n'est pas mal imaginé, répliqua O'Brien, car vous pourriez faire une chute, et alors on verrait que vous n'appartenez pas au beau sexe.

Le matin suivant nous enjambâmes le fossé au moyen de nos échasses, et les prenant alors à la main, nous suivîmes hardiment la grande route de Malines. Nous rencontrâmes diverses personnes, des gendarmes et d'autres individus, mais excepté quelques remarques sur ma bonne mine, nous n'attirâmes guère d'attention. Sur le soir, nous parvîmes à ce village où huit jours avant nous avions dormi dans une cabane abandonnée, et dès que nous y fûmes arrivés, nous mîmes nos échasses et nous exécutâmes une marche. Quand la foule qui s'assembla nous parut satisfaite, nous tendîmes nos chapeaux, et après avoir recueilli neuf ou dix sous, nous entrâmes dans un cabaret. On nous y questionna beaucoup pour savoir d'où nous venions, et O'Brien répondit par d'innombrables mensonges. Je faisais la fille modeste, et O'Brien, qui me donnait pour sa sœur, avait soin de prendre un air rigide et jaloux dès qu'on me regardait trop. Nous dormîmes bien et continuâmes au lever du soleil à suivre la route de Malines. Nous montions fort souvent sur nos échasses pour donner des représentations le long du chemin, ce qui nous retardait beaucoup, et nous n'atteignîmes Malines que le huitième jour, mais sans aventure, sans accident. Lorsque nous aperçûmes les murs de la ville, nous mîmes nos échasses et

nous avançâmes intrépidement. Les soldats de garde à la porte nous arrêtrèrent , non qu'ils se défiassent de rien , mais pour s'amuser un peu, et il fallut me soumettre à plusieurs baisers de leurs lèvres qui puaient l'ail , avant qu'ils nous laissassent entrer. Nous remontâmes sur nos échasses ; car les soldats nous avaient priés d'en descendre , sans quoi ils n'auraient pu m'embrasser; et tantôt marchant tout simplement , tantôt exécutant une cadence , nous parvînmes à la grande place. Nous y fîmes halte devant l'hôtel principal, et nous exécutâmes une espèce de walse que nous avions apprise. Les personnes qui se trouvaient dans l'hôtel se mirent aux fenêtres pour jouir du spectacle que nous donnions, et quand nous eûmes fini , je m'approchai d'eux avec le chapeau d'O'Brien pour recevoir leurs cadeaux. Quelle fut alors ma surprise d'apercevoir le colonel O'Brien qui me dévisageait avec de grands yeux ébahis ! et combien ne fus-je pas encore plus étonné, quand je vis Céleste qui me reconnut aussitôt, et qui, les larmes aux yeux , alla se jeter au fond de la pièce sur le canapé. — C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle. Heureusement, O'Brien était près de moi; sinon, je serais tombé à la renverse , mais il me soutint. — Pierre , recueillez l'argent de la foule , me dit-il , ou nous sommes perdus. Je recueillis une quinzaine de sous, et je lui demandai ensuite ce que j'avais à faire. — Retournez à la fenêtre , me répondit-il , et vous verrez ce qui en résultera. J'y retournai donc; le co-

lonel O'Brien avait disparu , mais Céleste était de retour comme si elle eût pensé que je devais revenir. Je lui présentai le chapeau ; elle y enfonça la main , car j'étais à même hauteur qu'elle , et le poids fit baisser le chapeau. J'en retirai , sans qu'on la vit , une bourse que je cachai dans mon sein. Céleste quitta alors la fenêtre, et quand elle se fut renfoncée dans l'appartement, me donna un baiser du bout de ses jolis doigts , puis gagna la porte et sortit. Je demurai un moment stupéfait ; mais O'Brien me tira de ma stupeur et nous quittâmes la grande place pour aller chercher un gîte dans un modeste cabaret. En examinant la bourse, j'y trouvai cinquante napoléons ; Céleste devait les avoir obtenus de son père. Je les baignai de mes larmes , larmes de joie ! O'Brien fut aussi très ému de la bonté du colonel. — C'est un véritable O'Brien , de la tête aux pieds, dit-il ; rien, pas même ce maudit pays, ne peut gâter la race.

Nous apprîmes au cabaret où nous logeâmes que l'officier de l'hôtel venait d'être nommé commandant du fort de Berg-op-zoom , et se rendait à son poste.

— Il ne faut plus, s'il est possible, nous exposer à le rencontrer, dit O'Brien ; ce serait lui donner de trop rudes combats à soutenir entre sa bienveillance pour nous et l'exigence de ses devoirs. Je crois aussi que nous devons nous abstenir désormais de monter sur nos échasses dans ce pays de chaussées ; donc,

Pierre, nous quitterons cette ville au plus tôt, et alors nous inventerons du neuf.

Nous quittâmes Malines le lendemain dès la pointe du jour; mais la veille au soir, O'Brien s'était procuré divers vêtements du genre de ceux que les paysans portent. Quand nous fûmes à quelques milles de Saint-Nicolas, nous jetâmes nos échasses ainsi que nos costumes d'habitants des Landes, et nous mîmes les habits qu'O'Brien avait achetés. Il n'avait pas oublié de nous pourvoir chacun d'une grosse couverture brune, et chacun de nous roula la sienne sur ses épaules, comme les soldats font de leur capote.

—Mais, pour qui nous ferons-nous passer maintenant, O'Brien?

— Pierre, c'est une question que je déciderai avant la nuit. Ma tête travaille, mais j'aime à m'en remettre au hasard du soin de m'envoyer de temps à autre une bonne idée. En attendant, il nous faut marcher plus vite, sans quoi nous allons être ensevelis sous la neige.

Le temps était horriblement froid et il avait abondamment neigé tout le jour; mais quoiqu'il fût presque nuit, nous avions une magnifique lune pour nous éclairer. Nous marchâmes vite et nous aperçûmes bientôt des voyageurs devant nous. — Rejoignons-les, dit O'Brien, peut-être obtiendrons-nous d'utiles renseignements. Nous les rejoignîmes et nous reconnûmes que c'étaient deux garçons de

dix-sept à dix-huit ans. — Je croyais que nous étions les derniers, dit l'un d'eux à O'Brien, mais je me trompais. A combien sommes-nous encore de Saint-Nicolas?

— Comment le saurais-je? répliqua O'Brien, je suis étranger dans ce pays aussi bien que vous-mêmes.

— De quelle partie de France venez-vous? demanda l'autre dont les dents claquaient de froid; car il était misérablement vêtu et à peine garanti de l'inclemence du temps.

— De Montpellier.

— Et moi de Toulouse. C'est un mauvais échange, camarade, que de quitter les olives et les raisins pour un climat comme celui-ci. Au diable la conscription! je comptais prendre une petite femme l'année prochaine.

O'Brien me poussa comme pour me dire: — Il y a quelque chose à faire. — Oui, au diable la conscription! s'écria-t-il, ensuite; je pense comme vous là dessus, car moi je venais de me marier, et maintenant, il m'a fallu laisser ma femme exposée aux séductions d'un receveur-général. Mais, que voulez-vous? c'est pour la France et pour la gloire.

— Nous arriverons trop tard pour avoir notre billet de logement, reprit l'autre, et je n'ai pas le sou dans ma poche. Je doute que nous rattrapions le corps principal avant Flessingue; d'après notre route, il est aujourd'hui à Axel.

— Il serait bon d'aller ce soir jusqu'à St.-Nicolas, dit O'Brien. Quant à y loger, l'ami, j'ai quelque argent de reste, et je ne souffrirai pas qu'un camarade qui va servir son pays se passe de souper et couche à la belle étoile. Vous me rembourserez quand nous nous retrouverons à Flessingue.

— Grand merci ! répliqua le Français, et Jacques que voilà vous en dirait autant , si vous vouliez lui faire la même avance.

— Avec plaisir, s'écria O'Brien. Entrant alors en grande conversation , il tira d'eux qu'un détachement de conscrits avait reçu l'ordre de se rendre à Flessingue, et qu'ils étaient restés en arrière du corps principal. O'Brien se donna lui-même pour un conscrit du même détachement , et me fit passer pour son frère. J'avais mieux aimé , à l'en croire , rejoindre l'armée comme tambour, que de me séparer de lui. Au bout d'une heure, nous arrivâmes à St.-Nicolas , et nous eûmes quelque peine à nous faire ouvrir un cabaret. —Vive la France ! s'écria O'Brien, en s'approchant du feu et en secouant son chapeau qui était couvert de neige. Peu de temps après , nous étions assis devant un bon souper, le vin était fort passable, et l'hôtesse , attablée avec nous, écoutait avec une égale complaisance les récits véridiques des véritables conscrits et les mensonges d'O'Brien. Après le repas , le conscrit qui nous avait adressé la parole le premier, tira sa feuille de route et observa que nous étions de deux jours en arrière des autres. O'Brien

la prit pour la lire, la lut, et la déposant sur la table, demanda encore du vin, quoique nous eussions déjà vidé maintes bouteilles. Nous ne bûmes pas beaucoup nous-mêmes, mais nous les fîmes joliment boire, et enfin le conscrit entama la lamentable histoire de son mariage manqué. Plusieurs fois, pendant son récit, il s'arracha les cheveux et pleura à chaudes larmes. — Soyez donc plus raisonnable, interrompait O'Brien, toutes les deux ou trois minutes, et buvons encore à la gloire. Par le moyen de ces rasades continuelles, les deux Français furent complètement ivres quand on alla se coucher; ils ne gagnèrent leurs lits qu'en trébuchant, et ne pensèrent plus à leur feuille de route qu'O'Brien avait un peu auparavant fait disparaître de dessus la table. Lorsque nous fûmes retirés dans notre propre chambre : — Pierre, me dit O'Brien, ce signalement n'a pas plus de rapport avec le mien que je ne ressemble au diable; mais peu importe, car personne ne se fait volontairement conscrit, et l'on ne soupçonnera jamais que tout ne soit pas en règle. Il nous faudra partir de grand matin, pendant que ces bonnes gens dormiront encore, et prendre beaucoup d'avance sur eux. Je crois maintenant que nous sommes en sûreté jusqu'à Flessingue.

CHAPITRE XXIV.

Ce qui arriva à Flessingue, et ce qui arriva quand nous quittâmes Flessingue.

Une heure avant le jour nous partîmes ; plusieurs pieds de neige couvraient la terre, mais le ciel était pur, et ce fut sans aucune difficulté, qu'après avoir traversé les villes d'Axel et d'Halst, nous arrivâmes à Terneuse le quatrième soir. De là, sans plus d'obstacle, nous atteignîmes Flessingue en compagnie d'une douzaine d'autres trainards qui n'avaient pu suivre le corps principal. A notre arrivée, on nous demanda si nous étions des conscrits ; O'Brien fit une réponse affirmative, et montra sa feuille de route. On prit sur un registre ses noms et prénoms, ou plutôt ceux de l'individu à qui elle appartenait, et on le prévint qu'il devait se présenter à l'état-major avant trois heures. Nous franchîmes la porte, enchantés de notre succès, et alors O'Brien tira la lettre que lui avait remise la cabaretière lorsqu'il se faisait passer pour gendarme, et qu'on avait voulu faciliter mon évasion. Il en lut l'adresse et demanda le chemin de la rue qu'elle indiquait. Nous eûmes bientôt trouvé la maison et nous entrâmes.

— Des conscrits ! s'écria la maîtresse de l'auberge, mais j'en ai déjà de la cave au grenier. Il faut que ce soit une erreur ; où est votre billet de logement ?

— Lisez, répondit O'Brien en lui remettant la lettre.

Elle s'empressa de la lire, et la mettant sous son fichu, le pria de l'accompagner. O'Brien me fit signe de venir, et elle nous mena dans une petite chambre. — Que puis-je faire pour vous ? dit la femme. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir ; mais hélas ! vous quitterez cette ville sous deux ou trois jours ?

— N'importe ! répliqua O'Brien, au reste nous en parlerons plus tard ; pour le quart-d'heure , ayez seulement la bonté de permettre que nous restions dans cette petite chambre ; nous désirons ne pas être vus.

— Comment donc ? vous êtes conscrits et vous avez peur qu'on vous voie ! Voudriez-vous par hasard désertre ?

— Une seule question : vous avez lu cette lettre ; votre intention est-elle d'agir comme votre sœur vous en supplie ?

— Je le jure, aussi vrai que je veux aller au ciel ! C'est une excellente femme que ma sœur , et pour m'écrire en termes si pressants il faut qu'elle ait de puissants motifs. Ma maison et tout ce que je possède sont à votre service ; que puis-je dire de plus ?

— Mais , continua O'Brien , à supposer que je veuille désertre, me prêteriez-vous encore secours ?

— Au péril de ma vie. Vous avez secouru ma famille dans l'embarras.

— Eh bien ! alors , pour le moment, je ne vous empêcherai pas plus long-temps de vaquer à vos affaires ; je vous ai entendu appeler plusieurs fois. Faites-

nous dîner quand vous le pourrez ; nous restons ici.

— Si je me connais en physio... je ne sais quoi , observa O'Brien quand elle fut sortie , il y a de l'honnêteté dans cette femme, et il faut que je me fie à elle, mais pas encore, nous devons attendre le départ des conscrits. Je tombai d'accord avec O'Brien ; nous restâmes à causer ensemble, et au bout d'une heure environ, la femme nous apporta notre dîner.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda O'Brien.

— Louise Eustache ; vous auriez pu le voir sur la lettre.

— Etes-vous mariée ?

— Oui-dà, et depuis six ans. Mon mari se trouve rarement à la maison ; il est pilote à Flessingue. Vie dure , plus dure même que celle de soldat. Qui est ce jeune homme ?

— Mon frère , qui compte , si je deviens soldat, s'engager comme tambour.

— Pauvre enfant ! c'est dommage.

Le cabaret était plein de conscrits et d'autres gens, de sorte que l'hôtesse avait assez à faire. Le soir, elle nous introduisit dans une petite chambre à coucher qui donnait dans la pièce que nous occupions. — Vous êtes tout à fait seuls ici, nous dit-elle ; les conscrits doivent être passés en revue demain, je crois, sur la place d'armes, à deux heures ; avez-vous l'intention d'y aller ?

— Non , répondit O'Brien ; on croira que je suis

resté en arrière. C'est une chose toute simple.

— Eh bien ! répliqua la femme, faites comme bon vous semblera, vous pouvez avoir confiance en moi ; mais j'ai tant d'occupation, sans personne pour m'aider, que jusqu'à ce qu'ils soient partis j'aurai à peine le temps de causer avec vous.

— Ce sera assez tôt, chère hôtesse, reprit O'Brien. Au revoir.

Le soir suivant, la femme vint, un peu alarmée, nous dire qu'il était arrivé un conscrit dont le nom avait été déjà donné à la porte, et que l'individu qui était entré sous ce nom-là, n'avait point paru sur la place d'armes. Le conscrit, ajoutait-elle, avait déclaré que sa feuille de route lui avait été prise par une personne avec laquelle il s'était arrêté à St.-Nicolas, et on avait ordonné que de minutieuses recherches fussent faites dans toute la ville, parce qu'on avait appris l'évasion de plusieurs officiers anglais, et qu'un d'entre eux était soupçonné d'avoir pris la feuille de route. — Sûrement vous n'êtes pas Anglais ? demanda la femme en fixant les yeux sur O'Brien.

Pardon, chère hôtesse, je le suis, et ce jeune homme-là l'est comme moi. Or, la faveur que votre sœur vous demande, est de nous aider à passer l'eau, et les cent louis dont nous paierons un tel service sont tout prêts.

— O mon Dieu ! mais c'est impossible.

— Impossible ! est-ce une semblable réponse que

j'ai faite à votre sœur lorsqu'elle était dans l'embaras?

— Au moins, c'est fort difficile.

— C'est une autre question ; mais, avec votre mari pilote, il me semble qu'une grande partie de la difficulté ne subsiste plus.

— Mon mari ! mais je n'ai aucun pouvoir sur mon mari ! répliqua la femme, qui s'essuya les yeux avec son tablier.

— Cent louis en auront peut-être, reprit O'Brien.

— Vous n'avez pas tout à fait tort , observa l'hôtesse après un instant de réflexion. Mais que dois-je faire si l'on vient visiter la maison ?

— Nous en faire sortir, jusqu'à ce que vous trouviez le moyen de nous faire rentrer en Angleterre. Je vous laisse le soin d'y pourvoir ; c'est ce que votre sœur attend de vous.

— Et, Dieu aidant, elle n'aura pas en vain compté sur moi, répliqua la femme après avoir encore réfléchi une minute. Mais j'ai peur qu'il ne vous faille quitter cette maison et même la ville dès la nuit prochaine.

— Comment pourrons-nous quitter la ville ?

— J'y aviserai. Tenez-vous prêts pour quatre heures, car on ferme les portes à la brune. Il faut maintenant que je me mette en campagne, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Nous voilà dans une jolie passe, O'Brien , lui dis-je, dès que l'hôtesse nous eut laissés seuls.

— Pas du tout, Pierre ; la seule chose qui me taquine est d'abandonner un si bon gîte.

Nous empaquetâmes tous nos effets sans oublier nos deux couvertures , et nous attendîmes le retour de la femme. Au bout d'une heure elle rentra dans notre chambre. — J'ai , nous dit-elle , parlé à la sœur de mon mari, qui demeure à deux milles d'ici, sur la route de Middelbourg ; elle est en ville pour le moment, car c'est jour de marché, et vous serez en sûreté dans l'endroit où elle vous cachera ; je lui ai dit que c'était son frère qui la priait, sans quoi elle n'aurait pas consenti. Voyons , jeune homme , mettez ces vêtements ; je vous aiderai. Je fus de nouveau habillé en fille, et, quand ma toilette fut finie , O'Brien éclata de rire à la vue de mes bas bleus et de mes jupons courts. — Il n'est pas mal , observa l'hôtesse en me coiffant d'un petit bonnet et en me nouant sous le cou un fichu qui me cachait une partie de la figure. O'Brien mit une grande redingotte que la femme lui donna , avec un chapeau à larges bords. — Maintenant suivez-moi tous deux ! Et elle nous emmena par des rues qui étaient remplies de monde, jusqu'à la place du marché où une autre femme vint nous joindre. Au bout de la place se trouvait une charrette atelée d'un petit cheval , dans laquelle l'étrangère et moi nous montâmes , tandis qu'O'Brien , suivant les instructions de l'hôtesse, prit le cheval par la bride et le mena ainsi jusqu'aux portes de la ville. Quand nous y fûmes

arrivés, elle nous souhaita le bonsoir à haute voix devant le factionnaire, et s'en alla chez elle. Le factionnaire ne fit aucune attention à nous, et voilà comment nous sortîmes de Malines. Nous roulâmes bientôt sur une jolie route pavée, droite comme une flèche, et bordée de chaque côté par de grands arbres et par un fossé. En l'espace d'une heure nous parvîmes à la ferme de la femme qui était chargée de nous. — Voyez-vous ce bois? dit-elle à O'Brien en lui montrant une masse de verdure à un quart de mille de la route. Je n'ose vous faire entrer dans la maison, mon mari en veut tant aux Anglais qui, en lui prenant son schuyt l'ont rendu pauvre, qu'il vous dénoncerait sur-le-champ; mais gagnez ce bois, faites du mieux que vous pourrez pour cette nuit, et je vous enverrai demain tout ce qu'il vous faudra. Adieu!... pauvre enfant, je vous plains, ajouta-t-elle en me jetant un regard de pitié, tandis qu'elle prenait avec la charrette le chemin de la ferme.

— Pierre, me dit O'Brien, je crois que son refus de nous recevoir chez elle est une preuve de sa sincérité; par conséquent je n'en dirai pas plus long sur ce chapitre-là. D'ailleurs nous avons le flacon à l'eau-de-vie pour nous recomforter. En marche donc pour le bois! et cependant, par le ciel et l'enfer! j'en aurai au moins pour douze ans, de ces parties sur l'herbe dont tout le monde est si enthousiaste!

— Mais O'Brien, comment vais-je sauter avec

mes jupons un pareil fossé ? Je le sauterais à peine dans mon accoutrement ordinaire.

— Il vous faut lier vos jupons autour de votre ceinture et prendre un bon élan. Sautez aussi loin qu'il vous sera possible , et je vous tirerai pour le reste.

— Mais vous oubliez que nous coucherons dans ce bois , et qu'il n'est nullement risible de se mouiller jusqu'aux os par un froid si vif.

— En effet , Pierre. Mais puisque la neige remplit le fossé à une si grande profondeur , peut-être la glace nous porterait-elle. Je vais essayer ; si elle me résiste , elle ne vous fera pas l'honneur de céder à une crevette comme vous.

O'Brien essaya la glace ; elle était solide , et nous la traversâmes tous deux. Faisant alors diligence , nous atteignîmes bientôt le bois , comme disait la fermière ; mais ce n'était qu'un taillis d'environ la moitié d'un acre. Nous écartâmes la neige sur une circonférence de six pieds dans un endroit qui était fort creux ; puis O'Brien coupa des bâtons , les fixa en terre , et nous étendîmes par-dessus une de nos couvertures. Comme la neige était haute à peu près de deux pieds , il y avait suffisamment de place pour se glisser sous la couverture. Nous ramassâmes alors toutes les feuilles que nous pûmes , et après en avoir secoué la neige , nous les mimas au fond du trou ; sur les feuilles nous déployâmes notre seconde couverture , et jetant nos paquets sous cette espèce de tente , nous assujettîmes avec de la neige tout le tour de

la couverture extérieure , excepté le trou qui devait servir de porte. On ne saurait croire quelle chaude retraite ce devint quand nous y eûmes demeuré quelque temps. La chaleur en était presque trop forte , quoique dehors régnât le froid le plus rigoureux. Après un bon repas et un coup d'eau-de-vie , nous nous endormîmes l'un et l'autre ; mais préalablement j'avais quitté mon costume de femme et repris mes habits d'homme. Nous n'avons jamais ni mieux ni plus chaudement dormi que dans ce trou ; et pourtant la terre dans laquelle nous l'avions fait était couverte de glace et de neige.

CHAPITRE XXV.

O'Brien me quitte pour s'en aller à la chasse aux provisions , et pendant son absence je reçois la visite de certains chasseurs qui courent après un autre gibier. — O'Brien se lamente pathétiquement de ma mort, et me retrouve vivant. — Evasion.

Le matin suivant nous attendîmes avec anxiété l'assistance qu'on nous avait promise la veille ; car nous n'étions pas très riches en provisions , quoique celles qui nous restaient fussent d'excellente qualité. Ce fut seulement vers trois heures de l'après-midi que nous vîmes une petite fille , escortée d'un gros mâtin , se diriger vers nous. Quand elle arriva au fourré d'arbres dans lequel nous étions cachés, elle eria après son chien en hollandais , et l'animal battit aussitôt le bois jusqu'à ce qu'il eût découvert notre cachette ; alors il s'accroupit à l'entrée , et aboya si

furieusement, que nous eûmes une grande peur qu'il ne nous attaquât. Mais la petite fille lui parla de nouveau, et il resta dans sa même position, nous contemplant et agitant la queue, avec sa mâchoire inférieure appuyée sur la neige. Elle nous joignit bientôt, regarda sous notre tente, y déposa un panier, et nous fit un signe de la tête. Nous vidâmes le panier, O'Brien tira alors un napoléon et le lui présenta. Elle refusa de l'accepter; mais O'Brien le lui glissa de force dans la main, et alors elle interpella une troisième fois son dogue qui se mit à aboyer après nous avec tant de furie que nous crûmes à chaque instant qu'il allait nous déchirer. Comme pendant tout ce temps-là l'enfant tendait le napoléon et montrait le chien, je m'avancai en dehors et repris le napoléon, sur quoi elle imposa aussitôt silence à l'énorme animal et prit la fuite en nous éclatant de rire au nez.

— Par le ciel et par l'enfer ! c'est une jolie petite fille, dit O'Brien ; je parierais pour elle et son dogue, contre l'homme le plus robuste. Certes, je n'avais pas encore vu exciter contre moi un chien pour avoir donné de l'argent; mais la vie est un perpétuel enseignement, Pierre. Maintenant voyons ce qu'elle nous a apporté dans son panier. Nous trouvâmes du pain, des œufs durs, une épaule de mouton fumée et une grosse bouteille de genièvre.—Quelle jolie petite fille! j'espère qu'elle nous favorisera souvent de ses visites. En vérité, je trouve, Pierre, que nous sommes ici tout

aussi bien qu'entre les deux planches où les aspirants sont logés à bord.

— Vous oubliez que vous êtes lieutenant.

— Ma foi ! oui , Pierre je l'oubliais , tant est grande la force de l'habitude. Mais , dinons. C'est une nouvelle manière de prendre ses repas , savez-vous , que de les prendre comme nous allons le faire , couchés. En somme, il y a économie, car on est bien plus long-temps à avaler les vivres.

— Les Romains mangeaient toujours étendus sur des lits , à ce que j'ai lu , O'Brien.

— Je ne l'ai réellement jamais entendu dire en Irlande , mais ce n'est pas une raison pour que la chose soit fausse ; ainsi , Pierre , je vous crois sur parole. Corbleu ! comme il neige encore ! je me demande à quoi mon père doit penser en ce moment.

Cette réflexion d'O'Brien nous mena à causer des parents et des amis que nous avions en Angleterre ; et nous ne nous endormîmes qu'après nous être long-temps entretenus sur ce sujet. Le matin suivant, nous trouvâmes qu'il avait neigé de huit pouces , et la neige pesait tellement sur notre couverture extérieure , que nous fûmes obligés de sortir et de couper des piquets pour l'étayer par dedans. Tandis que nous étions occupés de cette besogne , nous entendîmes un grand bruit et de nombreuses clameurs , et nous aperçûmes plusieurs individus , qui semblaient porter des armes et être accompagnés de chiens , courir en droite ligne dans la direction

du bois au milieu duquel nous étions campés. Grande fut notre alarme, car nous crûmes qu'ils nous cherchaient, mais soudain ils tournèrent dans une autre direction et continuèrent à courir avec la même rapidité qu'auparavant. — Que diable ces gens-là font-ils donc ? dis-je à O'Brien. — Je ne saurais au juste vous l'apprendre, Pierre, mais je crois qu'ils chassent, et des loutres sont le gibier que je suppose y avoir dans un lieu comme celui-ci. Je fus de la même opinion. Nous attendîmes la petite fille, mais elle ne vint pas, et après l'avoir guettée jusque fort tard, nous nous glissâmes dans notre trou et soupâmes sur le reste de nos provisions.

Le lendemain, comme on doit le supposer, nous fûmes très impatients de la voir venir, mais elle ne parut pas à l'heure que nous espérions. La nuit vint de nouveau, et nous nous couchâmes sans nous être autrement sustentés que d'un petit morceau de pain qui restait et d'un peu de genièvre que la bouteille contenait encore. — Pierre, me dit O'Brien, si elle ne vient pas demain matin, je verrai à prendre un parti, car je ne me soucie pas que nous mourrions ici de faim, comme ces deux bambins du conte dans leur bois, et qu'on nous trouve couverts de feuilles mortes. Si elle n'est pas venue à trois heures, je m'en vais aux provisions, et je ne pense pas courir de grandes risques, car dans ce costume j'ai autant l'air paysan qu'aucun Hollan-
dais que ce soit.

Nous passâmes une triste nuit, car nous étions convaincus, ou que le danger était trop grand pour que nos amis pussent se hasarder à nous secourir, ou que, dominés par des craintes, ils nous avaient trahis, et nous laissaient nous tirer d'embarras comme nous le pourrions. Le matin, je grimpai au faite du seul grand arbre qu'il y eût dans le taillis, et je regardai tout alentour, mais principalement du côté de la ferme appartenant à la femme qui nous avait indiqué notre retraite, mais je n'aperçus autour de moi qu'une immense étendue de pays plat couvert de neige, et de temps en temps une voiture qui passait au loin sur la route de Middelbourg. Je redescendis et trouvai O'Brien qui se préparait à partir. Il était fort triste. — Pierre, me dit-il, si je suis arrêté, il vous faut, à tout risque, reprendre votre costume de fille et retourner au cabaret de Flessingue. La maîtresse du logis vous protégera, j'en suis sûr, et nous renverra en Angleterre. Je n'ai besoin que de deux napoléons; prenez tous les autres, ils vous seront utiles. Si je ne reviens pas cette nuit, partez demain pour Flessingue dès qu'il fera jour. O'Brien resta encore quelque temps à causer avec moi, puis, quand il fut quatre heures passées, me serra la main, et sans dire mot sortit du bois. Jamais, au milieu des souffrances ou des périls qui nous avaient toujours environnés depuis l'époque où nous étions entrés dans le cachot de Toulon, je ne m'étais trouvé aussi malheureux qu'au moment du départ d'O'Brien, et

quand il fut à cent pas de moi je tombai à genoux et priai. Il était absent depuis deux heures, et l'obscurité s'épaississait de plus en plus, lorsque j'entendis du bruit à certaine distance. Ce bruit approcha davantage d'instant en instant; tout-à-coup les broussailles craquèrent comme si on les eût écartées brusquement, et je me précipitai sous la couverture, qui était couverte de neige, dans l'espoir qu'on n'apercevrait pas l'entrée de notre tente; mais, à peine m'y fus-je réfugié, que derrière moi s'y élança un énorme loup. Je poussai un cri, car je m'attendais à être mis en pièces d'une minute à l'autre; mais l'animal se coucha sur le ventre, les yeux fixes, la gueule ouverte, sa longue langue pendante, et quoiqu'il me touchât, il était tellement épuisé de fatigue qu'il ne songea pas à m'attaquer. Le bruit augmentait toujours, mais dès lors je m'aperçus qu'il devait provenir des chasseurs par qui le loup était poursuivi. Je m'étais jeté sous notre tente les pieds en avant; le loup s'y était précipité, lui, la tête la première, de sorte que nous nous trouvâmes l'un à côté de l'autre, mes pieds vers sa tête, ma tête vers sa queue. Je me roulai le plus vite que je pus, et je vis à moins de deux cents toises des hommes et des chiens en pleine chasse. Je courus vers le gros arbre, mais je n'y avais pas encore gravi à six pieds de haut, quand ils arrivèrent; les chiens s'élancèrent dans le trou, et en fort peu de temps le loup fut tué. Comme les chasseurs étaient trop affairés pour me voir, j'avais eu, sur ces

entrefaites , le temps d'escalader le tronc de l'arbre , et je m'y étais caché le mieux que j'avais pu. Il n'y avait pas entre nous une distance de quinze toises ; et j'entendis leurs exclamations de surprise lorsqu'ils levèrent la couverture et retirèrent le loup mort pour l'emporter avec eux ; comme ils parlaient en hollandais , je ne pouvais comprendre leurs discours , mais j'étais certain qu'ils avaient prononcé le mot « Anglais. » Chasseurs et chiens quittèrent le taillis , et j'allais redescendre de mon arbre quand l'un d'eux arracha les couvertures , les roula ensemble et les emporta avec lui. Heureusement , à la faible clarté que jetait la lune , il n'aperçut pas nos valises. J'attendis quelque temps et je descendis alors. Je ne savais que faire. Si je ne restais pas dans le bois et qu'O'Brien y revint , que penserait-il. Si je restais , à coup sûr , je serais mort de froid avant le matin. Je cherchai nos valises et m'aperçus que dans la lutte entre les chiens et le loup , elles avaient été ensevelies sous les feuilles. Je me rappelai l'avis d'O'Brien , et m'affublai de mon costume de fille , mais je ne pus me décider à reprendre le chemin de Flessingue. Je résolus donc de me diriger vers la ferme , car elle était située près de la route , et je devais avoir ainsi chance de rencontrer O'Brien. J'y arrivai bientôt et je rôdai alentour quelque temps , mais portes et fenêtres étaient toutes fermées , et je n'osai pas frapper après ce que la femme nous avait avoué de la rancune de son mari contre les Anglais. Enfin , à force

de toujours et toujours tourner, faute de savoir à quoi me résoudre ; je crus voir au loin une forme humaine qui se mouvait dans la direction du taillis. Je m'attachai à ses traces et je vis qu'elle y entraît. J'avancai alors avec beaucoup de précaution , car quoique je pensasse que ce devait être O'Brien , cependant il se pouvait que ce fût un des chasseurs qui cherchât de nouveau gibier. Mais j'entendis bientôt la voix d'O'Brien , et je courus de son côté. Je parvins jusqu'à lui sans qu'il s'en aperçût , et je le trouvai assis par terre, la figure cachée dans ses deux mains : — O Pierre, mon pauvre Pierre, s'écriait-t-il, aurait-on fini par vous arrêter? Ne pouvais-je pas impunément m'éloigner une demi-heure de vous? Hélas ! pourquoi vous ai-je quitté seulement une minute? Mon pauvre, mon pauvre Pierre, vous étiez un peu simple, à coup sûr, et c'était par cette raison là que je vous aimais tant ; mais, Pierre, j'eusse fait un homme de vous , car il y avait bien certainement l'étoffe d'un homme, et d'un grand homme encore. Où maintenant irai-je vous prendre, Pierre? Où irai-je maintenant vous chercher ? Maintenant , Pierre , vous êtes cloîtré sous de bonnes serrures , et toute la peine que je me suis donnée est perdue. Mais on me cloîtrera aussi , Pierre. Où vous êtes , là je serai ; et si nous ne pouvons retourner en Angleterre, eh bien ! alors ce sera à cet ignoble trou de Givet qu'ensemble nous retournerons. Hélas ! hélas !.... O'Brien cessa de parler, mais fondit en larmes. Je fus vivement

ému de cette preuve du sincère attachement d'O'Brien pour moi ; je m'approchai donc de lui et je le serrai dans mes bras. O'Brien me regarda fixement. — Qui êtes-vous , vieux laideron de Hollande ? s'écria-t-il d'abord, car il avait, en ce moment, tout à fait oublié mon costume de femme; puis, sa mémoire revenant, il me pressa sur son cœur. — Pierre, reprit-il, c'est autant qu'il vous est possible sous la forme d'un ange, puisque c'est sous la forme d'une femme que vous venez me consoler; et, à dire vrai, j'avais bien besoin de consolation, car j'éprouvais une amère douleur de ne pas vous retrouver ici, et de m'apercevoir que par-dessus le marché les couvertures avaient disparu. Que s'est-il donc passé en mon absence? Je lui expliquai tout en aussi peu de mots que je pus.

— Eh bien ! Pierre, je suis heureux de vous retrouver sain et sauf, mais plus heureux encore de voir que je puis me fier à vous quand il m'arrive de vous quitter, car on ne pouvait se conduire avec plus de prudence; je vous dirai maintenant ce que j'ai fait, pas grand'chose, comme vous allez voir. Je savais qu'il n'y avait aucune auberge entre nous et Flessingue, ce à quoi j'avais eu soin de faire attention en chemin; j'ai donc pris la route de Middelbourg, et je n'en ai trouvé qu'une, qui était pleine de soldats. J'ai passé outre et je n'en ai pas trouvé d'autre. Lorsque je repassais devant l'unique auberge, un des soldats en est sorti comme pour m'ac-

coster, mais j'ai eu l'air de ne pas m'en apercevoir. Il s'est mis alors à me suivre et bientôt à accélérer son pas. J'ai aussi accéléré le mien, car je craignais un malheur. Enfin, il m'a rattrapé et m'a adressé la parole en hollandais. Comme je ne lui répondais pas, il m'a empoigné à la gorge, mais alors j'ai jugé convenable de prétendre que j'étais sourd et muet. J'ai porté le doigt à ma bouche avec un — Oh ! oh ! — guttural, puis à mes oreilles, et j'ai secoué la tête. Le drôle n'a pas été convaincu et a marmotté une phrase où j'ai cru distinguer qu'il était question d'anglais. J'ai tout de suite reconnu qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; je suis donc parti d'un long éclat de rire, et ensuite je me suis arrêté. Il a voulu m'entraîner de force, mais je lui ai donné un croc-en-jambe, et il est tombé sur la glace en se cognant la tête si fort que je doute qu'il ait maintenant repris connaissance. Le laissant étendu tout de son long, je me suis hâté de revenir ici, et voilà comment je ne rapporte pas au petit Pierre de quoi apaiser les cris de son pauvre estomac. Mais, Pierre, quel plan allons-nous suivre maintenant, car de la bouche des bambins sort, dit-on, la sagesse, quoique je n'aie jamais vu sortir de leur bouche que de la bave. Cependant, peut-être serai-je plus heureux cette fois, car, Pierre, vous n'êtes qu'un bambin.

D'une jolie taille, O'Brien, quoique je n'aie pas tout-à-fait celle du bambin de Fingal, dont vous m'avez un jour conté l'histoire. Voici mon avis :

allons , à tout hasard , trouver la fermière. Elle nous a déjà aidés une fois; peut-être sera-t-elle disposée à nous aider encore. Si elle refuse , nous gagnerons Flessingue , et tenterons la fortune.

— En vérité , dit O'Brien , après un instant de réflexion , je crois que nous ne pouvons rien faire de mieux. Ainsi , partons. Nous prîmes le chemin de la ferme , et comme nous atteignions la porte , nous aperçûmes le gros dogue. Je fis un bond en arrière ; O'Brien s'avança hardiment. — C'est un chien rempli d'intelligence et il peut nous reconnaître. Je vais m'approcher de lui , me dit O'Brien qui ne s'était pas arrêté pendant qu'il me parlait , et lui mettre la main sur la tête , le caresser. S'il se jette sur moi , ma position n'en sera guère plus critique qu'auparavant ; car soyez sûr qu'il ne nous permettrait pas de nous retirer. O'Brien , sur ces entre-faites , s'était approché du chien qui le regardait fixement et avec colère. Il lui caressa la tête ; le chien grogna , mais O'Brien lui passa le bras autour du cou , le caressa de plus belle , siffla pour l'apaiser , et se dirigea vers la porte de la ferme. Le chien le suivit silencieusement , mais de près. O'Brien frappa , et la porte fut ouverte par la petite fille ; le dogue s'avança vers sa jeune maîtresse , puis se retourna en regardant O'Brien , comme pour dire : — Doit-il entrer ? L'enfant parla au chien et pénétra dans la maison. Pendant son absence , le dogue se coucha sur le seuil. Au bout de quelques secondes , la

femme qui nous avait amenés de Flessingue , sortit et nous pria d'entrer. Elle s'exprimait en bon français , et nous dit que par bonheur son mari était absent ; que si elle ne nous avait plus envoyé de vivres , la raison en était qu'un loup avait rencontré sa petite fille lorsqu'elle s'en revenait le premier jour ; qu'il avait été victorieusement repoussé par le dogue , mais qu'elle-même avait eu peur de laisser encore sortir l'enfant ; que toutefois elle avait appris que le loup avait été tué la veille au soir , et se proposait de nous expédier dès le matin la jeune messagère ; enfin , qu'on voyait rarement des loups dans le pays , mais que la rigueur du froid les avait attirés dans les plaines , circonstance fort extraordinaire et qui n'arrivait peut-être pas une fois en vingt ans. — Mais , ajouta-t-elle , comment avez-vous si vite apaisé le dogue ? Nous en avons été surprises ma fille et moi. O'Brien lui expliqua la manière dont il s'y était pris. — Ces Anglais, s'écria-t-elle , sont réellement des braves. Personne n'en eût fait autant. Je pensais de même , car rien ne m'eût décidé à le faire. O'Brien conta alors en détail l'histoire de la mort du loup , et ajouta que notre intention , faute de mieux , était de retourner à Flessingue.

— J'ai appris que Pierre Eustache était revenu chez lui hier , répliqua la femme , et je crois que vous serez plus en sûreté là-bas qu'ici ; car on n'ira jamais vous chercher dans un cabaret qui touche aux casernes.

— Et nous aiderez-vous à gagner ce gîte ?

— Je verrai ce que je puis faire. Mais n'avez-vous pas faim ?

— A peu près comme des gens qui n'ont rien mangé depuis deux jours.

— Mon Dieu ! c'est vrai. Je ne me figurais pas qu'il y eût si long-temps, mais quand on a l'estomac plein on oublie toujours ceux qui l'ont vide. Dieu nous rende meilleurs et plus charitables !

Elle parla en hollandais à la petite fille qui se hâta de charger la table, que nous nous hâtâmes d'alléger. La charmante enfant resta d'abord stupéfaite de notre gloutonnerie ; mais enfin elle éclata de rire, battit des mains à chaque nouvelle bouchée que nous avalions et nous supplia de manger encore. Elle se laissa embrasser par moi, tant que sa mère ne lui eut pas dit que je n'étais pas une femme ; mais alors elle me repoussa et voulut me battre. Avant minuit, nous dormions d'un profond sommeil, couchés sur des bancs autour du feu de la cuisine, et au point du jour nous fûmes réveillés par la fermière qui nous offrit un morceau de pain et une goutte de liqueur. Lorsqu'ensuite nous allâmes à la porte, nous y trouvâmes le cheval et la charrette, l'un prêt à partir, l'autre remplie de légumes pour le marché. La femme, la petite fille et moi, nous montâmes dedans ; O'Brien nous précéda comme l'autre fois, et le dogue nous suivit. Nous savions alors le nom du noble animal ; il se nommait Achille,

et paraissait nous aimer beaucoup. Nous franchîmes sans difficulté les terribles barrières de la ville , et en dix minutes nous arrivâmes au cabaret d'Eustache. En y entrant , il nous fallut , pour gagner notre petite chambre , traverser une cohue de soldats dont deux me prirent le menton , mais qui eûmes-nous l'honneur de rencontrer dans notre gîte ? Eustache lui-même , Eustache le pilote , qui était en conversation avec sa femme et qui paraissait causer de nous avec elle. La cabaretière insistait pour qu'il nous donnât un coup de main ; son mari refusait obstinément. — Tenez , ce sont eux-mêmes , Eustache. Les soldats qui les ont vus entrer , ne croiront jamais qu'ils y entrent pour la première fois , si vous les trahissez. Je les laisse faire leur marché avec vous ; mais écoutez-moi , Eustache , je travaille jour et nuit comme une esclave , pour vous amasser de l'argent ; or , si vous ne nous obligez pas , moi et les miens , je ne tiendrai plus votre cabaret.

Madame Eustache quitta alors la chambre avec sa belle-sœur et sa nièce , et O'Brien attaqua aussitôt la discussion. — Je vous promets , dit-il au pilote , cent napoléons si vous nous mettez , n'importe en quel endroit , sur les côtes de l'Angleterre , ou à bord d'un vaisseau de ligne anglais ; et si vous en venez à bout dans l'espace d'une semaine , aux cent napoléons , j'en ajouterai vingt autres. O'Brien tira en ce moment les cinquante pièces d'or , que nous avait données Céleste , car nous n'avions pas même

dépensé toutes les nôtres , et les étala sur la table. — Voici des arrhes , en preuve de ma sincérité. Dites , acceptez-vous le marché, oui ou non?

— Je n'ai jamais entendu dire qu'un pauvre homme ait pu résister aux arguments de sa femme, lorsque ces arguments étaient appuyés par cent-vingt napoléons , repartit Eustache en riant et en faisant raffle de l'argent étalé devant lui.

— Je présume que notre départ pour cette nuit même ne souffrira aucune difficulté? Il y aura dix napoléons de plus pour vous, dit O'Brien.

— Je les gagnerai, répondit Eustache. Plus tôt nous partirons ; mieux vaudra , car je ne pourrais vous cacher long-temps ici. La fillette que vous avez là est, je suppose, le camarade dont ma femme me parlait. Il a commencé de bonne heure à en souffrir de dures; mais voyons! asseyons-nous et jouons, car on ne peut se mettre à l'ouvrage avant qu'il ne fasse noir.

O'Brien conta diverses aventures qui se rapportaient à notre évasion, et le pilote s'en amusa beaucoup ; mais ce qui le fit le plus rire , fut l'erreur dans laquelle était sa femme relativement aux obligations de la famille envers certain gendarme. — Si je n'avais pas été déjà décidé à vous servir, s'écria-t-il, je m'y déciderais à présent, rien que pour la manière dont je plaisanterai madame mon épouse quand je serai revenu, et si elle me demande encore des services par amitié pour ses parents , je lui rappellerai cette anecdote ; mais elle est bien la meilleure

pâte de femme qui existe, seulement elle raffolle un peu trop de ses sœurs. Vers la brune, le pilote nous affubla , O'Brien et moi , de jaquettes et de culottes à la mode des marins, et nous pria de le suivre hardiment. Il passa devant les factionnaires qui tous le connaissaient bien. — Quoi ! déjà en mer ? dit l'un d'eux ; vous aurez eu une querelle avec madame. Ce propos du soldat fit rire tous ses compagnons , et nous rîmes aussi. Nous parvînmes au bord de la mer, nous sautâmes dans une petite barque qui nous mena au bâtiment du pilote, et au bout de quelques minutes nous mîmes à la voile. Favorisés comme nous l'étions par la marée et par le vent, nous atteignîmes rapidement l'embouchure de l'Escaut , et le matin nous aperçûmes un cutter de notre nation. Nous gouvernâmes vers lui et courûmes sous son vent ; O'Brien héla pour une chaloupe ; Eustache, après avoir reçu ma signature pour le reste de son argent, nous souhaita un bon voyage, nous échangeâmes une poignée de main, et quelques minutes après nous nous retrouvâmes sous les plis du pavillon britannique.

CHAPITRE XXVI.

Retour au pays et à la maison paternelle. — Je suis présenté à mon grand-père. — Il obtient de l'emploi pour O'Brien et pour moi, et nous rejoignons une frégate.

Aussitôt que nous fûmes sur le pont du cutter , le lieutenant qui le commandait nous demanda ,

d'un ton d'importance, qui nous étions.— Des prisonniers anglais qui nous sommes évadés, répondit O'Brien.

— Oh ! des aspirants, je présume, répliqua le lieutenant ; j'ai ouï dire que quelques-uns étaient parvenus à se tirer d'affaire.

— Monsieur, répartit O'Brien, j'ai droit, quand on me nomme, à ce que mon nom soit précédé du titre de lieutenant, et si vous avez à bord un tableau des officiers de la marine britannique, je puis vous en convaincre. Pour ce jeune gentilhomme, c'est M. Pierre Simple, aspirant, et petit-fils du très honorable lord vicomte Privilège.

Le lieutenant, qui était un petit homme à nez camard et à face tuberculeuse, changea dès lors de manière envers nous, et nous pria de descendre dans la cabine, où il nous offrit, ce qui peut-être fut pour nous le plus grand des régals, du fromage anglais et du porter qui avait de la bouteille. — Ne pourriez-vous pas, nous dit-il ensuite, me donner des nouvelles d'un de mes officiers qui a été pris par les Français, tandis qu'il allait porter des dépêches à notre flotte de la Méditerranée ?

— Puis-je d'abord demander le nom de votre charmant petit bâtiment ? répliqua O'Brien.

— Le *Capricieux*.

— Alors, corbleu ! nous avons rencontré votre homme. On l'a envoyé à Verdun, mais nous avons eu le plaisir de voyager en sa compagnie jusqu'à

Montpellier. Un garçon extrêmement distingué dans sa tournure, extrêmement bien mis, n'est-ce pas ?

— Ma foi ! je ne saurais dire que son air fût comme il faut, et même je suis mauvais juge en pareille matière. Quant à la mise, il aurait certes dû se bien mettre, mais il n'en a jamais rien fait pendant tout le temps qu'il est resté à mon bord. Son père est mon tailleur, et je ne l'ai pris comme aspirant que pour régler un petit compte entre nous.

— J'aurais parié quelque chose de semblable ! répartit O'Brien.

Il n'en dit pas davantage, et j'en fus ravi, car le lieutenant aurait pu se fâcher de notre conduite à l'égard de l'individu en question.

— Quand comptez-vous rentrer au port ? demanda O'Brien ; car nous étions impatients de remettre le pied sur le sol de la vieille Angleterre. Le lieutenant répondit que sa croisière était presque terminée, que d'ailleurs il regardait notre rencontre comme une raison bien suffisante pour qu'il regagnât directement la côte, et qu'il se proposait de gouverner en conséquence dès que les hommes de l'équipage auraient diné. Cette nouvelle nous transporta de joie, mais nous fûmes encore plus joyeux, au bout d'une demi heure, de voir mettre à exécution le projet annoncé.

Trois jours après nous jetâmes l'ancre à Spithead, et nous nous rendîmes à terre avec le lieutenant pour instruire l'amiral de notre retour. Oh ! avec

quelle allégresse je remis le pied sur la digue de Sallyport, et comme ensuite je me hâtai de jeter à la poste une longue lettre que j'avais écrite à ma mère. Au lieu de nous présenter chez l'amiral lui-même, nous n'allâmes que dans les bureaux de l'amirauté donner avis de notre évasion; car notre toilette n'était réellement pas présentable. Mais nous nous adressâmes au tailleur le plus en vogue, et il nous promit que le lendemain matin tout notre équipement serait confectionné. Nous commandâmes aussi, outre des chapeaux neufs, tout ce dont nous avions besoin, et nous prîmes un logement à l'auberge de la Fontaine. O'Brien refusa de loger aux Poteaux-Bleus, attendu que ce n'était qu'un repaire d'aspirants. Le matin suivant, dès onze heures, nous fûmes prêts à paraître devant l'amiral, qui nous reçut fort amicalement et nous invita à dîner; comme je ne voulais pas partir pour la maison paternelle avant d'avoir reçu une réponse de ma mère, nous acceptâmes, bien entendu, cette invitation.

Il y avait une nombreuse compagnie d'officiers de marine et de belles dames qu'O'Brien amusa beaucoup pendant tout le repas. Quand les dames se levèrent de table, la femme de l'amiral m'engagea à les suivre; dès que nous fûmes arrivés dans le salon, elles se rangèrent toutes en cercle autour de moi; il me fallut leur conter en détail mes aventures, et j'eus le bonheur de divertir et d'intéresser tour à tour mon auditoire. Dans la matinée du lendemain,

je reçus une lettre de ma mère, une tendre et affectueuse lettre où elle me priait d'arriver le plus vite possible et d'amener avec moi mon sauveur O'Brien. Je la fis lire à O'Brien, et je lui demandai s'il ne m'accompagnerait pas.

— Auparavant, Pierre, me répondit-il, j'ai une petite affaire de quelque importance à régler; c'est d'obtenir mon arriéré de solde et certaines parts de prises qui se trouvent m'être dues. Ce point là une fois arrangé, il faut que j'aille à Londres présenter mes respects au premier lord de l'amirauté; mais ensuite, mon garçon, j'irai voir votre papa et votre maman; car jusqu'à ce que je sache comment tourneront les choses et si je pourrai avoir quelque argent de reste dans le gousset, je ne désire pas visiter ma propre famille. Donnez-moi donc votre adresse, et soyez sûr de ma visite; ne fût-ce que pour régler mes comptes avec vous, car je suis terriblement débiteur.

Je touchai une traite que m'avait envoyée mon père, et dans la nuit je montai en diligence. Le lendemain au soir, j'arrivai sain et sauf à la maison; mais je laisserai le lecteur se figurer la scène. Ma mère m'avait toujours chéri, et les circonstances m'avaient donné de la considération aux yeux de mon père; car j'étais alors son seul fils, et ses perspectives de l'avenir avaient beaucoup changé depuis l'époque de mon départ. Une semaine après environ, O'Brien, qui avait terminé toutes ses affaires, me re-

joignit ; son premier soin fut de balancer avec mon père sa part de nos dépenses, et il insista même pour lui rembourser une moitié des cinquante napoléons que m'avait donnés Céleste ; car avant l'arrivée d'O'Brien nous avions fait passer cette somme à un banquier de Paris avec une lettre de mon père pour le colonel , lettre où il le remerciait de manière à ne le compromettre en rien, et une autre de moi pour la chère petite Céleste. Quand O'Brien eut passé une huitaine dans ma famille , il nous annonça qu'il lui restait cent soixante livres sterling dans sa poche, et qu'il avait l'intention d'aller voir ses parents ; car il était sûr d'y être bien venu , même par le révérend Mac Grath. — Je compte passer à peu près quinze jours avec eux, ajouta-t-il ; je reviendrai ensuite ; car je solliciterai de l'emploi. Alors , Pierre , vous rentrerez sous ma protection.

— O'Brien, m'écriai-je, je veux, s'il m'est possible, ne quitter jamais ni vous ni votre vaisseau.

— C'est parler avec sens, Pierre. Eh bien ! sachez qu'on m'a promis incessamment de l'emploi, et dès qu'on me tiendra cette promesse je vous en instruirai.

O'Brien prit congé de ma famille où déjà on le chérissait beaucoup , et partit dans l'après-dîner pour Holyhead. Mon père ne me traita plus comme un enfant ; au fait , c'eût été une injustice qu'il le fit encore. Je ne prétends pas dire que j'étais un bien habile garçon ; mais j'avais en peu de temps, beau-

coup vu des choses du monde, et j'étais en état d'agir et de penser sans le secours de personne. Il m'entretint souvent de ses espérances qui étaient devenues bien plus belles qu'à l'époque où je l'avais quitté. Mes oncles, ses frères aînés, étaient morts ; le troisième, qui était marié, n'avait que deux filles. S'il n'avait pas de fils, mon père hériterait du titre de la famille. La mort de mon frère aîné Tom, m'en avait rendu héritier ensuite. Mon grand-père, lord Privilège, qui autrefois ne s'inquiétait presque de mon père que pour lui envoyer de temps en temps une bourriche de gibier, l'avait depuis peu invité mainte et mainte fois à venir le voir, et même prié de lui amener un jour ou l'autre sa femme et ses enfants. Il avait aussi fait, comme la mort de mes deux oncles le lui avait permis, une honnête addition aux revenus de mon père. — Mais pour contrebalancer toutes ces faveurs du sort, la femme de mon oncle était, disait-on, de nouveau enceinte. Je confesse que j'étais peu charmé quand mon père, ce qui arrivait souvent, se mettait à spéculer sur ces diverses chances. Je trouvais que non seulement comme homme, mais encore et surtout comme ministre de la religion, il était fort blâmable ; mais je n'avais pas alors tant d'expérience qu'aujourd'hui. Deux mois s'écoulèrent sans qu'O'Brien nous donnât de ses nouvelles ; enfin nous reçûmes de lui une lettre où il nous marquait qu'il avait vu ses parents, qu'il leur avait acheté quelques acres de terre, ce

qui les avait tous rendus parfaitement heureux , et qu'en les quittant il avait emporté une double bénédiction du révérend Mac Grath , plus l'absolution de ses fautes pour un temps illimité ; qu'il était depuis un mois à Londres, tâchant d'y obtenir de l'emploi, mais qu'il n'en obtenait toujours pas , quoiqu'une promesse en appuyât toujours une autre.

Peu de jours après, mon père reçut un mot par lequel lord Privilège l'invita à venir passer quelques jours chez lui, et à se faire accompagner de son fils Pierre, qui s'était échappé des prisons de France. Une telle invitation n'était pas certes à dédaigner, et nous l'acceptâmes sur-le-champ. Il me faut le dire, j'éprouvais naguère encore une espèce de terreur pour mon grand-père ; il avait tenu ma famille tellement éloignée , que j'avais toujours entendu prononcer son nom plutôt avec respect qu'avec un sentiment d'affection ; mais j'étais alors un peu plus sage. Nous arrivâmes à Eagle-Park , magnifique domaine où il résidait , et nous y fûmes reçus par une douzaine de domestiques avec et sans livrée qui nous introduisirent auprès de lui.

Il était dans sa bibliothèque, vaste salle entourée de beaux rayons garnis de livres , et lisait assis dans un large fauteuil. Je ne vis jamais vieillard à physiologie plus vénérable, plus tranquille ; ses cheveux, qui tombaient de chaque côté de ses tempes, étaient rassemblés en une petite queue par derrière. Il se leva, quand il nous entendit annoncer et s'inclina ;

par forme de compliment , il présenta deux doigts à mon père , et à moi il ne m'en offrit qu'un ; mais il mit dans ces deux gestes une élégance qu'on ne saurait décrire. Il nous montra de la main deux fauteuils que le monsieur sans livrée avait avancés , et nous pria de nous asseoir. Je ne pus m'empêcher, dans ce moment-là, de penser à M. Glousse et à ses remarques sur les belles manières , remarques qui étaient si justes ! ni de rire en moi-même lorsque je me rappelai que ce digne contre-maitre avait un jour diné avec un si grand personnage. Aussitôt que les domestiques furent sortis, la froideur de mon grand-père sembla se dissiper. Il m'adressa plusieurs questions, et mes réponses parurent lui faire plaisir, mais il me traita toujours d'enfant. Après une demi-heure d'entretien , mon père se leva , en lui disant que sa seigneurie devait avoir des occupations , et que nous allions nous promener dans le jardin jusqu'à l'heure du diner. Mon grand-père , se levant de son côté , prit un peu cérémonieusement congé de nous ; mais en somme , était-ce de la cérémonie ? ma foi ! non , c'étaient de bonnes manières et par rapport à lui et et par rapport aux autres. Pour mon compte, je fus enchanté de la première entrevue , et je l'avouai à mon père dès que nous eûmes le pied hors de la bibliothèque. — Mon cher Pierre , répliqua-t-il , votre grand-père a une idée qui absorbe chez lui presque toutes les autres : la pairie , le domaine et leur transmission à un héritier de la ligne directe.

Tant que vos oncles vécurent , on ne pensa point à nous, parce que nous n'étions pas la branche apte à succéder ; maintenant même , on ne penserait point à nous , si votre oncle William n'avait pas que des filles. Nous ne sommes encore regardés que comme des héritiers présomptifs du titre, et non comme ses héritiers certains. Que votre oncle meure ce soir, et il y aura aussitôt une notable différence dans la conduite de votre aïeul.

— C'est-à-dire qu'au lieu de deux doigts , vous recevriez toute la main, et qu'au lieu d'un seul, j'en recevrais deux.

Mon père partit d'un grand éclat de rire. — Pierre, me dit-il , vous avez mis la balle dans le but. Je ne sais vraiment pas comment nous avons jamais pu être assez aveugles pour vous déclarer le bûnet de la famille.

A cela, je ne répondis rien ; car il était difficile de répondre sans déprécier les autres ou me déprécier moi-même ; mais changeant de sujet , je m'extasiai sur les beautés du parc et sur les magnifiques bois dont il était orné. — Non , non , Pierre , répliqua mon père avec un soupir, trente-cinq mille livres sterling de rente, en belles et bonnes terres, des fonds sur les effets publics, et des bois pour au moins quarante autres mille livres , ne sont pas à dédaigner. Mais Dieu dispose de tout. Après cette remarque, mon père parut s'enfoncer dans de profondes méditations, et je ne l'y troublai pas.

Nous passâmes dix jours chez mon grand-père, et pendant ces dix jours, il lui arriva souvent, après déjeuner, de me retenir deux heures pour écouter le récit de mes aventures. Je crois réellement qu'il prit de l'affection pour moi. — Enfant, me dit-il, la veille de mon départ, vous partez demain; or, dites-moi ce que vous désirez, car je voudrais vous donner un gage de tendresse. N'ayez pas peur; que sera-ce? une montre et des cachets, ou...? Enfin ce qui doit vous plaire le mieux.

— Milord, répondis-je, si vous voulez bien m'accorder une faveur, priez le premier lord de l'amirauté qu'il donne de l'emploi au lieutenant O'Brien à bord d'une belle frégate, et demandez-lui en même temps pour moi une place d'aspirant.

— O'Brien! répliqua sa seigneurie. Eh! je me rappelle, c'est le compagnon avec qui vous êtes sorti de France, et qui paraît, d'après vos récits, vous avoir tant témoigné de dévouement. Je suis charmé de votre demande, mon enfant, et elle vous sera accordée.

Sa seigneurie me pria alors de lui avancer l'écri-toire, rédigea une requête dans le but que j'avais énoncé, cacheta la lettre, et me promit de m'envoyer la réponse. Le lendemain quand nous quittâmes Eagle-Park, lord Privilège souhaita le bonjour à mon père en lui offrant deux doigts et en ne m'en présentant qu'un, comme l'autre fois; mais

il me dit : — Je suis enchanté de vous, mon enfant; vous pouvez m'écrire quelquefois.

Lorsque nous fûmes sur la route, mon père s'écria que j'avais plus fait de progrès dans les bonnes grâces de mon aïeul, qu'il ne se souvenait avoir jamais vu personne en faire. — L'autorisation qu'il vous accorde de lui écrire vous vaut pour le moins dix mille livres sur son testament; car jamais il ne trompe personne, jamais il ne change d'idée. — J'aimerais beaucoup voir les dix milles livres, répondis-je, mais je ne suis pas si présomptueux.

Peu de jours après que nous eûmes regagné la maison, je reçus un envoi de lord Privilège. C'était une lettre du premier lord de l'amirauté à laquelle il avait lui-même joint un billet dont voici le contenu :

« Mon cher enfant, je vous expédie la réponse de lord *** , et j'espère qu'elle vous satisfera. Mes compliments à votre famille.

Votre grand-père.

P RIVILÉGE. »

La lettre en question annonçait qu'O'Brien venait d'être attaché, comme lieutenant, à la frégate le Sanglier et que j'étais moi-même admis sur le même navire en qualité d'aspirant. Je fus ravi de pouvoir envoyer une semblable lettre à O'Brien, qui m'en accusa réception : peu de jours après, il me remercia et m'apprit qu'il avait reçu sa nomination, que je n'avais pas besoin de me rendre à bord avant un mois, parce qu'on radoubait la frégate, mais que si mes parents étaient las de moi, ce qui arrivait même

dans les familles les plus vertueuses , je n'avais qu'à venir le rejoindre à Portsmouth où il travaillerait à mon éducation navale. Il terminait en me chargeant d'offrir ses respects à ma famille et ses amitiés à mon grand-père, mais je me gardai bien de me servir d'un tel mot dans la lettre de remerciements que je lui écrivis. Environ un mois après je reçus d'O'Brien une autre missive où il m'informait que la frégate était prête à sortir du port et qu'elle irait mouiller sous peu de jours à Spithead.

CHAPITRE XXVII.

M. et Mad. To. — Histoire des cochons. — Nous allons à Plymouth et nous y rencontrons notre ami en capitaine.

Je pris sur-le-champ congé de ma famille, je partis pour Portsmouth , et en deux jours j'arrivai à l'auberge de la Fontaine, où O'Brien attendait pour me recevoir. — Pierre, mon garçon , me dit-il, je vous suis tellement obligé , que si votre oncle William ne veut pas quitter la vie au bout d'un temps raisonnable, je lui chercherai querelle et lui ferai sauter le crâne , afin que vous puissiez devenir lord ; car j'ai résolu que vous le deviendrez. Maintenant, montons dans ma chambre, nous y serons entièrement seuls, et je vous dirai tout ce dont il retourne à propos de la frégate et de notre nouveau capitaine. Nous commencerons, s'il vous plaît, par la frégate ; car c'est la plus importante des deux personnes dont j'ai à vous parler. Je ne me souviens plus com-

ment elle s'appelait avant d'avoir été prise, mais les Français s'entendent mieux à construire des vaisseaux qu'à les garder. Elle s'appelle aujourd'hui le Sanglier ; un sanglier, c'est un cochon sauvage , et par le ciel et l'enfer ! c'est une étable à cochons que la frégate, comme vous l'apprendrez tout-à-l'heure. Le nom du capitaine est fort court et ne plairait guère à M. Glousse , car il ne se compose que de deux lettres, d'un T et d'un O , ce qui fait To. Tous ses titres sur la terre se réduisent à : capitaine John To. On serait tenté de croire que quelque accident lui a arraché la meilleure moitié de son nom et ne lui en a laissé que le commencement ; au surplus c'est un nom facile à signer , quand il donne des bons pour approvisionner son vaisseau. Je vais à présent vous dire à quoi ressemble sa propre carcasse. Il est bâti comme un schuyt hollandais, grande largeur de ban et forte carcasse de poupe. Il a sollicité du gouvernement que les galeries du gaillard d'arrière fussent élargies dans les deux derniers navires qu'il a commandés. Il pèse environ deux cent-cinquante livres , plutôt plus que moins. C'est un camarade d'assez facile humeur, qui n'a rien de comme il faut, et qui ne brille ni comme officier ni comme marin ; au contraire , il est diablement fort sur le chapitre de boire. Mais vous n'avez en lui qu'une moitié du tout ; il a sa femme sur la frégate, une espèce de hareng-saure , et très ennuyeuse par-dessus le marché. Ce qui la rend encore plus insup-

portable, c'est qu'elle a un piano dans la cabine, un piano dans le moindre accord, et dont elle touche sans la moindre âme. Il n'est pas jusqu'à l'épagueul du capitaine qui hurle quand elle arrive aux notes d'en haut. Mais elle singe la belle dame, et régale toujours les officiers de musique quand son mari les invite à dîner, ce qui les fait aspirer au moment de déguerpir.

— Mais, O'Brien, je ne croyais pas que les femmes fussent permises à bord.

— Non, en effet; et voici ce qui n'est pas le plus beau de l'histoire : le capitaine sait qu'il ne lui est pas permis d'emmener sa femme en mer, et, en conséquence, ne dit jamais que ce soit sa femme, ne la présente jamais à personne lorsqu'ils sont à terre. Si quelque autre capitaine lui demande comment va madame To : — A merveille, je vous remercie, répondit-il; mais en même temps il fait une espèce de grimace comme pour dire : — Ce n'est pas ma femme; et quoique tout le monde sache qu'elle l'est, il préfère néanmoins qu'on croie qu'elle ne l'est pas, plutôt que de lui payer le logement et les vivres à terre; car vous savez, Pierre, que lorsqu'il existe certains règlements sur les femmes, il n'en existe pas sur d'autres femelles.

— Mais, la femme, demandai-je, connaît-elle les calomnieux propos du mari?

— Je crois, à parler franc, qu'elle est complice de toute l'affaire; car on dit qu'elle ramasserait les

étincelles si elle le pouvait. Elle cherche toujours à filouter des présents aux sous-officiers, et de fait, elle commande le vaisseau.

— En vérité, O'Brien, ce n'est pas une perspective fort agréable.

— Silence ! attendez un peu , voici que j'arrive au bouquet. Le capitaine To est fort friand du lard de cochon, et nous avons à bord, en cochons vivants, un poids qui équivaut au lest de la frégate. Le premier lieutenant en perd la tête. En même temps , le capitaine ne veut pas, crainte de confusion, qu'il y ait à bord d'autres cochons que les siens. L'étable aux bœufs est pleine de cochons ; entre les canons du grand pont se trouvent deux parcs censément pris au chantier pour recevoir des vaches, mais ils sont devenus des toits à cochons. Les deux parcs à moutons, au milieu du vaisseau , sont encombrés de cochons ; enfin, les mues destinées aux dindons et aux oies , sont divisées en appartements pour quatre truies et leurs intéressantes familles. Or, Pierre, vous concevez qu'il n'en coûte rien ou presque rien pour élever des cochons à bord d'une vaste frégate, car il reste toujours de l'ordinaire des matelots, plus d'une écuelle de soupe et de pois. Eh bien ! c'est pour cette raison que le capitaine élève des cochons ; car du diable si on trouverait à bord un autre animal. Je présume qu'il compte traire les vieilles truies à l'heure du déjeuner, quand nous aurons mis à la voile. La première chose qu'il fait chaque matin est de passer

la revue de ses cochons avec le boucher; il tâte les reins de l'un, il gratte l'oreille galeuse de l'autre, et puis il les chasse; ici ses cochons à lard, là ses cochonnets qui ne têtent plus, ailleurs ses truies nourrices, et ainsi de suite. Le vieux verrat, de qui sont innées toutes les générations actuellement existantes, est encore dans l'étable de cette auberge; mais j'ai ouï dire qu'il viendra à bord avec l'ordre de mettre à la voile; il est fort sauvage, et voilà pourquoi on le laisse à terre jusqu'au dernier moment. Vrai, Pierre, avec les grognements des cochons du mari et le piano de la femme il y a de quoi devenir fou. Je ne sais quel est le pire des deux; allez-vous à l'arrière? vous entendez l'un; allez-vous à l'avant? vous entendez l'autre, pour varier; et, disent-ils, c'est charmant. Mais n'est-il pas honteux qu'une si belle frégate soit convertie en un toit à cochons, et que l'entre-pont sente plus mauvais qu'un trou à fumier?

— Dites-moi, est-ce que sa femme approuve l'idée de ne vivre que de cochon?

Elle! Dieu vous bénisse, Pierre! ma foi, elle paraît aussi maigre qu'un requin, et elle en a tout l'appétit, car elle expédierait une pièce de porc du poids de quatre livres avant qu'on la lui eût mise dans son assiette.

Avez-vous encore de ces jolies nouvelles-là à m'apprendre, O'Brien?

— Non, Pierre; je vous ai dit ce qu'il y avait de pire. Les lieutenants sont d'habiles officiers et de

bons camarades ; le docteur est un peu enclin au sarcasme , et le munitionnaire se croit fort spirituel ; le maître de l'équipage est un vieillard du nord qui connaît son métier et qui boit son verre de grog avec plaisir ; les aspirants sont une bande de jeunes gens distingués , pleins de malice et d'espièglerie. Je parierais qu'avant peu il se jouera quelque farce dans les étables à cochon , car l'envie de faire le mal les démange fort. Maintenant , Pierre , j'ai à peine besoin de vous dire que ma cabine avec tout ce que je possède est à votre service ; car je crois que si nous pouvons seulement avoir un coup de vent soigné ou une action un peu chaude , pour lancer les cochons à la mer et briser le piano , nous ferions bien de ne pas en laisser échapper l'occasion.

Le jour suivant j'allai à bord , et j'eus à descendre dans la cabine pour qu'on y constatât mon arrivée. Madame To , grande femme maigre , était à son piano ; elle se leva , et m'adressa diverses questions : Qu'étaient mes parents ? quelle somme annuelle me donnaient-ils ? et beaucoup d'autres , que je trouvais toutes fort impertinentes ; mais il est permis à la femme d'un capitaine de prendre des libertés. Elle me demanda ensuite si j'aimais la musique. C'était une question embarrassante ; car , si je disais oui , je serais probablement obligé d'en entendre bien des fois ; et si je disais non , j'allais me faire une ennemie mortelle. Je répondis donc que j'étais passionné pour la musique , mais à terre , lorsqu'elle

n'était pas troublée par d'autres bruits. — Oh ! alors je vois que vous êtes un véritable amateur, M. Simple, répliqua la dame. Sur ces entrefaites, le capitaine To sortit, à demi vêtu, de l'arrière-cabine. — Eh bien ! jeune homme, vous êtes donc enfin des nôtres ? Venez aujourd'hui dîner avec nous, et en vous rendant à votre case, priez la sentinelle de dire un mot au boucher, car j'ai besoin de m'entretenir avec lui.

Je saluai et me retirai. Je reçus alors l'accueil le plus amical des officiers et des aspirants qui avaient été prévenus en ma faveur par O'Brien avant mon arrivée. Dans la marine on rencontre toujours les jeunes gens des meilleures familles, à bord des grosses frégates, car elles sont regardées en quelque sorte comme des bâtiments d'élite. Je trouvai mes camarades tous gentilshommes, sauf une ou deux exceptions, mais je ne vis nulle part tant de véritables lutins réunis. Je m'attablai avec eux et mangeai un morceau ; car quoique je dusse dîner dans la cabine, l'air de la mer m'avait donné de l'appétit.

— Simple, me dit l'aspirant préposé aux vivres, ne dînez-vous pas avec le capitaine ?

— Oui, répondis-je.

— Allons, mon garçon, ne mangez pas de pore maintenant, car vous n'en manquerez pas tantôt. Allons, messieurs, remplissez vos verres, nous allons boire au bonheur de notre nouveau camarade ; et

boire à son bonheur, c'est prendre l'engagement d'y contribuer de tout notre pouvoir.

— Je veux trinquer avec vous, dit O'Brien qui entra dans le poste des aspirants. Mais, que buvez-vous là ?

— Du porto, monsieur. Mousse, un verre pour M. O'Brien.

— A votre santé, Pierre, et puissiez-vous pendant cette croisière-ci ne pas retourner voir une prison française ! M. Montague, comme préposé aux vivres, je vous demanderai une chandelle de plus afin d'examiner ce qu'il y a sur la table, et alors peut-être trouverai-je quelque chose que je ne serai pas fâché de mettre sous ma dent.

— Voici le bout d'une cuisse de mouton, M. O'Brien, et voilà un morceau de porc bouilli.

— Alors, ayez la complaisance de me couper le morceau qui avoisine le jarret. Pierre, vous dinez dans la cabine, moi aussi. Le docteur a refusé.

— Avez-vous entendu dire quand nous mettrions à la voile, M. O'Brien ? demanda un de mes camarades.

— J'ai su dans les bureaux de l'amiral que peut-être serions-nous envoyé à Plymouth, et que là nous recevrons nos ordres, pour les Indes-Orientales ou Occidentales, croit-on. Au fait, les approvisionnements que nous avons pris à bord indiquent que nous sortirons d'Europe ; mais un signal vient

d'être fait au capitaine, et probablement l'amiral lui communiquera des nouvelles.

Une heure après environ, le capitaine revint, les joues pourpres et l'air bouleversé. Il emmena le premier lieutenant à quelque distance des autres officiers qui étaient sur le pont, pour le recevoir, et lui annonça que nous devions partir le matin suivant pour Plymouth. De plus, l'amiral lui avait confidentiellement dit que nous irions dans les Indes Occidentales avec un convoi qui se réunissait alors. M. To semblait considérablement alarmé de la perspective d'aller servir de pâture aux crabes, et certes son excessif embonpoint le rendait fort impropre au climat des contrées où l'on nous envoyait. Les nouvelles se répandirent bientôt d'une extrémité à l'autre de la frégate, et ce furent partout des préparatifs, partout du bruit. Le docteur, qui avait refusé de dîner dans la cabine sous prétexte d'une indisposition, envoya dire que se sentant beaucoup mieux, il aurait grand plaisir d'être du nombre des convives; et, en effet, comme nous entrions chez le capitaine, le premier lieutenant, O'Brien et moi, il y arriva. On se mit à table, on découvrit les plats, et comme les aspirants me l'avaient prédit, nous eûmes du cochon à toutes les sauces. Un soi-disant potage à la tortue, fait avec une tête de cochon; une jambe de cochon bouillie, sur de la purée de pois; une côte de cochon rôtie, avec du rissolé; des saucisses sur des pommes-de-terre; enfin, des pieds de cochon,

tel fut le premier service. Je commettrais un mensonge si je disais que je ne le trouvai pas de mon goût ; au contraire, je mangeai de bon cœur ; mais un cochon de lait rôti arriva seul pour second service, ce qui m'étonna passablement ; et ce qui m'étonna encore davantage , fut la quantité de viande que madame To consomma. Du cochon bouilli elle passa au cochon rôti, demanda quelques pieds de cochon , goûta aux saucisses , et termina par une énorme assiettée de cochon de lait et de la garniture dont il était farci. Nous eûmes une tarte aux pommes pour finir, mais comme nous avions déjà mangé de la sauce aux pommes avec le porc rôti , nous n'y fîmes pas grand tort. Le docteur, qui cependant abhorrait le cochon, mangea assez bien et se montra rempli de politesse pour Madame To.

— Ne prendrez-vous pas un morceau de cochon rôti, docteur ? dit le capitaine.

— Ma foi ! capitaine To , répliqua le docteur , puisque nous devons, au dire de tout le monde, nous en aller dans un pays où il ne faudra point nous risquer à manger du cochon , et que je l'aime passionnément, je crois que j'en accepterais encore une tranche volontiers.

— Que voulez-vous donc dire ? demandèrent tous deux à la fois le capitaine et sa femme.

— Peut-être ai-je été mal informé , répliqua le docteur, mais j'ai entendu dire qu'on nous envoyait dans les Indes Occidentales ; or , s'il en est ainsi ,

chacun sait que quoiqu'on puisse sans péril y manger de temps en temps du porc salé, cependant, si l'on s'avisait, sous les tropiques en général, et particulièrement aux Indes Occidentales, de ne vivre pendant deux ou trois jours que de cette viande, lorsqu'elle est fraîche, on serait aussitôt attaqué d'une dyssenterie toujours fatale dans ce climat.

— Vraiment ! s'écria le capitaine.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? poursuivit sa femme.

— Non, c'est bien sérieusement que je parle, et j'ai toujours évité les Indes Occidentales pour cette raison-là.... J'aime tant le cochon !

Le docteur se mit alors à énumérer au moins une centaine d'exemples de passagers et de marins qui étaient morts de la dyssenterie pour avoir mangé du porc frais dans les Indes Occidentales ; et O'Brien, s'apercevant de la ruse du docteur, cita, pour le seconder, des cas tout à fait extraordinaires de l'effet terrible du porc dans un pays chaud. Il raconta, je crois, que pendant le blocus qu'avaient eu à soutenir les Français avant de rendre la Martinique, comme ils n'avaient que des cochons à manger, treize cents hommes sur dix-sept cents, soldats et officiers, moururent dans le cours de trois semaines, et que les autres furent tellement affaiblis par la maladie, qu'il leur fallut capituler. Le docteur, changeant ensuite de sujet, en débita tant et tant sur la fièvre jaune et sur d'autres maladies particulières au climat, que,

d'après lui , les îles de l'Inde Occidentale étaient , et voilà tout , de véritables hôpitaux où l'on allait mourir. Les gens qui couraient le plus de risque étaient ceux qui jouissaient d'une belle grosse santé. Les gens malingres avaient meilleure chance. Cette conversation dura jusqu'au moment où il fallut nous retirer, et vers la fin madame To gardait un profond silence , le capitaine n'engloutissait plus de vin , qu'avec de profonds soupirs. Au sortir de table , madame To ne nous invitait point selon sa coutume, à rester et à entendre un peu de musique; elle était, comme son piano, — terriblement démontée.

— Par le ciel et par l'enfer ! voilà, docteur , une excellente farce , dit O'Brien quand nous quittâmes la cabine.

— O'Brien , répliqua le docteur, et vous aussi , M. Simple , obligez-moi, de ne pas souffler mot des choses que j'ai dites. Que personne à bord ne s'en doute. Si la mèche s'évente, tout est fini , je n'arriverai à aucun bon résultat, mais si vous deux, vous retenez vos langues pendant quelque temps , je crois pouvoir vous promettre de débarrasser la frégate du capitaine To, de sa femme , et de ses cochons. Nous sentimes la justesse de l'observation, et nous promîmes le secret. Le matin suivant, nous appareillâmes pour Plymouth , et madame To, ne se trouvant pas très bien , envoya chercher le docteur. Le docteur lui ordonna je ne sais quel remède , mais je crois sur ma conscience , qu'il la rendit exprès plus ma-

lade encore. La maladie de sa femme et ses propres craintes mirent plus que de coutume le capitaine To en contact avec le docteur qu'il pria plusieurs fois de lui dire franchement s'il croyait qu'un climat chaud influerait d'une manière fâcheuse sur sa santé.

— Capitaine To, répondit enfin le docteur, je ne vous eusse jamais donné mon avis au cas que vous ne me l'eussiez pas demandé, car je suis convaincu que comme officier, en quelque partie du globe qu'on vous envoie, vous ne vous écarterez jamais de votre devoir ; mais, puisque vous m'interrogez, je dois vous dire qu'avec votre embonpoint, je ne crois pas que vous courriez la chance de survivre plus d'un ou deux mois. Cependant, monsieur, je puis me tromper ; mais, en tout cas, il est nécessaire que j'appelle votre attention sur madame To qui est fort bilieuse de tempérament, et j'ose croire que vous ne serez pas assez cruel envers une femme aimable, pour lui permettre de vous accompagner.

Merci, docteur, je vous suis infiniment obligé, répliqua le capitaine, et tournant les talons, il descendit l'échelle qui menait à sa cabine. Nous louvoyions alors dans le canal d'Angleterre, car, quoique nous eussions traversé les Aiguilles avec un bon vent, il était tombé soudain et avait passé à l'ouest quand nous avions été en face de Portland. Le lendemain, le capitaine donna ordre de tuer un fort beau cochon, car il n'y avait plus rien autre chose

à manger. Madame To gardait le lit, et comme, vu cette circonstance, il ne pouvait inviter personne à dîner, il arrêta qu'on salerait une partie de l'animal. Je me trouvais dans le poste des aspirants, lorsque quelques-uns d'entre eux proposèrent de s'emparer du cochon, et voici le plan qu'ils avaient conçu : ils devaient se rendre au parc pendant la nuit, et avec une aiguille fichée au bout d'un morceau de bois, piquer tout le corps du cochon, puis frotter les piqûres avec de la poudre. Ce plan fut exécuté ; et quoique le boucher se levât fort souvent pour voir d'où venait que les cochons fissent tant de tapage, les aspirants se passèrent l'aiguille de quart en quart, jusqu'à ce que toutes les parties de l'animal fussent bien tatouées. A quatre heures du matin, il fut tué ; mais quand on l'eut échaudé et qu'on lui eut ôté les poils, il parut couvert de taches bleues. L'aspirant qui faisait le quart de diane et qui était sur le tillac, eut soin d'observer au boucher que le cochon avait une espèce de gale, ce dont l'homme convint avec un peu de dépit ; mais en même temps, il ajouta qu'il ne pouvait imaginer pourquoi la peau avait une si vilaine couleur, car il n'avait de sa vie enfoncé son coutelas dans de plus belles chairs. Le fait fut porté à la connaissance du capitaine qui fut fort étonné. Le docteur vint à la cabine pour visiter madame To, et le capitaine pria le docteur d'examiner le cochon pour donner son avis. Ce n'était pas dans les attributions du docteur ; néanmoins, comme

il avait de bonnes raisons pour désirer ne pas se brouiller avec le capitaine, il consentit sur-le-champ. Nous nous rencontrâmes tandis qu'il allait faire l'autopsie de l'animal, et je le mis dans le secret. — Bien, bien, répliqua-t-il, c'est encore un pas vers l'accomplissement de nos désirs. Le docteur retourna auprès du capitaine et lui déclara que sans aucun doute, le cochon avait la gale, maladie qui était fort fréquente à bord des vaisseaux, surtout dans les contrées chaudes où tous les cochons devenaient galeux, puissante raison pour qu'ils y fussent si malsains. Le capitaine manda le premier lieutenant, et avec un profond soupir, le pria de faire jeter le cochon à la mer; mais le premier lieutenant, qui savait par O'Brien le mot de l'énigme, commanda au sous-maitre d'équipage d'exécuter l'ordre du capitaine *comme il devait le faire*. — Oui, oui, monsieur, répliqua l'homme en touchant son chapeau, et il descendit le cochon dans notre poste où nous le découpâmes. On en sala une moitié, mais on mangea l'autre, qui fut finie avant que nous n'arrivassions à Plymouth. Nous n'y arrivâmes en effet que six jours après notre départ de Spithead. Partie du convoi était rassemblée, mais il n'était pas encore venu d'ordre pour nous; et à mon extrême joie, le *Diomède*, qui revenait des petites îles occidentales rentra au port le jour suivant. J'obtins la permission d'aller à bord avec O'Brien, et nous eûmes la joie de nous retrouver parmi nos anciens camarades. M. Falcon,

le premier lieutenant , descendit dans la cabine annoncer au capitaine Savage que nous étions sur le tillac, et celui-ci le pria de nous amener près de lui. Il nous fit un accueil des plus tendres et nous félicita beaucoup de la manière dont nous avions effectué notre évasion. Lorsque nous sortîmes de la cabine, je trouvai M. Glousse qui nous attendait en dehors.

— Mon cher M. Simple, jetez l'ancre pour moi, car je suis enchanté de vous voir. Je désirerais un long entretien avec vous.

— Ce serait de tout mon cœur, M. Glousse, mais j'ai peur que nous n'ayons pas le temps. Je dîne chez le capitaine Savage aujourd'hui, et dans une heure il faudra être à table.

— Alors, un mot seulement, M. Simple. J'ai examiné votre frégate, qu'elle est belle! et puis, beaucoup plus grande que le Diomède.

— Ajoutez qu'elle marche aussi bien, répliquai-je. Je crois que nous jaugeons deux cents tonneaux de plus. Pour se faire une idée de sa taille, il faut être sur ses ponts.

— J'aimerais en devenir contre-maitre, M. Simple; du moins, avec le capitaine Savage, car je ne veux pas me séparer de lui. Je causai encore quelque temps avec M. Glousse, mais je fus obligé de me partager entre lui et d'autres personnes de l'équipage qui vinrent nous interrompre. Nous fîmes un charmant dîner avec notre ancien capitaine à qui

nous contâmes nos aventures ; puis , nous retournâmes à bord du Sanglier.

CHAPITRE XXVIII.

Nous sommes débarrassés des cochons et du piano. — Dernière chaloupe qui se rend à terre avant qu'on ne mette à la voile. — Trop grande précipitation du premier lieutenant ; conséquences qu'elle a pour moi.

Nous attendîmes trois jours, et ce terme expiré, le bruit courut que le capitaine To allait changer de frégate avec le capitaine Savage. Nous n'osâmes croire à de si bonnes nouvelles, et nous ne pûmes en constater l'exactitude, car le capitaine s'était rendu près de madame To, qui se remit vite dès qu'elle fut hors des mains du docteur, et si vite même, qu'une semaine après, lors qu'on demanda au munitionnaire, de retour à bord, comment allait madame To : — Eh ! mais, à merveille, répondit-il, elle a mangé tout un cochon depuis qu'elle a quitté le navire. Du reste, le bruit se trouva vrai ; le capitaine To, effrayé d'un voyage aux Indes Occidentales, avait effectué un échange avec le capitaine Savage. Le capitaine Savage, comme c'était l'habitude, eut la permission d'amener avec lui son premier lieutenant, son contre-maître, de l'équipage de sa barge. Il rejoignit un jour ou deux avant que nous mîssions à la voile, et jamais il n'y eût davantage de joie à bord ; les seuls malheureux furent le premier lieutenant et ceux des officiers ou matelots du sanglier qui se virent obligés de suivre le capitaine To, dont nous fûmes débarrassés, ainsi que de sa

femme, de son piano et de ses cochons, dans le courant d'un après-dîner.

J'ai déjà décrit un jour de paie à bord d'un vaisseau de guerre, mais je crois que les deux jours qui précèdent celui où l'on met à la voile sont encore plus désagréables ; et ce , quoique , généralement parlant , comme nous n'avons plus un denier dans nos poches , nous ne soyons pas fâchés quand une fois nous sommes sortis du port et que nous nous retrouvons dans « l'eau bleue. » Les marins ne travaillent jamais avec ardeur ces jours-là ; ils songent à leurs femmes et à leurs maîtresses, au plaisir qu'ils avaient d'être en liberté à terre, où ils pouvaient s'y enivrer impunément ; et la plupart d'entre eux sont alors à moitié ivres ou bien souffrent des suites d'une récente ivresse. Le désordre règne sur le vaisseau ; il est encombré de toutes sortes d'objets d'approvisionnement qu'on se hâte de porter à bord, et qui n'ont pas encore pu être convenablement emmagasinés. Le premier lieutenant est de mauvaise humeur, les officiers ont l'air grave, et les pauvres aspirants, avec toutes leurs petites précautions particulières à prendre, sont harassés, mais n'en trottent pas moins comme des chevaux de poste. — M. Simple, me demanda M. Falcon, d'où venez-vous ?

— Du magasin d'artillerie, monsieur, où je m'occupais des affûts de rechange et des culottes de nos canons.

— Fort bien. Envoyez à l'arrière quelques soldats

de navire débarrasser la chaloupe, sifflez-en l'équipage, sautez-y, et allez à Mont-Wise chercher les officiers. Veillez à ce qu'aucun de vos hommes ne quitte la chaloupe. Voyons, dépêchez-vous.

Or, j'avais eu de la besogne toute la matinée, il était une heure et demie, et je n'avais pas diné. N'importe ! je ne soufflai mot et je descendis dans la chaloupe. Dès que je me fus éloigné de la frégate, O'Brien, qui se trouvait à côté de M. Falcon, ne put s'empêcher de lui dire. — Je crois que Pierre songeait à dîner, le pauvre diable.

— J'ai tout-à-fait oublié qu'effectivement il avait l'estomac vide, répliqua le premier lieutenant. C'est un garçon zélé, et à son retour il dinera dans la cabine des officiers. Ainsi en fut-il ; je ne perdis donc rien pour n'avoir pas réclamé, et de plus je fis un nouveau pas dans la faveur de M. Falcon, qui se rappelait toujours les preuves de mon zèle. Mais la plus dure de toutes les commissions est pour l'aspirant qu'on envoie sur la chaloupe acheter les vivres pour la cabine et pour la chambre aux armes. La veille de lever l'ancre, j'eus le malheur d'être deux fois chargé de ce service, et au moment où je ne m'y attendais guère. J'avais reçu ordre de m'habiller pour aller à terre prendre les instructions du capitaine, et je me promenais sur le pont avec mon plus bel uniforme et mon poignard au côté, lorsque l'officier des troupes de marine, qui était le pourvoyeur de la chambre aux armes, vint au premier lieutenant et lui de-

manda une chaloupe. La chaloupe fut mise en mer, et un aspirant désigné pour y descendre avec les matelots ; mais quand il arriva , M. Falcon, se souvenant que deux jours auparavant il n'était revenu qu'avec la moitié de l'équipage de la chaloupe , ne voulut pas se fier à lui , et m'appela. — C'est à vous seul, M. Simple, que je puis donner le commandement de cette barque, me dit-il ; veillez à ce qu'aucun homme n'en sorte, et ramenez le sergent des troupes de marine qui est à terre cherchant les matelots qui ont abusé de leur permis. Tout fier que je fusse d'une si flatteuse distinction, je ne me souciais cependant pas d'aller avec mon plus bel uniforme , et j'aurais bien voulu courir en changer ; mais l'officier des troupes de marine et tout le monde étaient dans la barque, et je n'osai les faire attendre ; j'y descendis donc moi-même , et nous partîmes. Nous avions , outre les gens de l'équipage, l'officier des troupes de marine, l'intendant de la chambre aux armes, l'intendant du capitaine, et l'intendant du commis aux vivres ; aussi étions-nous passablement chargés. Le vent soufflait avec force du sud-est et la mer était grosse, mais comme la marée montait, les vagues ne s'élevaient pas haut. Nous hissâmes la misaine, nous courûmes avec le vent et la marée , et en un quart d'heure nous atteignîmes Mutton-Cove, où l'officier des troupes de marine exprima le désir d'aborder. Le débarcadère était encombré de barques , et ce ne fut ni sans un bruyant échange de vilains mots et de

jurons, ni sans de nombreux coups que les hommes de l'avant donnèrent avec la pointe de leurs crocs dans les barques du tirage pour les écarter de notre chemin, que nous parvinmes à gagner nous-mêmes le bord. L'officier des troupes de marine et tous les intendants quittèrent aussitôt la chaloupe, et j'eus à surveiller les gens de l'équipage. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un homme de l'avant me dit que sa femme était sur le quai avec ses hardes de la lessive, et me demanda à aller les chercher. Je refusai en lui disant qu'elle pouvait les lui apporter elle-même. — Ah! bien, par exemple, M. Simple, cria la femme, vous êtes joliment galant pour les dames, de vouloir que je cherche mon chemin parmi ces chiens morts, ces trognons de choux, et ces têtes de harengs qui infectent, avec mes souliers neufs et mes bas blancs! Je la regardai, et sur ma foi! elle était, comme on dit en France, bien chaussée. — Allons, M. Simple, continua-t-elle, laissez-le venir prendre son linge, et vous verrez qu'il sera revenu dans un moment. Il m'en coûta de refuser une seconde fois, car la berge était fort sale, fort mouillée, et couverte de tout ce qu'elle avait dit. Le matelot de l'avant sauta à terre au moyen de son croc, le rejeta dans la chaloupe, monta vers sa femme, et se mit à ramer avec elle, tandis que je l'observais. — S'il vous plaît, monsieur, dit un autre matelot, voici ma jeune femme qui descend, ne puis-je lui parler un peu? Je me retournai et répondis par un refus.

Il me pria , me supplia ; je fus inflexible , mais quand de nouveau je cherchai des yeux l'homme de l'avant , lui et sa femme avaient disparu. — Là ! dis-je au quartier-maitre , je m'y attendais ! Vous voyez , Hickman est déguerpi.

— Il est seulement allé boire le coup du départ , monsieur , répliqua le quartier-maitre , et va revenir dans un instant.

— Je le souhaite , mais je ne l'espère pas. — Je résistai dès lors à toutes les sollicitations que m'adressèrent les matelots pour quitter la chaloupe , mais je permis qu'on apportât de la bière. L'intendant de la chambre-aux-armes arriva peu après avec un panier d'écouets tendres , c'est-à-dire de pains frais , et me pria de la part de l'officier des troupes de marine , de laisser deux matelots monter en ville avec lui pour rapporter différentes provisions. Je laissai partir les deux matelots , et dis à l'intendant , s'il rencontrait Hickman , de le ramener à la chaloupe.

Pendant ce temps-là , beaucoup de femmes dont les maris appartenaient au Sanglier , se réunirent et entamèrent une bruyante conversation avec l'équipage. L'une apportait un objet pour Tim , l'autre des hardes pour Bill ; plusieurs d'entre elles s'approchaient de la chaloupe , y montaient et s'asseyaient avec les matelots ; il y en avait toujours qui allaient et venaient , apportant du tabac ou de la bière que leurs maris leur envoyaient acheter. La foule , le bruit , la

confusion , étaient si grands , que j'avais beaucoup de peine à tenir les yeux sur tous mes gens , qui , l'un après l'autre , cherchaient à s'évader. Sur ces entrefaites parut le sergent des troupes de marine , avec trois de nos hommes qu'il avait pincés , mais qui étaient ivres-morts. Ils furent jetés dans la chaloupe , et augmentèrent encore mon embarras , car obligé comme je l'étais de regarder continuellement ces tapageurs qui tentaient de s'évader par force , je ne pouvais plus surveiller aussi bien ceux qui avaient toute leur raison. Le sergent s'en retourna alors chercher un autre homme , et je lui recommandai aussi Hickman. Environ une demi-heure après , l'intendant revint avec les deux matelots , chargés de choux , de paniers d'œufs , de bottes d'oignons , d'ustensiles de faïence , de sacs d'épicerie , de jambes et d'épaules de mouton , qui encombrèrent à tel point la chaloupe , que non seulement les écoutes de l'arrière , mais tout le dessous des bancs où se plaçaient les rameurs , étaient pleins. Ils me dirent qu'ils avaient encore quelques petites choses à apporter , mais que comme l'officier des troupes de marine était allé voir sa femme à Sternhouse , ils seraient revenus long-temps avant lui. Une autre demi-heure après , et dans l'intervalle , j'eus la plus grande peine du monde à contenir l'équipage de la chaloupe ; ils revinrent avec une douzaine d'oies et deux canards , attachés par les pattes , mais sans les deux matelots , qui leur avaient échappé ; de sorte qu'il me manquait

alors trois hommes, et je savais que M. Falcon serait fort en colère, car c'étaient trois des meilleurs marins du vaisseau. Me déterminant à ne pas courir le risque d'en perdre un plus grand nombre, j'ordonnai à l'équipage de la chaloupe de prendre les rames pour la conduire devant certain endroit du quai où l'abordage était impossible. Ils se montrèrent mutins, murmurèrent beaucoup et faillirent ne pas m'obéir; le fait est qu'ils avaient copieusement bu et que quelques-uns d'entre eux étaient plus qu'à moitié ivres. A la fin, cependant, je fus obéi, mais non sans être salué d'une grêle d'injures par les femmes, et d'une pluie de malédictions par les hommes appartenant aux bateaux et aux chaloupes côtières que les houles faisaient heurter contre les flancs de notre embarcation. Le temps était devenu beaucoup plus mauvais et paraissait fort menaçant. J'attendis encore une heure, et alors le sergent des troupes de marine revint avec deux autres hommes, dont un, à ma grande joie, était Hickman. En le voyant, je me consolai un peu, car je n'étais pas positivement responsable des deux matelots que j'avais donnés à l'intendant; toutefois, je fus encore bien tourmenté de la tumultueuse et insolente conduite des gens de l'équipage et des divers matelots que le sergent des troupes de marine avait pincés. Il y en eut un qui tomba à la renverse sur un panier d'œufs et qui les écrasa tous; encore l'officier ne revenait pas, et la nuit approchait. Comme la marée

redescendait alors et que le vent soufflait en sens inverse, la mer était extrêmement grosse, et j'avais à rejoindre la frégate avec une chaloupe, non seulement fort chargée, mais pleine de gens dont la plupart se trouvaient en état d'ivresse. Le quartier-maitre qui était le seul dont la tête ne fût pas un peu prise, m'engageait à quitter le rivage, car il ferait bientôt noir et quelque accident pourrait arriver. Après une minute de réflexion, je me rendis à ses conseils, j'ordonnai qu'on prit les rames en mains, et nous nous éloignâmes de terre. Le sergent des troupes de marine et l'intendant de la chambre-aux-armes étaient juchés à l'avant; au fond de la chaloupe étaient entassés des hommes gris, des oies et des canards; les écoutes de l'arrière étaient chargées jusqu'aux préceintes; enfin, les autres personnages et moi-même étions assis comme nous pouvions parmi la faïence et une autre multitude d'objets dont la chaloupe était encombrée. C'était une inconcevable scène de désordre; car les matelots, à moitié ivres, avaient l'air de vouloir avaler des mouches au vol et tombaient en avant sur les autres, tandis que ceux qui étaient tout-à-fait gris juraient qu'ils voulaient ramer. — Laissez votre rame, Sullivan, vous gênez plus que vous n'aidez. Gredin d'ivrogne! je ferai mon rapport contre vous dès que nous arriverons à bord.

— Comment diable puis-je ramer, votre honneur, quand il y a ce maudit Jones qui me casse le dos

avec sa rame ? et il ne touche jamais l'eau, en attendant.

— Vous mentez ! s'écria Jones, il n'y a, de ce côté-ci, que moi qui soutienne contre toutes les rames de bâbord.

— Bah ! il rame à sec, votre honneur ; il ne fait que semblant.

— Appelez-vous cela ramer à sec ! s'écria un autre, à l'instant où une vague balayait la chaloupe de l'avant à l'arrière et mouillait tout le monde jusqu'aux os.

— Tenez, votre honneur, regardez-moi un peu, et voyez si je ne me démanche pas les bras ! s'écria Sullivan.

— Y a-t-il encore assez d'eau pour franchir le pont, Swinburne ? demandai-je au quartier-maître.

— Plus que suffisamment, M. Simple ; la marée n'est redescendue qu'un quart, et plus tôt nous atteindrons la frégate, mieux vaudra.

Nous avions alors dépassé la Pointe du Diable, et la mer était fort grosse ; la chaloupe s'élevait sur les vagues, puis retombait avec tant de violence dans l'abîme, que j'avais peur qu'elle ne se brisât. Elle fut promptement à moitié pleine d'eau, et deux des rameurs de l'arrière furent obligés de mettre bas leurs rames pour la vider. — Avec la permission de votre honneur, ne ferais-je pas bien de couper les cordes que ces canards et ces oies ont aux pattes, pour que ces pauvres bêtes se sauvent à la nage ?

s'écria Sullivan, en se reposant sur ses rames; sinon elles vont être noyées dans leur propre élément.

— Non , non , ramez de toutes vos forces.

Cependant , les ivrognes entassés au fond de la chaloupe commencèrent à sentir désagréablement l'eau qui leur baignait les jambes , et tâchèrent de les en retirer. Mais ils étaient si peu sûrs de leurs mouvements par suite de leur ivresse , qu'ils tombèrent et retombèrent à plusieurs reprises sur les canards et les oies dont la plupart n'évitèrent d'être noyés que parce qu'ils furent étouffés. La mer , quand il nous fallut franchir le pont , était fort houleuse, et, quoique favorisés par le reflux , à peine avançons-nous. Le pain tendre flottait au fond de la chaloupe; les paquets de sucre , de poivre et de sel , sucrèrent et assaisonnaient « l'onde amère ; » et une secousse subite lança l'intendant du capitaine , qui était assis sur les préceintes auprès du dernier rameur , juste sur le reste des œufs et sur la totalité de la faïence qui participèrent à la destruction universelle. Encore deux ou trois grosses vagues , et elle fut entièrement consommée. Aussi l'intendant de la chambre-aux-armes s'arrachait les cheveux de désespoir. — Il faut avouer , s'écria Sullivan , que nous avons la chaloupe la plus polie qui soit dans la flotte d'Angleterre. Elle fait plus de saluts et de révérences que le plus beau couple du monde. Marchons , marchons , les amis ! relevons les manches de nos chemises jusqu'aux coudes !

et le premier lieutenant verra que nous avons eu tant de mal, il trouvera que nos habits sont si mouillés, mais que nos gosiers sont si secs, qu'il ordonnera peut-être, quand nous aurons rejoint la frégate, qu'on nous distribue un coup de grog.

En un quart-d'heure, nous fûmes presque bord à bord avec le Sanglier, mais les hommes ramaient si mal, et la mer était si forte, que nous manquâmes le vaisseau et que nous allâmes toucher la poupe. On nous fila une bouée avec une corde, nous la saisismes, et nous fûmes tirés par les soldats de marine et par les matelots de service à l'arrière. Pendant qu'on tirait ainsi, l'avant de la chaloupe enfonça mainte et mainte fois sous l'eau, et nous fûmes trempés. Enfin nous arrivâmes sous l'écusson, et je montai sur la frégate par l'échelle de poupe. Le premier lieutenant se trouvait sur le pont et fut très irrité de ce que la chaloupe ne se fût pas placée convenablement bord à bord. — Je croyais, M. Simple, que vous saviez par le temps qui court, comment une chaloupe se place bord à bord.

— Je crois le savoir, monsieur, répliquai-je; mais la chaloupe était pleine d'eau, et les hommes ne voulaient pas arrêter.

— Combien le sergent a-t-il ramené d'hommes?

— Trois, monsieur, répondis-je, tout grelottant de froid, et fort chagrin d'avoir gâté mon bel uniforme.

— Tout l'équipage de votre chaloupe est-il revenu avec vous, monsieur ?

— Non, monsieur ; il y a encore à terre, deux matelots qui...

— Pas un mot de plus, monsieur. Montez au grand mât, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise de redescendre. S'il n'était pas si tard, je vous renverrais à terre, et vous défendrais de remettre les pieds sur la frégate sans ces deux matelots. Montez, monsieur, et sur-le-champ.

Sans me hasarder à un seul mot de réplique, je montai comme M. Falcon me l'ordonnait. Or, il faisait un froid des plus vifs ! car de fréquentes bouffées soufflaient du sud-est, et il était presque nuit close ; en outre, j'étais tellement mouillé qu'il me semblait que le vent me traversait le corps. J'atteignis les traversins de hune, et quand je m'y fus assis je trouvais qu'en mon âme et conscience j'avais fait mon devoir, et que par conséquent ma punition était injuste. Pendant ce temps-là, on avait rangé la chaloupe bord à bord pour la débarrasser, et ce fut une jolie besogne ! Tous les canards et toutes les oies étaient morts, les œufs et les ustensiles de faïence étaient tous cassés, l'épicerie était presque toute fondue ; bref, c'était, comme O'Brien l'observa, le plus délicieux mélange du monde. — Quels sont les hommes qui manquent ? demanda M. Falcon, encore très irrité, à Swinburne, le quartier-maître, lorsqu'il monta à bord.

— Williams et Sweetman, monsieur.

— Deux des meilleurs gabiers, m'a-t-on dit. En vérité c'est déplorable ; il n'y a sur la frégate aucun aspirant à qui je puisse me fier. Le service va réellement de mal en pire tous les jours , avec les jeunes gens qu'on envoie à bord y devenir officiers , et qui croient indigne d'eux de faire leur devoir. Pourquoi êtes-vous revenu si tard, Swinburne ?

— Parce que nous avons attendu l'officier des troupes de marine qui était allé à Limehouse voir sa femme ; mais comme la nuit venait et que nous avions beaucoup de gens ivres dans la chaloupe , M. Simple n'a pas voulu attendre plus long-temps.

— M. Simple a eu raison. Je souhaite que M. Harrian se trouve si bien à terre avec sa femme , qu'il y reste tout-à-fait ; car c'est vraiment se moquer du service. Mais, je vous prie, M. Swinburne, pourquoi n'avez-vous pas surveillé vous-même les matelots, lorsque M. Simple était si négligent ? Comment avez-vous pu permettre à ces deux hommes de quitter la chaloupe ?

— Ils n'en sont sortis que sur la demande de l'officier des troupes de marine qui en avait besoin pour rapporter vos provisions, monsieur ; s'ils ont échappé à l'intendant , ce n'a été ni la faute de M. Simple ni la mienne. Nous avons attendu au bas du quai pendant plus de deux heures, sans quoi nous en aurions perdu d'autres ; car que peut faire un pauvre garçon lorsqu'il est chargé de gens ivres qui ne

veulent obéir à aucun ordre? Et le quartier-maître leva les yeux vers le faite du grand mât comme pour dire : — Pourquoi l'a-t-on envoyé là-haut? — Je jure, monsieur, continua Swinburne, que M. Simple n'a point mis le pied hors de la chaloupe, depuis le moment où il est descendu de la frégate, jusqu'à celui où il y est remonté, et qu'aucun jeune gentilhomme n'aurait plus scrupuleusement rempli son devoir.

M. Falcon parut d'abord très mécontent du sang-gène avec lequel avait parlé le quartier-maître; mais il ne répliqua rien. Il fit un ou deux tours sur le pont, puis, héla le sommet du grand mât pour me dire de redescendre. Mais impossible à moi; mes membres étaient tellement raides de froid, grâce au vent qui soufflait sur mes habits mouillés, que je ne pus bouger. Il héla de nouveau; je l'entendis, mais ne pus répondre. Un des gabiers monta alors, et voyant mon état, il cria vers le pont qu'il croyait que je me mourais, car je ne pouvais remuer, et qu'il n'osait me quitter un seul instant, de crainte que je ne tombasse. O'Brien, qui tout le temps était demeuré sur le pont, s'élança aux agrès, et atteignit bientôt le traversin où j'étais. Il envoya le gabier dans la hune prendre une poulie et les bonnettes, fit un cartabu, et me descendit sur le pont. Je fus immédiatement porté dans mon hamac; le chirurgien m'ordonna de l'eau-de-vie coupée d'eau chaude et trois ou quatre couvertures, et en quelques heures je me sentis beaucoup mieux.

— N'y pensez plus, Pierre, me dit O'Brien que je trouvai à mon chevet, et n'en voulez pas à M. Falcon, car il est désolé.

— Je ne lui en veux pas, O'Brien ; car M. Falcon a toujours eu trop de bontés à mon égard pour que je ne lui pardonne pas d'avoir été une fois trop prompt à me punir.

Le docteur revint à mon hamac, me fit encore boire sa tisane chaude, m'engagea à dormir par dessus, et je m'éveillai le matin suivant tout-à-fait bien.

Lorsque je me rendis au poste des aspirants, mes camarades me demandèrent comment j'allais, et beaucoup d'entre eux se déchainèrent contre la tyrannie de M. Falcon ; mais je pris sa défense, et je soutins que quoiqu'il eût dans cette circonstance montré peut-être un peu trop de précipitation, c'était néanmoins, généralement parlant, un officier aussi juste qu'habile. Un d'eux, qui était toujours en mauvaise intelligence avec ses chefs, se mit à rire de moi. — Pierre lit sa Bible, dit-il, et sait que quand on vous frappe sur une joue, on doit tendre l'autre. Tenez, je vous en réponds, si je lui tire l'oreille droite, il va me présenter l'oreille gauche. Ce disant, il me tira l'oreille, mais je l'en remerciai par un bon coup de poing. Notre poste devint alors le théâtre d'un combat, et au bout d'un quart d'heure je triomphai de mon antagoniste ; mais je ne sortis pas sain et sauf de la lutte : j'y attrapai une terrible

pochade à l'œil. J'avais à peine eu le temps de me débarbouiller et de mettre une autre chemise, lorsque je fus mandé sur le gaillard d'arrière. En y arrivant, je trouvai M. Falcon qui se promenait d'un bout à l'autre. Il me regarda d'un air tout étonné, mais ne me questionna nullement sur la cause de ma singulière figure.

— M. Simple, me dit-il, je vous ai fait appeler pour vous demander excuse de ma conduite d'hier soir envers vous. J'ai non seulement été trop prompt, mais injuste. J'ai reconnu que vous n'étiez point blâmable de l'absence des deux matelots.

— Je fus peiné pour lui de l'entendre me faire amende honorable; et, pour le remettre à son aise, je lui représentai que, quoique je ne fusse certes pas reprehensible de l'absence de ces deux hommes, encore avais-je eu tort de permettre à Hickman de quitter la chaloupe; que, si le sergent ne l'avait pas rattrapé, je serais revenu à bord sans lui, et que par conséquent je méritais la punition que j'avais reçue.

— M. Simple, répliqua M. Falcon, je vous estime, et j'admire la noblesse de vos sentiments; mais, ma conduite a mérité le blâme, et mon devoir est de vous faire des excuses. Vous pouvez maintenant vous retirer. Je comptais vous prier d'être assez aimable pour venir aujourd'hui dîner avec moi, mais je remarque qu'il vous est arrivé un petit accident. J'aurais, en tout autre circonstance, approfondi la chose; mais pour cette fois je n'en ferai rien.

Je touchai mon chapeau et je redescendis au poste. O'Brien avait été , pendant ce temps-là , instruit du motif de ma querelle ; il n'eut garde de laisser M. Falcon l'ignorer , et M. Falcon , m'assura-t-il , n'était pas le moins du monde fâché de la manière dont je m'étais conduit. Depuis lors, en effet, M. Falcon me traita avec la plus grande bonté ; toujours il me chargea des commissions qu'il regardait comme importantes ; enfin, il fut pour moi un ami véritable, car il ne me laissa point négliger mes devoirs , mais en même temps me traita avec considération et confiance.

L'officier des troupes de marine, quand il revint à bord , était très irrité de n'avoir pas été attendu, et parla de me faire traduire devant un conseil de guerre, pour manque de respect envers lui et pour négligence des provisions confiées à mes soins ; mais O'Brien m'engagea à ne m'inquiéter ni de lui ni de ses menaces. — Mon opinion, Pierre, est que ce gentilhomme doit avoir diablement gobé de mouches dans sa vie.

— Que voulez-vous dire , O'Brien ? je ne vous comprends pas.

Alors sachez, Pierre, qu'un gobe-mouche est un homme qui n'est pas bourré d'esprit, et je erois que tel est le cas de monsieur l'officier des troupes de marine.

CHAPITRE XXIX.

Longue conversation avec M. Glousse. — Avantage d'avoir un livre de prières dans sa poche. — Nous suivons les vents alisés. — Swinburne, le quartier-maitre, et les câbles qu'il me file. — Le capitaine tombe malade.

Le jour suivant, le capitaine vint à bord avec des instructions cachetées qu'il avait ordre de n'ouvrir qu'à la hauteur d'Ouessant. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre à la voile. Il soufflait un bon vent du nord, et la baie de Biscaye était unie comme une glace. Nous sortîmes, nous déployâmes toutes les bonnettes, et nous courûmes à raison de onze milles par heure. Comme je ne pouvais me montrer sur le tillac, je fus mis sur la liste des malades. Le capitaine Savage, qui était fort minutieux, demanda ce que j'avais. — Une inflammation d'œil, répondit le chirurgien. Le capitaine ne fit plus de questions, et j'eus soin de ne pas me trouver sur son passage. Dans la soirée je me promenais sur le gaillard d'avant, et y renouant intimité avec M. Glousse, le contre-maitre, je le gratifiai d'une narration complète de toutes mes aventures en France. — J'ai long-temps ruminé, M. Simple, me dit-il lorsque j'eus fini, comment un tout jeune homme tel que vous avait pu tenir à tant de fatigue, et je vois maintenant ce que c'est. C'est le sang, M. Simple; rien que le sang. Vous avez du sang noble dans les veines, et il y a autant de différence de la noblesse à la canaille que d'un cheval de course à une haridelle de charrette.

— Je ne puis partager votre opinion, M. Glousse. Les gens du peuple sont tout aussi braves que les gens bien nés. Prétendriez-vous dire que vous n'êtes pas brave, et que les marins de la frégate ne le sont pas davantage ?

— Non, non, M. Simple ; mais, comme je vous l'ai déjà observé sur mon compte, ma mère était une femme à qui on ne pouvait se fier ; donc, impossible de préciser qui fut mon père ; elle était fort jolie par-dessus le marché, ce qui pour un moment nivelle toutes les distinctions. Quant aux marins, Dieu le sait, je leur ferais injure si je ne reconnaissais pas qu'ils sont braves comme des lions. Mais il y a deux sortes de bravoures, M. Simple ; la bravoure de l'instant, et le courage qui tient bon des semaines de suite. Me comprenez-vous ?

— Je le crois ; mais je ne suis pas encore de votre avis. Peut-on supporter plus de fatigues que nos marins n'en supportent ?

— Bah ! bah ! M. Simple, c'est qu'ils y sont endurcis de longue date par leur rude manière de vivre ; mais si tous les simples matelots étaient de papier mâché comme vous et avaient été aussi délicatement élevés, ils n'auraient certes point passé par où vous l'avez fait. Telle est mon opinion, M. Simple. Le sang, voyez-vous, le sang !

— Je trouve, M. Glousse, que vous poussez trop loin vos idées sur ce sujet.

— Non, M. Simple ; et je crois, en outre, que

l'homme qui a plus à perdre qu'un autre se débattrait toujours davantage. Par exemple, un simple matelot ne se bat que pour sa propre réputation ; mais lorsqu'on descend d'une longue suite de personnages fameux dans l'histoire, et qu'il faut soutenir l'honneur d'un écusson d'or ou d'azur , tout parsemé de lions et de licornes , eh bien ! ne doit-on pas combattre pour la dignité de tous ses ancêtres, dont les noms seraient déshonorés pour peu qu'on ne se conduisit pas bien.

— Je suis , quant à cette dernière remarque , d'accord avec vous jusqu'à un certain point , M. Glousse.

— Ah ! M. Simple , nous ne connaissons jamais le prix d'une illustre origine quand le ciel nous en favorise ; mais c'est quand il nous la refuse, que nous savons l'apprécier. Combien je voudrais être né noble ! Mon Dieu ! combien je le voudrais ! Et M. Glousse frappa du poing sur le tuyau de la cheminée, de façon à le faire retentir. — Pourtant, M. Simple, reprit-il, après une minute de silence, c'est une grande consolation pour moi d'être débarrassé de la compagnie de ce fou, M. Muddle, avec ses vingt-six mille et tant d'années , et de cette vieille femme, M. Dispart, le canonnier. Vous n'imaginez pas combien ces deux hommes me mettaient à la torture ; c'était bête de ma part, mais je ne pouvais en prendre mon parti. Au contraire, les sous-officiers de ce navire paraissent tous des gens respectables et tran-

quilles, qui connaissent leur devoir et le remplissent sans être trop familiers ; la chose que j'abhorre et déteste le plus. Mais, probablement , à votre retour en Angleterre, vous êtes allé voir votre famille.

— Oui , M. Glousse, et même, j'ai passé quelques jours chez mon grand-père, lord Privilège, avec qui vous dites avoir autrefois diné.

— Ah ! ah !.... et comment va le vieux gentilhomme ? demanda le contre-maitre avec un soupir.

— Fort bien, pour son âge.

— Maintenant, je vous prie, M. Simple, contez-moi la manière dont tout s'est passé ; depuis le moment où les domestiques vous ont reçu sous la porte jusqu'à celui de votre départ. Décrivez-moi la maison et toutes les pièces ; car j'aime à entendre parler de toutes ces choses, quoique sans doute je doive ne jamais les revoir.

Pour complaire à M. Glousse , j'entrai dans de grands détails, qu'il écouta fort attentivement, jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Ce ne fut, alors même, qu'avec beaucoup de peine, qu'il me laissa partir et gagner mon hamac.

Le lendemain, arriva un événement assez bizarre. Un des aspirants fut mis de planton sur le grand mât pour avoir quitté le pont avant qu'on l'y eût relevé. Il était redescendu au poste quand on l'envoya chercher, et s'attendant à une punition d'après ce que lui avait dit le contre-maitre , il jeta dans la poche de sa jaquette le premier livre sur lequel il

put mettre la main, pour se désennuyer au faite du grand mât, puis remonta en toute hâte sur le pont. Dès qu'il s'y présenta, il reçut l'ordre d'aller faire sa faction. A peine y était-il juché depuis cinq minutes, qu'une raffle soudaine emporta le grand mât de perroquet, et que le pauvre diable s'envola par les airs, car le vent avait changé de direction, et les vergues étaient alors brassées. S'il fût tombé à la mer, probablement, comme l'art de la natation lui était inconnu, il se serait noyé; mais le livre qu'il avait dans sa poche, fit, par une légère augmentation de poids, qu'il alla donner dans les cordes de la poulic d'un bras d'avant, où il resta suspendu jusqu'à ce que les gabiers vinssent le secourir. Or, le hasard voulut que le livre qu'il s'était hâté de prendre fût un livre de prières, et les gens superstitieux déclarèrent que le miracle auquel il devait la vie, venait du livre de piété qu'il avait sur lui. Je n'en crus rien; car tout autre livre eût aussi bien fait l'affaire; toujours l'aspirant lui-même sembla-t-il moins incrédule, et l'aventure produisit du bien; car notre camarade, qui était assez mauvais sujet, se comporta beaucoup mieux par la suite.

Mais je m'aperçois que j'ai totalement oublié de faire mention d'une circonstance qui se rapporte au jour de notre départ, et qui, comme on le verra, devait avoir une grande influence sur la suite de ma vie. Je reçus de mon père une lettre, évidemment écrite avec colère et dépit, où il m'annonçait que mon

oncle, qui, j'en ai déjà parlé, avait deux filles, et dont la femme était enceinte de nouveau, avait tout à coup fermé maison, renvoyé tous ses domestiques, et passé en Irlande sous un nom d'emprunt. Il n'avait allégué aucune raison de cette singulière conduite, et même n'avait prévenu de son projet ni mon grand-père, ni aucun des membres de la famille. Bien plus, ce n'était que fortuitement qu'on avait découvert son départ, au bout d'une quinzaine environ. Mon père s'était donné toutes les peines du monde pour découvrir sa retraite ; mais quoiqu'on eût suivi les traces de mon oncle jusqu'à Cork, à partir de là le fil était perdu. Seulement, à force de chercher, on en était venu à croire que peut-être résidait-il dans le voisinage. — Or, disait mon père dans sa lettre, il m'est impossible de ne pas soupçonner que mon frère, dans son vif désir de conserver à sa propre branche les avantages du titre de lord, a résolu de produire de façon ou d'autre, par le monde, un enfant étranger comme sien. La santé de sa femme est fort mauvaise, et probablement leur famille ne s'augmentera plus beaucoup ; si elle accouche encore d'une fille cette fois, il y a peu de chance qu'elle redevienne jamais enceinte et donne le jour à un fils ; je n'hésite donc point à déclarer que dans ma conviction la mesure qu'il vient d'adopter a pour but de vous ôter la chance d'être éventuellement appelé à la chambre des lords.

Je montrai cette lettre à O'Brien, qui, après l'a-

voir lue à deux ou trois reprises, m'avoua qu'il croyait mon père fondé dans ses conjectures. — Soyez-en certain, Pierre, il se manigance quelque fourberie, au cas du moins que fourberie devienne nécessaire.

— Mais, O'Brien, je ne puis m'imaginer pourquoi, si mon oncle n'a réellement point de fils, il aimerait mieux avoir pour héritier l'enfant d'un autre, que son propre neveu.

— Moi, je me l'imagine; votre oncle, vous le savez, n'est pas un homme qui puisse vivre bien longtemps. Les médecins disent qu'avec le cou si court, il ne peut passer deux ans. Or, s'il avait un fils, songez que ses filles s'en trouveraient beaucoup mieux, et qu'elles se marieraient beaucoup plus facilement. Il y a encore bien d'autres raisons, mais je n'en veux pas parler parce qu'il ne sert à rien de vous convaincre que votre oncle est un bandit. Je vais descendre tout de suite dans ma cabine, et écrire au révérend Mac Grath, pour lui conter toute l'affaire, et le prier de découvrir notre homme, puis de le surveiller attentivement; je parie douze bouteilles du meilleur vin de France qu'il le dépistera en moins d'une semaine, et qu'alors il le serrera d'importance. Il gagnera ses domestiques irlandais, et vous ne savez pas combien de puissance un prêtre a dans notre pays. Maintenant, donnez-moi avec autant d'exactitude que possible, le signalement de votre oncle et celui de sa femme, le nombre et l'âge

de leurs filles ; le révérend Mac Grath a besoin d'être ainsi renseigné, et alors laissez-le agir comme il faudra.

Je donnai de mon mieux à O'Brien les renseignements qu'il me demandait, et il écrivit au révérend Mac Grath une fort longue lettre que nous envoyâmes à terre, par une occasion sûre. Je répondis à mon père, et alors ne pensai plus à cette affaire-là.

Nos ordres cachetés furent ouverts, et nous apprîrent, conformément à notre attente, que les Indes Occidentales étaient notre destination. Nous touchâmes à Madère pour prendre quelques barils de vin ; mais comme nous n'y restâmes qu'un jour, on ne nous permit pas d'aller à terre. Il eût même été fort heureux que personne de l'équipage n'y fût allé ; car le lendemain, notre capitaine qui avait dîné chez le consul, tomba gravement malade. D'après les symptômes, le chirurgien craignit qu'il ne se fût empoisonné en mangeant quelque chose, d'un mets sans doute qui avait cuit dans une casserolle mal étamée. Tout le monde faisait des vœux au ciel pour le rétablissement de sa santé ; mais au contraire, elle empirait de jour en jour. Il dépérissait à vue d'œil, et, comme on dit, se mourait à petit feu. Enfin on le coucha un soir dans son hamac, et il ne se releva plus. Ce triste événement, joint à la circonstance que nous savions faire voile vers un climat malsain, occasionna une tristesse générale à bord ; et, quoique les vents alisés nous

entraînassent rapidement au milieu d'une mer transparente et bleue, quoique le temps fût alors chaud sans toutefois l'être outre mesure, quoique le soleil fournît glorieusement sa carrière, enfin quoique tout semblât propre à nous rendre heureux et contents, l'état de la santé du capitaine détruisait tout bonheur et toute joie. Chacun marchait doucement sur le pont, et parlait à voix basse, afin de ne pas troubler son repos; chacun était impatient de connaître chaque matin l'avis du docteur, et, dans nos conversations, il ne s'agissait guère que de l'insalubrité du climat, de la fièvre jaune, de mort et des palissades où l'on vous enterrait. Swinburne, le quartier-maître, était du même quart que moi, et comme il avait été long-temps dans les Indes Occidentales, je m'adressais à lui pour une foule de renseignements.

Or, le vieux drôle trouvait un secret plaisir à m'effrayer le plus possible. Réellement, M. Pierre, vous me faites trop de questions, me disait-il, par exemple quand je le voyais à son poste et que je l'abordais; je voudrais que vous ne me fissiez pas tant de questions; car c'est vous rendre malheureux à plaisir... Restez timonnier; restez comme vous êtes! Quant à Jaune Jacquot, comme nous appelons la fièvre jaune, c'est un diable incarné, à coup sûr. Vous êtes bien portant le matin, bien en état de consommer votre ration, et mort comme un hareng avant la nuit. D'abord vient un petit mal de tête, vous allez au

docteur, qui vous saigne comme un porc ; puis vous perdez connaissance, puis arrivent les vomissements noirs, puis votre affaire est faite, et vous rendez visite aux crabes qui, à force de vous sucer les os, vous les rendent aussi propres et aussi blancs qu'une dent d'éléphant de mer. Mais il y a une chose à dire en faveur de Jaune Jacquot, après tout. C'est que vous mourez droit, comme doivent mourir les gentilshommes, et non ratatiné comme un pauvre poisson-neige rejeté sur les glaces dans la rivière de Saint-Laurent, avec les genoux qui vous remontent au nez et les orteils qui vous rentrent dans le creux des bras, ainsi que la chose se voit dans plusieurs maladies des contrées étrangères ; mais, droit, tout-à-fait droit, et les anguillières comme il convient à un gentilhomme. N'importe, Jacquot est un assez vilain drôle, à coup sûr. Quand je servais sur l'Eurydice, nous avions le plus bel équipage qui jamais entendit le son du sifflet, — appuyez à tribord, timonnier ; vous êtes d'un demi-point hors de votre route ; nous jetâmes l'ancre à Port-Royal, et nous vîmes bien qu'il se brassait du malheur, car trente-neuf requins avaient suivi le vaisseau dans le havre et jouaient autour de nous jour et nuit. La nuit je passais le temps de mon quart à les examiner, et je voyais à fleur d'eau briller leurs nageoires qui laissaient derrière elles une longue traînée de lumière. Une fois, que je les regardais flairer sous l'écusson, je m'avisai de dire à la

sentinelle de l'arrière : — Soldat, lui dis-je , ces requins que vous voyez-là manœuvrent sous les ordres de Jaune Jacquot , et à peine eus-je parlé de Jacquot , que mes requins se mirent tous à faire un gracieux plongeon comme pour me dire : Oui, de par le diable ! nous manœuvrons sous ses ordres. Le soldat eut tellement peur , qu'il serait tombé à la mer, si je ne l'avais pas empoigné par la peau du cou ; car il se tenait sur le haut du couronnement de la poupe. En tous cas , il laissa choir dans l'eau son mousquet , vers lequel accoururent de toutes parts mes requins en faisant paraître la mer comme du feu , et on le lui a retenu sur sa solde , une livre seize schellings , je crois. Du reste le sort de son mousquet lui donna une idée de ce que sa carcasse serait devenue si elle était tombée à l'eau en place de son mousquet ; il ne remonta plus , je vous le jure , sur le couronnement de la poupe. Attention, Smith , attention au gouvernail ! vous pouvez en même temps y veiller et écouter le câble que je file. Eh bien ! M. Simple , Jacquot vint , c'était sûr. Le munitionnaire d'abord fut appelé à rendre compte de toutes ses friponneries. Nous ne fûmes pas très chagrins que les crabes le mangeassent, ce gueux qui avait tant fait mâcher de tabac à de pauvres matelots morts pour diminuer d'autant la femme qu'il avait à payer en leur nom à leurs femmes, à leurs parents où à l'hôpital de Greenwich , selon le cas. Puis ce furent deux aspirants qui partirent ; absolument du

même âge que vous, M. Simple. Les pauvres diables, ils délogèrent d'une vitesse, ah ! Puis ce fut le tour du contre-maitre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que soixante hommes sur le navire. Le capitaine mourut enfin, et alors Jacquot, qui sans doute avait la panse pleine, laissa de ce monde ceux qui restaient. Aussitôt le capitaine mort, tous les requins quittèrent le vaisseau et nous ne les revîmes plus.

Telles étaient les histoires que pendant les quarts de nuit on nous débitait, à moi et aux autres aspirants; et je peux assurer au lecteur qu'elles ne nous causaient pas de petites alarmes. A mesure que s'écoulaient les jours, à mesure que nous approchions davantage des îles de l'Inde, il nous semblait voir diminuer la distance qui nous séparait de nos tombes. J'en parlai une fois à O'Brien, et il éclata de rire. — Pierre, me dit-il, la peur tue plus de monde aux Indes Occidentales que la fièvre jaune ou toute autre maladie. Swinburne est un vieux fourbe, et il se moque de vous. Le diable n'est pas si noir de moitié qu'on le représente, et la fièvre jaune pas de moitié si jaune, je présume. Nous n'étions plus alors qu'à une faible distance de la Barbade; le temps était toujours beau, le vent toujours bon; les poissons-volants, troublés dans leurs retraites par le bruissement des vagues écumantes que soulevait la proue de notre impétueuse frégate, bondissaient au-dessus de l'eau par bancs; les marsouins jouaient autour de

nous par milliers, les bonites et les dauphins, tantôt poursuivaient les poissons-volants, tantôt semblaient charmés de tenir compagnie à notre rapide navire. Tout était enchanteur, et nous aurions été fort heureux, sans l'état du capitaine Savage, d'abord, qui empirait de jour en jour, et ensuite, sans la crainte de l'enfer dans lequel nous devions entrer par un tel paradis marin. M. Falcon, qui était chargé du commandement, était grave et soucieux; il semblait même fort chagrin d'une éventualité qui pouvait amener sa promotion. Pour tous les soins, pour toutes les mesures qui pouvaient assurer le repos du capitaine et lui donner du soulagement, il déployait un zèle infatigable; et faire du bruit était alors à ses yeux un plus grand crime que s'enivrer ou désobéir. Quand nous ne fûmes plus qu'à trois jours de la Barbade, tout le vent tomba presque, et le capitaine devint beaucoup plus mal; alors, pour la première fois, nous aperçûmes le grand requin blanc de l'Atlantique. Il y a plusieurs espèces de requins; mais les plus dangereux sont le grand requin blanc et le requin terrestre. Le premier atteint à une longueur énorme; le second est rarement fort long et ne dépasse guère une douzaine de pieds, mais il prend une vaste largeur. Nous ne pûmes harponner aucun des requins qui jouaient autour de nous; car M. Falcon ne voulut pas le permettre, de crainte que le bruit qu'on ferait en les hissant à bord ne troublât le capitaine. Une brise venant à s'élever, nous fûmes en deux

jours près de l'île, et les marins reçurent ordre de guetter la terre.

CHAPITRE XXX.

Mort du capitaine Savage. — Ses funérailles. — Échantillon des véritables indigènes de la Barbade. — Téter la guenon (1). — Effets d'un ouragan.

Nous courûmes des bordées une partie de la nuit, et au point du jour on aperçut terre à l'avant; mais au moment où le matelot qui était en vigie sur le grand mât signalait la terre, le chirurgien montait sur le pont, et annonçait la mort de notre noble capitaine. On avait depuis deux ou trois jours perdu tout espoir de le conserver; néanmoins, la funeste nouvelle répandit à bord une sombre consternation. Les marins travaillèrent en silence et ne se parlèrent plus qu'à voix basse. M. Falcon fut profondément affligé, au reste, comme chacun de nous. Dans le cours de la matinée, nous approchâmes de l'île, et, si désolé que je fusse, je n'oublierai de ma vie le sentiment d'admiration que j'éprouvai, tandis que nous avançons vers Needham-Point, pour entrer dans la baie de Carlisle. C'était le rivage, d'une blancheur si pure et si éblouissante, relevée par les grands cocotiers verts qui agitaient leurs têtes panachées au souffle de la brise; c'était le bleu foncé du ciel; c'était le bleu encore plus foncé de la mer transparente, qui,

(1) *Sucking the monkey*, phrase proverbiale de marin, qui signifie s'enivrer. A. M.

parfois , se variait de vert quand nous passions près des rochers de corail dont les branches s'élançaient du fond des eaux ; c'était la ville qui se présentait à nos regards peu à peu, maison par maison; c'étaient les maisons elles-mêmes , toutes si coquettes avec leurs jalousies vertes et semées à travers le passage; c'était le fort, sur lequel flottaient nos couleurs nationales ; c'étaient des cavalcades d'officiers qui descendaient vers la mer ; c'était enfin une remuante population d'individus de toutes les couleurs, et dont la couleur particulière contrastait avec leur blanc costume. Cette scène réalisa complètement pour moi les idées que dans mon enfance je m'étais faites du pays des fées; car il me semblait n'avoir jamais rien vu de si beau. — Et se peut-il que ces lieux soient aussi redoutables qu'on le prétend ? pensai-je. Les voiles furent fermées , on jeta l'ancre, et un salut tiré par la frégate, auquel les forts répondirent, ajouta à l'effet de la scène. On acheva de carguer, on descendit les chaloupes, et le contre-maître carra les vergues du petit canot à l'avant. M. Falcon s'habilla , et dès que sa chaloupe fut prête , alla à terre avec les dépêches. Alors, aussitôt que la besogne fut terminée , un nouveau spectacle de délices se présenta aux regards des aspirants qui avaient été si long-temps nourris aux frais de Sa Majesté. C'étaient les barques qui affluaient autour du navire, barques encombrées de bananes , d'oranges , de shaddocks , de soursops et de tous les autres fruits des tropiques;

de poissons-volants tout frits , d'œufs , de volailles et de lait ; enfin , de toutes choses propres à tenter un pauvre garçon comme moi , après un long voyage sur mer. Dès que le quart fut sifflé , nous sautâmes tous à qui mieux mieux dans les barques , et nous revînmes chargés de trésors que nous sûmes promptement faire disparaître. Ce ne fut qu'après avoir , pour mon compte , arrimé autant de fruits qu'il en faudrait pour le dessert d'un diner de vingt personnes en Angleterre , que je remontai sur le port.

Il n'y avait pas d'autre navire de guerre dans la baie ; mais mon attention fut attirée par un beau petit bâtiment , un schooner , dont la forme gracieuse formait un étrange contraste avec un vaisseau marchand du pays. Tout-à-coup , tandis que j'en examinai les élégants contours , il s'éleva des clameurs qui me firent tressaillir , et aussitôt après le pont fut couvert d'environ deux cents créatures nues , à tête laineuse , qui babillaient à l'envi ou se faisaient la grimace les unes aux autres. Le schooner était un négrier espagnol qui avait été pris et qui était arrivé le soir précédent. Les esclaves étaient encore à bord et attendaient les ordres du gouverneur. Ils n'étaient pas demeurés plus de dix minutes sur le pont , lorsque trois ou quatre hommes avec de larges chapeaux de paille sur la tête et de longues cannes à la main sautèrent sur le platbord , et en quelques secondes , les obligèrent tous à redescendre. Je me retournai alors et remarquai une négresse qui venait d'escala-

der le flanc de la frégate, O'Brien était sur le pont, et elle s'avança vers lui de l'air le plus important du monde.

— Comment être la santé, monsieur ? moi très heureuse de voir vous revenu, dit-elle à O'Brien.

— Merci, madame, ma santé est fort bonne, répliqua O'Brien, et j'espère qu'elle le sera encore quand je repartirai ; mais comme c'est la première fois que je mets le pied dans ces parages, je doute que nous soyons de vieilles connaissances.

— Vous n'êtes jamais venu ici, bon Dieu ! moi croire cependant reconnaître vous ; moi croire me rappeler votre belle figure ; moi être lady Rodney, monsieur.... Ah ! picanninny buccra ! s'écria-t-elle en se tournant vers moi, comment vous aller ? Moi espérer avoir l'honneur de blanchir vous, monsieur, dit-elle encore à O'Brien en lui faisant la révérence.

— Combien faites-vous payer en cet endroit ?

— Tout au même prix. Un *bit* par pièce.

— Qu'appellez-vous un *bit* ? demandai-je.

— Un *bit*, gentil Massa ! quoi nous appeler un *bit* ? Nous compter quatre *bits* dans un pictareen.

Notre pont fut alors honoré de la présence de plusieurs officiers de terre et de différents colons qui vinrent apprendre les nouvelles. Les uns nous invitaient à dîner, les autres à aller les voir, et comme ils partaient, M. Falcon revint à bord. Il annonça à O'Brien et aux autres officiers que l'amiral et l'escadre étaient attendus sous peu de jours, et que nous

resterions dans la baie de Carlisle, pour commencer immédiatement le radoub de la frégate.

Mais, quoique nos frayeurs au sujet de la fièvre jaune fussent considérablement diminuées, nous avions sans cesse l'esprit obsédé par le souvenir que notre pauvre capitaine gisait sans vie dans la cabine. Les charpentiers veillèrent toute la nuit pour confectionner sa bière ; car il devait être enterré le lendemain. Sous ces régions , on ne laisse jamais plus de quelques heures les corps sans sépulture , tant la putréfaction y est rapide. Le matin suivant , les matelots se levèrent à la pointe du jour, lavèrent les ponts, et mirent le vaisseau en ordre ; ils travaillaient de bon cœur , et cependant avec un respectueux silence, qui indiquait leur émotion. Jamais les ponts ne furent mieux nettoyés , jamais les cordages ne furent relevés plus soigneusement ; les hamacs furent arrimés dans leurs blanches couvertures, les vergues sévèrement carrées , et les moindres ficelles nouées de près. A huit heures , le pavillon national fut hissé à mi-mât. Les hommes reçurent ensuite l'ordre de descendre déjeuner et faire leur toilette. Pendant qu'ils déjeunaient, tous les officiers se rendirent dans la cabine pour jeter un dernier regard d'adieu à notre brave capitaine. Il paraissait avoir expiré sans souffrance, et sur son visage régnait une belle sérénité ; mais on y remarquait déjà un changement, et nous sentîmes la nécessité de l'ensevelir si tôt. Nous le vîmes placer dans son cercueil , et alors nous

quittâmes la cabine sans échanger une seule parole entre nous. Quand il fut cloué dans le cercueil, l'équipage de sa barge l'emporta sur le tillac et le déposa au milieu du vaisseau sur le caillebottin , en le recouvrant d'un étendard aux couleurs nationales du royaume uni. Les hommes montèrent sur le pont sans attendre le coup de sifflet , et il parut y avoir quelque chose de solennel dans les mouvements de chacun. L'ordre et le recueillement étaient universels par respect pour le défunt. Quand on ordonna aux matelots de descendre dans les différentes chaloupes, à peine les entendit-on exécuter cette manœuvre , tant ils observaient un religieux silence. La barque reçut le cercueil qui fut posé dans les écoutes d'arrière. Les autres chaloupes furent ensuite amenées à l'échelle, et reçurent les officiers, les soldats de marine et les matelots qui devaient suivre le convoi. Lorsque tout fut prêt , la barge, conduite par les hommes de l'avant , s'éloigna de la frégate; les gens de l'équipage enfonçaient leurs rames dans l'eau sans le moindre bruit , et laissaient de longs intervalles entre les coups ; les autres chaloupes suivirent, et quand elles furent à quelque distance du vaisseau, des coups de canon tirés du côté qui regardait la mer, retentirent de minute en minute sur la surface unie de la baie, tandis que les vergues furent appliquées à bâbord et à tribord, et les cordages relâchés et suspendus en balant, comme pour figurer l'image du chagrin et de la négligence. En même temps ,

une douzaine au plus d'hommes qui s'étaient apprêtés d'avance, descendirent le long des flancs de la frégate en divers endroits, et munis qu'ils étaient de couleur et de pinceaux, eurent effacé en quelques minutes toute la large raie blanche qui marquait les nobles contours du vaisseau, le laissant ainsi entièrement noir et comme en grand deuil. Les canons des forts répondirent en ce moment aux nôtres. Les bâtiments de commerce baissèrent leurs pavillons, et les gens de leurs équipages se tinrent respectueusement debout et le chapeau bas sur les ponts, pendant que le convoi se dirigeait avec lenteur vers le débarcadère. Le cercueil fut porté au lieu de la sépulture par l'équipage de la barge, que suivaient M. Falcon, comme menant le deuil, tous les officiers de la frégate qui n'étaient pas indispensablement retenus à bord, cent matelots marchant deux à deux, et les soldats de marine avec leurs armes renversées. Au cortège se joignirent dès le débarquement les officiers de terre, tandis que leurs troupes bordaient les rues et que les musiques de leurs régiments jouaient une marche funèbre. On lut le service des morts; on tira plusieurs décharges sur la tombe, et ce fut le cœur navré que nous rentrâmes dans les chaloupes pour regagner le navire.

Il me sembla alors, et jusqu'à un certain point j'avais raison, qu'aussitôt que nous eûmes rendu les derniers devoirs à la dépouille de notre capitaine, nous eûmes aussi oublié notre douleur. Les vergues

furent de nouveau carrées et les cordages de nouveau tendus avec soin. On reprit les coutumes de travail, et tout redevint mouvement et activité. Le fait est que marins et soldats n'ont guère le temps de s'abandonner au chagrin, et que de même qu'ils courent sans cesse de climats en climats, de même pour eux les scènes succèdent aux scènes avec autant de variété que de promptitude. Je ne dirai pas qu'au bout d'un ou deux jours, le capitaine Savage fut oublié, mais il parut l'être. Notre premier soin fut de renouveler la provision d'eau du Sanglier, et j'eus encore avec Swinburne pour quartier-maître le commandement de la chaloupe qui alla mener à terre les barils vides pour les ramener pleins. Lorsque nous ramâmes vers le rivage, il y avait une multitude de nègres qui se baignaient dans le ressac, et qui, quand les lames passaient, prenaient plaisir à y enfoncer leur tête laineuse. — Vous allez voir, M. Simple, me dit Swinburne, comme je vais faire déguerpir tous ces noirs-là. Il monta alors debout sur les écouteles de l'arrière, et, indiquant du doigt certain côté : — Un requin, s'écria-t-il, un requin ! Aussitôt tous les baigneurs, se poussant et se culbutant, prirent la fuite vers la terre pour échapper à leur redoutable ennemi, et n'osèrent ni s'arrêter ni faire volte-face pour le regarder que quand ils eurent le pied sec. Alors, quand nous éclatâmes tous de rire, ils nous appelèrent des brigands dignes du bourreau, et nous prodiguèrent tous les noms les

plus injurieux qu'ils purent trouver dans leur vocabulaire. Cette scène m'amusa beaucoup, et j'eus encore assez de divertissement lorsque les nègres nous entourèrent en nous voyant débarquer. Ils paraissaient de fort joyeux drôles, et toujours riaient, babillaient, chantaient, ou montraient leurs dents blanches. Un d'eux se mit à danser autour de nous en faisant claquer ses doigts et en chantant des chansons qui n'avaient ni queue ni tête. Tout d'un coup il s'interrompt. — Ah ! Sapatapia ! quoi vous dire de moi ? s'écria-t-il. Moi, pas être esclave, être un véritable indigène de la Barbade, monsieur, ah !

Tra la la ! moi le jour savoir
Où Rodney s'est battu pour quatre !
Tra la la ! moi connaître un soir
Où Rodney n'a pas pu se battre !

Sapatapia ! moi, être un homme libre, monsieur. Si vous donner un pictareen à moi, moi boire à la santé de vous.

Tra la la ! moi savoir un jour où de Pompée
César reçut un fameux coup d'épée.

Ah ! et vous pas connaître le jour où la sauterelle a attaqué le Warrington.

— Gare, gare donc, vilain nègre, lui cria un des matelots qui roulait un baril.

— Ah ! Sapatapia ! qui vous appeler nègre ? Moi être un homme libre, être un véritable indigène de la Barbade. Vous, passer votre chemin, matelot.

Tra la la ! matelot,
Tra la la ! matelot,

Donne-moi quelque chose !
 O tro lo lo ! soldat ,
 O tro lo lo ! soldat ,
 Donne-moi quelque chose !
 Soldat , un bit de toi je veux ,
 Matelot , de toi j'en veux deux .

Monsieur, vous maintenant donner à moi un pic-tareen, seulement un. Vous être réellement un beau, beau jeune homme.

— Et vous maintenant décamper, dit Swinburne en ramassant un bâton qu'il aperçut au bord de l'eau.

— Ah ! moi , décamper.

Tra la la ! moi connaître la nuit
 Où devant Rodney tout s'enfuit !

Vous aller à l'ouvrage, monsieur. Pourquoi vous parler à moi. Vous, à l'ouvrage, monsieur, à l'ouvrage ! Moi être un homme libre et un véritable indigène de la Barbade.

Un nègre, du rivage,
 Vît un vaisseau venir;
 Puis fallut de la plage
 Dans ce vaisseau partir !
 Tra la la ! matelot,
 Matelot, tra la la !
 O tro lo lo, soldat !
 Soldat, o tro lo lo !
 De toi, soldat, un bit je veux,
 Matelot, de toi j'en veux deux.

En ce moment mon attention se porta sur un autre nègre qui se roulait sur le rivage et avait la bouche remplie d'écume, comme s'il fût tombé du haut mal. — Qu'a donc le pauvre diable ? demandai-je au même nègre, qui, malgré le bâton de

Swinburne continuait à rester près de moi. — Ah ! lui s'appeler Sam Slack , monsieur. Lui avoir un accès de tic tic. Et en effet, la chose paraissait vraisemblable. — Attendez, moi guérir lui. Sur ce , arrachant le bâton des mains de Swinburne, et courant à l'homme, qui continuait à se rouler, il se mit à le battre sans miséricorde. — Eh ! Sambo, s'écria-t-il enfin tout essoufflé , vous n'aller pas encore mieux ? moi alors recommencer. Et il recommença jusqu'à ce que l'homme se fût levé et eût pris la fuite à toutes jambes. Or, ce malheureux feignait-il un mal qu'il n'avait pas, ou bien avait-il réellement soit le tic tic soit un accès d'épilepsie, je l'ignore ; mais je n'avais de ma vie entendu dire que la Faculté recourût à de semblables remèdes pour des cas de ce genre. Je jetai à l'habile médecin un demi pictareen, tant pour l'amusement dont je lui étais redevable que pour me débarrasser de lui. — Moi bien remercier vous , monsieur, et maintenant rendre le bâton pour vous écarter tous les chiens de nègres. A ces mots, il tendit le bâton à Swinburne, nous tira une polie révérence, et disparut ; mais nous fûmes bientôt entourés par d'autres, principalement par de brunes dames, avec des corbeilles de fruits, et qui , à ce qu'elles disaient, vendaient de tout. Je m'aperçus que mes marins étaient fort friands du lait des noix de coco ; et , comme c'est un breuvage inoffensif, je ne les empêchai pas d'en acheter à ces dames, dont les corbeilles étaient surtout remplies de ces noix. Pour mon

compte , je n'y avais goûté de ma vie , je demandai si le goût en était agréable , et j'en achetai une. Il m'arriva de choisir une des plus grosses. — Non , monsieur , pas bonne pour vous , celle-là. Celle-ci être meilleure pour un officier. J'en choisis alors une autre ; mais la même objection me fut faite. — Non , monsieur , pas celle-là ; mais celle-ci avoir du très bon lait , être très bonne pour le tomac. Je bus le lait par les trous pratiqués en haut de la noix , et je le trouvai fort rafraichissant. De leur côté , les matelots paraissaient devenir de plus en plus amateurs de ce breuvage. Mais je ne tardai pas à reconnaître que s'il était bon pour l'estomac il ne l'était guère pour la tête ; car mes hommes au lieu de rouler leurs barils , roulaient eux-mêmes dans toutes les directions , et quand il fut temps de retourner à bord pour dîner , la plupart d'entre eux gisaient ivres-morts au fond de la chaloupe. C'était , prétendaient-ils , le soleil qui les avait frappés , et d'abord , quand ils n'avaient été qu'étourdis , je les avais crus ; mais quand je les vis tout-à-fait privés de raison , je fus convaincu du contraire ; néanmoins savoir comment ils s'étaient procuré la liqueur qui les avait mis en pareil état , c'était pour moi un mystère. Lorsque j'arrivai sur la frégate , M. Falcon , qui , quoique chargé du commandement suprême , continuait à remplir ses devoirs de premier lieutenant presque avec la même exactitude qu'autrefois , me demanda comment il se faisait que

j'eusse permis à mes gens de s'enivrer à un tel point. Je lui déclarai qu'il m'était impossible de le dire et que je ne les avais laissés ni quitter une seule minute l'endroit où l'eau se puisait ni acheter la moindre goutte de liqueur ; la seule chose qu'ils avaient bue était le lait de quelques noix de coco, et comme la chaleur était extrême, je n'avais pas pensé devoir le leur défendre. M. Falcon se mit à rire. — M. Simple, me dit-il, je suis un vieux routier aux Indes Occidentales, et je vais vous apprendre un secret. Savez-vous ce que « téter la guenon » signifie ? — Non, monsieur. — Eh bien ! alors, je vais vous le dire. C'est une expression en usage parmi les matelots pour signifier boire du rum dans des noix de coco d'où on a retiré le lait et où on lui a substitué la liqueur en question. A présent, concevez-vous pourquoi ces hommes sont tellement ivres ? J'ouvris de grands yeux ; car semblable supercherie ne me fût jamais venue à l'idée, et je m'expliquai alors pourquoi la négresse n'avait pas voulu me donner les premières noix que j'avais choisies. Quand j'eus informé M. Falcon de cette circonstance. — Eh bien ! me répondit-il, je vous absous de tout blâme ; mais il faudra une autre fois avoir de la mémoire.

Je fus cette nuit-là du premier quart, et Swinburne se trouvait sur le pont en qualité de quartier-maitre. — Swinburne, lui dis-je, vous qui êtes déjà venu souvent aux Indes Occidentales, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tantôt que les hommes « tétaient

la guenon, » tandis que je croyais simplement qu'ils buvaient du lait de noix de coco?

— Ma foi, M. Simple, répondit Swinburne après un long éclat de rire, c'est que, voyez-vous, je ne me soucie pas, comme camarade, de faire le délateur. Puis, ces pauvres diables de marins ont si rarement l'occasion de se donner une petite jouissance, qu'il ne serait pas beau de leur ôter cette chance-là. Mais je suppose que dorénavant vous ne leur laisserez plus boire du lait de coco?

— Non assurément, car je ne puis concevoir quel plaisir ils peuvent trouver à s'enivrer si fort.

— C'est simplement parce qu'on ne leur permet pas de le faire, monsieur, voilà toute l'histoire en peu de mots.

— Eh bien ! si on me permettait d'essayer, je crois que je les guérirais.

— J'aimerais à savoir, M. Simple, comment vous opéreriez une pareille guérison.

— Parbleu ! j'obligerais un homme à boire une demi-pinte de liqueur, et ensuite à rester tout seul. Je ne lui permettrai pas d'avoir des compagnons pour s'amuser avec eux, et faire par-là un plaisir de l'ivresse. J'attendrais alors jusqu'au matin suivant qu'il eût repris sa raison, et je lui administrerais une autre dose, ainsi de suite ; bref, je le forcerais à s'enivrer tant et tant, qu'à la fin l'odeur même des liqueurs le dégoutât.

— Bah ! M. Simple, le remède pourrait réussir

sur quelques-uns; mais la plupart de nos matelots demanderaient qu'on répétât un furieux nombre de fois la médecine dont vous parlez, avant qu'elle produisit le moindre effet. De plus, vous auriez là des malades bien doux, allez, et qui ne feraient pas la grimace quand on leur présenterait le verre.

— Soit, soit, mais je finirais par les guérir. Pour parler d'autre chose, avez-vous jamais, dites-moi, Swinburne, vu dans ces contrées un ouragan?

— J'ai tout vu, M. Simple, je crois, excepté l'école où je n'ai jamais eu le temps d'aller. Apercevez-vous cette batterie à Needham-Point? Eh bien! dans l'ouragan de 82, ces mêmes canons furent emportés par le vent jusque sur cette pointe-ci, de l'autre côté de la baie, et les sentinelles les ont suivis dans leurs guérites. Plusieurs factionnaires qui tournaient la face au vent eurent les mâchoires brisées comme des tuyaux de pipes et renfoncées dans la gorge; d'autres, parce qu'ils étaient à l'exercice et que dans le moment l'officier leur commanda de faire front, eurent la tête démanchée comme une girouette; enfin l'air fut obscurci de négrillons qui pleuvaient comme grêle.

— Vous ne supposez pas que je croie toutes ces histoires, Swinburne?

— Comme bon vous semblera, M. Simple; mais j'ai si souvent conté la chose, que je la crois moi-même.

— Sur quel navire étiez-vous?

— Sur la Blanche , capitaine Faulkner, qui était un aussi bon diable que le pauvre capitaine Savage qu'on a enterré hier; il n'y en avait pas de meilleur que l'un ou l'autre. J'étais à la prise de la Pique, et ce fut moi qui le descendis quand il reçut sa blessure mortelle. Ah ! nous fîmes une jolie chose quand nous empoignâmes Fort-Royal , par un coup de main ; cependant je devrais plutôt dire « par coup de pied , car nous sautâmes des grandes vergues de la frégate dans le fort. Mais qu'aperçoit-on là-bas sous la lune ?... C'est une voile au large.

Swinburne alla chercher le télescope et le braqua vers le point qu'il avait aperçu. — Une, deux, trois, quatre voiles. C'est l'amiral, monsieur, et l'escadre court des bordées pour la nuit. Il y a dans le nombre un vaisseau de ligne , je le gagerais. — J'examinai aussi les bâtiments, et comme je partageais l'opinion de Swinburne, j'allai en instruire M. Falcon. Mon quart finissait alors ; et dès qu'on me releva , je descendis à mon hamac.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

| | |
|--|-----------|
| CHAPITRE I. Grand avantage d'être le niais de la famille. — On décide que je serai marin, et l'on m'expédie à un courtier pour qu'il me place sur quelque navire de l'État. — Par malheur pour moi, M. Handycœk est <i>ours</i> , et je fais un fort maigre dîner. | pag. 1 |
| CHAP. II. Je suis équipé du jour au lendemain. — Heureusement pour moi, ce jour-ci, M. Handycœk est <i>ours</i> , et je fais un fort bon dîner. — Je pars pour Portsmouth. — Je rencontre aux dernières places de la diligence un homme qui, à bord d'un vaisseau, n'en occupe pas une des premières. — Il est méconnaissable à force d'avoir bu, mais ce n'est pas le seul mécompte qui m'arrive dans le cours de mon voyage. | 11 |
| CHAP. III. J'apprends aux Poteaux-Bleus des choses qui me font pâlir. — Je n'ai autour de moi que des cerveaux brûlés, et bientôt mon propre cerveau s'échauffe; il finit par s'échauffer au point que j'en perds la raison. — Je vais présenter mes respects à mon capitaine, et je m'aperçois que j'avais eu le plaisir de le rencontrer déjà. — On ne sort pas plus tôt d'une ornière qu'on en trouve une autre devant soi. | 20 |
| CHAP. IV. J'apprends à jeun, par une froide matinée, comment on soutient le feu, et je prouve ainsi mon courage. — Après déjeuner, je prouve également ma galanterie. — On n'approuve point ma façon de la prouver. — Les femmes sont pour quelque chose dans tous les malheurs. — Celle-ci me fait perdre ma liberté, et celle-là me prend ma monnaie. | 30 |
| CHAP. V. Je fais connaissance avec le gaillard d'arrière et le premier lieutenant, qui me déclare un rusé matois. — On m'emmène grand trot faire celle de madame Trotter. — Félicité des deux époux à fond de cale. — M. Trotter m'attrape comme et pour commensal. — Je suis extrêmement étonné de ce que tant de gens me connaissent pour être le fils de..... mon père. | 38 |
| CHAP. VI. Je suis embarrassé du sens de mots très vulgaires. — Madame Trotter <i>prend soin</i> de mon trousseau. — Duo conjugal finissant <i>con strepito</i> . | 48 |
| CHAP. VII. <i>Mendacia magna</i> clairement prouvés. — Je prouve au capitaine que je le tiens pour gentilhomme, quoique je lui eusse dit le contraire, et je prouve aux aspirants que je suis gentilhomme moi- | |

| | |
|--|-----|
| même. — Ils me prouvent leur reconnaissance en me jouant toutes sortes de niches, parce que ce jeu-là vous fait le caractère. | 39 |
| CHAP. VIII. Mes camarades me montrent la folie de contracter des dettes. — L'accomplissement du devoir n'exclut pas la politesse. Je fais connaissance avec certains messieurs du département de l'intérieur. — Episode de Sholto Mac Foy. | 69 |
| CHAP. IX. Nous allons en poste à la foire de Postdown. — Conséquence d'avoir dérangé une dame qui déjeunait. — Preuve à mes dépens de l'affection du pélican. — Feu qui prend tout seul dans les jardins du Ranelagh. — La pâtisserie en concurrence avec le service divin. — Il y a beaucoup d'invités au régal; mais ce ne sont ni les manchots, ni les boiteux ni les borgnes. | 82 |
| CHAP. X. Tentative pour compléter notre équipage au moyen de la presse; nous sommes repoussés par une femme. — L'épée de la cuisinière. — Nouvelle méthode pour grandir, inventée à mes dépens. — Je régale de gin toute une compagnie. — Fait prisonnier, je m'évade et rejoins le vaisseau. | 93 |
| CHAP. XI. O'Brien me prend sous sa protection. — L'équipage de la frégate reçoit sa paie; les pourvoyeuses, les juifs et l'émancipationiste sont aussi payés, mais d'une certaine façon. — Nous levons l'ancre. — Maître O'Brien me guérit du mal de mer. — Une pilule de ce docteur-là vaut mieux que les pilules de bien d'autres docteurs. | 107 |
| CHAP. XII. Théorie nouvelle de M. Muddle; elle est remarquable en ce qu'elle peut ne finir jamais. — Nouvelle pratique de M. Chucks, surnommé Glousse. — O'Brien me commence le récit de son histoire. — En ce temps-là il y avait des géants. — J'apporte au maître d'équipage son verre de nuit. | 118 |
| CHAP. XIII. Le premier lieutenant fait une prescription pour un de ses malades, prescription qui ne consiste qu'à respirer de l'éther. — O'Brien m'achève l'histoire de sa vie, laquelle dément d'une triste façon le proverbe: « plus on est de fous, plus on est de rieurs. » Pour avoir mis à bord une paire de bottes neuves, leur propriétaire se trouve forcé de les user à terre. — Au retour d'un bal, il arrive à O'Brien un terrible accident. | 140 |
| CHAP. XIV. Je vais à l'attaque d'une batterie, et je suis fait prisonnier par une vieille dame, qui, ne pouvant obtenir ma main, me prend une partie du doigt comme souvenir. — O'Brien me secourt. — Coup de vent, immense péril que court la frégate. | 158 |
| CHAP. XV. Le premier lieutenant traite de nouveaux malades. — M. Glousse le contre-maître, m'initie au secret de sa gentilhommerie. | 180 |
| CHAP. XVI. Nouvelles de ma famille. — Bizarre manière dont plusieurs de nos officiers s'en reviennent d'un banquet qu'on nous donne à Gibraltar. Autres détails sur la vie de M. Glousse. — | |

| | |
|--|-----|
| Coup de brosse avec l'ennemi. — Cour martiale; impression qui ne s'efface jamais. | 201 |
| CHAP. XVII. Opinion de M. Glousse sur les noms propres. — Il m'achève le récit de ses amours en Espagne. — Terrible développement de l'intelligence chez les sous-officiers. | 225 |
| CHAP. XVIII. Dans une descente sur la côte, je suis blessé grièvement et fait prisonnier avec O'Brien. — Entre les O'Brien c'est toujours un prêtè pour un rendu. — On nous loge de la façon la plus agréable. — Notre première entrevue avec Céleste. | 240 |
| CHAP. XIX. Nous changeons de logement pour en prendre un des plus tristes. — Les oiseaux de la même plume ne font pas toujours bande ensemble. — Rencontre d'un de mes compatriotes, et accueil qu'il reçoit d'O'Brien. — O'Brien goûte à l'acier français, et ne trouve point que ce <i>plat</i> soit bon. — Promenade dans l'intérieur de la France. | 255 |
| CHAP. XX. O'Brien se bat en duel avec un officier français, et prouve que le nec-plus-ultra du savoir en escrime est de n'y entendre absolument rien. — Nous prenons possession d'un nouveau logement, qui est aussi sûr que possible. | 266 |
| CHAP. XXI. O'Brien reçoit son brevet de lieutenant, et alors nous prenons à la française congé de Givet. | 280 |
| CHAP. XXII. Graves conséquences de la gravitation. — O'Brien se fait gendarme et me promène comme son prisonnier. — Nous sommes découverts et obligés de prendre la fuite. — Plaisirs du bivouac l'hiver. | 295 |
| CHAP. XXIII. Dans l'exaltation de notre succès, nous traversons la France sans toucher terre. — Je change de sexe. — Nous devenons volontairement conscrits. | 310 |
| CHAP. XXIV. Ce qui arriva à Flessingue, et ce qui arriva quand nous quittâmes Flessingue. | 322 |
| CHAP. XXV. O'Brien me quitte pour s'en aller à la chasse aux provisions, et pendant son absence je reçois la visite de certains chasseurs qui courent après un autre gibier. — O'Brien se lamente pathétiquement de ma mort, et me retrouve vivant. — Evasion. | 330 |
| CHAP. XXVI. Retour au pays et à la maison paternelle. — Je suis présenté à mon grand-père. — Il obtient de l'emploi pour O'Brien et pour moi, et nous rejoignons une frégate. | 345 |
| CHAP. XXVII. M. et Mad. To. — Histoire des cochons. — Nous allons à Plymouth et nous y rencontrons notre ami le capitaine. | 357 |
| CHAP. XXVIII. Nous sommes débarrassés des cochons et du piano. — Dernière chaloupe qui se rend à terre avant qu'on ne mette à la voile. — Trop grande précipitation du premier lieutenant; conséquences qu'elle a pour moi. | 373 |

| | |
|--|-----|
| CHAP. XXIX. Longue conversation avec M. Glousse. — Avantage d'avoir un livre de prières dans sa poche. — Nous suivons les vents alisés. — Swinburne, le quartier maître, et les câbles qu'il me file. — Le capitaine tombe malade. | 391 |
| CHAP. XXX. Mort du capitaine Savage. — Ses funérailles. — Échantillon des véritables indigènes de la Barbade. — Têter la guenon. — Effets d'un ouragan. | 404 |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.







